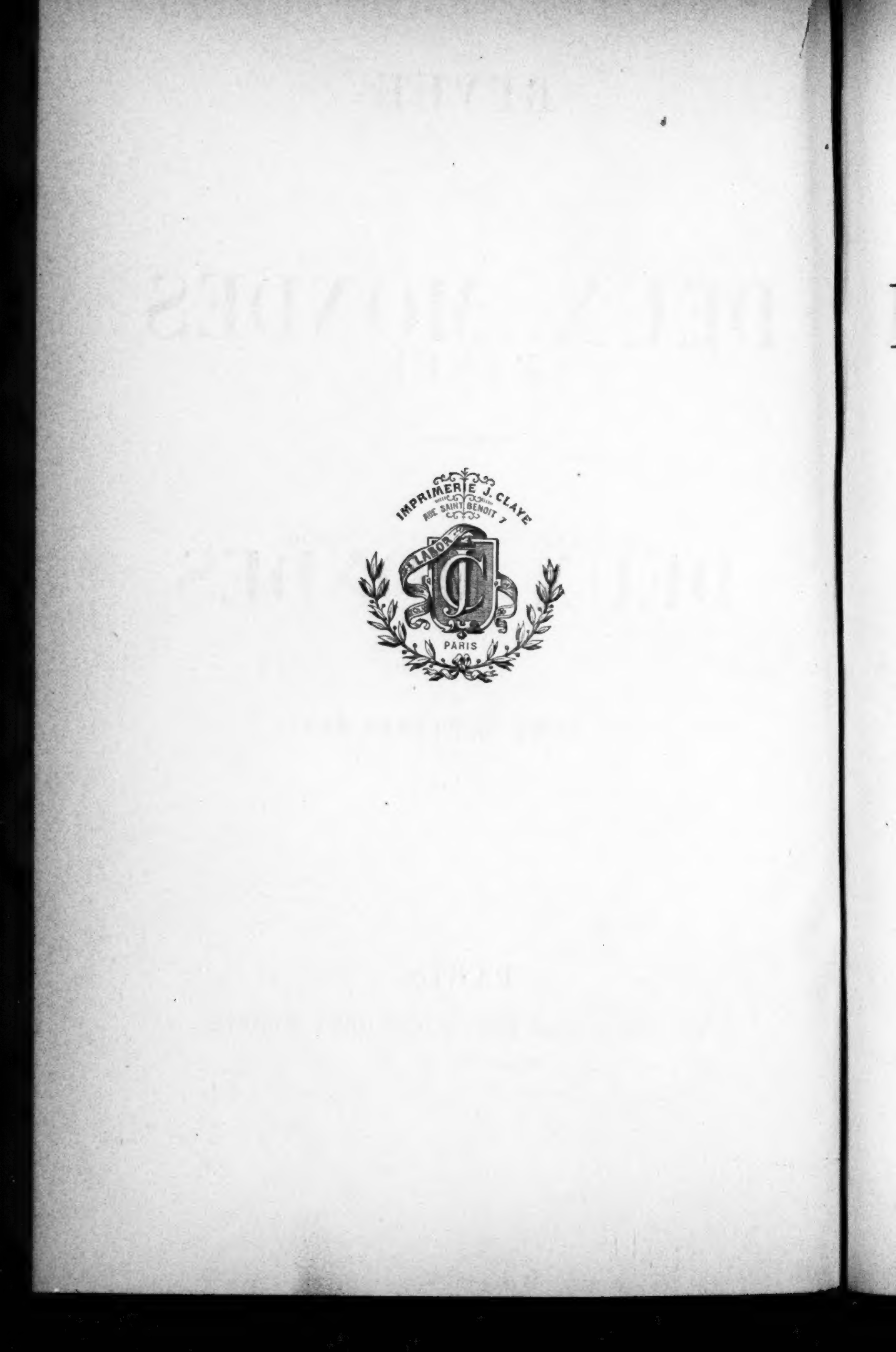
# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XLVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XLV^e ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

---

## TOME HUITIÈME

---

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

—

1875

11,591

054
R3274
1875 [v.2]

# FLAMARANDE

TROISIÈME PARTIE (1).

## XXXVIII.

Je me rendis donc à Flamarande, impatient de revoir mon petit Espérance et de me reposer des émotions qui m'avaient bouleversé. La plus terrible avait été certainement de me trouver aux prises avec les questions et les prières de M[me] de Flamarande. Cette tendre mère, dont j'avais causé le désespoir et qui, au lieu de me maudire, me pressait les mains et m'appelait son ami, était toujours devant moi. En vain, durant près de quatre années, j'avais évité d'être sous ses yeux; en vain j'avais arrangé mes occupations avec un art infini pour qu'elle n'eût pas l'occasion de remarquer mon existence : le moment était venu où il avait fallu être quelque chose dans sa vie et devenir quelqu'un pour elle. Durant quatre années, sa première question s'était présentée à moi comme une terreur, maintenant le souvenir de cette scène me devenait un supplice. J'en rêvais toutes les nuits, je sentais mon cœur se briser avec celui que j'avais si cruellement déchiré. Il me venait des inquiétudes affreuses. Peut-être était-elle gravement malade, peut-être devenait-elle folle; peut-être Roger, abandonné aux autres domestiques, avait-il besoin de moi. Pourquoi leur avais-je lâchement retiré le concours de mon dévoûment?

J'étais dans la plus noire disposition d'esprit en faisant usage de ma liberté. La vue d'Espérance me ranima. Il avait grandi beaucoup, et sa beauté attirait tous les regards. J'avais voulu surprendre mon

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] et du 15 février.

monde pour m'assurer qu'il était bien portant et bien soigné. Je le trouvai propre et sain, sachant à peu près se faire entendre en français et en patois du pays, ayant oublié ses Alpes et sa nourrice, ne connaissant plus d'autre famille que celle de Michelin, d'autre pays que son rocher de Flamarande, et accepté par les habitans d'alentour comme un petit ours trouvé dans une crèche et apprivoisé comme un agneau.

Il était donc enseveli à jamais, l'enfant du doute et de la colère! Plus jamais celui que la loi lui donnait pour père ne consentirait à le voir et à l'accueillir. Sa mère ne baiserait jamais ses beaux yeux noirs, son charmant frère ne jouerait jamais avec lui. C'était là mon succès, à moi, mon œuvre de dévoûment et d'habileté. Ah! si les personnes qui avaient sujet de se méfier de moi et de me maudire eussent pu se douter de ce qui se passait en mon esprit, c'est à moi justement qu'elles eussent donné leur confiance et leur amitié; mais les mauvaises actions portent leur châtiment avec elles. On ne serait pas assez puni, si, ayant fait le mal, on pouvait le réparer.

J'étais à Flamarande depuis quinze jours quand Michelin m'éveilla en m'annonçant que les *colis* expédiés par le roulage à mon adresse venaient d'arriver. Ces colis n'étaient autre chose que les cercueils de métal scellé qui contenaient les restes du vieux comte de Flamarande et de sa digne épouse. La même voiture portait les pierres tumulaires en marbre blanc et noir que je devais faire établir dans la chapelle, déjà convenablement réparée.

Je me levai à la hâte. Déjà on déchargeait ces objets vénérables dans la chapelle même. Tous les hommes du village, jaloux de témoigner leur affectueuse déférence à Michelin, aidaient au déballage et au transport des pièces. Une forte charrette barrait l'entrée de la chapelle, et quatre grands chevaux de trait hennissaient en secouant leurs colliers à grelots trempés de sueur. Les enfans de la maison, curieux de toute chose nouvelle, gênaient les ouvriers en suivant tous leurs mouvemens et leur faisant des questions qui n'obtenaient pour réponse que des exclamations d'impatience. — Veux-tu t'ôter de là? au diable les enfans!

Espérance ne partageait pas cette fièvre de curiosité. Il avait en tout une certaine lenteur grave, et on disait dans la famille que celui-là ne remuait jamais un doigt sans avoir *demandé à sa tête* s'il devait le remuer. Mes yeux, qui avaient l'habitude de le chercher, tombèrent sur lui. Je le vis assis tranquillement dans la chapelle, sur le ballot de paille qui contenait les os de son grand-père, et paraissant réfléchir profondément. —A quoi penses-tu? — lui dis-je, frappé de cette physionomie dont l'expression calme et chercheuse semblait devancer les pensées et les réflexions d'un autre âge. Il

crut que je lui reprochais de s'être assis sur cette paille et se leva en disant : — Je ne fais point de mal.

Je lui tendis la main, je savais qu'il n'aimait pas à être embrassé, et j'obtenais de lui de temps en temps qu'il plaçât sa petite main dans la mienne. Il n'était point démonstratif et ne caressait personne au monde que la petite Charlotte, ma filleule, sur les genoux de sa mère.

Quand tout fut déballé, le roulier qui avait amené ces tombes et que je n'avais pas songé à regarder vint à moi et me dit avec une voix qui me fit tressaillir : — Eh bien! monsieur Charles, êtes-vous content de moi? N'ai-je rien cassé en route?

— Ambroise Yvoine! m'écriai-je en levant la tête, comment, c'est vous?..

— C'est moi qui ai pris ce chargement à Sévines, chez M. le comte. Il ne m'a pas reconnu, mais j'ai vu avec plaisir qu'il se portait assez bien.

— Mais comment diable étiez-vous à Sévines?

— J'étais à Orléans, employé comme homme de peine à la compagnie du roulage. On m'a choisi pour accompagner le roulier, parce que justement je revenais au pays, et il va venir vous présenter sa note.

— C'est bien; mais vous ne me dites pas comment vous aviez été si loin chercher de l'ouvrage, quand vous parliez de laisser là les aventures et de vous installer à Flamarande.

— J'avais été là parce que j'y ai un frère établi, qui demandait depuis longtemps à me voir. Me voilà revenu, et je m'installe ici, c'est décidé. Je ne suis plus roulier, je ne suis plus braconnier, je ne suis plus maquignon; me voilà architecte; puisque j'ai promis de réparer les machicoulis, je tiendrai parole.

— Vous les réparerez, Ambroise, mais vous serez payé. J'ai parlé de cela à M. le comte; il m'a donné carte blanche. Dès que la chapelle sera entièrement remise en bon état, je ferai refaire le couronnement de la tour, et vous y travaillerez.

— Comme journalier? Non, merci, ce n'est pas là mon affaire. J'aime à diriger les autres, et je m'y entends; mais, puisque vous êtes chargé de cela, je deviens inutile.

— Oh! moi, je n'y entends rien; vous dirigerez, Yvoine, et nous allons en causer en déjeunant ensemble.

Je le pris sous le bras, et, en le conduisant au pavillon où je prenais les repas avec la famille, je lui demandai ce qui se passait à Sévines.

— Rien que je sache mieux que vous, répondit-il, car j'y ai pris mon chargement le lendemain du jour où vous avez quitté le château.

— Au fait, oui, repris-je, vous avez eu quinze jours de route. Et dans le pays, à Orléans, il n'y avait rien de nouveau?

— Toujours les mêmes causeries.

— A propos de quoi?

— Oh! vous savez bien, l'enfant perdu, ou enlevé, ou noyé, on ne sait pas; chacun dit son mot.

— L'enfant... de Sévines?

— L'enfant de M. le comte et de M<sup>me</sup> la comtesse, une affaire déjà ancienne dont on s'est remis à parler. Vous savez mieux que personne ce qui en est, vous qui étiez là dans le temps.

— Non, je n'y étais pas, je n'y étais pas le jour de ce grand malheur...

— Le grand malheur... Alors vous croyez l'enfant noyé?

— Et vous, Ambroise?

— Moi, je le crois aussi. Est-ce que nous vivons dans un temps où on pourrait comme ça faire disparaître un petit et sa nourrice? Avant la révolution, dans les temps anciens, je ne dis pas. Vous connaissez bien la légende du château de Flamarande.

— Il y a une légende?

— Et une belle. Je vais vous la dire, si vous le souhaitez.

— Dites, mon cher; je vous le demande.

— C'était du temps du roi Louis.

— Quel roi Louis? Il y en a eu beaucoup.

— L'histoire ne dit pas lequel; mais j'ai entendu dire au curé de Saint-Julien que ça devait être du temps de Louis douzième. La dame de Flamarande avait mis au monde un petit, beau comme un soleil; mais voilà que son mari a prétendu qu'il était le fils du seigneur de Mandaille, et, pour le prouver, il a mis un crucifix sur la poitrine de l'enfant endormi en disant : « Quand je nommerai ton père, au nom du Sauveur, je t'adjure d'ouvrir les yeux. » Alors il s'est mis à crier : Flamarande, Flamarande, Flamarande! et le marmot n'a pas bougé; mais quand le comte a appelé par trois fois Mandaille, Mandaille, Mandaille!.. — Est-ce que vous êtes malade, monsieur Charles? Vous êtes blanc comme un linge!

— Je suis sujet aux crampes d'estomac. N'y faites pas attention, Yvoine, et continuez, je vous prie. Votre légende m'amuse beaucoup.

— Eh bien! quand le seigneur de Flamarande crut que le bon Dieu, qui abandonne tant de maris aux hasards de la guerre, faisait un miracle pour lui, il prit le petit Gaston.

— Il s'appelait Gaston?

— Oui, Gaston; il paraît que c'était un nom à la mode de ce temps-là, et il commanda à ses valets de le faire mourir; mais ils eurent pitié du petit et le laissèrent avec la chienne levrette de la

dame, qui les avait suivis, dans un bois des environs qu'on appelle depuis ce temps-là le bois Gaston.

La levrette ne rentra pas; elle abandonna ses petits et nourrit l'enfant, et un beau jour on le vit revenir au château, tout grand et tout fort, mais d'un air si sauvage qu'on en eut peur. Il ne parlait point et ne put dire qui il était. Personne ne s'en douta. On voulait le chasser. La dame de Flamarande seule en eut pitié et commanda qu'on lui donnât du pain et des habits. Elle obtint de son mari qu'on lui ferait garder les vaches, et du chapelain qu'on lui apprendrait à parler et à connaître le bon Dieu. Et plus tard, devenu chef des vacheries de Flamarande, il fut grand homme de bien, et mourut comme un saint, sans jamais avoir connu sa seigneurie ni songé à la réclamer.

— Et voilà tout? Comment a-t-on fait pour savoir que cet enfant, nourri dans les bois, était un Mandaille?

— Il n'était pas un Mandaille. Quand il fut mort, comme on le mettait dans la bière, on trouva sur lui une relique que sa mère lui avait mise au cou le jour de sa naissance. Elle pleura de n'avoir pu reconnaître son fils qu'après la mort, et jura à son mari qu'il lui avait fait insulte, car elle n'avait point aimé le sire de Mandaille. Alors le sire de Flamarande voulut renouveler sur le mort l'épreuve qu'il avait faite sur le *naissant*. Il lui mit le crucifix sur la poitrine et appela par trois fois Mandaille sans que rien ne bougeât; mais quand il appela Flamarande, Flamarande, Flamarande, à la première fois le mort ouvrit les yeux, à la seconde il regarda son père d'un air de reproche, à la troisième il sourit en manière de pardon; puis il referma les yeux et jamais plus ne les rouvrit. Alors le sire de Flamarande pleura, lui fit dire beaucoup de messes et le fit enterrer dans la chapelle du château, où vous trouverez sa pierre dans un coin avec une épée en signe de sa noblesse et une houlette en mémoire de son état de berger.

— J'ai vu en effet cette pierre. Michelin n'a pas pu m'expliquer ce que signifiait la houlette.

— Ah! c'est que Michelin est dans les jeunes, qui sont instruits et ne croient plus à ces histoires-là; mais son père la connaissait bien, et il l'a racontée à M. de Flamarande, votre maître. Il la lui a racontée devant moi le soir du jour où j'ai conduit M. le comte à la chasse.

— Ah! vraiment! devant M^me^ la comtesse par conséquent?

— Non, elle n'était pas là, mais M. de Salcède y était.

— Et ils ont trouvé l'histoire?..

— Très belle.

— Et vous, Yvoine? y croyez-vous?

— Je ne la crois pas impossible. Quelque pauvre femme aura recueilli l'enfant et l'aura nourri en secret par crainte du seigneur de Flamarande. Quant aux miracles, on y croyait dans le temps, et il n'y a pas de légende sans cela. Moi, je n'en ai jamais vu; mais je ne dis ni oui ni non, je suis trop bête pour raisonner là-dessus. Êtes-vous mieux, monsieur Charles, et vous sentez-vous de l'appétit?

On se mettait à table, et je m'efforçai en vain de manger; j'étais trop ému. Le récit d'Ambroise était pour moi une révélation. Évidemment ce récit avait vivement frappé M. le comte et s'était emparé de son cerveau. Ce nom de Gaston donné précisément au fils qu'il répudiait n'était-il pas comme un besoin de recommencer la légende? Attendrait-il que Gaston fût mort pour tenter la seconde épreuve?

Mais cette légende existait-elle? n'était-ce pas un autre genre d'épreuve que me faisait subir Ambroise Yvoine? Il arrivait des environs de Sévines, où il avait pu, en recueillant les propos, partager les soupçons relatifs à la disparition de Gaston. Maquignon qu'il était, il avait dû s'intéresser à celle de Zamore, qui était devenu dans les légendes orléanaises un animal fantastique comparable à la monture des quatre fils Aymon. On disait qu'il avait porté le comte, la nourrice et l'enfant en une nuit d'Orléans à Paris, où son maître avait mis Gaston aux enfans trouvés.

Que ne disait-on pas! Mais Yvoine avait-il assez d'imagination pour inventer une légende aussi conforme à la réalité présente? Je voulus en avoir le cœur net. J'allai dans la journée me promener au hameau de Saint-Julien, où je fis une visite au curé et amenai la conversation sur ce sujet, tout en visitant avec lui les antiquités de son église. Son récit fut absolument conforme à celui d'Ambroise Yvoine. Je rentrai un peu calmé, mais une nouvelle agitation m'attendait à peu de distance de mon gîte.

## XXXIX.

Un homme de haute taille venait à ma rencontre. Ce n'était qu'un paysan portant un panier et dont le costume n'offrait rien de frappant; mais, à mesure qu'il s'approchait de moi, j'étais saisi de l'élégance de sa démarche, et le nom de Salcède s'écrivait en lettres de feu dans mon cerveau. La nuit commençait, et je ne pouvais distinguer sa figure. Je doublai le pas pour le voir de plus près, m'apprêtant à le saluer pour le forcer à soulever le chapeau déformé qui lui ombrageait fortement le visage, lorsqu'au détour d'une roche qui me le masqua durant quelques secondes, je ne vis plus personne

sur le sentier. Il avait disparu comme disparaîtrait un fantôme, car d'un côté le rocher à pic n'offrait aucun interstice dont il eût pu profiter; de l'autre, le même roc plongeait verticalement dans l'abîme où roulait le torrent. Je restai là quelques instans stupéfait, regardant avec soin de tous côtés; je ne vis rien qui pût m'expliquer ce qu'il était devenu. Je me demandai si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Pour moi, le comte de Flamarande était alors un exalté très près de la démence, et je songeais avec terreur que cet état moral pouvait être contagieux.

Je repris le chemin du manoir et trouvai très près de là Ambroise, qui rentrait aussi, portant le petit Espérance sur son épaule. — Nous n'allons pas vite, me dit-il, nous vous attendions. Quel gibier guettiez-vous donc là-bas que vous avez tant regardé et tant cherché?

— Je cherchais, lui répondis-je, à me rendre compte du chemin qu'avait pu prendre un homme que j'ai vu venir, et que vous avez dû rencontrer.

— Simon, le meunier de Saint-Julien? Nous n'avons rencontré que lui.

— Par où a-t-il pu passer dans l'endroit où je l'ai perdu de vue?

— Vous souhaitiez lui parler?

— Non, je me disais qu'il avait pu tomber dans le précipice, et que le bruit du torrent m'avait empêché d'entendre ses cris.

— Quand Simon de Saint-Julien se laissera tomber, répondit Ambroise en riant, c'est que quelqu'un lui aura cassé les deux jambes.

— Alors vous n'êtes pas inquiet?

— Moi? jamais! rien ne m'inquiète, et, se retournant vers l'enfant : Qu'est-ce que tu veux, toi? Tu souhaites marcher? Eh bien! embrasse-moi, je te mettrai sur tes pattes.

— Espérance ne se fit pas prier et l'embrassa, faveur qu'il ne m'avait jamais accordée de bonne grâce. J'en fis la remarque. — Et pourtant, voyez un peu! répondit Ambroise, il vient d'embrasser Simon sans en être beaucoup prié. Il faut croire qu'il y a des figures qui lui plaisent et que la vôtre ne lui revient pas.

Simon de Saint-Julien existait-il? N'était-ce pas un nom improvisé par Yvoine qui avait réponse à tout avec une aisance admirable? A souper, j'amenai la conversation sur les hommes de belle taille, et je prétendis que ceux du pays me semblaient être généralement audessous de la moyenne. Pourtant, ajoutai-je en élevant la voix, j'en ai vu un très grand aujourd'hui. Comment l'appelez-vous donc, maître Ambroise?

— Simon le meunier, répondit-il également à voix haute et avec

la promptitude qu'il mettait toujours à répondre sur la dernière syllabe de son interlocuteur.

— Vous avez vu Simon aujourd'hui? dit Michelin. C'est pour de vrai un bel homme et bien découplé. D'où vient donc qu'il n'est pas venu nous dire bonjour en passant?

— Il était pressé de rentrer, reprit Ambroise; il avait été jusqu'à Mandaille pour un paiement qu'on lui devait.

Je fus encore rassuré ce jour-là, mais les jours suivans, à propos des plus futiles circonstances, je recommençai à me tourmenter. Vraiment Ambroise Yvoine me semblait jouer avec moi comme un chat avec une souris. Il avait des allures qui prêtaient beaucoup à mes soupçons. Il s'était installé dans le donjon, où il avait fait apporter quelques pauvres meubles, et il dirigeait le travail des ouvriers avec beaucoup d'intelligence et de bonne humeur; mais il n'était pas toujours là, et, quand il disparaissait, nul n'eût pu dire où il était et à quoi il s'occupait. A vrai dire, nul autre que moi ne s'en tourmentait, et, quand je le questionnais, il répondait en riant: — Ah voilà! qui peut savoir ce que je fais et où je vais quand je le sais tout au plus moi-même? Je suis l'oiseau qui voltige de place en place et qui vit pour vivre. Demandez au martinet sur combien de pierres du donjon il a passé en tournant dans les airs. Bien sûr, le soir venu, il n'en sait pas le compte; pourtant il a son idée, et j'ai souvent la mienne. Il pense à attraper des mouches, et moi je pense à n'en pas trop gober.

## XL.

Ainsi toutes les réponses facétieuses de ce bonhomme avaient pour moi un sens que je croyais toujours dirigé contre moi, et, quand je me disais qu'il n'y songeait peut-être pas du tout, je me trouvais sot et malheureux. Vingt fois par jour je me sentais prêt à lui dire : — Ne jouons donc pas au plus fin, entendons-nous plutôt pour rendre l'enfant à sa mère. Chargez-vous de lui porter cette révélation. Ce secret me pèse, rendez-moi le service de m'en débarrasser. — Mais alors une mauvaise honte me retenait. J'avais mis de l'amour-propre à mener à bien la chose qu'au premier abord j'avais jugée impossible; confesser à ce bohémien qu'il était plus habile que moi me causait une répugnance insurmontable. Ainsi, partagé entre la lassitude de mon méchant rôle et la crainte de voir le triomphe d'Ambroise, je me consumais et devenais de plus en plus malade, si bien que je fus pris d'une grosse fièvre et dus garder le lit pendant quatre jours. Les Michelin me soignèrent très affectueusement, mais ce fut Yvoine qui me guérit en m'adminis-

trant un breuvage de sa façon, composé avec des plantes de la montagne. Je le pris sans avoir conscience de rien, car durant quarante-huit heures je perdis la notion du lieu où j'étais et des personnes qui m'entouraient.

Quand je revins à moi, le jour paraissait à peine; je regardai autour de moi avec étonnement, surpris de sortir du chaos de rêves où je me débattais, et de voir Ambroise à mon chevet. Je l'interrogeai; il m'apprit que j'avais beaucoup battu la campagne, mais qu'il connaissait cette fièvre-là et m'avait servi de médecin. Je continuai à prendre ses médecines et m'en trouvai fort bien, car, au bout de quelques jours, j'étais délivré de tous les malaises que j'avais éprouvés auparavant.

— Mon brave Ambroise, lui dis-je un matin en déjeunant avec un appétit que je n'avais pas eu depuis six mois, je ne sais pas si je vous dois la vie; mais à coup sûr je vous dois la santé. Et puis je sais à présent que vous m'avez soigné comme si j'eusse été votre frère. Vous avez passé des nuits debout et des jours sans me quitter un instant. Je voudrais vous témoigner ma reconnaissance; dites-moi ce qui vous ferait plaisir.

— Je ne vous demande rien que de vous bien porter, monsieur Charles, répondit-il d'un air de franchise; je ne suis pas malheureux et n'ai guère de fantaisies. Pourtant j'en ai une, qui est de demeurer dans cette ferme, ma vie durant. Vous savez que j'ai choisi cette famille Michelin pour la mienne. J'ai amassé quatre ou cinq sous, et, comme je n'ai pas de descendance, mon frère d'Orléans n'en n'ayant pas non plus, moi, j'aimerais à mourir ici et à laisser ce que j'ai à un des petits enfans, à votre filleule, ou votre commère, ou le petit Espérance, si sa famille vient à l'abandonner. J'en ai touché deux mots à Michelin et à sa femme, et ils m'ont dit que, si vous approuviez, ils me garderaient ici volontiers. Alors c'est à vous de décider, car, si nous avons déjà parlé de cela en riant, à présent c'est chose sérieuse. J'ai senti mes premiers rhumatismes l'hiver dernier, et je ne veux pas finir dans un fossé. Je pourrai encore courir par le beau temps; mais quand viendra la neige, je veux avoir mon gîte comme un vieux lièvre; ça vous va-t-il?

Je ne pouvais certes pas refuser, et je montrai même de la joie de pouvoir être agréable à Yvoine; mais cette apparente insistance à demeurer auprès d'Espérance me donna encore à penser. J'essayai en vain de lui arracher quelque aveu. Je dus reconnaître que, s'il s'était emparé de mon secret, il était plus habile que moi à le garder. Et n'en devait-il pas être ainsi? N'avait-il pas le beau rôle, le rôle généreux, tandis que, contrairement à ma conscience et à mes instincts, j'avais le rôle du traître dans cette comédie?

Je passai encore six semaines à Flamarande. Je m'y sentis plus calme et, en dehors de mon chagrin intérieur, plus heureux que je ne l'avais été depuis longtemps. Ces Michelin étaient réellement de braves personnes, leurs enfans m'aimaient, et Ambroise me distrayait par son esprit enjoué et actif. Je me portais bien, je chassais un peu; je n'avais plus le spectacle des larmes de Mme de Flamarande et le supplice des confidences de son mari. Je m'appartenais enfin, et peu à peu je m'habituais à l'idée de secouer le joug qui m'avait été imposé. Je prenais la résolution d'écrire à Mme la comtesse pour l'informer de l'existence et de la bonne santé de son fils aîné. Je lui écrivis même beaucoup de lettres, que je brûlai toutes, retenu par la crainte qu'elles ne fussent surprises par son mari.

D'ailleurs cela ne pouvait pas s'expliquer par écrit. Une femme si pure et si noble! comment oser lui dire de quoi elle était accusée? Une mère si passionnée! comment l'empêcher de commettre quelque imprudence dont le résultat lui eût été funeste? M. le comte avait trouvé le plus cruel des châtimens en cas de révolte de sa part; il avait parlé de lui retirer Roger, et il était homme à le faire. Je devais être là, je devais préparer la comtesse à cette révélation; je ne pouvais en charger personne. Tout cela ne devait avoir lieu qu'à son retour d'Italie. Je m'attachai à cette résolution forcément ajournée, à cet espoir de racheter le repos absolu de mon cœur et de ma conscience, et je pris courage en m'occupant de Gaston avec un profond attendrissement.

Malheureusement pour moi, Gaston ne m'aimait pas, et toutes mes avances le trouvaient insensible. Il n'était ni brutal ni maussade, mais il me répondait d'un air ennuyé et s'essuyait le front du revers de sa main quand je me hasardais à y déposer mes lèvres par surprise.

Son instinct de réserve était moins sensible avec les autres. Les paysans ne sont pas démonstratifs, et personne ne quêtait ses caresses. Il était tout l'opposé de son frère Roger, qui montrait déjà un caractère tout en dehors. Gâté, ardent, fantasque, Roger n'avait pas une minute de repos. Il fallait que tout mobilier ou toute personne lui passât par les mains. Il brisait tout, et dans ses jeux il se souciait peu de vous faire du mal; mais il avait tout aussitôt des repentirs charmans : il vous caressait avec passion, trouvant des mots tendres et comiques pour vous consoler. Ses prières étaient irrésistibles, ses colères effrayantes, ses gentillesses adorables. Tout émotion, il donnait aux autres des émotions continuelles.

Gaston, paisible et méfiant, était très mystérieux. Sa douceur était inaltérable. Il n'avait aucune fantaisie et s'amusait seul autant qu'avec les autres enfans. Tout paraissait l'intéresser, il exa-

minait des heures entières le travail des fourmis ou celui des abeilles. Il se couchait à plat ventre dans la prairie et contemplait les petits brins d'herbe ou conversait avec les grillons. Il aimait peu les grands animaux, mais il n'en avait pas peur, et, à vrai dire, il ne paraissait jamais effrayé de rien. Il était bon et cédait tout aux fillettes de la maison; mais il paraissait n'aimer que la plus petite et ne se laissait entraîner à aucune partie bruyante. Recueilli et comme rentré en lui-même, il ne demandait jamais rien, et, si on eût oublié de lui donner à manger, il s'en fût allé cueillir les myrtiles de la montagne et les framboises des bois plutôt que de réclamer.

On ne s'étonnait pas de le voir si différent des autres. On l'avait vu d'abord triste ou résigné, parce qu'il ne pouvait se faire comprendre, et on se rendait assez bien compte du travail imposé à un enfant qui commence à parler, lorsque tout à coup il lui faut oublier une langue et en apprendre une autre. On se disait qu'il deviendrait tout à fait gai quand il pourrait s'exprimer tout à fait; mais ces bonnes raisons ne me persuadaient pas. Je voyais toujours en lui l'être arraché brusquement à son milieu et condamné à une existence contraire aux instincts et aux tendances de sa race. Les enfans de Suzanne Michelin avaient été vachers et faiseurs de fromage dans le sein de leur mère, Gaston avait été porté en carrosse et nourri de bouchées à la reine avant de naître; Espérance ne savait pas cela, mais il le sentait, et, sans donner une forme à ses idées d'enfant, il éprouvait sans doute l'étonnement et peut-être l'effroi de vivre autrement qu'il n'eût vécu sans le comte de Flamarande et sans moi! Aussi, quand il me regardait, j'étais prêt à baisser les yeux, et, quand il se refusait à mes caresses, je me disais : — C'est bien fait, tu as ce que tu mérites.

J'avais obtenu de mon maître un mois de vacances, j'en pris deux sans lui en demander la permission. Je craignais de me retrouver près de lui et ne désirais que le mécontenter pour avoir le droit de rompre. Il avait répondu de ma dette paternelle, et mes créanciers avaient pris patience; mais j'étais encore assez jeune pour trouver un emploi, et M. le comte savait bien que j'étais trop scrupuleux pour oublier de m'acquitter.

## XLI.

Je partis pour Paris à la fin de septembre, chassé du Cantal par le froid qui devenait très vif. J'aurais voulu emmener Ambroise à qui, en dépit ou peut-être à cause de mes défiances, je m'étais singulièrement attaché. Je lui représentais que j'étais en position de

lui faire gagner sa vie, et que je ne comprenais pas sa retraite d'hiver dans la montagne, lui qui commençait à craindre les rhumatismes et à vouloir se soigner. — Vous ne connaissez pas nos pays, me répondit-il : il n'y a que le vent qui soit un peu désagréable sur les hauteurs; mais, quand vient la neige, nous ne souffrons plus du froid. Elle nous enferme dans nos baraques et nous garantit. Quelquefois elle couvre nos toits de plus d'un mètre d'épaisseur; alors nous creusons des chemins couverts pour circuler d'un bâtiment à l'autre, et il y a des villages où on vit ainsi gaîment comme des cricris qui chantent dans une miche de pain. Ici, à Flamarande, on n'est jamais recouvert entièrement, parce que le rocher à pic permet de se déblayer tous les jours. On laisse pourtant les étables se couvrir, et on y couche même les enfans, parce que c'est plus sain et plus chaud.

— Ainsi, lui dis-je, Espérance va dormir cet hiver dans la neige?

— Sous la neige, ce qui n'est pas la même chose que sur la neige; et pourquoi ce petit-là craindrait-il le froid plus que les autres enfans?

— Je ne sais pas, mais peut-être n'y est-il pas habitué. Vous dites qu'il est de race méridionale... S'il a été élevé dans les pays chauds...

Ambroise me regardait si attentivement que je crus m'être trahi, et me hâtai de parler d'autre chose.

Je m'en retournai à Paris par Clermont. Je m'attendais à des reproches, car je ne m'étais guère pressé en route; mais M. le comte ne parut pas s'être aperçu de ma négligence, et il ne me fit aucune question sur l'emploi de mon temps. Il ne s'intéressa qu'à l'installation des restes de ses parens dans la chapelle restaurée, et paya la note des dépenses sans me demander pourquoi j'avais fait en même temps réparer le donjon. J'essayai encore de lui parler de Gaston. Il me fit signe de la main que ce sujet m'était désormais interdit, et je n'y revins pas.

M^me^ la comtesse arriva dans les premiers jours de novembre. Elle aussi avait fait l'école buissonnière, car la vente de Sévines avait pris du temps, et M. le comte disait n'avoir pu ni la rejoindre en Italie ni la faire revenir à Paris. Il n'était plus jaloux d'elle, on eût dit qu'il ne l'avait jamais été. Il était de meilleure humeur qu'avant les événemens. Ses dettes étaient payées, sa santé raffermie, et il avait une femme soumise, un fils superbe; c'était tout ce qu'il avait ambitionné.

Roger était plus gâté, plus diable, plus séduisant que jamais. Madame se portait très bien aussi, et je crois qu'elle avait embelli

encore. J'avais beaucoup redouté de la revoir maigrie et triste comme à son départ. Loin de là, elle semblait radieuse. Elle avait pris son parti, Gaston paraissait oublié, Roger était assez, il était tout pour elle. Dans cette situation, je me demandai si je devais troubler la paix reconquise dans cet intérieur par une révélation périlleuse, et je retombai dans mon accablement. J'avais dû ma guérison physique et morale à une courageuse résolution de consoler cette mère éperdue. Je la retrouvais oublieuse ou abusée définitivement. Je me sentais comme forcé de rester criminel envers elle et coupable à mes propres yeux. Ma timidité vis-à-vis d'elle en augmenta d'autant. Je m'étais flatté, dans mes bons rêves de Flamarande, de conquérir par mes aveux et mon repentir la bienveillance presque amicale qu'elle m'avait témoignée dans sa douleur et que j'avais tant besoin de mieux mériter. Pour voir sa joie et sa reconnaissance, j'aurais, je crois, donné ma vie, et j'eusse bravé la fureur, le mépris de mon maître; mais quoi? elle ne pensait plus à Gaston. Elle était calme, elle était belle. Elle me regardait tranquillement, elle me parlait avec une douceur polie et froide. Ses yeux n'interrogeaient plus les miens. Sa main ne se tendait plus vers la mienne. Elle avait oublié tout, je n'étais plus que le valet de chambre de M. le comte. Elle n'avait même plus un ordre à me donner.

Un jour, elle me trouva à quatre pattes dans l'antichambre, servant de monture à l'impétueux Roger, qui, tout en me tenant au cou et m'embrassant, me donnait des coups de talon dans les côtes. Elle le prit vivement dans ses bras, comme si elle eût craint que je ne lui fisse du mal. — Ah! madame, lui dis-je en me relevant, vous ne savez pas comme j'aime les enfans!

— Je le sais, répondit-elle, je sais que vous avez un très bon cœur; mais vous gâtez trop Roger. Il en abuse et deviendra méchant.

Il me sembla que le moment était comme fatalement amené pour ma confession et j'allais supplier madame de m'entendre en particulier; mais, avant que j'eusse pu trouver un mot pour exprimer mon intention, elle avait disparu, emportant son fils, et je n'eus pas le courage de la suivre.

Un autre jour, je reçus des mains du facteur une lettre à son adresse, et je reconnus l'écriture de M[me] de Montesparre. J'étais résolu à ne plus servir d'espion, et j'allais remettre cette lettre à Julie lorsque M. le comte passa près de moi rapidement et la prit en disant : — Suivez-moi. — Quand je fus dans son cabinet : — Lisez-moi cela, dit-il.

Je ne voulais plus, je tremblais, ma révolte allait éclater. Il ne

voulut pas s'en apercevoir. Il brisa le cachet et me remit le papier en disant : — Lisez donc !

Je lus :

« Montesparre, le 2 janvier 1846.

« Ma chère Rolande, j'ai à vous parler; je serai à Paris dans quelques jours. Je descendrai à mon appartement, toujours le même, et je vous attendrai, car j'ai horreur de votre mari et ne veux pas le voir. Je ne vous parlerai pas de Salcède, je ne sais où il est. Je vous parlerai de moi. Vous devinez que j'ai besoin d'un service, et, quel que soit le passé entre nous, je vous connais trop pour croire que vous hésiterez. » « BERTHE. »

— Fort bien, dit le comte en reprenant la lettre. M^me^ Berthe est consolée aussi et veut procéder à quelque autre mariage. M^me^ de Flamarande n'a que faire de semblables confidences. Donnez-moi la cassette aux lettres.

J'objectai que toutes ces lettres supprimées constituaient une imprudence de la part de M. le comte. M^me^ de Montesparre venant à Paris, il était bien impossible que M^me^ la comtesse ne la rencontrât pas dans le monde, pour peu qu'elle y mît le pied. Ces dames ne manqueraient pas de s'expliquer, et la confiscation de leur correspondance éveillerait les soupçons de M^me^ de Flamarande.

— Vous êtes bien simple, me répondit le comte, si vous croyez que M^me^ de Flamarande n'a pas deviné tout ce qui ne lui a pas été dit. Elle s'est confessée par son silence, elle a accepté son châtiment, elle a fait son devoir et réparé sa faute. Je veux qu'on la laisse tranquille désormais; elle va fort peu dans le monde, elle acceptera sans regret de n'y plus aller du tout. Elle recevra chez elle, et M^me^ de Montesparre n'osera s'y présenter. Tout est bien ainsi; mais vous ne me disiez pas, Charles, que la baronne était à Montesparre.

— Elle n'y était pas à mon dernier voyage.

— On la disait malade dans le midi, reprit le comte; elle a maintenant des allures assez mystérieuses, quelque nouvelle passion sous roche; elle en a trop pour être l'amie d'une femme qui n'en doit point avoir. Donnez l'ordre qu'on ne la reçoive pas, si elle se présente.

Je ne donnai point d'ordre, et huit jours se passèrent sans qu'on entendît parler de la baronne. Je m'informai comme par hasard à son hôtel, elle était arrivée; mais huit jours s'étant encore écoulés sans qu'on la vît et sans qu'elle écrivît de nouveau, M. le comte pensa qu'elle avait renoncé à voir la comtesse, soit qu'elle fût justement blessée de son silence, soit qu'elle eût déjà oublié le désir,

un instant éprouvé, de revoir sa chère Rolande. C'était, selon lui, le plus probable. Les femmes, disait-il, sont moins nuisibles qu'on ne croit; leur légèreté les détourne le plus souvent des malices dont elles nous menacent.

Je n'étais pas aussi tranquille. Qui sait si Mme de Montesparre ne tenait pas la clé du grand secret? Si je ne m'abusais pas, Ambroise m'ayant reconnu à *la Violette*, et depuis étant allé à Sévines, Ambroise Yvoine devait tout savoir ou tout pressentir. Si l'homme que j'avais vu disparaître comme par enchantement à mon approche, et qu'Ambroise prétendait être le meunier Simon, n'était autre que M. de Salcède déguisé, et si la baronne était alors secrètement à Montesparre, était-il invraisemblable que ces trois personnes, liées entre elles, eussent commenté l'apparition miraculeuse d'un enfant mystérieux dans la crèche de Michelin? Mme de Montesparre aurait, dans ce cas, résolu d'avertir Mme de Flamarande, et, en lui écrivant prudemment comme pour lui demander un service, elle se réservait de lui apporter une grande joie. Il fallait donc me hâter de tout révéler à la comtesse, si je voulais en avoir le mérite, au lieu de porter la honte et l'odieux d'être signalé par d'autres à son aversion.

Je ne dormais plus, et de nouveau je me sentais très malade. — Il faut en finir, me disais-je; ce soir, demain, je parlerai, — et je ne parlais pas, redoutant l'éclat de cette bombe incendiaire que j'allais lancer dans un intérieur redevenu si paisible et si satisfait.

Et d'ailleurs comment parler dans cette maison où tout était minutieusement surveillé par le maître en personne? Il ne se fiait peut-être plus à moi, et, sans en faire rien paraître, il m'espionnait sans doute assez pour voir que je n'espionnais plus. Une fois déjà, à Sévines, il m'avait surpris, prêt à le trahir; il avait vu sa femme à mes pieds. — Je songeai que, si je pouvais rencontrer madame dehors, j'aurais bien l'habileté de lui parler sur la portière de sa voiture sans être entendu de Joseph; mais Roger et sa bonne, une grosse Normande très curieuse, l'accompagnaient partout. Je me mis à suivre madame dans Paris. Je n'étais pas valet de pied, je ne pouvais monter derrière sa voiture. Je prenais un cabriolet de place et le payais fort cher pour qu'il suivît son équipage; mais elle ne faisait pas ou presque pas de visites, et c'était toujours dans des hôtels où les maîtres occupaient le rez-de-chaussée. Il n'y avait pas moyen de la rejoindre dans un escalier et de lui parler sur un palier quelconque. Elle n'allait ni chez sa couturière, ni chez sa modiste; toutes ses fournisseuses la servaient à domicile. Aux promenades publiques, elle tenait toujours son fils par la main, et là d'ailleurs elle n'eût pas pu s'arrêter, encore moins se dérober pour parler à un valet de chambre. Un jour que je la suivais avec beau-

coup d'espoir, car Roger était un peu enrhumé et elle était sortie sans lui, je la vis avec surprise prendre le chemin du bois de Boulogne. Il faisait très sombre et très humide, et ce n'était ni le jour ni l'heure pour se promener.

A cette époque-là, le bois n'était pas un parc royal à l'anglaise. Il n'y avait ni lacs, ni rochers, ni cascades, mais il y avait des arbres, des bruyères, des chemins où l'on entrait profondément dans le sable, des clairières mélancoliques, des endroits déserts en un mot, et, sachant que madame aimait ces endroits-là, je me disais qu'elle y mettrait pied à terre et que je pourrais l'entretenir en toute sécurité. Par malheur, je ne pouvais la suivre que d'assez loin, mon cocher avait un mauvais cheval; je la perdis de vue après qu'elle eut dépassé la porte Maillot, dont j'étais loin encore. Si peu qu'il y eût d'équipages ce jour-là, les traces des roues s'entre-croisaient sur le sable, et je dus aller au hasard. Ce maudit sable rendit encore plus pénible l'allure de mon cheval. Je payai l'homme, et, sautant à terre, je m'en fus à travers bois, coupant les taillis pour aviser chaque allée, me fiant à mon étoile plus qu'à mon discernement.

## XLII.

Je perdis ainsi deux heures. Une pluie fine tombait, et la nuit se faisait plus tôt que de coutume. Je m'étais égaré et me trouvais dans une véritable lande où je n'avais plus espoir de renconter personne et où je cherchais à m'orienter pour regagner la porte Maillot, lorsque, de derrière une touffe de jeunes pins, j'entendis sortir une voix qui me fit tressaillir, et qui, bien que voilée par la prudence, prononça distinctement ces mots : — Adieu! oh! que je vous aime, que je vous aime!

C'était la voix de la comtesse. Deux personnes sortirent du massif, la femme enveloppée et voilée disparut; l'homme, très grand, d'une silhouette très élégante à laquelle je ne pouvais me méprendre, s'éloigna; c'était M. de Salcède.

Je m'élançai sur ses traces sans trop me dissimuler. Il ne s'aperçut pourtant de ma poursuite qu'assez loin de là, et alors, me prenant sans doute pour un voleur, il arma un pistolet de poche. J'étais exaspéré; j'aurais volontiers joué ma vie. Je continuai à le suivre, et, comme il entendait mes pas derrière les siens, il en parut ennuyé et s'arrêta court. Il aimait mieux être attaqué que surpris.

J'eus l'idée d'agir comme les voleurs et de lui demander l'heure, afin de le voir de près et d'entendre sa voix me dire avec menace de passer mon chemin. Il n'était pas homme à s'effrayer; il me ré-

pondrait certainement et ne tirerait pas sur moi, si je ne l'attaquais pas. Je le savais doué d'un grand sang-froid; mais alors il me reconnaîtrait, il saurait que je surveillais ses rendez-vous avec la comtesse, et il m'échapperait. Je voulais absolument savoir où il demeurait; je ralentis mon allure pour le rassurer. Nous étions dans l'allée des pins; l'obscurité augmentait lorsque je vis les lanternes d'un coupé qui était arrêté là. Il sauta dedans sans rien dire au cocher, mais j'eus le temps de voir, aux reflets troublés de ces lanternes, non pas une figure distincte, mais une barbe grise et des cheveux d'un blanc de neige.

Je m'étais donc trompé? Ce n'était pas là le jeune et beau Salcède; mais alors quel était donc ce vieillard à qui M^me^ de Flamarande donnait rendez-vous au fond d'un bois par une triste soirée de février, et à qui elle disait avec l'accent de l'enthousiasme : — Oh! que je vous aime, que je vous aime!

Le coupé avait filé vers la porte Maillot avec la rapidité de l'éclair. J'étais à pied, accablé de fatigue, brisé par l'émotion. Je ne pus trouver de voiture et dus marcher encore jusqu'à l'Arc-de-Triomphe. Là, je crus m'évanouir; j'avais oublié de déjeuner. J'entrai dans un petit restaurant des Champs-Élysées pour me reposer plutôt que pour manger, et, m'asseyant dans un coin, je me pris à commenter amèrement la situation.

L'homme que j'avais vu était-il Salcède? Pourquoi non? On peut se déguiser avec une barbe et une perruque blanches. Si ma première impression ne m'avait trompé ni au bois de Boulogne, ni sur le sentier de Flamarande, Salcède était en France. Il y était caché et déguisé, puisque pas une personne de sa connaissance ne l'avait vu et ne savait son retour. Avec l'aide d'Ambroise, il avait pu percer le mystère qui pesait sur Espérance; il avait dû alors revenir à Paris, et, craignant d'écrire à la comtesse pour l'informer de cette grande découverte, il avait dû lui demander un rendez-vous par l'intermédiaire de M^me^ de Montesparre. Je ne surveillais plus la remise des lettres aux personnes de la maison; madame avait fort bien pu, depuis huit jours, s'entendre avec la baronne.

Ainsi le fait était accompli! M^me^ de Flamarande savait tout, je n'avais plus rien à lui dire. Elle devait me haïr et me mépriser profondément. Quant à son mari, il devait lui être devenu odieux, et sa reconnaissance pour Salcède, pour l'homme qui lui rendait la joie de savoir son fils vivant, devait facilement avoir passé de l'enthousiasme à la passion.

Il y a plus, me disais-je; cette passion a pu naître pendant le dernier séjour de madame à Pérouse. C'est là déjà qu'elle a pu recevoir des lettres, qu'elle a pu être informée, et, qui sait? revoir

Salcède. Elle n'est pas revenue d'Italie si calme et si belle sans qu'une grande joie soit entrée dans son cœur et dans sa vie. Qui sait si elle n'a pas été à Flamarande avec Salcède et si elle n'y a pas vu son fils pendant que j'y étais? Yvoine est aussi habile que moi. M. de Salcède l'est peut-être plus que nous deux. Si tout est consommé, que me reste-t-il à faire?

Le plus simple et le plus logique eût été à coup sûr de suivre mon premier élan et de me confesser à madame, comme si elle ne savait rien. Je ne devais pas, dans ce cas, compter sur sa reconnaissance. Au lieu des paroles de bonté et d'affection que j'aurais pu mériter, j'aurais sans doute à essuyer les reproches du premier moment; mais elle n'en eût pas moins reconnu vite que je m'étais dévoué à son fils, et que je m'y étais attaché au point de trahir le secret du comte. Au lieu de rester le bourreau et l'ennemi de cette mère si cruellement éprouvée, je devenais son soutien, une sorte de muet protecteur entre elle et son mari, un intermédiaire dévoué entre elle et son enfant.

Oui, voilà ce qu'il fallait faire; mais un inexplicable sentiment de colère et de ressentiment m'en empêcha. — N'ai-je pas été bien simple, me disais-je, d'avoir cru à la vertu d'une femme si habile à cacher ses émotions et si ardente à les satisfaire? Où ai-je pris l'idée romanesque qu'elle était une victime digne de respect et de pitié? quel voile avais-je donc sur les yeux quand j'accusais son mari de folie et d'injustice? Après le châtiment qu'elle a subi et la menace d'être séparée de son second fils, aurait-elle l'audace de revoir Salcède et de tromper ainsi M. le comte, si elle n'avait pas été déjà une épouse coupable? Oui, oui, M. de Flamarande a vu clair, Gaston est le fils de Salcède, et j'ai servi une vengeance bien fondée. Aurais-je la sottise de m'en repentir et la lâcheté d'en demander pardon? Non certes! J'ai été joué par elle, j'ai failli céder à son prestige, tomber sous son empire, me faire le serviteur du mensonge et de l'adultère; mais c'est fini, bien fini : je la méprise et je la hais.

## XLIII.

Après deux heures de trouble et d'inexprimable souffrance, je me remis en route sur la trace de Salcède. Je me rendis au faubourg Saint-Honoré, à son hôtel. Je savais que la maison était louée à un banquier allemand, mais je pensais qu'il avait dû y garder un pied-à-terre. Je m'informai en vain. Il n'avait pas conservé une seule chambre de son hôtel, et depuis près de trois ans on n'avait pas reçu de ses nouvelles. J'allai m'informer avec précaution chez

Mme de Montesparre. J'étais assez lié avec Mlle Suzanne, sa fille de chambre, et je la savais bavarde; mais elle n'était pas dans la confidence de sa maîtresse, elle n'était au courant de rien, elle n'avait vu M. de Salcède ni à la campagne ni à Paris depuis son départ pour le Nouveau-Monde, trois ans auparavant. Il avait quitté la France assez mal guéri, et Mme la baronne l'avait beaucoup regretté après l'avoir beaucoup retenu; mais elle paraissait en avoir pris son parti, et se préparait à rentrer dans le monde.

Mes investigations de ce jour-là eussent été parfaitement inutiles sans l'idée qui me vint de demander à Suzanne si, après la mort de son père et sa maladie, M. de Salcède n'était pas très changé.

— Changé? répondit-elle, ah! je le crois bien! ses beaux cheveux noirs sont devenus tout blancs.

— Alors il avait l'air d'un vieillard?

— Non, il avait toujours sa belle figure jeune, et je crois même qu'avec sa tête *à frimas* il était encore plus beau et plus original; mais s'il n'est pas mort, comme c'est malheureusement probable, il a pu se faire teindre comme tant d'autres, et sans doute il n'y paraît plus.

Sûr de mon fait cette fois, je rentrai à l'hôtel Flamarande. Il était onze heures, M. le comte, qui paraissait rarement à son club, y était allé ce soir-là. Madame était seule dans ses appartemens; après avoir assisté au coucher de Roger, elle avait défendu sa porte; au dire de Julie, elle lisait.

Je priai Julie de demander pour moi un instant d'audience à madame, et peu d'instans après je fus introduit dans son petit salon. Quel sentiment me poussait à cette entrevue? C'était un besoin. vague, mais impérieux, de souffrir, car mon intention n'était pas formulée dans ma tête troublée. J'étais à peine sûr du prétexte que j'allais donner pour avoir sollicité mon audience; j'en avais préparé plusieurs, comptant choisir celui que m'inspirerait l'accueil de la comtesse.

Elle était toute vêtue de blanc avec des nœuds de moire rose pâle sur son peignoir à dentelles. Je la savais frileuse, ce n'était pas la robe de chambre qui convenait à la saison, je m'attendais à la voir vêtue de cachemire ouatté. Cette toilette légère et comme transparente me troubla. Elle avait dû se sentir mouillée et glacée en revenant de son rendez-vous. Son âme ou ses sens exaltés rendaient-ils son corps insensible?

Elle lisait, c'est-à-dire qu'elle feignait de lire, car, en m'entendant ouvrir la porte, elle avait posé son livre au hasard devant elle. Pourtant, si elle était agitée, elle le cachait bien. Il était impossible de croire à des transports intérieurs en voyant le sourire

tranquille avec lequel elle m'accueillit en me disant : — Que désirez-vous, monsieur Charles?

— Puis-je espérer, répondis-je, que je ne serai entendu que de madame la comtesse?

— Mais certainement, si vous avez fermé la porte.

— Elle est fermée.

— Très bien, parlez, mon ami.

Puisqu'elle avait l'air si bon et si confiant, je résolus de l'attaquer par le sentiment pour savoir si elle me haïssait. — Depuis quelque temps, lui dis-je, il m'a semblé que j'étais désagréable à madame la comtesse.

— Vous! mais non, pas le moins du monde.

— C'est que, si je déplaisais à madame, je quitterais le service de M. le comte.

— Vous auriez tort. M. le comte tient à vous, et il a raison. Je serais désolée qu'il fût privé de vos soins. Il ne retrouverait pas un homme aussi intelligent et aussi dévoué.

— Alors c'est par attachement pour monsieur que madame me tolère dans sa maison?

— Je ne vous tolère pas, Charles, je vous estime.

— Ah! ce n'est pas possible, m'écriai-je. Madame ne pense pas ce qu'elle dit!

— Je ne comprends pas, reprit-elle en me regardant comme pour voir si je n'étais pas égaré; qui peut vous donner une pareille idée?

— Beaucoup de propos qui ont été faits le printemps dernier à Sévines.

Elle répondit très vivement : — A Sévines, j'étais folle! Ne parlons pas de Sévines, vous savez bien que je n'avais pas ma tête. Vous aurais-je dit quelque chose de blessant? Je le regretterais beaucoup.

— Madame a été pour moi extrêmement bonne au contraire.

— Eh bien! alors?

— Je me figure que depuis on a dû dire à madame que je la trahissais.

— Pourquoi aurait-on dit cela? Est-ce que vous êtes capable d'une mauvaise action ou d'un mauvais sentiment? Je ne le crois pas, moi.

— N'a-t-on pas dit à madame que je m'étais prêté à l'enlèvement...

J'allais droit au fait, je m'y sentais entraîné par une force irrésistible; j'allais me confesser, mais non plus avec l'humilité du repentir; j'allais avouer ma culpabilité pour lui faire entendre que je connaissais la sienne. Elle ne me donna pas le temps de parler. Elle

se leva brusquement en me disant d'une voix émue, mais non irritée : — Ne me parlez pas de cela, Charles! je vous en prie, et au besoin je vous le défends. Sévines m'a été fatal, j'y ai perdu mon enfant, et j'ai failli y perdre la raison. Vous m'avez plainte, je le sais, vous trouviez M. le comte trop sévère; mais moi je ne me plains pas. Il m'a rendu service en m'empêchant de nourrir une illusion et en ne me cachant plus la mort tragique de mon pauvre enfant, A présent je suis résignée, et, ainsi que mon mari me l'a prescrit. je supporte mon malheur avec dignité. Ne me rappelez donc pas ces déchiremens, si, comme je le crois, vous m'êtes attaché. Restez chez nous et croyez que vous pouvez contribuer à ma consolation en soignant, en aimant Roger comme vous le faites. Ah! je devine maintenant pourquoi vous avez cette crainte de m'avoir déplu! Je vous ai reproché dernièrement de le gâter; je ne vous reproche rien, Charles, rien, entendez-vous? Je vous supplie de ne pas gâter trop Roger, mais aimez-le et ne le quittez pas, voilà ce que je vous dis sincèrement, car je le pense. Bonsoir, mon ami, ne vous tourmentez plus et croyez bien que je sais vous apprécier.

Elle ne me permit pas de répliquer un mot, car elle s'était levée et elle passa dans sa chambre, où dormait Roger.

Congédié avec ces paroles de bonté, je me retirai plus oppressé, plus mécontent d'elle et de moi qu'auparavant. Elle savait tout et ne daignait pas me faire de reproches. Je n'étais rien pour elle qu'une force aveugle au service de son mari. Si elle maudissait le bourreau, elle ne voulait pas qu'on s'en doutât, et elle ne s'en prenait pas à moi, l'instrument de torture; désormais satisfaite et consolée, elle pardonnait, mais du haut de sa froide bienveillance et de sa systématique douceur. Ah! que la scène eût été différente, si elle m'eût laissé lui dire que je la savais coupable! C'est alors que je l'eusse vue peut-être encore à mes pieds.

Eh bien! ce moment viendra, me disais-je. Je la suivrai et je l'observerai si bien que je la surprendrai avec M. de Salcède. Il faudra bien alors qu'elle sente en moi quelque chose de plus que l'espion de son mari, car celui-ci ne saura rien, et je la condamnerai tout seul. Je l'épouvanterai pour mon propre compte. Qu'elle s'humilie alors, qu'elle me demande grâce. Je pardonnerai, je lui prouverai que je suis quelque chose de plus qu'un bonhomme et un estimable domestique.

Dès le lendemain, j'allai voir la Niçoise pour savoir si, dès le temps où Gaston était avec elle dans sa montagne, elle n'avait pas été tâtée et questionnée par des étrangers. La Niçoise habitait Villebon à cinq lieues de Paris. Elle y était propriétaire et envoyait ses fruits et ses légumes à la halle. Je lui servais régulièrement sa

rente, car en outre du capital qui lui avait été donné pour s'établir, M. le comte lui faisait une pension pour porter un nom d'emprunt et ne jamais se faire connaître.

J'étais sans inquiétude sur son compte. Elle m'avait prouvé sa discrétion, et elle avait trop d'intérêt à se taire pour y manquer. Je ne l'avais pas vue depuis six mois et n'avais pas entendu parler d'elle. J'appris avec surprise qu'elle avait vendu sa maisonnette et son jardin. Elle avait quitté la campagne, on ne savait pas son adresse. Pourtant, à force de questionner et de m'informer, je découvris qu'elle habitait Paris, rue Neuve-des-Mathurins, 19. J'y courus le soir même, m'étonnant de n'avoir pas été averti par elle de ce changement de domicile.

Je fus introduit dans un joli petit appartement fraîchement décoré et trouvai ma Niçoise en robe de soie, coiffée en cheveux et chaussée comme une vraie Parisienne. Ce n'était plus une villageoise, c'était une petite rentière, vivant sagement et ne songeant qu'à bien élever son fils. Dès mon premier regard sur elle et sur son intérieur, je compris qu'elle avait vendu notre secret et je lui reprochai sa trahison. — Je n'ai rien fait de mal, répondit-elle. On m'a découverte je ne sais comment. Je vivais tranquille à Villebon et ne me montrais jamais à Paris. On est venu me supplier, me menacer, me questionner. On m'a promis le double de ce que j'avais reçu de vous, et on a ajouté qu'on ferait plus tard un sort à mon fils. J'ai refusé; mais quand j'ai vu les billets de banque et le monsieur si *comme il faut*...

— Un grand jeune homme avec des cheveux blancs?

— Justement; mais je ne sais ni son nom, ni son pays, ni où il demeure. Il me parlait du chagrin de cette pauvre mère à qui on cache toujours son fils, à ce qu'il paraît. J'ai cédé, je vois bien que vous allez me retirer ma pension, c'est votre droit et c'est juste. Je peux m'en passer, j'en ai une meilleure, car le capital est placé au nom de mon fils.

Je crus prudent de ne pas punir par l'amende la trahison de cette femme; elle nous abandonnait, mais elle ne nous dénonçait pas. Je me retirai en lui laissant croire que M. de Flamarande avait toujours l'intention de reprendre son fils, et que M^me^ de Flamarande acceptait le retard apporté à cette décision. Je n'informai mon maître de rien, c'était facile. Il ne parlait pas volontiers de Gaston et ne faisait pas de questions sur son compte. D'ailleurs j'avais pris mon parti : ne pas trahir la comtesse, ne plus jamais servir la vengeance de son mari, ne pas troubler le bonheur de la mère recouvrant son fils; mais tourmenter et humilier la femme au bras de son amant.

Je m'attachai à ses pas, et je devins aussi habile à ce triste métier d'espion que pas un limier de la police. Il me répugnait et me fatiguait, mais une fièvre intérieure me poussait et me soutenait. Peine inutile! madame ne retourna plus seule au bois de Boulogne ni à aucune espèce de rendez-vous. Toutes ses démarches bravèrent le grand jour. Elle n'alla pas voir Mme de Montesparre et parut irrévocablement brouillée avec elle.

De toutes les lettres qu'elle écrivit et dont il me fut possible de voir la suscription, aucune ne fut adressée à la baronne, ni à Salcède, ni à aucune personne qui pût m'être suspecte. J'eus beau chercher M. de Salcède à Paris, il fut introuvable; si je ne l'eusse vu de mes propres yeux, si je n'eusse appris qu'il avait les cheveux blancs, si la Niçoise, sans le connaître, ne m'eût révélé son action sur elle, je me serais cru visionnaire.

## XLIV.

Dans les premiers temps après le rendez-vous que j'avais surpris et l'explication que j'avais tenté de provoquer, Mme la comtesse, toutes les fois que je me trouvai en sa présence, me témoigna de la bienveillance et s'informa avec intérêt de ma santé, qui était redevenue chancelante. J'espérais lui inspirer un peu d'effroi; mais, quand elle vit l'air contraint dont je recevais ses avances, elle reprit son grand air d'indifférence ou d'impassibilité.

Trois ans s'écoulèrent ainsi, moi la surveillant toujours, elle n'y prenant pas garde et déjouant toutes mes ruses par la franchise apparente d'une conduite exemplaire. Il est vrai qu'à Paris seulement durant l'hiver elle était obligée à cette prudence; elle passait tous les étés dans sa terre de Ménouville en Normandie, et là elle n'était guère surveillée, car M. le comte n'aimait pas beaucoup ce séjour et faisait de fréquens voyages à Paris, où je le suivais toujours. La tranquillité de mon maître était extraordinaire après les violentes agitations qu'il avait subies. Il n'était plus jaloux et vivait dans les meilleurs termes avec sa femme, tout en s'occupant d'elle le moins possible. Dois-je avouer qu'il avait une maîtresse fort pimpante, une des reines du mauvais monde? Il faut bien que je dise tout dans cette véridique histoire où je me suis trouvé investi par ma conscience du rôle de magistrat instructeur. M. le comte avait besoin d'une intimité de ce genre : il lui fallait de la passion, de la jalousie, de la colère. Il en eut à souhait pour son argent, et je le vis en passe de se ruiner. Heureusement il fut vite supplanté et s'accommoda d'une personne de moindre appétit, d'un oiseau de moindre volée. Il eut son ménage chez elle, c'est-à-dire qu'elle fut

titulaire d'un autre logis et qu'elle s'y trouva assez bien pour ne pas lui donner de graves sujets d'inquiétude.

M$^{me}$ la comtesse le sut et ne parut pas s'en affliger; son indifférence fut pour moi une nouvelle preuve de son amour pour un autre; mais que faire pour m'emparer de ce terrible secret? Au bout de trois ans, j'y renonçai ou du moins je voulus me persuader que j'y renonçais. Je me demandai pourquoi je me laissais ainsi dévorer par un vautour, et j'eus peur de trouver au fond de moi-même un sentiment dont je n'avais pas voulu, dont je ne voulais pas me rendre compte. Si j'ai été dupe de mes illusions, ma conscience ne me le reproche pas bien haut à l'heure qu'il est, car jamais je n'ai cédé à une pensée indigne d'un homme raisonnable et d'un fidèle serviteur. J'ai cru agir en vue de la morale et de la vérité, ce que je vais dire le témoignera de reste.

Je n'étais plus retourné à Flamarande, je n'écrivais plus aux Michelin, je ne recevais plus de nouvelles d'Ambroise Yvoine, Gaston m'était devenu plus qu'indifférent depuis que je me le représentais protégé et veillé de loin par sa mère, ou de près par M. de Salcède. Après avoir aimé cet enfant étranger à la famille, je l'oubliais, et, comme M. le comte, je le trouvais bien où il était; mais il me fallait chérir un enfant, moi! Il est étrange que, n'ayant jamais eu de goût pour le mariage, j'aie senti toute ma vie, depuis le drame de Sévines, l'amour paternel dominer ma vie. Je m'attachai donc avec une sorte de passion à celui que je regardais désormais comme le seul enfant de la famille. Je fis de Roger mon idole, mon maître présent et futur, mon orgueil et ma consolation. A force d'être gâté, il devenait adorable, car les enfans, quoi qu'on en dise et qu'on en pense, ont besoin de se sentir aimés pour devenir aimans. Je rendais bien justice à sa mère, elle le chérissait ardemment, passait sa vie près de lui et semblait ne vivre que pour lui; mais se soumettrait-elle toujours à l'obligation de lui sacrifier son autre fils? Un jour ne viendrait-il pas où elle relèverait la tête, où elle se plaindrait d'avoir été outragée par les soupçons de son mari, où elle invoquerait au besoin l'appui des lois pour faire reparaître l'enfant exilé et pour faire valoir ses droits à la succession de son père légal? Dans cette hypothèse, ce serait au tour de Roger d'être sacrifié; il perdrait son avantage de fils unique, son titre et la moitié de sa fortune. Le fils de M. de Salcède devenait par droit d'aînesse le comte de Flamarande et peut-être le vengeur irrité de sa vie d'exil et d'abaissement. Peut-être serait-il l'ennemi, le persécuteur autorisé de mon cher Roger!

C'est cette crainte-là qui maintenait mon dépit contre la comtesse de Flamarande. Je craignais le réveil de cette tendresse maternelle

étouffée par la volonté, soutenue par l'espoir d'une éclatante réparation. Voilà pourquoi j'aurais voulu avoir des preuves contre elle, afin de pouvoir lui dire en temps et lieu : — Soumettez-vous à l'arrêt de votre mari, ou je vous livre au jugement de l'opinion.

Enfin je me calmai. Les preuves n'arrivaient pas. J'en étais réduit à me dire que Mme la comtesse était beaucoup plus forte que moi pour mener une intrigue et cacher un secret.

## XLV.

Je me tenais tranquille depuis longtemps, découragé et n'observant presque plus rien, lorsque M. le comte eut affaire en Angleterre et s'y rendit sans me prescrire de l'accompagner. Je crus deviner qu'il voulait y installer sa maîtresse, et que ma présence le gênait. Je ne lui avais pas dissimulé combien je blâmais cette liaison et combien peu de cas je faisais des femmes entretenues. Il me laissa donc à Paris auprès de Mme la comtesse, qui était souffrante d'une bronchite et qui attendait d'être guérie pour retourner en Normandie avec le printemps; mais, au lieu de guérir, elle parut plus malade et garda souvent la chambre. Julie n'était plus à son service. Elle avait voulu se marier, et madame lui avait fait un sort. Elle l'avait remplacée par Mlle Hurst, une vieille fille anglaise, qui parlait couramment plusieurs langues étrangères et qui était fort utile à Roger. Hélène Hurst était une personne douce et froide, qui parlait français avec difficulté et avec répugnance, disait-elle, mais qui au fond n'aimait pas la conversation et se méfiait de moi. Il m'était devenu à peu près impossible de savoir à quoi s'occupait madame, et si elle était malade en réalité.

Une fois elle gardait la chambre et même le lit, au dire d'Hélène, lorsque, me sentant surpris et impatienté de cette claustration, je me hasardai à montrer de l'inquiétude et à demander pourquoi Hélène n'appelait pas le médecin. — Madame ne veut pas, répondit l'Anglaise; elle suit ses prescriptions, elle se préserve du froid et s'abstient de parler. — Là-dessus elle me tourna le dos et entra dans l'appartement de madame, portant une théière et fermant soigneusement chaque porte après elle.

Je n'avais aucun prétexte pour la suivre, et jamais je ne pénétrais dans les appartemens de madame; je n'avais même plus l'occasion de la voir, car je ne menais plus Roger à la promenade. Il avait huit ans, et M. le comte lui avait donné un précepteur, bien qu'il n'en eût aucun besoin et que sa mère lui eût donné autant d'instruction que son âge en comportait. Ce précepteur était une espèce

de prêtre étranger, espagnol autant qu'on en pouvait juger par un léger accent. Il était ponctuel, doux, calme, nullement fanatique, et muet comme un coffre avec les gens de la maison. Impossible de savoir s'il plaisait ou déplaisait à madame. Il avait été choisi par monsieur; il n'y avait pas de conflit apparent au sujet de l'éducation de Roger.

L'enfant demeurait toujours auprès de sa mère. Il prenait ses leçons dans le salon particulier de madame, et l'abbé le promenait quand elle ne pouvait pas sortir. Il prenait ses repas avec elle. L'abbé logeait et mangeait dehors. A partir de six heures du soir, on ne le voyait plus. Il demeurait fort près de nous; mais je savais qu'il ne rentrait à son logis que vers dix heures du soir.

Inquiet de la disparition de madame, car il y avait quatre jours déjà qu'elle ne bougeait pas, je me décidai à interroger l'enfant un matin que je le trouvai galopant sur son cheval de bois dans la galerie. Il parut surpris de mes questions : — Maman va bien, me dit-il, elle est au lit.

— Est-ce qu'elle mange un peu?

— Certainement. Comment vivrait-elle, si ne elle mangeait pas?

— Vous déjeunez toujours avec elle?

— Non, depuis... depuis je ne sais pas combien de jours, elle mange dans son lit, et moi avec Hélène dans le salon.

— Mais vous la voyez souvent, tous les jours?

Roger me regarda, étonné et confus, comme si je le faisais ressouvenir de sa mère absente et déjà oubliée. — Je vais l'embrasser, me dit-il, et il sortit en courant.

Je ne le retins pas. Il me répugnait de faire constater par ce cher enfant l'absence de sa mère, ou de l'amener à la trahir. Je le revis dans la journée et ne lui demandai rien. Je me reprochais d'en avoir déjà trop dit. Je me rassurai en le retrouvant gai et pétulant comme à l'ordinaire.

Deux jours se passèrent encore ainsi. Le cuisinier préparait les minces repas de la malade. Le valet de chambre de madame les portait dans l'antichambre et les remettait à Hélène, qui déposait les assiettes vides au même endroit. Les visites étaient consignées à la porte sans exception. On avait ordre de dire que madame était sortie et même partie pour la campagne. Le médecin vint et s'en retourna, la croyant guérie.

Le lendemain, Roger vint à moi dans la galerie, il avait l'air soucieux, et j'en fis la remarque. — Dis-moi, s'écria-t-il en me jetant les bras au cou, si quand une personne est malade, c'est qu'elle est fâchée? — Et, comme je ne comprenais pas, il ajouta : — Maman ne veut plus que je la voie et que je l'embrasse.

— Est-ce que vous ne l'avez pas embrassée hier?

— Ni hier, ni ce matin, ni les jours d'avant. Je l'ai bien vue couchée sur son lit avec sa grande robe blanche, mais elle regardait du côté de la muraille, et, quand je lui ai parlé, elle n'a pas bougé. Ça m'a fait peur, je me suis mis à crier; Hélène est venue me prendre et m'a dit : — Si vous criez, vous ferez mourir votre maman, — et elle m'a donné un pantin bien drôle, ce qui m'a consolé, comme tu penses. Mais ce matin, elle a voulu m'empêcher d'entrer, et j'ai pleuré encore; j'ai même pleuré bien fort pour que maman entende, et pourtant elle n'a pas bougé, elle n'a pas dit : Qu'est-ce qu'il a donc? Ne le contrariez pas. Peut-être que maman est fâchée parce que je lui fais du bruit, ou peut-être qu'elle est morte et qu'Hélène ne veut pas me le dire.

Les craintes de l'enfant se communiquèrent à moi, et je ne sus que lui répondre. Alors il se mit à sangloter et à répéter : — Maman! je veux voir maman!

Je le conduisis à Hélène, qui le prit et l'embrassa en disant : — Oui, oui, vous verrez maman. — Et elle me ferma brusquement la porte au visage.

J'interrogeai Paul, le valet de chambre de madame. — Je suis inquiet, lui dis-je; si madame est sérieusement malade, mon devoir serait d'écrire à monsieur.

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Paul, je n'entre jamais dans la chambre de madame. C'est Hélène qui fait tout son service. Écrivez à M. le comte, si vous croyez devoir le faire; moi, je ne me permettrai pas cela. Je sais qu'Hélène est tranquille et ne montre aucune tristesse, qu'elle amuse le petit dans le salon, et qu'il y fait grand train, chose qu'on ne lui permettrait pas, si madame était bien malade.

Je n'osais montrer mes doutes, mais j'étais convaincu que madame n'était pas dans la maison depuis huit jours, et qu'Hélène mettait un paquet de lingerie sur son lit pour simuler aux yeux de Roger une personne couchée. Pour moi, cette absence mystérieuse était un fait avéré d'inconduite. J'aurais pu écrire au mari, faire chasser la confidente. Je ne voulais pas persécuter madame. Je me tins tranquille, mais j'observai attentivement l'heure de son retour, car il fallait bien qu'elle rentrât, ce qui était plus difficile que de sortir sans être observée.

Le soir même, vers dix heures, comme je me tenais en observation, tantôt dans l'avant-cour, tantôt devant la loge, où je feignais de jouer avec le chien, je vis une femme voilée, mal vêtue, et qui paraissait courbée par l'âge, passer sans rien dire devant la loge du suisse et monter l'escalier de service du premier pavillon de droite,

celui qu'occupait la comtesse. Je m'élançai sur ses traces. Malgré son dos voûté et sa démarche traînante, elle monta si rapidement qu'au moment de la rejoindre, je vis se refermer la porte de l'office par où elle venait d'entrer.

## XLVI.

Je retournai vivement admonester le suisse pour avoir laissé monter une personne inconnue. — Je la connais très bien, répondit-il; c'est la tante de M^lle^ Hélène. Elle vient la voir très souvent. C'est une vieille Anglaise très honnête.

Que faire et que dire, à moins de provoquer un scandale? J'étais pourtant sûr de mon fait; mais quelle preuve pouvais-je invoquer?

Le lendemain matin, Roger avait vu et embrassé sa mère; il était gai et heureux. Le médecin fut appelé. Selon Hélène, madame se sentait beaucoup mieux et voulait demander au docteur si elle pouvait se lever et prendre l'air. Il vint, trouva sa malade guérie, ordonna une promenade en voiture, et conseilla le départ pour la campagne.

Je m'étais pris d'une apparente amitié pour le bouledogue du suisse, j'avais un prétexte pour surveiller la cour et la porte de l'hôtel. Madame sortit à une heure avec Roger, Hélène et l'abbé. Elle était fraîche comme une rose; elle n'avait pas été malade. Pourtant, si elle s'était rendue à Flamarande, elle devait être fatiguée; mais la joie de voir Gaston et celle de retrouver Roger l'avaient empêchée de le sentir.

Étais-je fou ou avais-je deviné juste? Si elle a été à Flamarande, pensais-je, c'est là que je dois aller chercher la vérité. Si elle y a été seule, je l'absous; mais si elle y a été avec Salcède, je reprends ma tâche. Je cherche une preuve et je la garde pour sauver Roger du partage qui le menace.

J'étais libre de mes actions, car, depuis que M. le comte était occupé de ses maîtresses (que je ne voulais servir en aucune façon), je n'étais plus dans sa maison qu'un fonctionnaire de luxe. Je partis donc pour l'Auvergne au moment où M^me^ la comtesse partait pour la Normandie. Je passai par Montesparre afin de savoir si la baronne y était. Dans ce cas, on pouvait supposer qu'elle avait suffi pour favoriser l'entrevue entre la comtesse et son fils. Je m'informai prudemment. La baronne était attendue. Il n'y avait encore personne chez elle.

La saison était encore fraîche le soir et le matin; mais dans la journée le soleil donnait une douce chaleur, et le ciel d'un bleu vif, rayé de légères bandes blanches comme de l'écume, était admi-

rable. La neige, en partie fondue, laissait à découvert de vastes espaces d'un vert frais, et les ruisseaux, débarrassés tout récemment de leurs aiguilles de glace, bondissaient et jasaient joyeusement. Les torrens, gonflés par cette subite fonte des neiges, avaient des cascades imposantes. Je n'avais jamais vu le pays aussi beau que dans ces jours du printemps tardif, mais soudain et énergique de la montagne. J'eus donc du plaisir à marcher dans la traverse difficile de Montesparre à Flamarande.

J'étais parvenu vers trois heures de l'après-midi à une courte distance du manoir lorsque je vis s'ouvrir à ma gauche un sentier frayé que je n'avais jamais remarqué, bien que j'eusse souvent chassé dans tous les environs du château. Comme j'ai une très bonne mémoire locale, je fus bientôt certain que ce sentier n'existait pas lors de mon dernier séjour à Flamarande, et, comme j'étais à l'affût de toute découverte favorable à mes recherches, je m'enfonçai résolûment dans ce sentier, qui gravissait le rocher par des gradins naturels et aboutissait à une sorte d'impasse.

J'allais revenir sur mes pas lorsque je vis que la roche avait été entamée par la pioche, et qu'il était facile d'en gagner le faîte. Si je ne me trompe, pensais-je, ceci doit aboutir au cirque de Mandaille et aux sources de la Jordanne. J'avais calculé juste. Après avoir gravi plusieurs monticules superposés, je me trouvai en face d'un amphithéâtre de laves que je n'avais jamais exploré, mais que j'avais vu plusieurs fois des hauteurs environnantes. C'était un désert dans le désert de ces montagnes; aussi fus-je vivement frappé en découvrant à quelque distance en avant de moi une petite construction qui n'y était pas trois ans auparavant. C'était une maisonnette rustique plus élevée et mieux bâtie que celles du pays. Une habitation nouvelle dans une région sans habitans me parut chose assez remarquable et digne d'une sérieuse attention. J'approchai comme par hasard, et, ne voyant personne, je jetai un regard sur l'enclos. Ce n'était qu'un fouillis d'arbustes et d'arbres de la montagne, pins, sorbiers, hêtres, sureaux et châtaigniers, croissant pêle-mêle comme si le propriétaire, ayant acheté ce petit bois, n'avait pas encore eu le temps d'en faire un jardin et de le renfermer.

Enfin j'aperçus une éclaircie et vis, vers le milieu, une sorte de petite lande bossuée couverte de plantes sauvages, sans aucune trace de culture. Je gagnai la maison et dus la tourner pour trouver la porte, qui n'était pas sur le sentier, et dont on ne pouvait approcher qu'en traversant le ruisseau sur des blocs de rocher disposés en manière de pont. Rien de joli et de pittoresque comme cette habitation rustique. Le bâtiment carré était des plus insignifians; mais le site était ravissant pour moi, qui avais peu à peu appris à comprendre

la nature. Les gazons, tout semés de fleurs, s'abaissaient d'un côté jusqu'au lit du petit torrent, et de l'autre se relevaient en pente mollement sinueuse jusqu'aux premières assises rocheuses de la montagne. Les massifs d'arbres étaient si bien disposés et si bien éclairés par le soleil qu'on se serait cru dans un jardin anglais savamment aménagé pour imiter la nature en ce qu'elle a d'élégant, de frais et de pur dans les endroits privilégiés. Il n'y avait pourtant pas ce qu'on appelle des points de vue. La montagne formant impasse présentait un cirque peu élevé qu'on pouvait embrasser d'un coup d'œil. Les bois qui marquaient la limite entre les derniers étages de la prairie et la roche nue formaient une ceinture irrégulière du plus charmant effet; plusieurs ruisseaux, les sources du torrent de Jordanne, bondissant des hauteurs en minces cascatelles, se réunissaient à peu de distance de la maisonnette pour se diviser encore au-delà et former d'autres cascades dont les notes différentes se mariaient en une sauvage et pourtant douce harmonie. Ce que j'avais pris pour un enclos n'était qu'une petite île inculte.

Au-dessus des brèches volcaniques qui fermaient l'enceinte, apparaissaient les cimes de montagnes plus élevées, le Puy-Marie, les puys Griou et Chavaroche. De ce côté-là, il paraissait impossible de sortir de l'impasse; mais vers le midi, par un interstice des collines boisées au milieu desquelles les différens ruisseaux de la Jordanne s'étaient creusé des gorges et des ravines pleines de végétation et de fraîcheur, j'entrevis le rocher de Flamarande à environ un kilomètre de distance à vol d'oiseau. Sa base plongeait dans une brume qui témoignait des chutes plus importantes de la Jordanne autour du massif; le haut du donjon se découpait nettement dans le ciel, et je ne pouvais m'y tromper. S'il y avait par là un sentier praticable, je pouvais être rendu en dix minutes au vieux manoir.

## XLVII.

Le soleil était encore assez haut pour me permettre d'explorer ce charmant et singulier refuge, sans crainte d'être surpris par la nuit dans les difficiles sentiers qui m'y avaient amené et qui eussent été encore plus difficiles à reconnaître dans l'obscurité. J'étais un bon piéton et je grimpais adroitement, mais je n'avais pas l'œil montagnard qui perce les ténèbres. Je ne voulus pas quitter cette demeure isolée, qui m'intriguait, sans l'avoir explorée autant que possible. Est-ce là que se cachait la comtesse de Flamarande quand elle venait secrètement voir son fils?

Sans doute Ambroise Yvoine était son confident et le gardien de

cette maison, qui paraissait habitée. Pourtant je n'apercevais ni une figure humaine, ni un chien, ni un animal quelconque; les volets étaient clos, car il y avait d'épais volets de bois aux fenêtres d'en bas. Ce rez-de-chaussée, si on peut l'appeler ainsi, était situé à la hauteur d'un entresol de Paris. Tout le pied du petit édifice était ou paraissait être un massif de forte maçonnerie destiné à résister aux crues du torrent ou à préserver les chambres de l'humidité. En examinant ce massif, je découvris bientôt qu'il était d'une construction ancienne, et même certains détails dans les matériaux et dans le mode d'emploi me firent juger que cette construction, contemporaine de celle de Flamarande, n'était qu'une ruine restaurée, peut-être une annexe détachée du manoir, et dont les débris oubliés, perdus dans la verdure, avaient échappé longtemps à mon attention.

Je fus encore plus sûr de mon fait quand je me trouvai assez près de la porte pour en examiner l'architecture massive, qui pouvait remonter au XII$^{e}$ siècle. C'était exactement la même porte que celle de la poterne de Flamarande. En elle-même, la porte était moderne, taillée en planches de pin, et n'annonçait, par son épaisseur, aucune méfiance des dangers de la solitude. En y portant la main, je vis qu'elle n'était pas fermée, car elle s'ouvrit presque devant moi, sans crier sur ses gonds, sans faire résonner aucune sonnette.

Devant moi s'ouvrait un escalier étroit et raide, recouvert d'un bon tapis de sparterie qui dissimulait l'ébréchure des marches. Un peu plus haut, ces marches étaient en bois, le tapis était en laine, un vieux tapis, mais précieux, de ceux qu'on appelait verdures d'Auvergne. Cela devait provenir du château de Flamarande, où j'en avais vu de semblables servant de tentures de lit dans les chambres occupées par les fermiers.

Je montai sans bruit et me trouvai en face d'une porte entr'ouverte. J'avançai la tête. Je vis une pièce déserte, très simplement décorée, mais d'un goût et d'un confort qui n'étaient pas le fait d'une famille de paysans. Il n'y avait qu'une chambre à chaque étage. Celle-ci pouvait servir à la fois de salon et de réfectoire. Je l'examinai curieusement. Cette partie de l'édifice était entièrement neuve. Une seule fenêtre, qui par parenthèse était ouverte, sans aucune espèce d'ornement extérieur, éclairait discrètement ce réduit, capitonné en toile grise, bordé de torsades et de glands bleus. Une bonne cheminée de lave doublée de fonte était pleine de fagots et de pommes de pin qui devaient prendre feu en un instant. Les meubles étaient pareils à la tenture; aucune gravure, aucun tableau, rien qui pût trahir les souvenirs ou les goûts du propriétaire; sur le carreau formé de laves, un épais tapis de peaux de mouton

à longue laine, bien blanc et tout neuf, comme tout le reste de l'ameublement.

De la fenêtre, on dominait tout le paysage et tout le petit enclos. Je constatai encore qu'il n'y avait pour tout jardin que le sol vierge de la montagne avec ses ruisselets capricieux et sa magnifique végétation. Quelques sentiers sinueux, des pierres bien disposées pour franchir les petits cours d'eau, quelques arbustes étrangers à la contrée, mais plantés comme au hasard ou à titre d'essai; pas un légume, pas de parc ménagé pour quelque bétail, pas une poule; rien qui sentît le besoin de l'exploitation ou le souci de la vie matérielle. On s'était fait là un nid chaud et tranquille en plein désert et en pleine nature.

Je remarquai encore que, s'il y avait des troupeaux épars sur les hauteurs environnantes, ils étaient à une grande distance et ne descendaient plus comme autrefois dans cette partie du cirque de Mandaille, et je me rappelai que cette région n'était plus, depuis la révolution, une dépendance de la terre de Flamarande. C'était un communal aliéné apparemment à un particulier depuis que je n'étais venu au pays. Évidemment, la solitude avait été si bien établie que M^me^ la comtesse pouvait, sous un simple déguisement, venir là, y rester quelques jours et en repartir sans que personne en eût connaissance. J'avais fait quelque chose de plus difficile en amenant Gaston, à l'insu de tous, au manoir même de Flamarande.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis grincer une forte serrure au-dessous de moi. C'était l'unique porte de l'habitation que l'on fermait. Entrait-on ou se disposait-on à sortir? Je me hasardai à regarder par la fenêtre. Je vis Ambroise Yvoine, qui mettait la clé dans sa poche comme un homme qui va à la promenade. Il eût pu me voir en levant la tête. Je me retirai précipitamment et j'entendis, au claquement de ses sabots sur la roche, qu'il s'éloignait. Je pouvais maintenant le voir sans avancer la tête. Il marchait dans la direction de Flamarande, laissant sur sa gauche celle que j'avais prise pour pénétrer dans cette solitude. Il y avait donc par là une communication plus directe.

Évidemment j'étais prisonnier à l'insu d'Yvoine. Habitait-il cette maison ou venait-il seulement donner de l'air aux appartemens? J'avais dû entrer sans qu'il me vît, j'avais dû me croiser avec lui sans le voir.

Étais-je enfermé là pour quelques heures seulement? reviendrait-il le soir ou dans quelques jours? Ma situation pouvait devenir inquiétante. Dans ce désert, il paraissait tout à fait inutile de crier et d'appeler, car la voix des bergers et les aboiemens des

chiens de la montagne n'arrivaient pas jusqu'à moi, et je ne pouvais les distinguer que comme des points épars dans l'herbage.

Mais il n'est pas difficile de descendre d'un entresol, même sur un mur lisse et récrépi, pour peu que l'on ait une corde ou un drap de lit. Les rideaux de la fenêtre pouvaient au besoin me servir. D'ailleurs, puisque j'avais trouvé la fenêtre ouverte, Yvoine viendait certainement la refermer avant la nuit. Je me tranquillisai et même je songeai qu'il fallait mettre le temps à profit pour chercher dans cette maison le secret de Mme de Flamarande, non pas seulement ses visites à son fils, je ne pouvais plus douter du fait et j'étais résolu à ne pas y apporter d'obstacles, mais ses relations avec Salcède, dont je comptais acquérir la preuve.

Elle était là ou nulle part au monde, cette preuve qui devait être pour moi la garantie de Roger contre les empiétemens de l'avenir. Il fallait la trouver, il fallait explorer minutieusement le *refuge*. J'ignorais encore que tel était le nom de cette habitation, qui, jadis, avait été en effet une dépendance du manoir.

Je montai résolûment à l'étage supérieur, où une autre pièce s'ouvrait sur l'escalier de bois garni là d'une simple natte. La porte n'était pas fermée à clé. Je pénétrai dans une sorte de cabinet de travail des plus simples : une grande table de bois blanc, un bureau en chêne, un fauteuil de cuir avec une chaise élevée à côté. Le long des murs, des rayons chargés de livres et d'herbiers; — cela sentait le Salcède. Toute la flore des montagnes était là. Il y avait aussi des cadres d'insectes et des échantillons minéralogiques. C'était le cabinet d'un naturaliste. Ces études étaient fort étrangères à Mme Rolande. Donc j'étais chez M. le marquis de Salcède.

Je montai encore et ne trouvai qu'un petit grenier rempli de gros échantillons minéralogiques, de bottes de plantes sauvages séchées avec leurs graines, des caisses, des malles, des armes et des chaussures de chasse; aucune adresse sur les caisses, aucune malle dont je connusse l'origine, aucun carton, aucun vestige de la présence d'une femme.

Je redescendis au cabinet de travail. Je ne voyais de lit nulle part, je découvris enfin celui du naturaliste, caché par un panneau mobile de sa bibliothèque et formant alcôve dans l'épaisseur de la muraille. Ce lit assez recherché trahissait un reste des habitudes de l'homme du monde. Ce n'était point Ambroise qui couchait là.

Au salon, même perquisition me fit découvrir une alcôve pareille derrière un panneau de boiserie et un lit encore plus recherché avec oreiller, draps blancs très fins pliés sur le matelas de grosse soie blanche, oreiller garni de dentelles, couvre-pieds de satin ouatés de duvet. C'était bien là le lit d'une femme élégante; mais pas un chiffon, pas un ruban, pas une épingle oubliée.

Je remontai chez Salcède et portai toute mon attention, d'abord sur la grande table; devant le fauteuil, un livre ouvert; devant la chaise élevée, un cahier à moitié écrit d'une écriture enfantine très ferme et d'une orthographe presque irréprochable; sur la couverture le nom d'Espérance. C'était un cahier de dictées. Le gros livre était un traité de géologie.

Pas de doutes possibles. M. de Salcède s'était fait le précepteur de Gaston. Gaston venait là tous les jours prendre ses leçons; mais il n'y était pas venu depuis une quinzaine, car chaque dictée était datée, et l'encre du petit encrier qui servait à l'enfant était sèche, j'en conclus que l'enfant avait été ou absent ou malade. Dans le premier cas, on l'avait conduit à sa mère; dans le second, sa mère était venue le voir.

J'abordai alors la chose importante, le bureau de M. de Salcède, placé dans l'embrasure de la fenêtre, qui était assez profonde, la partie neuve de l'édifice ayant l'épaisseur qu'il avait dû avoir autrefois. Il n'y avait pas de serrure à ce meuble de fabrique moderne. Il s'ouvrait au moyen d'un secret; mais il n'y a pas de secret de ce genre pour un valet de chambre investi, comme je l'étais, de la confiance de son maître. En un instant, je trouvai la combinaison, et le meuble fut ouvert sans effraction et sans bruit.

Le cœur me battait à se rompre. Je m'étais tellement monté la tête pour le maintien des droits de Roger que je n'étais en cet instant la proie d'aucun scrupule. Je craignais simplement d'être surpris avant d'avoir pu saisir la preuve de la vérité. Le soleil touchait déjà la cime dentelée des montagnes; il jetait un vif éclat, mais la nuit viendrait vite dans le cirque, on rentrerait sans doute... Je n'avais plus un moment à perdre.

## XLVIII.

La première pièce qui me tomba sous la main fut une lettre datée du matin même et adressée à M^me^ de Montesparre à Paris; elle était sous enveloppe, non encore timbrée ni scellée.

« Le Refuge, 18 mai 1850.

« Admirable et généreuse amie, dites-*lui* qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y aura pas de rechute. *Il* reprend ses fraîches couleurs, il commence à sortir dans le sauvage jardin du manoir. Si on le laissait faire, il irait plus loin. Dans bien peu de jours, il pourra revenir prendre ses leçons au *Refuge*. Si j'apercevais chez lui la moindre fatigue, j'irais les lui donner au donjon. Ambroise ne le quitte pas et lui est fidèlement dévoué; mais le sommeil du digne homme est

moins léger que le mien, et jusqu'à présent j'ai passé les nuits près de *lui*. Je suis venu aujourd'hui chez moi pour répondre à votre chère lettre. Je retourne au donjon ensuite, et demain je coucherai enfin dans mon lit, car mes soins sont complétement inutiles, et je commence à sentir un peu de fatigue. Vous pouvez donc m'écrire maintenant au Refuge. Nous avons décidément un facteur rural qui connaît fort bien le chemin de ma demeure, et qui ne se plaint pas d'avoir cette petite course en plus dans sa journée.

« Je ne vous dirai rien de ma situation morale. *La* voir pendant trois jours et penser au temps éloigné peut-être où je la reverrai... Je n'y veux point penser! J'ai juré de ne pas quitter son fils, je me l'étais juré à moi-même avant de m'engager envers elle, je resterai. Ma vie ne m'appartient plus, elle lui sera à jamais consacrée. Vous le savez, vous m'approuvez, vous me secondez. Ah! ma chère Berthe, quel cœur vous avez et quelle amie vous êtes! Sans vous, je serais mort idiot ou furieux, et maintenant qu'après ma longue agonie et mes tristes voyages je suis redevenu un vivant, c'est à vous que je dois d'être un vivant utile, une force réparatrice! Jouissez donc de votre ouvrage. Je ne sais si je suis toujours malheureux, mais je sais que je ne suis plus ni faible ni désespéré. Ce n'est pas être malheureux d'ailleurs que de vivre avec une souffrance. Le bonheur ne consiste pas dans l'absence des maux, il est uniquement dans la grandeur ou dans la beauté de l'idée qui nous les fait supporter. Je ne suis point lâche, et si j'ai tant souffert, c'est que j'étais mécontent de moi-même. Depuis que je répare, je sens revenir ma fierté de vivre et cette sorte de joie qui consiste à atteindre un but digne de soi.

« Elle vous aura dit avec quel bonheur elle a pu embrasser son fils sauvé. Ce qu'elle ne vous aura pas dit, c'est l'héroïsme avec lequel, toute seule et par une saison encore rigoureuse chez nous, elle a traversé nos neiges et nos ravins pour venir soigner le cher malade. Je n'avais rien pu combiner pour lui rendre le voyage moins pénible; je ne voulais pas quitter l'enfant, même pendant une heure. Ambroise ne savait pas plus que moi à quel moment précis elle arriverait. Il l'a attendue une nuit entière auprès de Montesparre, mais sans se montrer au village, où il est connu. Caché avec sa petite charrette dans un taillis, il a guetté et recueilli la pauvre voyageuse. Le malheureux mulet, le seul qu'il eût pu se procurer secrètement, était presque mort de faim et de froid. Il ne marchait pas; elle a marché, elle, d'un pas rapide et résolu en prenant par des sentiers à travers les abîmes. Ambroise, l'ayant perdue de vue, a été fort inquiet; enfin, lorsqu'il est arrivé, il l'a trouvée au chevet de l'enfant. Pauvre femme! elle n'a pu se défendre de le couvrir de ses baisers et de ses larmes en l'appelant son fils, et lui, souriant

et rayonnant dans sa pâleur, il lui a dit d'une voix faible : — Ma mère, ma mère, à moi !

« Heureusement nous étions seuls dans le donjon. Elle a pu y rester cachée les jours et les nuits suivantes, se retirant dans le tourillon que j'ai fait arranger un peu, au moment où les Michelin venaient voir l'enfant. Ces braves gens n'ont donc rien su de cette visite, et *elle* a pu partir comme elle était venue, la nuit, sans être observée. Cette fois Ambroise, ayant pu prendre ses mesures, l'a conduite jusqu'à Saint-Sernin, où elle a pris la diligence du matin. *Elle* devait être brisée ! Pendant trois jours et trois nuits, je ne crois pas qu'elle ait dormi un instant, même sur le matelas que j'avais fait mettre pour elle dans la tourelle du donjon. J'espérais que pendant les visites des Michelin et du médecin elle dormirait quelques instans. Non ! je la retrouvais debout, regardant et écoutant à travers la serrure. Elle touchait à peine aux alimens qu'on apportait pour moi. Elle n'avait ni faim ni soif, ni sommeil, ni lassitude. Elle n'était pas même pâlie par la fatigue; elle voyait son enfant, et il était sauvé ! — Comment ferais-je pour souffrir de quelque chose, me disait-elle, quand j'ai tant de joie et de bonheur?

« Je l'ai suppliée en vain d'aller, avant de repartir, prendre une nuit de véritable repos au Refuge; je n'ai pu l'y faire consentir. — Tous les instans de ma vie, disait-elle, appartiennent à *lui* ou à *l'autre;* je ne me reposerai jamais qu'auprès de l'un deux.

« Depuis qu'elle est partie, malgré toutes nos précautions, on soupçonne quelque chose à Flamarande. L'enfant a encore eu un léger accès de fièvre, et il a demandé sa mère, sa *belle jolie mère* qui venait *les autres fois* auprès de son lit. La petite Michelin était près de lui en ce moment, et lui a dit : — Ta mère? tu as rêvé ça. Tu n'as pas de mère, toi. — Si fait, j'en ai une à moi. — Et comment donc est-elle faite? — Elle est faite comme les autres femmes. — Non, c'est une dame, puisqu'elle t'envoie beaucoup d'argent et de cadeaux. — Ce n'est pas une dame, elle est habillée comme toi.

« J'étais présent à cet entretien. J'ai dit à la petite Michelin qu'Espérance avait rêvé et qu'il n'était venu personne. Elle l'a cru, mais Espérance ne le croit pas; sa mémoire restera probablement fidèle cette fois-ci. J'ai réussi à lui faire, sinon comprendre, du moins promettre de garder cette croyance pour lui. Malgré cette promesse, qu'il a tenue avec la volonté qui caractérise son admirable nature, la famille Michelin a une idée vague de quelque visite mystérieuse. Une autre des filles Michelin prétend avoir regardé un soir par une fente de la porte au moment où elle apportait une tisane au malade, et avoir vu dans la chambre du donjon une grande belle paysanne qui a *fondu dans l'air* au moment où la porte a été ouverte. Les parens disent que c'est une vision. Les enfans aiment

mieux croire à la vieille légende qui fait apparaître une dame blanche dans la tour de Flamarande. Ils ajoutent qu'elle revient pour protéger Espérance, et que c'est signe de prospérité pour la maison.

« Chère amie, le facteur n'emportera ma lettre que demain; l'heure est passée pour aujourd'hui. J'y ajouterai un *post-scriptum* s'il y a lieu. Je vais, comme tous les jours, dîner chez les Michelin, et je passerai encore cette nuit au manoir. A vous de toute mon âme. ALPHONSE. »

Cette première lettre lue, cette première preuve acquise, je me sentis tout à fait calme et en mesure de procéder à un inventaire complet des papiers de M. de Salcède. Il ne devait rentrer chez lui que le lendemain. J'avais toute la soirée et toute la nuit pour me livrer à mes recherches en toute sécurité. La lettre me renseignait sur toutes choses. L'exploration de la maison m'avait prouvé que maître Yvoine n'y avait pas de gîte. Il vivait au donjon, auprès de l'enfant, que M. de Salcède avait fait installer là comme étant un local plus sain et mieux aéré que la demeure des fermiers. Yvoine était venu au Refuge dans la journée chercher quelque chose pour M. de Salcède; il avait toute sa confiance. Il n'avait pas remarqué la fenêtre du salon restée ouverte, et n'avait pas de raison pour revenir avant le lendemain. Il n'y avait pas de feu dans la maison, mais il y avait de quoi en faire. Le jour baissait, mais il y avait des bougies sur les cheminées. J'étais à jeun après une course pénible; je regardai dans les armoires. Comme il n'y avait pas de cuisine et qu'évidemment M. de Salcède ne prenait point ses repas chez lui afin de n'avoir pas l'espionnage d'une servante, il devait avoir quelque part un *en cas* quelconque, soit pour lui, soit en vue de la récente visite de la comtesse, qui n'en avait pas profité, puisqu'elle n'était pas venue chez lui.

En effet je trouvai au salon du pain très durci, une terrine de Périgueux non ouverte et des confitures intactes; mais j'étais, en présence de ma découverte inespérée d'un amas de preuves, aussi surexcité que madame auprès du lit de son fils. Je n'avais ni faim, ni froid, ni soif, ni sommeil. Après avoir constaté que l'appréhension de quelque malaise physique ne viendrait pas troubler ma lucidité, je poussai soigneusement les contrevens. J'allumai deux bougies et je m'installai au bureau de Salcède. Un silence absolu, solennel, planait sur la solitude de Mandaille. De temps à autre seulement un bruit lointain d'écroulement sourd m'annonçait la chute d'une avalanche au flanc des montagnes.

GEORGE SAND.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

# UN HISTORIEN

DE LA

# PHILOSOPHIE ANGLAISE

I. *Histoire de la philosophie anglaise*, par M. Charles de Rémusat, 1875.
II. *Lord Herbert de Cherbury*, par le même, 1874.

## I.

Le nom de M. Charles de Rémusat a eu naguère un bien grand retentissement : les moins initiés à la culture littéraire et à la renommée mondaine ont appris à le connaître dans une lutte mémorable que personne n'a oubliée. Nous n'avons pas à revenir sur cette lutte; mais nous pouvons y signaler une circonstance bien remarquable, c'est qu'au milieu du conflit et dans les plus vives ardeurs de la bataille on vit, ce qui s'est rarement présenté dans aucune lutte électorale, les adversaires s'incliner aussi respectueusement que les amis devant le nom de M. Charles de Rémusat. Deux idées étaient en présence, et l'une, conspirant contre elle-même, devait malheureusement triompher; mais le caractère, l'âme, le talent, tout ce qui fait l'honneur et la gloire d'un citoyen, étaient reconnus de part et d'autre, avec une égale estime, dans la personne de celui qui devait échouer, emportant avec lui pour un temps la fortune libérale de la France. Cette défaite a été pour M. de Rémusat l'occasion d'une bien grande victoire. La loyauté constante, la plus noble libéralité d'esprit, le dévoûment inflexible aux principes de la révolution, en un mot une vie une, sage et droite recevait sa récompense par le témoignage unanime de l'opinion publique, même de cette partie de l'opinion qu'égaraient l'ignorance et la passion.

Ces rares qualités, qui font de M. de Rémusat le type le plus accompli du libéral de notre temps, il ne les a pas seulement déployées dans la politique, il les a portées dans la philosophie, pour laquelle il a toujours eu la plus constante des passions : on ne se tromperait même pas en supposant que sa passion pour la philosophie est plus vive encore que pour la politique. Si la politique est pour lui un devoir, une tradition de famille, un engagement de jeunesse, la philosophie est un goût, une libre inclination. L'une s'impose à sa volonté, l'autre à son amour. Si les longues années de silence et de loisir que lui a données l'empire lui ont douloureusement pesé, ce n'est pas l'ambition, ni même le désir inquiet de l'activité, qui souffraient en lui, c'était l'amour du pays et le sentiment blessé de la dignité humaine, car autrement une retraite qui l'eût obligé à se renfermer dans la philosophie eût été la bienvenue, elle eût rempli tous les vœux d'une âme curieuse qui se plaît dans la méditation et dans l'étude plus que dans le bruit des partis, où sa raison sereine, sa grande droiture, sa passion pour la vérité, sont constamment froissées. Si dans ces dernières années une amitié illustre n'eût pas forcé sa répugnance en l'engageant presque malgré lui dans l'arène, il eût volontiers fait comme le philosophe de Platon : « se regardant comme au milieu de bêtes féroces, incapable de partager les injustices d'autrui, et trop faible pour s'y opposer à lui seul, il reconnaît qu'avant d'avoir pu rendre quelques services à l'état ou à ses amis il lui faudrait périr, inutile à lui-même et aux autres; ayant fait toutes ces réflexions, il se tient en repos, uniquement occupé de ses propres affaires, et, comme le voyageur pendant l'orage, abrité derrière quelque petit mur contre les tourbillons de poussière et de pluie, voyant de sa retraite l'injustice envelopper les autres hommes, il se trouve heureux s'il peut couler ici-bas une vie pure et irréprochable, et quitter cette vie avec une âme calme et sereine et une belle espérance (1). »

En philosophie, M. de Rémusat n'a jamais pris le rôle d'un chef d'école; son amitié, son admiration, sa déférence respectueuse pour M. Victor Cousin, ne lui eussent pas permis d'opposer sa propre influence à celle de l'illustre maître, et il mettait la meilleure grâce du monde à se ranger, avec de plus jeunes, honorés et étonnés, parmi ses disciples. C'était à d'autres, ce n'était pas à lui de signaler ce qui le distinguait et le mettait hors pair. Malheureusement nous sommes en un temps où celui qui veut passer pour un esprit original doit commencer par le dire : les modestes sont pris au mot. On a trop affaire de rabattre les prétentions pour avoir le

(1) Platon, *République*, l. VI, trad. Cousin.

temps de s'occuper de ceux qui n'en ont pas. C'est ce qui fait que la valeur propre et personnelle de M. de Rémusat comme philosophe n'a jamais été complétement mise en lumière. Sans être un chef d'école, il eût pu être, s'il l'avait voulu, l'inventeur d'une nuance dans une école, et l'inventeur d'une nuance, en la grossissant un peu et avec quelque savoir-faire, joue facilement l'apparence d'un plus grand rôle. En effet, un trait de caractère distinguait très particulièrement M. de Rémusat parmi les autres disciples de M. Cousin : il n'était pas parmi les satisfaits; il faisait des réserves; il insinuait des objections; comme Socrate, tout en restant fidèle aux grands principes de l'idéalisme spiritualiste, il aimait à montrer que ce que l'on sait le mieux, c'est que l'on ne sait rien. Nous ne voudrions pas, pour relever un des amis de M. Victor Cousin, avoir l'air de diminuer les autres; chacun d'eux avait sa personnalité propre. L'un se recommandait par une sorte de candeur pieuse, qui en faisait le Fénelon du spiritualisme; un autre choisissait le rôle de stoïcien, et, préférant l'originalité de la vie à celle des idées, se montrait aussi mâle et aussi hardi dans l'action que sage et croyant dans la théorie; un troisième, rassemblant, dans une solide encyclopédie, tous les résultats historiques et théoriques de l'école nouvelle, en fondait peut-être le monument le plus durable, en même temps que, poussant ses recherches du côté de l'Orient judaïque, il enrichissait de ce côté l'érudition philosophique. Enfin tous avaient leur individualité marquée et leur génie propre; mais on ne méconnaît pas leur valeur, on constate simplement un fait en disant que dans l'école de M. Cousin, à partir d'un certain moment, la plupart se sont tenus pour satisfaits. Aux recherches hardies des débuts succédèrent bientôt des affirmations décidées et un peu étroites. Ce changement même se fit assez vite. En 1836, M. Th. Jouffroy, dans une préface célèbre aux *Œuvres* de Reid, distinguait hardiment ce qu'il appelait les questions de fait et les questions ultérieures ou métaphysiques, et il semblait ajourner pour longtemps la solution de ces dernières questions. Quelques années après, ces questions ultérieures étaient toutes résolues, et la doctrine constituée. M. de Rémusat n'a jamais contesté les fondemens généraux de cette doctrine, l'ensemble de ses spéculations appartient certainement au même esprit et au même ordre d'idées; mais il trouvait que les choses n'étaient pas tout à fait aussi claires qu'on le disait. Il trouvait que l'école de M. Cousin, telle qu'elle paraissait définitivement établie, tranchait d'une manière trop décidée des problèmes qui sont pleins d'abîmes; il lui semblait qu'on n'arrivait à la simplicité des décisions qu'en effaçant la complexité des questions, en s'abstenant de recherches du côté où l'on craignait des obstacles, en niant ou en omettant ce qui gênait, en un mot en supprimant les

difficultés. C'est là le trait caractéristique de M. de Rémusat, et l'originalité de son rôle en philosophie. Il a eu, il a conservé le sentiment des difficultés dans une école où ce sentiment s'effaçait. N'est-ce pas dire qu'il a eu à un haut degré l'esprit philosophique? car qu'est-ce que l'esprit philosophique, si ce n'est l'esprit d'examen, de recherche, de critique, de discussion? Qu'est-ce qu'un philosophe, si ce n'est un homme qui soulève des problèmes, qui pose des points d'interrogation? Des questions résolues appellent de nouvelles questions; une difficulté surmontée fait naître mille difficultés. Cette lutte éternelle est la vie même de la science, et la philosophie, considérée comme science, ne peut échapper à ces conditions. Bien plus, dans l'intérêt des vraies doctrines, il eût peut-être été à désirer qu'on n'eût pas aussi vite aspiré à un formulaire définitif, et la circonspection critique de M. de Rémusat était peut-être plus sage qu'un dogmatisme trop absolu. Il y avait trop de disproportion entre l'immensité des problèmes et les trois ou quatre dogmes auxquels on réduisait toute la science philosophique. Ces dogmes rétrécissaient trop l'horizon de la pensée; ils étaient plus négatifs que positifs : on séparait les choses, on ne s'occupait pas de les unir. Dieu n'est pas le monde; l'âme n'est pas le corps; la liberté n'est pas la nécessité; le devoir n'est pas l'intérêt. Fort bien; mais, si toutes ces choses sont si distinctes, si séparées, comment coexistent-elles? Et que de questions oubliées, écartées! Comment l'humanité tient-elle à la nature? comment la vie sort-elle de la matière brute? comment la force et la matière s'unissent-elles? Si l'on était riche en objections contre ses adversaires, combien peu d'objections se faisait-on à soi-même! Bossuet a dit qu'il n'a pas ignoré les objections contre la religion, mais qu'il les avait « méprisées. » Rien de plus éloquent dans un discours; mais rien de moins philosophique. En méprisant les difficultés, on ne tranquillise pas les esprits, on ne les satisfait pas; ils se dégagent peu à peu et vous abandonnent, parce qu'on leur demande plus qu'ils ne peuvent, plus qu'ils ne veulent donner. Peut-être en mitigeant le dogmatisme de l'école et en laissant ouverts quelques chemins à la liberté de la pensée, faisait-on plus pour préserver les grands principes qu'en se renfermant trop tôt dans des cadres trop étroits. Quoi qu'il en soit, M. de Rémusat est un de ceux qui ont toujours maintenu les questions ouvertes, et, s'il lui avait plu d'accentuer plus fortement la méthode et les principes de ce que j'appellerais volontiers un spiritualisme critique, il n'aurait pas manqué d'esprits qui eussent aimé à se grouper autour de lui.

En même temps que la philosophie répondait chez M. de Rémusat à l'esprit de recherche et d'examen, elle était encore pour lui quelque chose de plus, une chose d'âme et de foi. Tandis que, trompés par

son large libéralisme, quelques-uns lui font une réputation de sceptique, on peut dire au contraire que personne ne croit plus que lui à la raison humaine, à la vérité et au droit. Lui-même a exprimé avec éloquence quels sentimens l'ont conduit à la philosophie, quelle satisfaction son âme y a trouvée, quel rempart contre les tristesses et les découragemens de sa jeunesse. « Jugez, disait-il à M. Jules Favre lors de la réception de celui-ci à l'Académie française à la place de M. Victor Cousin, jugez de ce que nous dûmes ressentir lorsque, dans les modestes asiles de l'enseignement public, nous vîmes s'élever devant nous un jeune homme ardent et grave, solennel et passionné, qui, du haut de la chaire des maîtres, nous dit d'une imposante voix : Reprenez courage et relevez vos âmes. Rien n'est perdu de ce qui est sacré. Les jeux de la force et de la fortune n'ont pas de prise sur la vérité. Au-dessus de la politique et de la guerre, la philosophie vous montre l'idée inaltérable du droit, dont la politique et la guerre doivent être les servantes, si elles ne veulent être méprisables. Que tout ce qui a péri vous ramène à ce qui ne périt pas; les yeux fixés sur le droit, consacrez-vous à sa cause. Revenez aux doctrines qui, dans la contemplation des vérités nécessaires, retrouvent la divine origine de la raison, et lui rendent ses prérogatives en même temps que ses lois. » Cette foi dans la raison, dans le droit, dans la liberté, qui peut être violée, mais non étouffée, est toujours pour M. de Rémusat la philosophie elle-même; cette consolation des douleurs patriotiques qu'a traversées sa jeunesse est encore pour lui la consolation des épreuves bien autrement douloureuses de ses dernières années.

Nous n'aurions pas fait connaître tous les traits remarquables du talent philosophique de M. de Rémusat, si nous n'en signalions encore deux : l'un qui s'explique naturellement, l'autre qu'il est permis de trouver étrange et que l'on doit noter particulièrement. Le premier de ces traits, c'est le goût de l'histoire et de la biographie en philosophie. Homme d'état, quoi de plus naturel qu'il ait du goût pour cette partie de la philosophie qui touche aux choses humaines, à l'histoire, à la religion, à la politique? Homme du monde et lettré délicat, quoi d'étonnant qu'il voie dans les philosophes autre chose que des idées pures, qu'il s'intéresse à leur vie, à leurs aventures, à leur caractère, à leur genre d'esprit? Historien de la politique anglaise au XVIII[e] siècle, il l'a surtout étudiée dans quelques biographies profondément fouillées, dans ce curieux et original Bolingbroke, l'ami de Voltaire, l'un des maîtres de la libre pensée en Angleterre, demi-jacobite, demi-hanovrien, et dont le nom reste attaché pour nous à la paix qui a sauvé en 1713 l'intégrité de la France, dans cet autre personnage non moins curieux, mais plus suivi et plus profond, qui a été l'un des fonda-

teurs du gouvernement parlementaire en Angleterre, tout en essayant de le corrompre, Robert Walpole. Ce goût pour la biographie mêlée à l'histoire, M. de Rémusat l'a appliqué à la philosophie. La première application qu'il en a faite a eu un grand succès : son héros prêtait singulièrement; héros d'école, héros de roman, illustre dans la science du *sic* et *non*, c'est-à-dire dans la dialectique, non moins illustre dans l'histoire du cœur, plus populaire encore par la femme aimée et séduite que par ses propres malheurs, Abélard, si l'on en croit une chronique indiscrète, aurait d'abord été pour M. de Rémusat le sujet d'un drame romantique : le drame le conduisit à l'histoire du héros, et de son histoire à sa philosophie. C'est ainsi qu'une fantaisie d'imagination nous a valu l'un des plus savans ouvrages de notre temps. Un autre attrait, un intérêt plus sévère, mais non moins dramatique, l'attacha à une des plus grandes figures du moyen âge, saint Anselme, le successeur de Thomas Becket dans l'archevêché de Cantorbéry, l'héritier de ses traditions ultramontaines, ayant lutté comme lui, mais avec une plus vraie vertu et plus de modération, contre le pouvoir civil, — en même temps grand métaphysicien, inventeur d'un argument mémorable, auquel serait suspendu, s'il en faut croire Kant, le sort de toute la métaphysique. Une fois en Angleterre, M. de Rémusat n'en est plus sorti, et, franchissant tout le moyen âge, il trouva au XVI<sup>e</sup> siècle, dans le plus grand personnage philosophique du temps, dans le chancelier Bacon, une tentation nouvelle pour son talent de biographe et sa curiosité de philosophe. Ici ce n'étaient plus les nobles douleurs de la passion ou la grandeur du caractère qui devaient inspirer son pinceau : ce qu'il avait à peindre, c'étaient les bassesses de l'homme politique et les hontes du ministre prévaricateur, triste exemple de l'union d'un grand génie et d'un triste caractère, exemple heureusement rare en philosophie, car parmi les grands noms qui honorent notre science il en est bien peu auxquels on puisse attacher la qualification de malhonnête homme. Enfin le récent ouvrage de M. de Rémusat, que nous avons plus particulièrement à étudier, nous montre partout l'union constante de la biographie et de la philosophie.

J'ai signalé un autre trait que je n'ai pas craint de qualifier d'étrange chez un écrivain qui appartient à la sphère mondaine, lettrée, politique, où est né et où vit M. de Rémusat. Ce trait est le goût du technique en philosophie. Qu'un homme d'école aime les choses d'école, rien de plus naturel. Ce n'est pas par le technique qu'une science s'empare de vous; cependant, lorsqu'elle vous a pris par ses grands côtés, elle vous enchaîne à ses aridités, et la nécessité vous les fait supporter et finit même par vous les faire aimer; mais l'écrivain homme du monde, qui a le droit de prendre et de choisir

à son gré, auquel l'enseignement n'impose pas telle étude rebutante, pour qui la philosophie doit être « la science des hommes libres, » comme M. de Rémusat la définit lui-même après Platon, qui peut l'attirer vers ces ténèbres, vers ces subtilités, que quelques-uns appelleront volontiers des inutilités? Les plus grands maîtres, M. Cousin le premier, ont souvent regardé de haut ces réalités peu attrayantes dont se compose toute science étudiée dans le détail, et, planant dans ces hauteurs, ils ont laissé aux philosophes vulgaires ces pédanteries nécessaires. M. de Rémusat n'a jamais eu de ces dédains de grand seigneur, et l'on peut dire qu'en philosophie c'est toujours le côté le plus abstrus et le plus difficile qui l'a attiré. Le biographe éloquent et passionné d'Abélard, son rival auprès d'Héloïse, consacrait un long ouvrage à la dialectique scolastique et à la fastidieuse controverse des nominalistes et des réalistes. Biographe de saint Anselme, il discutait subtilement l'argument ontologique de l'existence de Dieu, argument qui peut être appelé *crux philosophorum*. Il publiait une longue étude sur Kant, où, bien loin de se borner aux grandes lignes du sujet, il entrait dans le labyrinthe lui-même, et, poussant plus loin que M. Cousin l'analyse et l'interprétation des difficultés, il essayait de suivre dans tous ses détours cette pensée si artificielle et si compliquée. Il étudiait la logique de M. Hamilton, l'une des œuvres les plus curieuses, mais les plus arides de la philosophie contemporaine. En un mot, cet esprit si libre, si aimable, si fait pour plaire, se condamnait au régime le plus dur et le plus desséchant; ainsi une âme tendre et pieuse s'impose pour l'amour de Dieu les plus affreuses pénitences.

Nous ne voudrions pas dire que dans ces sévères études le savant auteur ait toujours apporté toute l'aisance, toute la liberté qu'on eût attendue de sa plume vive et de son esprit lumineux; s'il nous est permis de mêler quelque critique à la haute estime qu'il nous inspire, nous trouvons qu'il n'a pas toujours dominé les matières arides où les scrupules de sa conscience philosophique et les attraits de la difficulté l'engageaient et l'entraînaient. N'est pas technique qui veut. Nous trouvons donc, pour dire toute la vérité, que, dans ces discussions subtiles et spéciales, M. de Rémusat manque quelquefois de lucidité, et que sa pensée ne se dégage pas d'une manière naturelle; cependant, même lorsque son exposition nous paraît un peu laborieuse et enveloppée, il y a toujours quelque chose à penser : il est lui, et non tout autre, et comment ne pas lui savoir gré même de ce labeur qu'on n'eût pas exigé de lui, et qu'il s'est imposé, voulant prouver à quel point il aimait la philosophie pour elle-même, et non-seulement pour ses agrémens et pour ses beautés?

Il n'avait point à redouter du reste des périls de ce genre dans

le nouvel ouvrage qu'il donne au public : l'*Histoire de la philosophie en Angleterre depuis Bacon jusqu'à Locke,* ouvrage écrit avec autant d'agrément que de clarté, et dont quelques chapitres avaient d'abord paru ici même. Il était tout préparé pour un tel sujet et par ses études sur l'histoire politique de l'Angleterre et par son livre sur Bacon. Les longs loisirs que lui avait faits l'empire lui ont permis de le composer, et les nouveaux loisirs que lui a procurés le 24 mai lui ont permis de le publier. Nous ne pouvons trouver un meilleur guide pour étudier cette période peu connue et intéressante de l'histoire de la philosophie, et nous essaierons d'en donner quelque idée au lecteur en en empruntant à son historien les principaux traits.

## II.

L'ouvrage de M. de Rémusat ne comprend que l'histoire de la philosophie anglaise au XVII^e^ siècle. Dans cet espace de temps, trois noms s'élèvent au-dessus des autres : Bacon, Hobbes et Locke, auxquels on peut ajouter Newton, quoique la gloire de celui-ci appartienne plutôt à la physique qu'à la philosophie proprement dite. Ces quatre noms sont la part que la philosophie anglaise a fournie à l'histoire de l'esprit humain; mais au-dessous d'eux et dans les intervalles qui les séparent, un grand nombre d'esprits distingués, curieux, quelquefois originaux, se sont fait une place digne d'estime. Nulle part, selon M. de Rémusat, la philosophie n'a produit un plus grand nombre d'esprits « libres et variés. » Alimentée par la controverse religieuse et politique, elle a soulevé en Angleterre beaucoup de problèmes, semé beaucoup d'idées et constamment tenu l'esprit humain en éveil. Ces philosophes de second ou troisième ordre nous sont pour la plupart inconnus, quelques-uns même de nom, et, quant à ceux-là dont le nom est connu, nous n'avions jusqu'ici que l'idée la plus vague de leurs écrits et de leurs idées. L'Angleterre même n'a consacré que des travaux incomplets et isolés à ces philosophes, et M. de Rémusat sera le premier qui nous en aura donné la série régulière et complète. Cette analyse mêlée de biographie et nourrie par les rapprochemens historiques nécessaires sera d'une grande utilité aux philosophes de profession et d'un vif intérêt pour tous.

Dans un livre précédent (1), M. de Résumat avait déjà, nous l'avons dit, consacré une sérieuse étude aux écrits de Bacon ; mais comment parler de la philosophie anglaise sans revenir sur ce grand nom, et sans toucher encore une fois aux controverses qu'il

(1) *Bacon, sa vie et son temps,* 1857.

a provoquées, et qui ne sont pas apaisées même aujourd'hui? Depuis 1857, date du premier ouvrage de M. de Rémusat, un écrit de polémique, signé d'un nom autorisé, est venu de nouveau mettre en question la gloire de l'illustre chancelier. Le célèbre chimiste allemand, M. de Liebig, a publié contre Bacon un livre agressif et violent, écrit avec une telle amertume qu'on croirait qu'il s'agit d'un contemporain, car peut-on mettre une telle passion contre un mort de trois siècles? C'est une chose étrange que Bacon, dont la philosophie est après tout assez innocente, ait excité tant de colères. La théologie et la science semblent s'être réunies pour l'accabler et rivalisent de pamphlets. L'écrit de M. de Liebig n'est en effet qu'un pamphlet qui ira rejoindre celui de Joseph de Maistre. Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses vraies dans l'ouvrage de Liebig, mais M. de Rémusat fait remarquer avec raison que tout ce qu'il y avait de vrai dans ces accusations se trouvait déjà dans l'article de Biot sur Bacon dans la *Biographie universelle*, et que Liebig n'y avait ajouté « rien de neuf et d'important. »

Le fond des objections des savans contre Bacon est toujours celui-ci : c'est que, tandis que Bacon prêche la méthode expérimentale, Galilée la pratiquait; le premier se contente de dire qu'il faut faire des expériences, le second en faisait véritablement. On peut n'être pas persuadé de la force de cette objection. Les savans expérimentent; il appartient à un philosophe de décrire avec précision la méthode expérimentale. Nous trouverions même volontiers M. de Rémusat lui-même trop sévère pour son héros lorsqu'il nous dit que celui-ci « a réduit l'art de découvrir à un certain nombre de recettes inégalement utiles. » Il y a sans doute dans Bacon des recettes inutiles et surannées, mais elles sont de peu d'importance. Ce qui est vu d'une vue perçante et gravé d'un style lapidaire, c'est le rôle de l'expérimentation dans la science, c'est cette admirable théorie des trois tables, de présence, d'absence et de degré, qui contient les conditions essentielles de toute recherche positive (1). Cette théorie de l'expérimentation est complète, elle est profonde, elle appartient en propre à Bacon; les logiciens modernes y ont peu ajouté. Elle suffit à la gloire d'un penseur.

Dans les études sur la méthode, il faut distinguer, comme partout, la pratique et la théorie. Tel saisit l'importance et le trait essentiel d'une méthode qui n'a pas su la pratiquer, tel autre en a

(1) Bacon établit par cette théorie que le procédé de la découverte dans les sciences consiste à constater toutes les circonstances importantes qui accompagnent un phénomène, puis à supprimer successivement toutes ces circonstances jusqu'à ce qu'on arrive à celle dont la suppression amène celle du fait lui-même, enfin à faire varier cette circonstance, présumée la cause, et à noter les variations concomitantes de l'effet.

fait les plus belles applications qui n'en a pas mesuré l'importance. Bacon n'a pas fait une seule expérience durable, mais il a vu que c'est par l'expérimentation qu'on arrivera à la connaissance rigoureuse de la nature. Pascal au contraire, illustre dans la science par la célèbre expérience du Puy-de-Dôme, n'a connu théoriquement que la méthode démonstrative ou géométrique, et c'est la seule sur laquelle il nous ait laissé des règles. Descartes a fait autant d'expériences qu'aucun savant de son temps, mais il n'a jamais vu là qu'un procédé secondaire, et c'est à l'analyse géométrique qu'il demandait le secret de ses découvertes. Galilée seul paraît avoir eu l'idée nette et la conscience réfléchie du rôle de l'expérience; mais le génie de l'un n'exclut pas le génie de l'autre, et même on peut encore accorder qu'il y a des rangs dans le génie. Ce qui d'ailleurs appartient en propre à Bacon, comme le dit M. de Rémusat, c'est « d'avoir compris et magnifiquement exprimé le rôle de la science dans les destinées de l'humanité. Par là il est un des prophètes de l'avenir intellectuel et social du monde. » Son éloquence d'ailleurs est égale à son génie, elle en est du moins l'une des plus importantes parties. « Il est difficile, dit encore l'auteur, d'avoir plus d'esprit que Bacon, d'écrire avec plus d'imagination et de grandeur. »

Si nous avons insisté sur le nom si controversé de Bacon, c'est que là est la mesure de l'estime que l'on accordera à la philosophie anglaise en général. Si vous dédaignez Bacon, fermez le livre de M. de Rémusat, et déclarez tout d'abord qu'il n'y a pas de philosophie anglaise. Il est en effet le représentant naturel et éclatant de cette philosophie, non qu'il ait exercé réellement et historiquement une aussi grande influence qu'on l'a cru, mais c'est son génie lui-même qui est l'expression du génie anglais. Si ce génie ne vous dit rien, c'est qu'une philosophie exclusivement expérimentale et qui ne touche à la métaphysique que par le sens commun n'est pas à vos yeux une philosophie. Si au contraire vous êtes disposé à croire, ce qui est la vérité pour nous, que la philosophie expérimentale a son rôle, sa part légitime dans ce que l'on a appelé « la philosophie perpétuelle » ou « universelle, » si elle en est une portion nécessaire, que l'on ne peut supprimer ou dédaigner sans porter un profond préjudice à l'esprit humain, restituez à Bacon une part de l'estime que vous accordez à une telle philosophie, car il en a été certainement le maître et l'initiateur.

Nous avons commencé par le nom de Bacon; ce n'est pourtant pas le premier que nous présente M. de Rémusat. Déjà avant Bacon l'esprit anglais s'était appliqué à la philosophie, et l'auteur cite plusieurs noms, parmi lesquels deux au moins ont conservé une certaine célébrité : Hooker et Raleigh, le premier plus original par la pensée, le second par les aventures, — l'un auteur d'un grand

ouvrage devenu presque classique, *la Politique ecclésiastique*, l'autre de plusieurs opuscules métaphysiques, où D. Stewart a cru apercevoir quelque anticipation de la philosophie de l'esprit humain. Le livre de *la Politique ecclésiastique* est encore admiré aujourd'hui pour la beauté et la sagesse des vues générales, pour la dignité solennelle et parfois magnifique du style. C'est un grand honneur pour ce livre que M. de Rémusat ait pu citer le nom de Montesquieu à l'occasion des premiers chapitres, et qu'il ait cru démêler dans quelques passages les premiers vestiges du principe de la perfectibilité humaine. Quant à Raleigh, l'intérêt de sa philosophie le cède de beaucoup à l'intérêt de sa vie, et il est à regretter que M. de Rémusat se soit privé de nous la raconter : il la résume en quelques traits. Raleigh a été signalé comme le premier libre penseur en Angleterre; M. de Rémusat ne croit pas que cette imputation soit justifiée par ses écrits. A coup sûr, s'il ne fut pas un libre penseur, dans le sens strict du mot, il a eu du goût pour la pensée libre, et, comme Bacon, il s'est porté avec ardeur vers les recherches naturelles. Il est de ces esprits cultivés, éclairés, avides de connaissances, que l'on peut appeler les précurseurs de la philosophie.

Tels sont les principaux prédécesseurs de Bacon. Quels en ont été les successeurs? M. de Rémusat les classe en trois groupes : ceux d'abord qui sont restés fidèles à la tradition de l'ancienne philosophie et qui semblent tenir Bacon pour non avenu, — ceux qui suivent sa voie et développent ses idées, enfin ceux qui, après avoir subi son influence, se sont séparés de lui soit pour marcher dans un autre sens, soit pour s'avancer plus en avant qu'il n'eût peut-être voulu. Nous n'insisterons pas sur les premiers, qui ne peuvent compter dans l'histoire de la philosophie que comme d'utiles modérateurs; mais parmi les seconds M. de Rémusat cite un nom tout à fait inconnu jusqu'ici parmi nous, et qui mérite de ne plus l'être : c'est le nom de Hakewill, qui doit désormais avoir sa place dans l'histoire d'une des idées les plus importantes du monde moderne, l'idée du progrès.

Un critique plein de talent, prématurément enlevé aux lettres il y a quelques années, Hippolyte Rigault, a essayé de faire, à l'occasion de la *Querelle des anciens et des modernes*, un historique de la question du progrès. Dans cet historique, rempli de recherches neuves et curieuses, il est remonté jusqu'aux deux Bacon, car l'un et l'autre, et le Bacon du moyen âge et celui du XVI$^e$ siècle, ont eu le sentiment net des progrès de l'humanité dans l'ordre de la science et dans le gouvernement de la nature; mais Bacon lui-même ne s'est pas exprimé sur cette question avec l'étendue et la décision de son disciple Hakewill. L'ouvrage de celui-ci a précisément pour thème la réfutation de ce lieu-commun de tous les temps, que les choses sont

dans une perpétuelle et universelle décadence (1). C'était, suivant lui, manquer à Dieu même que de supposer qu'il a fait une œuvre qui tend sans cesse à dépérir : si ce monde contenait un principe d'altération, il y a longtemps que sa vigueur serait épuisée. Il décrivait la marche du progrès comme on le ferait de nos jours. Assistant à un prodigieux développement des forces de la civilisation, Hakewill a ressenti l'impression que nous avons tous éprouvée devant les inventions extraordinaires de l'industrie moderne. Il en a été de même au XVI$^e$ siècle. L'invention de l'imprimerie et la découverte de la boussole ont eu au moins autant de conséquences que la découverte de la machine à vapeur. Hakewill cite encore avec admiration d'autres inventions plus modestes, mais qui ont ajouté soit au confortable, soit à l'agrément de la vie : les cheminées, les étriers, le papier, les lunettes, le sucre raffiné, etc. Du progrès physique, Hakewill passe au progrès intellectuel et moral. Tous les noms les plus illustres du XVI$^e$ siècle dans la philosophie, dans les sciences, dans les lettres, sont invoqués pour prouver que l'esprit humain ne dégénère pas. Dans l'ordre moral, il montre la société s'améliorant avec la religion; l'idolâtrie, les sacrifices humains, les cultes impurs ont disparu, les lois et les mœurs se sont perfectionnées. Nous aurions horreur, dit-il, des cruautés des Romains. Enfin la réforme lui sert à prouver le progrès religieux.

Un autre philosophe du même temps se rattache à Bacon, mais avec plus d'indépendance, et est encore cité avec honneur dans l'école écossaise moderne : c'est lord Herbert de Cherbury. Ce curieux personnage nous offre le contraste d'une philosophie sage et d'une vie étrange. Original par le tour de son esprit et par la variété piquante de ses aventures, il est en philosophie l'un des premiers précurseurs de la doctrine du sens commun. C'était le temps où les philosophes étaient non plus seulement dans les cloîtres et dans les écoles, mais à la ville et à la cour, mêlant la galanterie à la philosophie, la chevalerie aux lumières, et se piquant de savoir se battre tout autant que de bien penser. Notre illustre Descartes n'est pas si éloigné encore qu'on pourrait le croire de ce type du philosophe du XVI$^e$ siècle. Il ne laisse pas échapper l'occasion de nous apprendre qu'il est né gentilhomme et qu'il n'est pas, « grâce à Dieu, d'une condition qui l'oblige à faire métier de la science pour le soulagement de sa fortune. » Il mène une vie libre, voyageuse, curieuse, mêlée aux choses du monde, spectateur, il est vrai, plutôt qu'acteur, mais soldat et courtisan en même temps que savant, et sachant mettre, quand il le fallait, l'épée à la main.

(1) C'est le titre même de l'ouvrage de Hakewill : *An Apology of the power and providence of God in the government of the world or an examination and censure of the common error touching nature's perpetual and universal decay*, Oxford 1627.

Lord Herbert de Cherbury est, comme Descartes, un philosophe gentilhomme, et sa vie est plus mondaine, plus aventureuse encore que celle de Descartes : il ne s'est pas contenté, comme celui-ci, du rôle de spectateur, il a voulu être acteur sur la scène du monde, « dans les comédies qui s'y jouent. » Lui-même du reste nous a laissé des mémoires curieux et amusans, où il raconte avec vanité et même fatuité ses romanesques aventures. M. de Rémusat n'a pas pu résister ici à son goût de biographe comme il l'avait fait pour Walter Raleigh ; il s'est épris d'un goût vif pour la personne et les écrits de lord Herbert, trop peu connus des philosophes, et, craignant de lui donner une part trop disproportionnée dans son ouvrage, il lui a consacré un volume séparé, d'une lecture agréable aux lettrés et instructif pour les savans.

Né sous le règne d'Élisabeth, en 1582, marié à seize ans à une de ses cousines, après dix ans de mariage il éprouva le besoin de voir le monde, et il quitta sa femme pour ne la plus revoir. C'est alors que commencent ses aventures. Nous le voyons d'abord à Paris, à la cour de Henri IV, chez les Montmorency, à Chantilly, dont il a laissé une description curieuse, et la chasse, l'équitation, la galanterie, les duels, se partagent son temps, suivant la mode de la vie élégante de l'époque. Bien entendu, il se donne l'avantage dans toutes les affaires; et s'il n'était point Anglais, on pourrait le croire gascon. Bientôt sir Herbert quitte la cour pour le métier des armes: le voici volontaire dans l'armée de Maurice de Nassau, l'illustre prince d'Orange; il paraît s'être plus occupé de duels que de batailles et n'avoir vu dans la guerre qu'une « occasion favorable à des prouesses de chevalier errant. » De retour en Angleterre, il nous raconte, toujours d'un ton avantageux, l'histoire des mystérieuses et platoniques amours dont il aurait été l'objet de la part de plusieurs belles et grandes dames du temps, entre autres de lady Ayres, qui portait constamment son portrait à son cou. Le mari, peu satisfait, quoique, suivant sir Herbert, il n'eût aucun droit sérieux de se plaindre, voulut le tuer. Herbert réussit à grand'peine à s'échapper de ses mains après l'avoir blessé; il fallut que le conseil privé, singulier arbitre en cette affaire, donnât tort au mari vaincu et lui fît honte de sa conduite. Après ce court séjour dans son pays natal, il recommença de courir le monde, soit comme volontaire, soit comme voyageur : il visita l'Italie plus en curieux qu'en artiste; mais un jour, étant à Rome, et ayant assisté à un consistoire présidé par le pape, il se vit sur le point d'en recevoir la bénédiction : là-dessus il s'esquive un peu brusquement; devenu suspect à cette occasion, il est obligé de quitter Rome en toute hâte. Cependant l'âge était venu, le temps des aventures, des voyages, des folies chevaleresques commençait à passer. Il fallait songer à une carrière

sérieuse. Pendant qu'il délibérait sur le choix de cette carrière, le roi Jacques Ier en décida pour lui, et le galant aventurier fut nommé ambassadeur en France à la cour de Louis XIII. Les détails qu'il nous a laissés sur son ambassade ne concernent guère que sa table, sa maison, ses domestiques, ses querelles de préséance et d'étiquette avec les autres ambassadeurs, et nous savons peu de chose du rôle politique qu'il a pu jouer. Entre autres anecdotes, il raconte qu'il donnait le bras à Anne d'Autriche dans le jardin des Tuileries pendant que le roi, chassant à côté d'eux, manqua de tuer sa femme en tirant trop près d'elle. Cependant un événement important vint troubler son ambassade : ce fut la prise d'armes contre les protestans. Sir Herbert proposa la médiation de son gouvernement, qui ne fut pas acceptée. Une lutte avec le connétable de Luynes, à la suite de ces affaires, détermina son rappel. C'est pendant son séjour en France qu'il composa et fit imprimer à Paris même son plus important ouvrage, le *De Veritate*. Ses mémoires se terminant avec son ambassade, on sait peu de chose des dernières années de sa vie, qui cependant se prolongea encore pendant vingt-cinq ans. Il fit partie du célèbre parlement de 1640; mais on ignore le rôle qu'il y joua : il est probable qu'il prit le parti de la neutralité, si dangereux dans les troubles civils. Il survécut à la révolution, et mourut en 1648.

Sir Herbert de Cherbury ne paraissait pas destiné par sa vie mondaine et un peu frivole à un rôle philosophique. Cependant on ne peut lui refuser le nom de philosophe, ni même un rôle plus important en philosophie qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Gassendi et Descartes l'ont connu et estimé, et le savant philosophe écossais Hamilton s'étonne que le nom d'un esprit aussi original « ait échappé à tous ceux qui depuis en Angleterre ont philosophé dans la même direction que lui. » Deux traits caractérisent la doctrine de sir Herbert : avant Buffier, avant Reid, avant Jacobi, il a enseigné la philosophie du sens commun; avant Locke, avant Rousseau, il a professé la religion naturelle. Ainsi cette branche importante de la philosophie du XVIIIe siècle, qui échappe au scepticisme en invoquant les croyances naturelles, et au mysticisme et au surnaturalisme en se bornant aux vérités de raison, a pour précurseur le chevaleresque et frivole courtisan de la cour d'Élisabeth et de Jacques Ier. Il enseignait une conformité naturelle et une sorte d'harmonie préétablie entre les facultés de l'âme et leur objet, c'est-à-dire la vérité; cette conformité, sans pouvoir être prouvée, lui paraissait impliquée dans la foi commune et universelle des hommes. Il ne se contentait pas cependant d'invoquer cet instinct naturel qui nous fait croire spontanément et sans réflexion à la véracité de nos facultés; il ne disait pas seulement comme Pascal :

« La nature confond les pyrrhoniens, » mais il recherchait les caractères de ces vérités premières fondamentales, et il les signalait à peu près tels que Kant ou Reid les ont désignés plus tard : c'étaient suivant lui la priorité, l'indépendance, l'universalité, la certitude, la nécessité, enfin le caractère immédiat et intuitif de l'apparition de ces vérités dans la conscience. Il anticipait d'une manière plus remarquable encore sur la doctrine de Kant en disant que « ces principes, bien loin de dériver de l'expérience, sont tels au contraire que sans eux, ou tout au moins sans l'un d'entre eux, l'observation et l'expérimentation seraient impossibles. » Tels sont les traits généraux de la psychologie et de la métaphysique de sir Herbert. Quant à sa philosophie religieuse, elle se ramène à cinq maximes fondamentales qui sont, suivant lui, la base et le *criterium* de toute religion, et qui composent le *credo* de ce qu'il a appelé la *religion des laïques.* « Cette église des notions communes » est la seule qui ne puisse errer, « hors d'elle point de salut. » Sir Herbert ne s'inscrit point en faux contre la religion positive, mais il incline toujours à l'interpréter dans le sens le plus rationnel, le plus humain. Sa philosophie religieuse pouvait, aussi bien que celle de Locke, prendre le nom de christianisme raisonnable.

Le nom le plus illustre qui termine cette première période est celui de Hobbes. La doctrine de ce philosophe est si connue que nous n'avons pas à y insister dans un travail consacré surtout aux noms ignorés et à ce que M. de Rémusat appelle les *dii ignoti* de la philosophie anglaise. Contentons-nous de rappeler le rôle important et l'influence considérable de Hobbes au XVII^e^ siècle, influence bien plus grande que celle de Bacon lui-même, — non que Hobbes ait eu à proprement parler une école; c'est au contraire par voie d'opposition et de contradiction qu'il a provoqué tous les débats qui se sont élevés sur la morale et même sur la théodicée dans la seconde partie du XVIII^e^ siècle. Non-seulement en Angleterre la grande école de Cambridge, dont Cudworth est le chef, non-seulement Clarke, Cumberland, Locke lui-même ont écrit pour le combattre, le réfuter, ou bien encore pour reprendre ses idées en les modifiant ; mais en dehors même de l'Angleterre, les plus grands esprits ont eu en philosophie morale et religieuse sa doctrine devant les yeux. Grotius le réfutait indirectement en fondant la science du droit naturel et du droit des gens. Spinoza, tout en le côtoyant par des opinions très analogues, tient cependant à s'en séparer, et à spécifier les points de dissentiment. Leibniz pense souvent à Hobbes : c'est à lui qu'il fait allusion dans sa *Théodicée* lorsqu'il dit « qu'on a eu recours à la puissance irrésistible de Dieu, quand il s'agissait plutôt de faire voir sa bonté suprême, et qu'on a employé un pouvoir despotique au lieu d'une puissance réglée par la sagesse. » Hobbes a donc eu

au XVII[e] siècle le même genre de célébrité et d'influence que Machiavel au XVI[e] siècle, et M. de Rémusat a dit finement et justement qu'il a fait « la métaphysique du machiavélisme. »

Si Thomas Hobbes a eu cette autorité dans son siècle, pour la morale et la politique, il est certain que sa psychologie et sa métaphysique proprement dite étaient appelées à exercer plus longtemps encore une sérieuse influence. C'est de lui en effet que paraît relever l'école psychologique moderne de l'Angleterre, et c'est son nom que M. Stuart Mill et ses amis citent toujours le premier parmi leurs ancêtres. Sa doctrine de l'association des idées, son nominalisme, sa théorie du raisonnement réduit au calcul, sont des idées qui se sont retrouvées plus tard, soit parmi les idéologues de l'école de Condillac, soit parmi les *associationistes* contemporains. Quel que soit d'ailleurs le peu de sympathie que l'on éprouve pour les idées de cet auteur, on ne peut qu'admirer la vigueur de ses déductions et l'enchaînement systématique de ses idées. Si le fond de sa philosophie est bien anglais, on peut dire que la forme ne l'est pas. Les Anglais n'ont pas d'ordinaire cette raideur de logique et ce goût d'abstraction théorique. Quoi qu'il en soit, Hobbes est le plus grand logicien de l'Angleterre, et l'un de ses moins estimables philosophes. M. de Rémusat le condamne en invoquant « les titres du genre humain. » — « Où les retrouver en effet? dit-il éloquemment; étaient-ils, il y a deux cents ans, écrits quelque part sur la terre? » Hobbes est donc le mauvais génie de la philosophie de l'expérience, tandis que Locke à la fin du siècle en sera l'apôtre sage et respecté.

## III.

C'est surtout dans l'intervalle qui sépare Hobbes de Locke que le livre de M. de Rémusat est riche en témoignages curieux et nouveaux sur des noms inconnus ou mal connus, dont un grand nombre n'ont pas encore eu leur place dans l'histoire de la philosophie. Pour établir un ordre parmi ces noms, on peut y distinguer plusieurs groupes, pourvu qu'on n'exagère pas l'importance de ces divisions. Nous signalerons par exemple le groupe des philosophes politiques, celui des platoniciens de Cambridge, les théologiens et enfin les savans; mais il est des noms qui appartiennent à la fois à plusieurs groupes, et quelques autres qu'on rangerait difficilement dans aucun d'entre eux.

Parmi les écrivains politiques de la révolution et de la restauration, les uns sont des utopistes, les autres des controversistes. Hobbes lui-même peut être rangé parmi les utopistes. Son *Léviathan*, dit M. de Rémusat, n'est après tout que « l'utopie de la tyrannie. »

Dans le même ordre d'idées, mais plus honnête et plus noble est le *Patriarcha* de Filmer, ouvrage curieux, et qui a conservé longtemps une sorte de réputation, car Rousseau a cru pouvoir, sans le citer, y faire une allusion ironique dans le *Contrat social*. L'utopie de Filmer consiste à assimiler rigoureusement le pouvoir royal au pouvoir paternel, et à faire dériver toute légitimité du premier roi du monde, c'est-à-dire d'Adam. Cependant comme la filiation, hélas! a été souvent rompue, Filmer, cumulant la doctrine patriarcale avec celle du droit divin, reconnaît que le vrai signe du souverain légitime est la possession; mais alors qu'est-il besoin de patriarcat? En face des utopies de la monarchie et du despotisme devait se produire naturellement une utopie républicaine. Une république sociale fondée non sur la communauté des biens, comme l'*Utopie* de Thomas Morus, ni même sur l'égalité absolue, mais sur une loi agraire fixant un maximum de biens-fonds, — la souveraineté politique attachée à la propriété, — une religion nationale, n'excluant pas cependant la liberté de religion, — un enseignement d'état, n'excluant pas non plus l'enseignement libre, — tels sont les principaux traits de l'*Oceana* d'Harrington, à qui Montesquieu a reproché d'avoir cherché son idéal dans une fiction, tandis qu'il n'avait qu'à consulter la vieille liberté anglaise et la constitution traditionnelle de son pays : « il n'a cherché la liberté qu'après l'avoir méconnue, et il a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Byzance devant les yeux. »

A côté des utopistes se placent les controversistes, dont les plus célèbres sont Algernon Sydney et Milton, plus connus d'ailleurs, l'un par sa mort, l'autre par ses poésies, que par leurs pamphlets politiques, tous deux défenseurs de la liberté et du droit contre les doctrines absolutistes de Hobbes et de Filmer. La lecture de leurs écrits est intéressante à plus d'un titre. Les publicistes modernes de l'Angleterre en effet ne cessent d'opposer l'esprit anglais à l'esprit français et de caractériser le premier par un sens historique et pratique qui manquerait au second. On reproche à la France de se placer toujours au point de vue philosophique et abstrait, au point de vue du droit absolu, du droit de l'homme et du citoyen; mais quiconque lira les publicistes de la révolution anglaise au XVII^e^ siècle y trouvera exactement les mêmes caractères. Locke n'invoque jamais le droit historique, il se borne au droit philosophique. Il en est de même de Hobbes en sens inverse; de même aussi pour Sydney et Milton. La vérité est qu'en temps de révolution et à la veille des révolutions les esprits, irrités contre ce qui leur pèse, se placent d'emblée dans le droit abstrait et absolu, que dans les temps calmes au contraire, et lorsque les peuples ont rencontré enfin le gouvernement qui leur convient, ils comprennent les avantages de

la tradition et du droit historique. La différence, que l'on croit fondamentale, entre nos écrivains politiques et ceux de l'Angleterre semble donc tenir surtout à une différence de date et de situation.

Ce n'est du reste qu'indirectement et en passant que M. de Rémusat nomme et mentionne les écrivains politiques, son objet principal étant la philosophie proprement dite. A ce point de vue, l'une des parties les plus intéressantes de son livre est celle qui concerne ce groupe de penseurs que l'on a nommé l'académie platonicienne de Cambridge.

Quelle destinée que celle de Platon! quelle puissance, quelle perpétuité d'influence et d'action! Combien plus grande et plus durable cette puissance toute spirituelle que celle des conquérans et des despotes que le monde admire le plus! Après avoir fondé à Athènes une école qui, plus ou moins transformée ou dégénérée, dure encore trois siècles après lui, son génie éteint quelque temps va se rallumer à Alexandrie, et, mis en contact avec la pensée orientale, rend encore cinq ou six siècles de vie à la philosophie grecque épuisée. Trois grandes écoles se fondent à Alexandrie : l'école juive, l'école chrétienne, l'école païenne, toutes trois inspirées de Platon. L'une d'entre elles, retournant à son berceau, revient à Athènes jeter encore avec Proclus un grand éclat, et c'est elle qui, chassée de la Grèce, va alimenter par ses savans commentateurs les écoles arabes et juives par lesquelles la philosophie doit revenir en Europe. Cependant au moyen âge le péripatétisme seul est le maître des écoles, et c'est lui qui domine dans la philosophie scolastique. Platon est oublié : ses ouvrages sont ignorés, sa langue n'est plus lue; mais au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle Platon renaît, et avec lui la liberté de l'esprit humain. Une nouvelle académie platonicienne se fonde à Florence, protégée par les Médicis, présidée par Marcile Ficin, le grand traducteur, l'illustre commentateur de Platon. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce mouvement, comme nous l'allons voir, passe d'Italie en Angleterre, et l'école de Cambridge rappelle, avec moins d'imagination, mais non moins de conviction, l'école de Florence. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est en Hollande, dans la vieille et brumeuse université de Leyde, que nous retrouvons une nouvelle académie platonique. Le savant Hemsterhuys, Runken, le condisciple et l'ami de Kant, Wittenbach, l'un des maîtres de la critique moderne, van Heusde, le dernier représentant de cette savante école, sont tous animés de l'enthousiasme platonicien. L'érudition les avait conduits au platonisme. *Antiquitatis amor me ad Platonem detulit*, dit Runken. *Mirificus me cepit et quasi daimonios amor Platonis*, dit Wittenbach. C'est de cette école critique de Leyde qu'est né le grand mouvement de critique platonicien qui a rempli l'Allemagne depuis le commencement de ce siècle, et dont l'initiateur et le chef

est Schleiermacher, mouvement qui n'a pas été sans influence sur la philosophie allemande elle-même, et notamment sur celle de Schelling et de Hegel. C'est de Schleiermacher que le platonisme a passé en France sous les auspices de Victor Cousin, et l'Université française peut être considérée comme une des dernières incarnations de l'académie platonicienne. Enfin le pays même auquel l'Europe a dû le platonisme renaissant n'a pas voulu que la nouvelle Italie parût avoir moins de dévotion que celle du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, et tout récemment les platoniciens italiens, Mamiani à leur tête, célébraient à Rome même dans un banquet platonique, comme au temps des Médicis et de Marcile Ficin, l'immortel auteur du *Banquet* (1).

Le platonisme de Cambridge a droit à une place d'honneur dans cette histoire. Ce fut le seul moment où la philosophie anglaise prit le caractère idéaliste et transcendant qui distingue toutes les écoles issues de Platon. Ce fut l'horreur excitée par les doctrines de Hobbes qui provoqua un mouvement contraire touchant presqu'au mysticisme chez quelques-uns, et qui dans tous s'inspire d'un généreux platonisme. Le célèbre Gilbert Burnet, dans l'*Histoire de son temps*, nous a laissé un tableau de ce petit cénacle de Cambridge et le portrait de quelques-uns de ses membres. « Les principaux, nous dit-il, étaient les docteurs Whitcot, Cudworth, Wilkins, More et Worthington. Whitcot était un homme d'une rare modération, doux et obligeant. Il était très zélé pour la liberté de conscience. Dégoûté de la théologie systématique et sèche de son temps, il s'efforçait d'imprimer à ceux qui s'entretenaient avec lui une direction de pensées plus noble et plus relevée; il leur faisait considérer la religion comme un acheminement vers une nature *déiforme*, pour me servir d'une de ses expressions. Pour préparer les jeunes étudians à ces sublimes spéculations, il leur faisait lire beaucoup les anciens, et en particulier Platon, Cicéron et Plotin... Cudworth soutint les idées de Whitcot avec un génie admirable et une étendue immense de connaissances. C'était d'ailleurs un homme plein de sagesse et de circonspection. Wilkins joignit ses travaux à ceux de Whitcot et de Cudworth. Il était naturellement porté à l'observation, et ce fut un des grands zélateurs de la philosophie expérimentale. More était franc, ouvert, philosophe chrétien plein de conviction, dont le but constant fut d'établir les grands principes de la religion contre l'athéisme... Pour s'opposer aux progrès de ces dogmes horribles (ceux de Hobbes), les théologiens de Cambridge travaillaient à af-

(1) C'est le 5 décembre dernier qu'a eu lieu à Rome, sous les auspices de MM. Mamiani, Ferri et Conti, un banquet platonicien, en l'honneur de l'inauguration d'un buste de Platon, considéré comme le plus authentique que l'on possède, et dont la reproduction devait être placée dans la salle de la nouvelle université de Rome.

fermir les principes de la religion en les développant avec une méthode toute philosophique. Ils étaient aussi ennemis de la superstition que de l'enthousiasme (c'est-à-dire du papisme que du puritanisme). »

Entre ces différens noms, il en est deux surtout dont l'histoire de la philosophie a gardé le souvenir, non qu'ils soient au premier rang, mais on peut les considérer comme des plus distingués au second : ce sont Cudworth et Henri Morus. Le premier était un homme d'une érudition prodigieuse, appartenant encore au XVI^e^ siècle par la méthode, quoiqu'il fût bien du XVII^e^ par les lumières et par la largeur de l'esprit. Il admet entièrement les résultats de la philosophie de Descartes et de Gassendi, qui, séparés sur tant de points, s'entendaient cependant pour expliquer mécaniquement tous les phénomènes de l'univers sensible. C'est ce que Cudworth appelait la philosophie corpusculaire; mais en même temps, par une sorte d'anticipation des critiques de Leibniz, il reprochait à Descartes de n'admettre aucun intermédiaire entre l'étendue et la pensée, entre le mécanisme et l'esprit, et, insistant sur les phénomènes de l'instinct, sur ce qu'on appelle aujourd'hui « l'inconscient, » il rétablissait entre les corps et les esprits, et même entre Dieu et l'univers, des entités actives qu'il appelait des *natures plastiques*, et dont Leibniz a reconnu la parenté et l'affinité avec ses propres monades. Enfin il couronnait cette cosmologie éclectique par une métaphysique platonicienne. Henri Morus, de son côté, célèbre comme correspondant et contradicteur de Descartes, admettait cependant sa physique et une partie de sa métaphysique, et fut un de ceux qui en introduisirent la doctrine en Angleterre; cependant il la subordonnait, comme Cudworth, à une tendance platonicienne, ou plutôt néoplatonicienne, et, moins réglé que ce dernier, il s'abandonnait parfois à toutes les rêveries de la secte cabalistique.

En théologie, les philosophes de Cambridge appartenaient au parti de la tolérance et d'une sage piété. Adversaires décidés de l'athéisme, ils s'accommodaient d'une théologie libre, éclairée, pas trop dogmatique. On les accusait de pencher vers les dogmes des *latitudinaires*. Le latitudinarisme était un nom que l'on donnait alors à une manière large de penser en matière de religion. Celui qui passe pour le chef de cette école était un théologien, fort oublié, mais que Tillotson et Locke célébrèrent comme l'un des premiers hommes de leur temps, et que l'on appelait alors l'illustre Chillingworth. Contemporain de Charles I^er^, ami de lord Falkland, joignant les talens d'ingénieur à ceux de théologien, il prit part à la guerre civile, dans le parti du roi, fut fait prisonnier à la bataille de Newbury, et mourut quelque temps après à Chichester. Chillingworth poussa très loin la liberté d'esprit en théologie. Il osait écrire

que le dogme d'Arius n'était pas une hérésie. Aussi ne lui ménage-t-on pas les soupçons et les imputations de socinianisme. Un de ses adversaires, croyant lui faire injure, l'appelait « un homme de raison, » *a man of reason*. C'était en effet un homme de raison qui écrivait ces mots : « Je suis assuré que Dieu nous a donné notre raison pour discerner la vérité du mensonge. Quant à celui qui n'en fait nul usage et croit aux choses sans savoir pourquoi, je dis que c'est par hasard que ce qu'il croit est vérité, non par son choix, et j'ai grand'peur, je l'avoue, que Dieu n'accepte pas ce sacrifice des sots. » Autour de Chillingworth se groupèrent un certain nombre d'esprits élevés et distingués, entre autres John Hales d'Eton, que ses amis appelaient « le docteur mémorable, » et c'est à cette tendance que se rattache plus tard, sous Charles II, le groupe des philosophes et des théologiens de Cambridge, que nous avons mentionné.

A côté des théologiens, il faut nommer les savans, car c'est presque toujours entre ces deux groupes que se partagent les philosophes en Angleterre. A cette époque surtout, la philosophie n'avait pas encore rompu avec la science. Parmi les savans qui ont touché à la philosophie, deux noms se distinguent entre tous, celui de Robert Boyle et celui de Newton. Le premier, sans être l'égal de Newton, n'en était pas moins un savant de premier ordre, dont le nom est resté dans la science, et qui doit encore être mentionné comme le fondateur de la Société royale de Londres. En philosophie, R. Boyle mérite de ne pas être oublié pour sa discussion contre Descartes en faveur des causes finales, que celui-ci, aussi bien que Bacon, avait proscrites et discréditées. Il reconnaît que la science ne doit pas sacrifier la recherche des causes efficientes à celle des causes finales; mais il maintient que celles-ci ne peuvent être méconnues, notamment dans les êtres organisés. « Il y a incomparablement plus d'art, disait-il, dans la patte d'un chien que dans l'horloge de Strasbourg. » C'est encore lui qui nous raconte qu'ayant un jour demandé à Harvey comment il avait découvert la circulation du sang, celui-ci lui répondit que c'était en réfléchissant sur la disposition des valvules des veines, n'ayant pu penser que cette disposition eût été faite sans dessein. Un autre ouvrage de Boyle, intitulé *le Virtuose chrétien* (*the Christian Virtuoso*), a précisément pour but de s'appuyer sur la science pour s'élever à la religion. Dans le même ordre d'idées, un autre savant, John Wray ou Ray, publiait un livre qui depuis a servi de type à d'innombrables ouvrages écrits dans le même dessein sous ce titre : *la Sagesse de Dieu manifestée par la création.* Ce genre de démonstration, comme l'a fait remarquer ailleurs M. de Rémusat, devait particulièrement toucher une nation qui aime à fonder toute connaissance certaine sur l'expérience et l'induction. Les phi-

losophes anglais en général se montrent peu accessibles à ce que l'on appelle dans l'école les preuves *a priori* de l'existence de Dieu. Au contraire, la théologie expérimentale y a toujours été en honneur, et l'on formerait toute une bibliothèque des écrits publiés depuis Wray et Boyle jusqu'à nos jours pour démontrer l'existence de Dieu par les merveilles de la nature.

M. de Rémusat mentionne ces ouvrages avec estime, mais non peut-être sans quelque nuance de dédain. Il sera permis d'être moins sévère que lui pour ce genre de littérature, sans méconnaître toutefois ce qui manque de critique à ces savans et utiles ouvrages. La *téléologie* (1), comme on l'appelle, ou théologie physique, n'est pas seulement, à ce qu'il nous semble, le développement d'une même preuve toujours ressassée, à laquelle on ne fait qu'ajouter indéfiniment de nouveaux détails; c'est une science, la science de la finalité. Comme toute science n'a qu'un objet unique, toujours le même, qu'elle étudie dans toutes ses manifestations, il n'y a rien de surprenant à ce que la science de la finalité multiplie indéfiniment les faits de finalité. Ces faits, dit M. de Rémusat, ne servent qu'à prouver une chose, et toujours la même : « il y a du dessein dans la nature. » Ne pourrait-on pas dire de même que la physique se contente d'accumuler des faits pour démontrer cette vérité banale, « il y a des lois dans la nature? » Outre que cette vérité ne saurait jamais être trop prouvée, n'y a-t-il pas un intérêt véritable à connaître de nouvelles lois, et de plus en plus particulières? Pourquoi, en vertu de la même raison, ne chercherais-je pas à savoir non-seulement qu'il y a un dessein en général dans la nature, mais encore quels sont les signes, les espèces et les degrés par lesquels se manifeste ce dessein universel, ou, si l'on veut parler avec la rigueur absolue de la critique, quelles sont les formes de combinaisons dans la nature qui ressemblent le plus à des desseins? Il faut bien le dire, il y a telle de ces combinaisons qui excitera toujours plus d'étonnement et d'admiration que la loi physique la plus certaine et la mieux établie. Plus je compare la théologie et la physique, plus je leur trouve d'analogies, car, si nous sommes autorisés à descendre la série des causes aux effets, pourquoi ne le serions-nous pas à remonter, dans la mesure du possible, des moyens aux buts? et si la succession des causes secondes nous conduit à la conception de la cause première, pourquoi la succession des fins secondes ne nous conduirait-elle pas à une fin dernière, identique, selon toute apparence, à la première cause? La physique et la téléologie représenteraient ainsi ce double mouvement d'éloignement et de retour, du centre vers la circonférence et de la circonférence vers le centre, que

(1) *La science des buts,* de τέλος, but, cause finale.

la philosophie antique a enseigné dans plusieurs de ses plus grandes écoles comme la loi suprême de l'univers. Où donc est la différence entre la physique et la téléologie? C'est que l'une est une science exacte et positive, et l'autre une science philosophique, c'est-à-dire que l'une est autorisée à employer l'expérimentation et le calcul, tandis que l'autre ne dispose que du raisonnement et de l'analogie. L'une arrive donc à la certitude, tandis que l'autre ne peut aspirer qu'à la probabilité. En effet, si les lois de la nature ne sont autre chose que les « constantes » des phénomènes, on peut s'assurer par l'expérience de l'existence de ces constantes; mais un dessein n'existe que dans l'intention ou la pensée de celui qui agit, et comment puis-je par l'expérience entrer dans cette pensée même, surtout s'il s'agit de la première cause, éternellement voilée derrière les phénomènes du monde? Je ne puis donc ici avoir recours qu'à l'interprétation, au déchiffrement de certains signes, à la comparaison entre ce que je connais d'une œuvre faite avec art et les œuvres de la nature, et on comprend alors comment la multiplication des exemples est importante, car un cas isolé peut être fortuit, mais une multitude innombrable de cas ne peut pas l'être, — et ici c'est le nombre même qui fait la force de l'induction.

Si la théorie des causes finales est obligée de se défendre contre l'imposante autorité de Descartes, elle peut en revanche se recommander d'une autorité non moins puissante, celle de Newton. « Le principal objet de la philosophie naturelle, dit ce grand homme, est de remonter des effets aux causes jusqu'à ce qu'on arrive à la première cause de toutes, laquelle certainement n'est pas mécanique, et non-seulement d'expliquer le mécanisme du monde, mais surtout de résoudre des questions telles que celles-ci : d'où vient que la nature ne fait rien en vain, et d'où naissent cet ordre et cette beauté que nous voyons dans l'univers? Comment se fait-il que les corps des animaux soient faits avec tant d'art, et pour quelles fins ont été disposées leurs diverses parties? L'œil a-t-il été formé sans la science de l'optique et l'oreille sans la connaissance de l'acoustique? » A ces questions profondes, Newton répondait qu'il existe un être incorporel, vivant, intelligent, omniprésent, qui dans l'espace infini, comme dans son *sensorium*, voit les choses en elles-mêmes, les perçoit dans leur intégrité, les comprend pleinement parce qu'elles lui sont immédiatement présentes, tandis que les images seulement en sont transmises à nos sens par la perception. Dieu pour lui était non pas seulement l'âme du monde, mais le seigneur universel, παντοκράτωρ. La domination de l'être spirituel constitue Dieu, et Dieu à son tour, en tant qu'il dure et existe partout et toujours, constitue l'espace et la durée. L'unité de la personne humaine n'est qu'une image de l'unité de Dieu. Dieu est tout entier

semblable à lui-même, et en quelque sorte tout œil, tout cerveau, tout bras, dans un sens incorporel (1); de même que l'aveugle n'a pas idée des couleurs, nous n'avons aucune idée de la manière dont le Seigneur souverainement sage sent et comprend tout. Nous ne le connaissons que par sa sagesse et par l'admirable structure des choses, *per optimas rerum structuras*. Telle est dans ses traits généraux la théologie de Newton, et nous pensons avec M. de Rémusat que jamais plus grande autorité n'aura été donnée à la preuve que Kant appelait physico-théologique, et dont, même en la critiquant, il ne parlait jamais qu'avec respect.

Le nom par lequel se termine la période qu'a embrassée M. de Rémusat, et qu'on pourrait aussi bien considérer comme le premier nom d'une période nouvelle, est celui de Locke. Locke en effet appartient beaucoup moins au XVIIe siècle qu'au XVIIIe. Il est le maître de Condillac et de Voltaire, de Rousseau et de Turgot : de lui dérivent tous les philosophes anglais et écossais du siècle, Berkeley, Hume, Adam Smith, Hutcheson, et même Reid et Stewart. Le sage Locke, comme on l'appelait, semblait alors avoir fondé définitivement la philosophie en lui donnant une méthode certaine et rigoureuse, perfectionnée par Condillac, à savoir l'analyse des sensations. Dans l'ordre politique, il établissait les conditions essentielles des gouvernemens libres; dans son traité *de l'Éducation des enfans*, il anticipait sur l'*Émile* de Rousseau, et son *Christianisme raisonnable* a inspiré le *Vicaire savoyard*. Un tel nom a certainement le droit de compter parmi les plus grands. Même en métaphysique et en idéologie, la part de Locke reste grande et considérable, quelque réserve que l'on fasse sur ses doctrines. Il est le véritable fondateur de la psychologie expérimentale. On fait honneur à Descartes de l'invention de la méthode psychologique; mais peut-on appeler psychologie l'affirmation de l'existence personnelle comme base de la métaphysique? Dire : Je pense, donc je suis, est un principe profond comme principe de toute certitude; mais comme fait psychologique ce n'est pas une grande découverte de s'apercevoir qu'on existe. Le seul ouvrage de psychologie proprement dite dans Descartes est le *Traité des passions*, cependant il est plus physiologique que psychologique, et il y est bien plus question des esprits animaux que des phénomènes de l'âme. Après Descartes paraît un admirable ouvrage, mine précieuse pour la psychologie expérimentale, la *Recherche de la vérité* de Malebranche; on y rencontre les plus heureuses et les plus ingénieuses observations; pourtant la psychologie

(1) Un des vieux philosophes de la Grèce, Xénophane, disait dans le même sens, et d'une manière non moins sublime : οὖλος ὁρᾷ, οὖλος δὲ νοεῖ, οὖλος δὲ ἀκούει, « tout entier il voit, tout entier il pense, tout entier il entend. »

y est encore constamment mêlée d'une part à une physiologie arbitraire, et de l'autre à des développemens littéraires souvent ravissans, mais qui sont plus d'un moraliste à la La Bruyère que d'un analyste sévère de l'esprit humain. C'est donc par Locke que la psychologie moderne a été véritablement fondée comme science distincte, et ce qui mérite d'être remarqué, c'est que c'est lui qui le premier l'a séparée de la physiologie. Ainsi cette séparation, que l'on a si souvent reprochée à l'école spiritualiste française, a précisément eu pour auteur celui qui passe pour le chef du sensualisme moderne, et la même séparation a persisté dans la philosophie de Condillac jusqu'à Cabanis.

Non-seulement Locke a fondé la psychologie expérimentale, mais dans cette psychologie il est une partie dont il est entièrement créateur : c'est ce qu'on a appelé l'*idéologie*, à savoir la classification, l'analyse et l'étiologie de nos idées. C'est depuis lui que cette question a dominé en philosophie, au point d'avoir donné son nom à une école, l'école des idéologues; c'est aussi à lui que revient la recherche de la psychologie du langage, si étroitement liée à l'analyse des idées. Enfin la pensée d'une critique de l'entendement humain, comme condition préalable de la métaphysique, appartient à Locke aussi bien qu'à Kant, et il l'a lui-même exprimée en propres termes dans la préface de son ouvrage. Que s'il n'a pas exposé des vues aussi hardies et aussi profondes que celui-ci sur les lois et la valeur de nos facultés, c'est peut-être parce que, plus circonspect et plus fidèle à la méthode d'analyse et d'observation, il s'est borné à l'étude de nos facultés, au lieu que Kant, les supposant préalablement connues, ne s'est occupé que d'en deviner les fonctions, à peu près comme un savant qui ferait la physiologie du corps humain sans en avoir fait l'anatomie.

Quant au fond même des doctrines de Locke, c'est avec raison que ses modernes apologistes ont fait remarquer qu'on en avait exagéré le caractère sensualiste. On est toujours tenté, dans la controverse philosophique, de pousser à outrance les principes de ses adversaires, afin de les rendre responsables de toutes les conséquences, logiques ou non, que ces principes ont pu porter plus tard entre les mains de disciples intempérans. C'est ainsi que M. Cousin, engagé dans une lutte décisive contre l'école sensualiste, a cru ne pouvoir mieux faire que de couper l'arbre à la racine en réfutant Locke, et avec lui toute l'école condillacienne; mais la philosophie de Locke avait un tout autre caractère que celle de Condillac : en distinguant deux sources d'idées, la sensation et la réflexion, que Condillac réduisit à une seule, Locke réservait une part légitime à l'activité de l'esprit, et Leibniz a pu dire avec raison que cette doctrine, bien entendue, revenait précisément à la sienne, à savoir

que rien ne préexiste aux sens, « si ce n'est l'entendement lui-même. » Il ne faut pas croire non plus que ce principe de la réflexion fût chez Locke un principe inerte, admis par acquit de conscience; il lui fait jouer un rôle vraiment actif : c'est ainsi par exemple que la grande théorie qui fait dériver l'idée de cause de la conscience de notre pouvoir personnel, théorie qui est l'honneur de Maine de Biran, appartient déjà à Locke. Et si l'on a fait honneur à Biran et à Laromiguière d'avoir revendiqué la part de l'activité de l'esprit, pourquoi le même honneur n'appartiendrait-il au philosophe qui avait réservé cette part, tout en faisant naître nos idées de l'expérience? Qu'il y ait d'ailleurs déjà dans Locke quelques tendances semblables à celles qui ont dominé au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne peut guère le contester; mais, s'il ne s'y est pas abandonné, ce n'est pas qu'il ne les connût pas, puisqu'il avait eu Hobbes sous les yeux, c'est que la rectitude de son jugement et l'élévation de son âme l'ont retenu sur une pente où il pouvait être entraîné par quelques-uns de ses principes. Ses apologistes ont eu raison de dire qu'il est éminemment Anglais. Il est en tout un génie libéral, et, métaphysique à part, il devra toujours être nommé avec respect comme un ami de l'humanité.

Le jugement que nous portons sur Locke, et qui ne diffère pas beaucoup de celui auquel s'arrête M. de Rémusat, est à peu près celui que l'on peut porter sur la philosophie anglaise en général, dont Locke est, ainsi que Bacon, une parfaite expression. Un empirisme tempéré, tel est, sauf quelques philosophes systématiques tels que Berkeley et Hume, et quelques modernes, le caractère uniforme de cette philosophie. Locke nous représente parfaitement la dose de génie spéculatif qui convient à l'esprit anglais. La philosophie, en ce pays, a presque toujours été une philosophie moyenne, où le goût de l'observation et des faits s'est uni à un sentiment sincère de respect et de foi pour les choses religieuses. La méthodologie, la théologie naturelle et la psychologie expérimentale, telles ont été les études favorites de nos voisins, et l'on peut dire qu'ils y ont excellé. Quoiqu'on puisse trouver parfois cette philosophie un peu terre-à-terre, cependant l'abus des spéculations subtiles, semblables à celles dont l'Allemagne nous a si longtemps donné le spectacle, nous ramènerait volontiers à une philosophie plus terrestre et plus sobre. Lorsqu'on a entretenu un commerce de quelque temps avec les philosophes allemands, lorsqu'on s'est « baigné dans l'éther pur » du *moi* de Fichte et de l'*absolu* de Schelling, selon l'expression que Hegel appliquait à la substance de Spinoza, ou encore dans les sombres eaux de la philosophie de la volonté et de l'inconscient, on éprouve un véritable rafraîchissement dans l'étude de ces philosophes plus humains, que

n'abandonne jamais le sentiment de la réalité, que l'expérience guide et contient, et qui rappellent sans cesse aux penseurs ce conseil de Bacon : ce qu'il faut attacher à l'entendement, c'est non pas des ailes, mais du plomb. Kant, sous une autre forme non moins ingénieuse, nous donne le même conseil lorsqu'il dit : « La colombe qui s'élance dans l'air, dont elle sent la résistance, pourrait croire qu'elle volerait encore mieux dans le vide. » Nous sommes loin, bien entendu, de vouloir abandonner les droits de la métaphysique et de sacrifier aux autels de l'empirisme; nous disons seulement que la philosophie anglaise a un rôle utile et bienfaisant : elle est un garde-fou. A la vérité, l'empirisme anglais, jusqu'à ces derniers temps, avait toujours été plus ou moins tempéré par le sens commun et les croyances religieuses; depuis quelques années, sous l'influence du positivisme et des sciences il a pris un caractère tranchant et aigu, qui n'avait jamais été jusque-là son défaut, et il s'est laissé aller à des conséquences systématiques, non moins arbitraires que les hypothèses allemandes. C'est là une phase nouvelle de l'esprit anglais dont on ne peut encore apprécier la portée; mais, toutes réserves faites sur ces nouvelles formes de la spéculation anglaise, on peut dire que la philosophie de Bacon, de Newton et de Locke occupe dans la philosophie universelle une place aussi nécessaire, sinon aussi haute que celle de Platon et de Descartes.

Cette philosophie d'ailleurs ne pouvait pas trouver un historien plus approprié que M. de Rémusat. Son esprit tempéré et circonspect, la libéralité et l'ouverture de sa pensée, son goût naturel pour tout ce qui est solide et sensé, et en même temps une élévation de vues qui le porte au-delà et lui donne le sentiment vif des lacunes et des limites, ce mélange original de curiosité un peu inquiète et de ferme adhésion aux vérités simples et lumineuses, faisaient de lui l'historien, le juge naturel de la philosophie du sens commun. M. de Rémusat avait rendu déjà à l'Angleterre le service de lui raconter son histoire au XVIII^e siècle; il lui donne aujourd'hui l'histoire de ses écoles philosophiques. Personne ne croira que ses excursions dans un pays voisin soient une infidélité à son propre pays; peut-être, dans ces études diverses, a-t-il voulu nous apprendre ce que peut pour la fortune d'un peuple la suite des idées, la ténacité dans le bon sens, la sagesse pratique, le sentiment constant de la réalité. Ces qualités modestes et sobres ont été trop longtemps sacrifiées parmi nous à des qualités plus brillantes; qui sait si en visant moins haut on n'atteindra pas plus sûrement le but, et peut-être alors la grandeur nous sera-t-elle donnée par surcroît.

PAUL JANET.

# ÉTUDES

SUR

# LES TRAVAUX PUBLICS

LES RIVIÈRES ET LES CANAUX DE LA FRANCE.

I. *Cours de navigation intérieure. — Fleuves et Rivières*, par M. H. de Lagréné, ingénieur des ponts et chaussées, Paris 1869-73. — II. *Rapports sur la navigation intérieure faits au nom de la commission d'enquête sur les chemins de fer et les voies de transports*, par M. Krantz, membre de l'assemblée nationale, 1872-74.

## II[1].

L'AVENIR DE NOS VOIES NAVIGABLES, LES TRAVAUX A FAIRE.

### I.

Il est vraisemblable que la navigation fluviale remonte en France aux temps les plus reculés et que même, à défaut de bons chemins, — il n'y eut guère de routes carrossables avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, — nos aïeux faisaient porter bateaux à des cours d'eau qui sont classés maintenant comme flottables tout au plus. Si peu d'activité qu'eût le commerce au moyen âge, il se faisait déjà de gros transports. La construction des grandes cathédrales exigeait d'immenses quantités de matériaux provenant quelquefois de carrières éloignées, et dont le charroi par les voies de terre eût été trop lent, trop onéreux, souvent même impraticable. Les rivières, fussent-elles soumises à des alternatives de crues et de sécheresses qui arrêtaient les mariniers la moitié du temps, étaient alors des chemins tout

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

faits que rien ne pouvait remplacer. Aussi trouve-t-on dans les recueils d'ordonnances royales de nombreux édits en faveur des bateliers, tantôt pour les protéger contre les exactions des seigneurs, tantôt pour interdire aux riverains d'élever des barrages ou autres ouvrages nuisibles à la navigation. Dès le xv$^{e}$ siècle, les marchands « fréquentant la rivière de Loire et ses affluens » obtiennent la permission de lever des subsides sur les bateaux et les chargemens pour la défense de leurs franchises et « l'entretènement du navigage. » A peine les écluses venaient-elles d'être inventées par un ingénieur italien, que l'on songeait à creuser des canaux à point de partage, c'est-à-dire avec un bief culminant dont les eaux, fournies par des réservoirs, s'écoulent indifféremment sur l'un et l'autre versant d'une chaîne de montagnes. Quelqu'un proposait dès lors de joindre la Manche à la Méditerranée par un canal de trois lieues de long entre l'Ouche et l'Armançon, projet exécuté plus tard par le canal de Bourgogne, qui va de l'Yonne à la Saône, parce que l'Ouche et l'Armançon ne sont plus réputés navigables. En 1605, Henri IV fait commencer le canal de Briare, qui devait relier la Loire à la Seine. La même année, on s'occupe de canaliser le Clain depuis le Château de Poitiers jusqu'au confluent de la Vienne. Sully, qui comprenait si bien les besoins de son pays, inscrit sur l'état des dépenses royales (le budget de ce temps) des sommes importantes consacrées à l'amélioration de la Loire, de l'Aisne, d'autres rivières encore. Il paraît que ce grand ministre voulait y employer l'armée en temps de paix. Au contraire, quand on s'en occupa derechef après les troubles qui marquèrent le début du règne de Louis XIII, le gouvernement prit le parti de concéder ces entreprises à des particuliers ou à des compagnies à qui l'on accordait par compensation des péages perpétuels et divers autres avantages, dont le plus curieux est l'octroi de lettres de noblesse pour plusieurs personnes, au choix des concessionnaires. C'est ainsi que s'achevèrent les canaux de Briare et d'Orléans. D'autres jonctions, telles que de la Seine à la Saône, de l'Oise à l'Escaut, de l'Aisne à la Meuse, furent concédées vers la même époque, mais avec moins de succès, les concessionnaires se montrant incapables de subvenir aux grandes dépenses que ces projets auraient exigées. L'œuvre capitale de cette époque fut sans contredit le canal du Languedoc, entreprise plus considérable et non moins difficile que les autres canaux dont il était alors question, et qui fut cependant achevée dans un espace de quinze ans, grâce au génie et à la persévérance de l'illustre Riquet.

L'ère des canaux en France ne commence vraiment qu'en 1780, à l'époque où les états de Bourgogne se firent autoriser à creuser le

canal du Charolais, aujourd'hui canal du Centre; elle se continue jusqu'au moment où l'on entrevit sans témérité la création d'un vaste réseau de chemins de fer. Pendant cette période de soixante ans environ, les meilleures routes ne permettaient pas de faire les gros transports à moins de 25 centimes par tonne et par kilomètre, tandis que la batellerie, qui marchait à peu près aussi vite que les voitures, avait des tarifs réduits à la moitié ou au tiers de cette somme. La voie fluviale avait donc l'avantage du bon marché sans rien perdre sous le rapport de la vitesse. Lorsqu'on s'aperçut, dès le début des chemins de fer, que ceux-ci pouvaient se contenter d'un prix aussi réduit que l'avait été jusqu'alors celui des canaux, il parut que ces derniers étaient inutiles. Comme on l'a déjà dit, les travaux de canalisation furent presque abandonnés, ou du moins ne se continuèrent que sur les rivières les plus importantes.

Par quelles phases était passée cependant l'industrie des transports fluviaux? Avait-elle progressé comme le reste? En tant que voie de transport, un cours d'eau a cela d'avantageux qu'il appartient à tout le monde, qu'il est accessible sur presque toute sa longueur et qu'il n'exige qu'un matériel peu dispendieux, à la différence des chemins de fer, auxquels il faut une exploitation d'ensemble bien organisée. Le marinier vit sur son bateau, qui lui sert à la fois de maison et de magasin; il en est le maître après Dieu, tout comme le capitaine d'un navire au long cours; il s'arrête quand il veut, prend et laisse du fret selon que l'occasion s'en présente. C'est en un mot la plus indépendante des industries. Cependant sur chaque rivière il y avait des usages établis à la longue, comme par exemple de construire les bateaux avec plus ou moins de largeur, plus ou moins de tirant d'eau, suivant que le permettait l'état du lit, et sans exception avec des formes lourdes et massives qui en augmentent la capacité utile, qui permettent de résister aux chocs, mais aussi qui ont l'inconvénient de ralentir la marche. Ces vieux types subsistent encore sans presque avoir été modifiés. Lorsque la machine à vapeur fut inventée, le matériel de la navigation s'améliora tout au moins sur les grands fleuves; mais en somme le progrès fut peu sensible. En effet, les moteurs mécaniques, hélice ou roues à aubes, ne conviennent guère sur les rivières étroites et sur les canaux, dont le remous détériore les berges; puis la traction à la vapeur, si elle donne plus de vitesse, coûte aussi davantage. Le halage à la corde s'est donc continué, comme au temps jadis, tantôt avec des bêtes de somme, tantôt même avec des hommes, quelque fâcheux qu'il soit de voir des hommes se condamner à un métier pareil, qui ne demande aucune intelligence. Depuis vingt ans, un autre procédé de remorquage, le

touage par chaîne noyée, s'est établi sur les cours d'eau dont le trafic est le plus actif. Cela consiste, on le sait, en une chaîne à maillons de fer étendue tout le long de la rivière et sur laquelle se hale le bateau toueur, pourvu d'une machine, traînant derrière lui tout un convoi de bateaux. C'est encore bien imparfait. Aux États-Unis, où la batellerie du canal Erié est aussi florissante que les compagnies des chemins de fer parallèles, on a promis un prix de 100,000 francs à l'inventeur d'un meilleur moteur mécanique, tant il est avéré que c'est là une question vitale pour la navigation intérieure.

En France, la batellerie est restée, sauf quelques exceptions, une industrie locale, abandonnée aux hasards de l'initiative individuelle et aux négligences de la routine. Si de grandes entreprises de transport se sont organisées sur les principales artères, comme de Paris à Rouen ou de Paris à Lyon, sur toutes les rivières et sur tous les canaux subsistent des mariniers voyageant à leur compte, se faisant payer cher ou travaillant à prix réduit, suivant que le commerce est actif ou endormi. Comment de puissantes compagnies auraient-elles porté leurs capitaux de ce côté? Sur les rails, une tonne de marchandises placée sur essieux va, sans rompre charge, de Dunkerque à Marseille, de Strasbourg à Nantes : la durée du voyage est fixée par des règlemens, tandis que la batellerie, outre qu'elle ne peut franchir les grandes distances, est arrêtée par les glaces, par les crues aussi bien que par les sécheresses. Tel bateau qui remonte la Seine jusqu'à Montereau ne peut franchir les écluses trop étroites du canal de Bourgogne; tel autre, chargé au départ de Paris avec un enfoncement de $1^{m},50$, risque d'échouer sur les hauts-fonds de la Saône, où la profondeur de l'eau ne dépasse pas $1^{m},20$; puis les quais n'ont ni halles couvertes, ni grues de chargement, ni ces engins multiples dont les gares de chemins de fer sont pourvues. Bien plus, la voie de transport est elle-même interrompue la moitié du temps en certaines directions, ainsi d'Orléans à Angers, en sorte que le trafic de Nantes en Allemagne n'a pas même à choisir entre le chemin de fer et les canaux.

Malgré les conditions défavorables qui lui sont faites, la batellerie lutte encore avec succès contre les chemins de fer, puisqu'elle transporte 2 milliards de tonnes kilométriques (1), ce qui fait le quart à peu près des gros transports qui s'opèrent en France dans une année. Tels sont du moins les chiffres que donne M. Krantz pour l'année 1868. Ceci n'a rien qui étonne, étant connu que les

(1) Pour obtenir des statistiques comparables, on multiplie le poids de chaque chargement par la distance qu'il parcourt; le résultat de ce calcul est ce qu'on appelle des tonnes kilométriques.

marchandises lourdes et encombrantes paient au plus 2 centimes sur les canaux et les rivières en bon état d'entretien, tandis que les compagnies de chemins de fer perdraient à faire le transport au-dessous de 3 centimes 1/2, d'où l'on conclut que des travaux neufs qui auraient pour conséquence d'enlever 1 milliard de tonnes kilométriques aux *railways* et d'en donner le trafic aux voies navigables procureraient au pays une économie annuelle de 15 millions. Ce n'est pas là du reste ce qui nuirait à la prospérité des compagnies de chemins de fer, car les grosses masses sont ce qui les embarrasse le plus et ce qui leur donne le moins de profit.

Or quels sont les travaux qu'exigent nos voies navigables? Il ne suffirait pas de relier la Moselle et la Meuse à la Saône, le Rhône et la Garonne à la Loire, de façon à créer des communications entre les divers bassins fluviaux. Il faut encore exécuter ces nouvelles voies ou reconstruire les anciennes sur un type uniforme, afin que d'un bout à l'autre du territoire il y ait même profondeur d'eau, même longueur et largeur dans les sas des écluses. Imprévoyance singulière de la part d'une nation qui adore l'uniformité! nos canaux existans ont été faits sans un plan préconçu. Les ingénieurs n'ont rien envisagé au-delà des besoins de la batellerie locale. De Paris à Lille, sur cette belle ligne de navigation dont le trafic est immense, le mouillage n'est pas uniforme, si bien que les mariniers sont obligés de régler leur chargement d'après le moindre tirant d'eau qu'ils rencontreront en route. Les bateaux faits pour les canaux du Loing et de Briare ne peuvent entrer dans le canal d'Orléans; ceux qui fréquentent la Sarthe et la Mayenne s'arrêtent aux portes du réseau breton. Ailleurs des rivières qui sont restées telles que la nature les avait faites offrent des obstacles insurmontables à la batellerie dans la saison des basses eaux. Ainsi la besogne que nos ingénieurs ont à faire est tantôt de canaliser des rivières, tantôt d'ouvrir de nouveaux canaux, tantôt d'améliorer ceux qui existent déjà. Parcourons donc notre territoire avec M. Krantz, de la Manche à la Méditerranée, de l'Océan à la frontière de l'est, et voyons ce qu'il manque dans chaque bassin pour obtenir ce grand résultat. Les nombreux rapports que ce savant ingénieur a soumis à l'assemblée nationale au nom de la commission des voies de transports contiennent le tableau complet des ressources et des besoins de la marine d'eau douce. Depuis l'*Essai sur le système général de la canalisation en France*, publié en 1829 par l'administration des ponts et chaussées après la mort de l'auteur, l'illustre ingénieur Brisson, personne n'avait étudié le réseau de nos voies navigables avec des vues d'ensemble. Peut-être faut-il attribuer à cette cause l'incohérence des travaux exécutés en ces derniers temps.

Dans cette investigation rapide, il ne saurait être question des petits cours d'eau dont la canalisation ne satisferait que des intérêts locaux; nous avons plutôt à nous occuper des grandes lignes qui desservent les pays de grosse industrie ou qui amènent aux ports de mer les productions de l'intérieur. Ainsi que l'on considère en particulier la situation de Marseille. Tant que cette ville ne communique avec le centre de la France et avec le reste de l'Europe occidentale que par des chemins de fer, elle court le risque de se voir enlever la suprématie commerciale par les autres ports de la Méditerranée, tels que Gênes, Trieste, Venise ou Brindisi; mais Gênes serré contre la mer par les Apennins, Venise entourée par les montagnes de la Suisse et du Tyrol, Trieste bloqué par les Alpes noriques, Brindisi au fond de la Calabre, quoique accessibles par des *railways* à forte pente, n'ont rien à attendre des canaux, tandis que Marseille peut devenir la tête de ligne d'une voie navigable qui se dirigerait d'un côté sur Paris et Le Havre, de l'autre côté sur l'Allemagne par Mulhouse et sur la Belgique par la Meuse. Comme entrepôt de transports économiques, Marseille n'aurait plus à redouter que la concurrence des ports du Danube, concurrence redoutable assurément, car le gouvernement autrichien améliore le cours de ce fleuve, et en même temps les Allemands du nord préparent un réseau de canaux entre Vienne, Dresde, Berlin et Francfort. Ne perdons pas de vue que les fleuves ont la puissance de détourner le trafic, au point que des marchandises parties de Paris à destination de la Mer-Noire ont pris la route d'Anvers et de Gibraltar, au lieu de passer par Marseille.

L'étude qu'il s'agit de faire ici se simplifie d'abord par l'examen d'une carte géologique. Au centre de notre pays se dresse un massif de terrains granitiques dont les cours d'eau ont tous une allure torrentielle. Cette région comprend une dizaine de départemens d'où les canaux sont exclus. Le seul usage que l'on puisse y faire des rivières est de les accommoder aux irrigations ou de leur faire produire de la force motrice. Tout au contraire de ce massif, qu'Élie de Beaumont appelait le « pôle d'ignorance de la France, » Paris, le pôle de la civilisation, est le centre indiqué par la nature d'où rayonnent les voies navigables, vers l'ouest par la Seine, vers le nord par l'Oise, à l'est par la Marne, au sud par le canal d'Orléans. Entre Paris et la Belgique, il n'y a pas de difficultés sérieuses, pas plus qu'entre Paris et l'Allemagne ou la Suisse, pourvu que l'on contourne les Vosges et le Jura. Vers l'ouest encore, nous possédons deux grands ports de commerce, Nantes et Bordeaux, par où nous arrivent les provenances du Nouveau-Monde. Nantes a pour débouché naturel la vallée de la Loire. Bordeaux, qui possède déjà la Garonne et le canal du Midi, peut être doté d'une seconde voie flu-

viale, car les collines de faible relief qui séparent le bassin de la Dordogne de ceux de la Charente et de la Vienne sont un obstacle facile à franchir. Au midi, la vallée de la Saône et celle du Rhône, qui lui fait suite, aboutissent à Lyon et à Marseille. Le Havre, Nantes et Bordeaux sur le littoral de l'Atlantique, Marseille dans la Méditerranée, puis à l'intérieur Paris, Lyon, les frontières d'Allemagne et de Belgique, telles sont les extrémités et les grandes étapes de notre navigation intérieure. La batellerie restera paralysée aussi longtemps qu'elle ne pourra, comme les compagnies de chemins de fer, aller de l'un à l'autre de ces foyers commerciaux sans arrêt ni transbordement.

La question ainsi posée, comment sera-t-elle résolue? Elle ne peut l'être que par une étude attentive de chaque fleuve, de ses crues, de sa pente, de son débit d'étiage, afin de savoir quel effet y produiront les divers procédés d'amélioration; puis, lorsqu'il s'agit de passer d'un bassin dans un autre, on doit examiner si le canal destiné à réunir ces deux bassins est susceptible de recevoir dans son bief de partage les grandes quantités d'eau qu'exige l'alimentation des écluses. Tels sont les problèmes techniques à résoudre. Avant tout, il importe d'évaluer les dépenses de travaux projetés, et de se rendre compte si elles ne sont pas supérieures aux intérêts engagés.

## II.

On a vu déjà que la ligne de Paris au Havre exige encore quelques travaux d'amélioration, afin d'arriver au mouillage de 3 mètres, qui convient à une voie de si grand trafic. Notons seulement que M. Krantz évalue à 23 millions la dépense à faire. De Paris en Belgique, trois chemins différens sont ouverts aux mariniers; tous trois s'embranchent sur l'Oise : l'un, par le canal de Saint-Quentin et l'Escaut, se prolonge jusqu'à Valenciennes et Mons, en desservant par de nombreuses dérivations les villes industrieuses de la Flandre, le second atteint Charleroi par la Sambre, le troisième aboutit à la Meuse près de Mézières. Le canal de Saint-Quentin, dont l'état est aujourd'hui satisfaisant, car il conserve tout le long une profondeur de $2^{m},20$, avec des écluses de dimension convenable, montre assez bien ce qu'est la fréquentation d'une bonne voie navigable. Le trafic s'y élève à 1,600,000 tonnes par kilomètre. Le canal de la Sambre, moins parfait et possédé par des concessionnaires qui prélèvent de lourds droits de péage, reçoit un trafic plus restreint, ainsi que le canal des Ardennes, dont le mouillage est trop réduit et les écluses trop petites. Ajoutons que les rivières que ces divers canaux réunissent, l'Oise, l'Aisne, l'Escaut, la

Sambre, se présentaient dans de bonnes conditions à l'état naturel; les ouvrages exécutés pour les assouplir à la navigation n'ont été ni coûteux ni difficiles, parce qu'elles ont des pentes modérées, et que l'écart entre l'étiage et les crues n'est jamais excessif.

La Marne et le canal de la Marne au Rhin établissent une communication fluviale continue entre Paris et Strasbourg; c'est la dernière des grandes œuvres de ce genre que l'on ait exécutée en France. Le trafic restreint qu'elle reçoit prouve assez que cette ligne est loin d'être parfaite. La Marne est en effet un cours d'eau capricieux, puisque le débit des hautes eaux est de cent à cent vingt fois plus considérable que celui de l'étiage. Ici se manifeste le tort que l'on a souvent eu d'entreprendre une canalisation sans un plan bien arrêté. Cette rivière avait de tout temps rendu de grands services pour l'approvisionnement de Paris: les ingénieurs eurent d'abord à en améliorer les passages les plus défectueux. Une fois commencés, les travaux se poursuivirent; tout compte fait, la Marne a coûté presque autant qu'un canal latéral sans que le résultat soit aussi satisfaisant à beaucoup près. On reproche de plus au canal de la Marne au Rhin de n'avoir qu'un mouillage de $1^{m},50$, ce qui ne suffit pas aux besoins actuels de la batellerie, en sorte que cette longue ligne de navigation, soumise d'ailleurs à la concurrence d'un chemin de fer parallèle, est loin d'avoir le trafic que sa situation géographique semblait lui prometttre.

Il y a peu de chose à dire des canaux de Briare, du Loing et d'Orléans, qui forment la jonction entre la Seine et la Loire, car, fussent-ils en meilleur état d'entretien, ils auraient encore l'inconvénient de déboucher dans la Loire, où la batellerie est réduite à l'impuissance par les défauts naturels de ce fleuve. Ils ne desservent donc que des intérêts locaux, et cependant le tonnage d'environ 300,000 tonnes qu'ils reçoivent prouve encore combien les canaux sont utiles dans cette partie de la France, au milieu d'un pays agricole dont les marchés de la capitale attirent toutes les productions. Aussi M. Krantz recommande-t-il avec raison l'ouverture d'un canal de ceinture qui contournerait Paris à 30 ou 40 lieues de distance dans la zone géologique de nature argileuse que M. Belgrand appelle la Champagne humide, et réunirait de Chauny à Orléans, par Reims, Vitry-le-Français, Troyes et Joigny, les canaux de Saint-Quentin, des Ardennes, de la Marne au Rhin et de Bourgogne. Une fois la Loire rendue navigable, cette nouvelle voie formerait l'un des tronçons de la ligne de Nantes à Strasbourg.

Passons dans le bassin de la Loire, qui nourrit, qu'on y fasse attention, un cinquième des habitans de la France. Par l'étendue de son cours, par sa situation géographique au cœur de notre pays, par

la surface qu'arrosent ses innombrables affluens, dont quelques-uns sont de grandes rivières, la Loire mériterait presque d'être mise au premier rang. L'embouchure de cette rivière occupe une position centrale sur les côtes européennes de l'Atlantique; c'est en quelque sorte un point d'atterrissage obligé pour les navires qui arrivent des divers ports du globe. Il s'y trouve une grande ville, Nantes, dont les chantiers de construction, les armemens, le commerce extérieur, ont acquis une importance considérable. La Loire serait déjà, si la nature l'avait permis, l'une des artères navigables les plus fréquentées. Par malheur, c'est le cours d'eau le moins propre peut-être à la navigation. Qu'on en juge par un seul fait : il existe des houillères dans le haut du bassin, et cependant la région comprise entre Saumur et Nantes s'alimente le plus souvent de charbons anglais parce que la batellerie est arrêtée par l'état des eaux plusieurs mois chaque année. La géologie explique aisément l'allure irrégulière de ce fleuve. Sur les 115,000 kilomètres carrés dont se compose la superficie du bassin, il y en a 45,000 (39 pour 100) en terrains imperméables, granits, porphyres et autres roches d'origine plutonique, sur lesquelles l'eau ruisselle après les pluies, tandis que dans le bassin de la Seine il n'y a que 19,000 kilomètres carrés sur 79,000 en terrains similaires (24 pour 100). Qu'une perturbation atmosphérique fasse tomber sur cette région imperméable une couche de pluie épaisse de 10 centimètres, — le fait s'est déjà presenté, — voilà tout de suite 3 ou 4 milliards de mètres cubes d'eau qui se précipitent dans le lit du fleuve, et, faute d'un écoulement suffisant, s'épanchent en inondations sur les deux rives.

La Loire présente encore l'inconvénient de trop fortes déclivités. A partir de Nantes, où la marée qui se fait sentir renverse le courant deux fois par jour, la pente augmente peu à peu jusque vers Orléans, où elle approche de 40 centimètres par kilomètre. Jusque-là les bateaux n'éprouveraient sous le rapport de la vitesse d'écoulement aucun obstacle sérieux tant pour la remonte que pour la descente; mais au-delà d'Orléans la pente augmente vite : au-dessus de Roanne, elle devient telle que la navigation est impossible. Ce n'est pas tout : les variations du débit sont excessives. Le lit dans lequel passent au Bec-d'Allier 9,000 mètres cubes par seconde en temps de crue ne reçoit plus en étiage que 30 mètres cubes, c'est-à-dire trois cents fois moins. Qu'en résulte-t-il? Dans le premier cas, les inondations ravagent la vallée; dans le second cas, le fleuve se réduit à un maigre filet d'eau qui serpente au milieu des sables. Enfin la Loire et ses affluens principaux ont le défaut de ronger leurs berges, auxquelles ils enlèvent, année moyenne, 2 millions de mètres cubes. Cette masse de sable voyage à petite vitesse

vers la mer, s'arrêtant tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, reprise plus tard par le courant jusqu'à ce qu'elle arrive à l'Océan, où elle s'engouffre. Si le fond du lit ne s'exhausse pas d'une façon durable, du moins il varie sans cesse; les passes navigables se déplacent, les bateaux trouvent un banc de sable à l'endroit où le chenal était ouvert quelques jours auparavant.

En somme, la Loire n'est pas navigable au-dessus d'Orléans, au-dessous elle l'est six mois de l'année tout au plus et encore avec de faibles chargemens. Le halage y est impossible à cause de la largeur du lit, comme le touage sur chaîne noyée, parce que les bancs de sable se déplacent. Les bateaux s'arrêtent la nuit et par les temps de brouillards à cause des sinuosités du chenal. Malgré tout, la batellerie subsiste encore entre Briare et le confluent de la Vienne; elle est fort active entre la Vienne et Nantes, preuve certaine qu'elle répond à des besoins auxquels le chemin de fer parallèle ne donne pas entière satisfaction. En amont de Briare, la navigation s'opère presque entièrement par le canal latéral.

Comment redresser un fleuve que la nature a doté de tant d'imperfections? On réussira tôt ou tard à le débarrasser des grèves qui l'encombrent en consolidant les berges dans la partie haute du bassin. Avec des barrages mobiles, on relèverait aussi le niveau d'étiage. Il resterait encore à combattre les crues, ce qui serait une entreprise bien autrement considérable. Ne serait-il pas préférable, tout au moins plus économique, de créer un canal latéral d'Orléans à Angers? On a objecté que ce canal ne desservirait que l'un des côtés de la vallée, que l'autre rive n'en profiterait pas, et qu'au surplus les travaux à exécuter, en particulier les ponts-aqueducs sur le fleuve ou ses affluens, seraient fort dispendieux. D'après M. Krantz, la Loire doit être abandonnée à elle-même au-dessus de la Maine; c'est en dehors de la vallée qu'il faut creuser les voies navigables qui remplaceront ce cours d'eau trop rebelle. Cet ingénieur trace donc sur la carte un canal d'Orléans à Vendôme; puis il propose de canaliser le Loir, rivière tranquille dont le débit et la pente sont modérés : cette voie nouvelle, après avoir croisé la Sarthe et la Mayenne, débouche par la Vilaine dans le canal de Nantes à Brest. Ainsi s'ouvrirait d'Orléans à Redon, presqu'en ligne droite, un canal de 358 kilomètres de long qui traverserait une région agricole, exporterait à bas prix les produits du sol et rapporterait en échange les engrais dont ce pays a besoin. Un embranchement de Château-du-Loir à Tours desservirait cette dernière ville, dont les relations commerciales sont trop importantes pour être négligées.

Si la rive droite de la Loire est agricole, la rive gauche au con-

traire est industrielle; elle possède de la houille et du minerai, des manufactures, des forges bien outillées. C'est dans le quadrilatère compris entre Montluçon, Châteauroux, Decize et Briare que sont concentrés ces élémens de richesse, auxquels les transports économiques sont indispensables. On se plaît à dire que Montluçon deviendra le Manchester du centre de la France : pour que Nantes en soit en même temps le Liverpool, il est nécessaire qu'une voie fluviale unisse ces deux points extrêmes. Jusqu'à présent, la région dont il s'agit ici ne possède que le canal du Berry, qui se compose d'un tronc commun entre Montluçon et Saint-Amand, et de deux branches aboutissant en Loire, l'une près de Nevers et l'autre, par la vallée du Cher, auprès de Tours. C'est, comme tant d'autres, un vieux projet du XVIII^e^ siècle exécuté seulement sous la restauration et la monarchie de juillet. On avait alors peu d'expérience des canaux artificiels, on savait que l'Angleterre en avait construit à petite section dont elle tirait beaucoup de profit. Le canal du Berry fut creusé de 1822 à 1841 avec des écluses qui n'ont pas plus de $2^m,70$ de large et un mouillage de $1^m,20$; aussi n'a-t-il coûté que 83,000 francs au kilomètre, ce qui est moitié de la dépense ordinaire. L'alimentation en avait été mal calculée dès l'origine, paraît-il, car il s'y produit encore des chômages prolongés par manque d'eau, bien que de nouveaux réservoirs aient été construits en ces dernières années. Néanmoins le fret s'y maintient au-dessous du prix habituel des meilleurs canaux connus, parce que l'exploitation en est patriarcale en quelque sorte. Pour 1,200 ou 1,500 francs, un marinier achète un bateau avec ses agrès, et s'y établit avec sa femme et ses enfans; un âne en est le principal moteur, mais chacun s'attache à son tour sur la corde de halage pour aider la pauvre bête. Ce modeste équipage parcourt à peu près 16 kilomètres par jour. Le soir venu, on dételle l'âne, qui rentre dans le bateau en compagnie de ses maîtres et de quelques animaux de basse-cour, après avoir prélevé sa nourriture où il a pu, sur les francs-bords du canal ou dans les champs d'alentour. Le bateau porte environ 50 tonnes et marche presque toujours à pleine charge. Voilà de l'industrie économique, puisque le prix du transport ne dépasse pas 1 centime 1/2 par tonne et par kilomètre. Aussi cette industrie primitive lutte-t-elle avec succès contre les chemins de fer malgré la supériorité que sembleraient donner à ceux-ci leur admirable outillage, chef-d'œuvre de la grande industrie, et leur personnel bien discipliné.

Ce qui manque le plus au canal du Berry, c'est une alimentation suffisante qui permette de supprimer ou tout au moins de réduire les chômages. Cela fait, on devra l'approfondir et l'élargir aux di-

mensions ordinaires des autres canaux, non pas tant pour abaisser le prix du fret, qui ne peut plus guère être réduit, que pour augmenter la capacité de transport, car l'encombrement est à craindre. Puis il faudra songer à lui ouvrir des débouchés plus avantageux, surtout dans la direction de l'ouest. M. Krantz fait observer que, sur la limite où les terrains granitiques du massif central atteignent les terrains sédimentaires qui leur font suite, il existe une zone riche en eau, de profil peu accidenté; il y marque un canal qui part de Saint-Amand, coupe les vallées de l'Indre, de la Creuse, de la Vienne, dessert Châteauroux, Châtellerault, et vient aboutir en Loire à Chalonnes, dans la partie du fleuve que la nature a faite navigable. Ce canal, de 330 kilomètres de long, irait presqu'en ligne droite de Saint-Amand à Nantes, comme celui de la rive droite irait d'Orléans à Redon. Ce serait la voie directe qui mettrait le groupe industriel de Montluçon en communication avec la mer.

Il ne faut parler que pour mémoire des autres grandes lignes du bassin de la Loire : elles sont d'un intérêt moins pressant; M. Krantz lui-même, après les avoir étudiées, se garde d'en recommander l'exécution immédiate. L'une se dirige au nord sur Rennes et la baie du Mont-Saint-Michel; une autre sur Caen, par la Mayenne et l'Orne. Dans la partie haute du bassin, le canal de Roanne à Saint-Rambert, outre qu'il assainirait la plaine du Forez, ouvrirait un débouché nouveau pour les houillères de Saint-Étienne. Au sud, un embranchement de Châtellerault à Poitiers et Angoulême, prolongé jusqu'à la Dordogne par les vallées de la Drosne et de l'Isle, relierait Bordeaux au réseau du nord. Toutefois il est à craindre que l'on ne rencontre sur ce parcours des difficultés sérieuses d'alimentation pour les biefs de partage. Ceci nous amène dans le bassin de la Garonne, dont Bordeaux est le centre commercial. Plutôt agricole qu'industriel, les chemins de fer lui suffisent à peu près jusqu'à ce jour, d'autant plus que les cours d'eau y ont de fortes pentes, des débits irréguliers, des crues soudaines et violentes, toutes conditions défavorables à la batellerie. Les travaux exécutés sur l'Isle, le Lot, le Tarn, malgré de grosses dépenses, n'ont fait de ces rivières que de médiocres voies navigables. Étudions, pour servir d'exemple, le régime du Lot, l'un des principaux affluens de la Garonne. Le Lot prend naissance au mont Lozère, dans les Cévennes, à l'altitude de 1,200 mètres; après avoir coulé d'abord, sur près de moitié de sa longueur totale, au milieu de terrains primitifs naturellement imperméables et très inclinés, il coupe des terrains jurassiques et crétacés où le volume des eaux ne s'accroît plus guère, puis il achève son cours au travers de larges plaines d'alluvions perméables. Ces conditions géologiques disent assez ce que doit être l'allure

habituelle de la rivière. Dans le haut, c'est un torrent avec 7 mètres de pente moyenne par kilomètre et des crues qui centuplent le débit d'étiage. Au milieu, l'effet des hautes eaux s'aggrave par cette circonstance que le lit est fort encaissé; elles atteignent quelquefois une hauteur de 10 à 15 mètres. Dans le bas, la vallée s'élargit, la pente est plus douce; mais les crues sont encore formidables. Cependant le Lot arrose des départemens riches en vins, en céréales et en produits forestiers : il touche presque les mines de houille de l'Aveyron; à Capdenac, il croise des chemins de fer qui rayonnent dans tous les sens. A vrai dire, la contrée que traverse cette rivière est si fertile que l'on a songé de tout temps à y créer une bonne voie navigable. Les Anglais, maîtres du Quercy au XIII[e] siècle, s'en étaient occupés. Un peu plus tard, les états provinciaux firent construire des barrages que les guerres de religion empêchèrent de terminer. Colbert donna l'ordre d'établir entre Cahors et la Garonne vingt-quatre écluses qui maintenaient les eaux à un niveau dont la batellerie de l'ancien temps se pouvait contenter. Enfin de 1835 à l'époque présente, on a dépensé sur le Lot de 16 à 17 millions sans obtenir autre chose qu'une mauvaise voie dont le trafic insignifiant décroît chaque année; le prix du fret n'y est pas inférieur aux tarifs des chemins de fer. Tel est le résultat de grosses dépenses sur un cours d'eau que la nature avait fait rebelle aux améliorations.

Ceci est l'histoire de tous les affluens de la Garonne ou de la Dordogne. Ces deux cours d'eau, de même que les rivières qu'ils reçoivent, ne s'ouvrent à la batellerie que dans la partie inférieure de leur course, lorsque, sortis des terrains primitifs, ils coulent dans les belles plaines alluvionnaires de la Guyenne, dont la fertilité est proverbiale. Les canaliser plus haut serait une entreprise onéreuse et, qui plus est, inutile, parce que les montagnes où ces cours d'eau ont leurs sources, monts d'Auvergne, Cévennes ou Pyrénées, forment presque partout une barrière infranchissable. Toutefois cette chaîne continue dont le bassin de la Garonne est entouré s'abaisse en quelques points, notamment vers l'orient; Riquet y a fait passer le canal du Midi, grâce auquel les bateaux franchissent maintenant le faîte séparatif de l'Océan et de la Méditerranée. Cette œuvre, admirable pour l'époque à laquelle elle fut conçue et exécutée, ne suffisait pas, la Garonne n'ayant elle-même qu'un mouillage trop irrégulier. Aussi prit-on, il y a quarante ans, le sage parti de creuser un canal latéral entre Castets et Toulouse. Par malheur, cette ligne d'eau continue, que quelques travaux peu coûteux suffiraient à rendre parfaite entre Bordeaux et Cette, est devenue stérile. La compagnie des chemins de fer du Midi, qui en a obtenu la

concession, y maintient des tarifs prohibitifs. En Angleterre, la fusion des chemins de fer et des canaux est un mal fréquent, que le parlement s'est décidé trop tard à combattre. En France, il n'y en a qu'un exemple; c'est celui-là : il suffit pour prouver que la concurrence des canaux est utile, et que, loin de renoncer à en créer de nouveaux ou à maintenir en bon état ceux qui existent, il est nécessaire au contraire d'en établir partout où la nature du sol s'y prête, partout où les courans commerciaux en réclament.

Si, dans le bassin de la Garonne, les rivières doivent s'employer en chutes d'eau et en irrigations plutôt qu'en voies navigables, à plus forte raison semble-t-il en être de même dans le petit bassin de l'Adour, dont les pentes sont encore plus rapides et les montagnes plus élevées. En effet, l'Adour, la Midouze, les gaves, ne desservent qu'un trafic restreint et cessent d'être navigables à peu de distance de leur embouchure. Pourtant de Bayonne à Bordeaux s'étendent les vastes plaines des Landes, abondantes en richesses naturelles, dépourvues néanmoins de toute industrie, parce que les moyens de transport leur manquent absolument. Faute d'écoulement, les eaux pluviales restent stagnantes, rendent le sol stérile, empoisonnent l'air. Faute de matériaux durs, il est impossible de construire des chemins empierrés. La partie des Landes que traverse le chemin de fer s'est enrichie dès que les habitans ont pu exporter les produits de leurs forêts; au contraire la zone comprise entre le chemin de fer et la mer est toujours pauvre et insalubre, c'est ce que l'on appelle *le Maransin*. Au commencement de ce siècle, cette contrée était menacée encore par un autre fléau, par l'invasion des dunes de sable que le vent d'ouest poussait sans cesse vers l'intérieur des terres. Brémontier fit voir qu'on réussit à les fixer en y plantant des forêts de pins. Maintenant il faudrait assainir le pays et y créer des voies de communication. Un canal de navigation servirait à ce double usage. Aux États-Unis, les canaux ou les chemins de fer ont souvent précédé les émigrans dans les territoires riches que l'on voulait mettre en valeur : c'est précisément ce qu'il s'agirait de faire pour les Landes; mais la dépense présumée de cette entreprise n'est pas inférieure à 32 millions. Est-ce bien le moment de se livrer à de pareils travaux?

Nous arrivons au bassin du Rhône. Pour bien comprendre quel intérêt y présentent les voies navigables, il faut se rappeler que ce fleuve est le seul grand cours d'eau que reçoive la Méditerranée. Les fleuves de l'Italie ont une faible longueur, des allures torrentielles, et ne desservent même pas utilement la zone étroite comprise entre les Apennins et la mer. L'Espagne n'a que l'Èbre, qui s'arrête aux Pyrénées. Les rivières de la Grèce, dont les noms évoquent tant

de souvenirs, ne sont pas capables de porter bateaux. Seul, le Rhône pénètre à l'intérieur des terres avec la Saône, qui en est le véritable prolongement géographique; par les canaux qui lui font suite, il reçoit les productions de la Suisse, de la Belgique, de l'Allemagne occidentale. Près de son embouchure s'ouvre le principal port de la Méditerranée. Nulle part la navigation intérieure ne rencontrerait un ensemble de conditions plus favorables, si ce fleuve fougueux n'offrait lui-même entre Lyon et Arles des obstacles que la batellerie a peine à surmonter. Suivons de sa source à son embouchure ce long cours d'eau, qui descend presque en droite ligne des monts Faucilles à la Méditerranée.

La Saône prend naissance dans les Vosges; sur une longueur de 100 kilomètres et plus, ce n'est d'abord qu'une petite rivière à pente rapide, sujette à des crues violentes avec un débit d'étiage qui se réduit presqu'à rien. A Port-sur-Saône, où elle commence à porter bateaux, la pente n'est plus que de 26 centimètres par kilomètre; un peu plus bas, le Doubs lui verse un volume d'eau considérable; elle reçoit à gauche le canal du Rhône au Rhin, à droite le canal de Bourgogne et le canal du Centre; puis la pente kilométrique s'atténue encore au point de ne plus être que de 4 centimètres : la Saône en cette partie de son cours ressemble à un lac plutôt qu'à une rivière. A peu de distance de Lyon, la vitesse s'accroît un peu, et enfin cette belle rivière rejoint le Rhône, qui, tout au contraire de son paisible affluent, descend de la frontière suisse à Lyon dans un lit rapide et encombré de rochers. Bien que le débit des crues soit encore trop considérable, la Saône est de ces rivières que l'on rend navigables à peu de frais. Les ouvrages exécutés dans cette intention consistent en barrages mobiles avec écluses qui y ont aussi bien réussi que sur la Seine et l'Yonne. Les ingénieurs ont en vue d'obtenir un mouillage de 2 mètres, de Port-sur-Saône à Lyon, même par les basses eaux; ils y arriveront assurément. L'importance de la batellerie justifie les dépenses faites pour cet objet; en effet au-dessous de Saint-Jean-de-Losne, où débouche le canal de Bourgogne, le trafic s'élève déjà à près de 400,000 tonnes kilométriques, quoique les bateaux aient encore quelques passages difficiles à franchir. Entre Chalon et Lyon, le taux du fret varie de 1 1/2 à 2 centimes par kilomètre; il y était de 6 centimes avant la construction des chemins de fer. La comparaison de ces chiffres ne démontre-t-elle pas mieux que tout raisonnement de quel profit la concurrence des moyens de transport est pour le consommateur?

En aval de Lyon, la situation change. D'abord la pente s'élève à 55 centimètres; le débit d'étiage se soutient assez bien, car il n'est pas inférieur à 200 mètres cubes, mais le débit des crues qui atteint

7,000 mètres dans le haut est du double auprès d'Arles. En outre le fleuve coule dans un lit de graviers tellement mobiles que l'échouage d'un bateau suffit quelquefois à déplacer le chenal navigable sur une grande longueur. Puis il y a pour le moins trois mois de chaque année pendant lesquels la navigation s'arrête tout à fait à cause des brouillards ou des glaces, des basses eaux ou des crues. En résumé, trop de vitesse, un lit mobile, un débit fort inégal, des chômages fréquens, voilà ce que le Rhône est pour les mariniers. L'art des ingénieurs semble être impuissant contre de telles imperfections. « Dans ces conditions, comme le remarque avec sagacité M. Krantz, on a affaire non plus à un seul, mais à plusieurs cours d'eau qui se succèdent dans le même emplacement avec des vitesses et des volumes différens. Les dispositions qui conviennent à l'un des états du fleuve conviennent rarement aux autres; ce que les uns avaient respecté, les autres le détruisent ou ont tendance à le détruire. » L'administration des travaux publics a néanmoins dépensé beaucoup de millions sur le Rhône, d'abord pour défendre les berges contre les érosions et protéger les villes riveraines contre les inondations, ensuite, surtout depuis 1860, pour améliorer la voie navigable. On n'a pas osé toutefois y construire les barrages mobiles, qui rendent tant de services sur les rivières du nord. Le but que l'on se propose est d'établir un mouillage de $1^{m},60$ qui ne donnerait pourtant qu'un tirant d'eau utile de $1^{m},20$ pour les bateaux à cause de la vitesse du courant. Malgré tant d'obstacles, le Rhône transporte encore 300,000 tonnes kilométriques, dont les deux tiers en descente; avant les chemins de fer, le trafic était double. Le prix du fret est fort élevé, surtout à la remonte. La navigation ne s'opère qu'avec des bateaux longs et plats que mènent des mariniers habitués de longue date aux difficultés de ce voyage. Il est même permis de s'étonner que le fleuve soit encore si fréquenté; on ne peut se l'expliquer que par l'insuffisance trop connue du chemin de fer parallèle.

A partir d'Arles, la situation s'améliore beaucoup; c'est le Rhône maritime avec une pente insensible et un débit d'étiage bien soutenu. Le mouillage naturel dépasse 2 mètres. Aussi les navires de mer y pénètrent-ils. Plus près de l'embouchure, le courant fluvial disparaît presque, tant le lit est large, et la profondeur varie de 6 à 9 mètres. Seulement le Rhône, dont les eaux troubles sont très chargées d'alluvions, apporte chaque année à la mer des millions de mètres cubes de détritus qui se déposent sur le littoral en formant une barre que les navires calant 3 mètres ne peuvent plus franchir. Que faire pour ouvrir un chenal à travers cette barre? Il y a vingt-cinq ans, M. Surrel proposa de fermer les bras secondaires

afin de concentrer le courant dans le bras principal, et d'endiguer celui-ci afin d'y accroître la vitesse de l'eau. C'est, on le voit, la solution admise plus tard sur les fleuves qui débouchent dans une mer à marée, sur la Seine, sur la Loire, sur la Gironde. Ces travaux s'exécutèrent; ils n'eurent d'autre résultat que de déplacer la barre, qui s'avançait peu à peu vers la mer à mesure que les digues se prolongeaient, en se maintenant toujours à la même profondeur ou à peu près. Tout au plus le mouillage augmentait-il après les grandes crues, qui opéraient une sorte de chasse dans ces bancs mobiles. Enfin, le remède étant décidément inefficace, on résolut d'ouvrir un canal latéral entre la tour Saint-Louis, à 8 kilomètres au-dessus de la barre, et la rade de Fos. Ce canal, dont la longueur n'est que de 4 kilomètres, aboutit dans un golfe tranquille où les atterrissemens ne sont pas à redouter. Destiné à recevoir des navires de gros tonnage, il a d'ailleurs des dimensions tout autres que nos canaux intérieurs. Ajoutons seulement que cette entreprise, peu considérable en elle-même, s'est vue ralentie par l'insalubrité du pays. Au milieu des marais infects et des terres incultes de la Camargue, les ouvriers étaient victimes des fièvres paludéennes, ce qui prouve une fois de plus que les ingénieurs ont souvent à tenir compte dans leurs projets de difficultés fort étrangères à leurs préoccupations habituelles. Le canal Saint-Louis méritait d'être cité dans cette étude, non-seulement parce qu'il ouvre à peu de frais le Rhône maritime à la grande navigation, mais surtout parce que c'est une solution particulière du problème très complexe de l'amélioration des embouchures, solution qui n'est pas nouvelle au surplus : les anciens l'avaient appliquée à Alexandrie, ville fondée en dehors du delta et reliée au Nil par un canal. De même à l'embouchure du Tibre, le port d'Ostie étant envahi par les sables, l'empereur Claude en avait creusé un autre qu'une dérivation faisait communiquer avec le fleuve; mais ce nouveau port et sa dérivation s'ensablèrent aussi par la suite des siècles. Enfin, à l'embouchure même du Rhône, cent trois ans avant Jésus-Christ, Marius avait fait creuser par ses soldats un canal allant d'Arles au golfe de Fos; peut-être fut-ce la cause déterminante de la grande prospérité de cette ville, qui devint ainsi et resta jusqu'au XII^e^ siècle le principal port des côtes de Provence. A son tour, le canal de Marius fut comblé par les dépôts du fleuve, soit peu à peu, soit tout d'une fois par quelque grande crue. Vauban d'abord et Bélidor ensuite, deux grandes autorités en matière de travaux publics, avaient déclaré que les embouchures du Rhône étaient incorrigibles et conseillé de rouvrir le canal de Marius. En 1802 en effet, le gouvernement commença le canal d'Arles à Bouc, dont les événemens interrompirent

l'exécution, et qui ne fut achevé que trente ans plus tard. Alors les circonstances avaient changé; la navigation à vapeur, dont on voyait les débuts, ne pouvait se contenter des écluses de l'ancien modèle. A peine achevé, le canal d'Arles à Bouc s'est trouvé insuffisant, si bien qu'il a fallu le doubler par le canal Saint-Louis. Cet interminable récit des travaux exécutés aux bouches du Rhône depuis vingt siècles inspirera peut-être quelques doutes sur l'avenir de la navigation artificielle. Pourquoi, se dira-t-on, se mettre en frais de travaux si coûteux, puisque l'œuvre de la veille est à recommencer le lendemain dans d'autres conditions? Il y en a bien d'autres exemples en France, témoin nos divers canaux intérieurs dont on ne trouve plus les écluses assez larges ni le mouillage assez élevé, et que l'on parle déjà de remanier de fond en comble. Il ne faudrait pas cependant se laisser arrêter par cette objection. Lorsqu'une œuvre nouvelle présente une utilité certaine, par exemple lorsqu'un canal est assuré d'un trafic considérable, les bénéfices que le commerce en retire sont en général assez importans pour que le coût de premier établissement soit en quelque sorte amorti avant que des travaux plus perfectionnés deviennent nécessaires.

Ainsi, pour en revenir à la navigation actuelle du bassin du Rhône, on peut résumer ce qui précède en disant que les bateaux trouveront prochainement dans la Saône, depuis le débouché des canaux qu'elle reçoit dans le haut de son cours jusqu'au confluent de Lyon, la profondeur de 2 mètres avec des écluses de dimensions au moins égales à celles des meilleures voies navigables, — que d'Arles à Bouc, par le canal Saint-Louis, les navires de mer circuleront avec la même facilité, par conséquent pourront échanger leurs chargemens avec les bateaux de rivière, mais que d'Arles à Lyon le fleuve reste indomptable, et qu'en raison de la faiblesse du tirant d'eau et des autres obstacles naturels cette portion du Rhône ne recevra jamais les péniches de gros tonnage au moyen desquelles la batellerie lutte avec succès contre les chemins de fer. En outre les lourds bateaux de rivière, plats et non pontés, que l'on ne se hasarderait pas à lancer en pleine mer même pour une courte traversée, ne peuvent dépasser le Rhône maritime. Qu'un chargement soit expédié de Paris à Marseille par eau, il faut nécessairement le transborder d'abord à Lyon sur les bateaux du Rhône, puis une seconde fois à Saint-Louis sur un navire de mer. De telles solutions de continuité nuisent à la vitesse et au bon marché; elles réduisent dans une proportion difficile à évaluer en chiffres la puissance économique de cette grande artère. Marseille y perd beaucoup assurément; mais, ajoute M. Krantz, notre réseau de navigation intérieure n'y perd guère moins.

Creuser un canal de Bouc à Marseille sera au fond une petite affaire dès que de grands intérêts le réclameront. Ce canal, que M. Krantz trace le long du littoral en le maintenant à 3 mètres au plus au-dessus du niveau de la mer, puiserait dans la Méditerranée au moyen de pompes à vapeur son eau d'alimentation. La dépense n'en serait, paraît-il, que d'une dizaine de millions. Au contraire le canal latéral au Rhône, qu'il faudrait ouvrir entre Lyon et Arles, faute de pouvoir améliorer le fleuve, est une œuvre considérable. Il y a longtemps déjà que les ingénieurs s'en sont occupés. Un projet entre autres, dressé sous la restauration par M. Cavenne avec un soin minutieux, avait reçu l'approbation du conseil général des ponts et chaussées. Ce canal devait suivre la rive gauche, desservir les villes de Vienne, Valence, Montélimart, Avignon, et rejoindre le port de Bouc après un parcours de 318 kilomètres; la chute de 150 mètres était rachetée par 58 écluses. Maintenant les conditions sont changées; la rive gauche possède un chemin de fer qui lui suffit, car la population est surtout agricole. La rive droite est au contraire plus industrielle. Les usines de Rive-de-Gier, d'Annonay, de La Voulte, du Pouzin, les mines de Privas, les fours à chaux du Theil, réclament des transports à bon marché. Les montagnes de l'Ardèche, qui descendent jusqu'au Rhône, semblent ne laisser le long du fleuve aucune place pour un canal; à cela, on répond que les terrassemens et les souterrains sont devenus des ouvrages d'une exécution facile et rapide depuis que l'on a construit tant de chemins de fer. De ce côté, les affluens sont de simples ruisseaux; sur l'autre rive, ce sont de puissans cours d'eau que l'on ne franchirait que par des ponts-aqueducs de dimensions considérables. Il y a de plus à considérer qu'un canal établi sur la rive droite fournirait de l'eau en abondance aux environs de Nîmes pour les irrigations, aux usines de toute cette région industrieuse, qui transformeraient les chutes en force motrice. Ce Rhône artificiel, roulant paisiblement ses eaux à 20 ou 30 mètres au-dessus de l'autre, servirait aux transports, alimenterait les industries les plus diverses et livrerait à l'agriculture vers son extrémité inférieure les eaux qu'il aurait en excès. Voilà bien des motifs pour mettre ce canal latéral au premier rang des œuvres utiles; mais quel en serait le coût? M. Krantz n'ose l'évaluer à moins de 300,000 francs par kilomètre, soit le double à peu près du prix de revient d'un canal ordinaire. Ce serait donc une dépense totale d'à peu près 90 millions. Qui l'entreprendra? L'état, les départemens riverains ou une compagnie concessionnaire? Ce ne serait pas trop du concours de tous les intéressés pour une œuvre de cette importance. Que l'on suppose encore les travaux d'amélioration achevés sur la Saône, l'Yonne et la Seine, le

canal de Bourgogne approfondi au mouillage de 2 mètres que demande la batellerie, il existerait alors de Marseille à Paris et au Havre, de la Méditerranée à la Manche, une voie fluviale d'un parcours rapide et régulier, d'une capacité que les chemins de fer, encombrés par les trains de voyageurs, n'atteindront jamais.

L'industrie des transports n'aurait plus à craindre les crises périodiques qu'engendrent à certaines époques l'arrivage des blés à Marseille et l'abondance des produits vinicoles dans le midi, crises qui suscitent une gêne universelle, comme on le vit pendant le deuxième semestre de 1871. Est-ce à dire cependant que les compagnies de chemins de fer, dont la prospérité ne saurait être compromise sans inconvénient, se verraient enlever une forte part de leurs bénéfices par la concurrence des voies navigables? C'est invraisemblable : ces compagnies y perdraient sans doute le trafic encombrant auquel elles ne peuvent suffire en ce moment; elles y gagneraient, — tel est du moins l'avis de M. Krantz, — par l'accroissement de leur clientèle en voyageurs et en marchandises de valeur, sur lesquels elles prélèvent des taxes élevées. On a déjà montré par un exemple quelle est, dans l'industrie des transports, la puissance de détournement des voies navigables. Voici d'autres chiffres qui en rendent encore témoignage. Le fret par navire à vapeur est de 25 à 30 francs la tonne entre Marseille et l'Angleterre par le détroit de Gibraltar; il ne peut descendre au-dessous de 40 francs par chemin de fer entre Marseille et Le Havre : aussi le trafic de transit à travers la France est-il insignifiant, tandis qu'un bateau bondé d'un plein chargement à Marseille pour Le Havre, s'il pouvait accomplir ce trajet sans arrêt ni transbordement, aurait, suivant toute apparence, le double avantage de la vitesse et du bon marché sur la navigation maritime. Ce serait alors que notre beau port de la Méditerranée deviendrait réellement l'entrepôt de l'Europe occidentale.

Le bassin du Rhône communique avec la Loire par le canal du Centre, avec la Seine par le canal de Bourgogne, et ces canaux deviendront à peu de frais, par l'accroissement du mouillage, l'élargissement des écluses et quelques créations de nouveaux réservoirs d'alimentation, aussi parfaits que l'exige l'industrie actuelle des transports. Il communique encore avec l'Alsace par le canal du Rhône au Rhin, œuvre de nos ingénieurs, dont il ne nous reste plus qu'un tronçon. Il lui manquait d'être prolongé au nord vers la Flandre et la Belgique; une loi votée en 1874 vient de combler cette lacune en décrétant l'ouverture d'un canal parallèle à la nouvelle frontière entre la Saône, la Moselle et la Meurthe. Cette nouvelle voie part de Port-sur-Saône, s'élève au moyen d'écluses sur le faîte

très déprimé des monts Faucilles, descend dans la vallée de la Moselle, se rattache à Épinal et à Nancy par des embranchemens, emprunte de Toul à Troussey le canal de la Marne au Rhin, et se continue enfin par la Meuse canalisée jusqu'à la frontière de Belgique. La longueur en est de 500 kilomètres et le devis de 65 millions; c'est donc comme étendue et comme dépense une œuvre supérieure à toute entreprise de cette nature que l'on ait conçue depuis trente ans et plus. En réalité, il s'agit surtout en cette affaire de réparer les désastreux effets des traités de 1871, qui ont mutilé notre territoire. Les forges de la Basse-Moselle avaient pris un tel développement en quelques années, qu'elles fournissaient la cinquième partie de ce que la France produit de fer et de fonte; elles sont devenues prussiennes : d'autres hauts-fourneaux se créeront dans le haut du bassin de la Moselle dès que des voies de transport perfectionnées en faciliteront l'accès. De même les salines de Saint-Nicolas remplaceront celles de Dieuze, si des canaux leur amènent le combustible et permettent d'exporter leurs productions. Le bassin houiller de Saarbruck appartient tout entier à l'Allemagne; l'exploitation en est au surplus trop irrégulière pour que le commerce s'en contente; il faut amener à bas prix les charbons du nord. Enfin les établissemens industriels de l'Alsace se reconstituent pour nous sur le versant occidental des Vosges, et réclament des transports économiques. La nouvelle artère navigable aura donc une clientèle locale de grande importance, en outre du transit des marchandises entre le nord et le midi de la France. Appuyée sûr les places fortes de Belfort, Épinal, Toul, Verdun, Mézières, elle servira même de ligne de défense en cas d'une autre guerre d'invasion.

## III.

Il existe, on l'a vu, des types d'écluse fort dissemblables sur nos divers canaux ou sur nos rivières canalisées. Sans compter le canal du Berry, dont les dimensions ont été réduites avec intention, par mesure d'économie, les écluses varient en largeur de $4^m,20$ à 6 mètres suivant les voies navigables, de 20 à 50 mètres en longueur. Le mouillage n'est pas plus constant; il atteint 2 mètres sur quelques lignes et s'abaisse ailleurs au-dessous de $1^m,50$. Les grands bateaux, dont l'usage serait économique, ne peuvent circuler partout. La question est d'une haute importance. Dans un canal dont la profondeur est de $1^m,60$, un bateau s'enfonce de 40 centimètres à vide, de $1^m,40$ avec plein chargement; l'enfoncement utile est donc de 1 mètre. Si la profondeur est de 2 mètres, l'en-

foncement total peut atteindre 1m,80 sans que le tirant d'eau à vide s'accroisse sensiblement, c'est-à-dire que le mouillage de 2 mètres permet d'augmenter le chargement de 35 pour 100 environ sans que le marinier ait à payer en plus autre chose qu'un léger surcroît de frais de traction. Toutefois on ne peut agrandir d'une façon démesurée les dimensions des canaux; il en résulterait de trop fortes dépenses d'établissement ou des difficultés d'alimentation. Tout considéré, M. Krantz propose d'adopter partout le type des bons canaux du nord, soit 5m,20 sur 40 mètres au moins pour les écluses et 2 mètres pour le mouillage. Dans ces conditions, qui permettent à la batellerie d'employer des péniches ayant une capacité utile de 250 à 300 tonnes, les transports se font avec économie, l'expérience le prouve. Cependant sur les rivières un peu larges, où la place et l'alimentation ne font jamais défaut, il est bon de doubler, lorsqu'on le peut sans trop de frais, les dimensions des écluses, en sorte que plusieurs bateaux les franchissent en même temps.

Il faut de nouveaux réservoirs sur les canaux à point de partage afin de mieux assurer l'alimentation, par quoi l'on évitera les chômages prolongés, qui, dans la situation actuelle, arrêtent parfois la batellerie pendant des mois entiers. Il convient d'établir des ports partout où le commerce en réclame, de les relier aux gares des chemins de fer en vue de favoriser les transports mixtes à bas prix, de les garnir d'un outillage perfectionné qui permette une prompte manutention des marchandises. Le halage, abandonné presque partout à l'industrie privée, se fait tantôt par des chevaux, tantôt à bras d'hommes, sans que le marinier soit toujours certain de trouver à un prix raisonnable le moteur dont il a besoin : il est indispensable de l'organiser. Telles sont les principales améliorations que réclament les voies navigables que nous possédons déjà; tant pour les canaux que pour les rivières canalisées, M. Krantz en évalue la dépense à 151 millions sur l'ensemble du réseau.

En ce qui concerne les voies nouvelles dont l'objet est de compléter les grandes artères de la navigation, on peut tout au moins en dresser ainsi qu'il suit le devis approximatif. Laissant de côté la ligne de la Saône à la Meuse, que les départemens de l'est, réunis en syndicat, subventionnent par une combinaison financière dont il sera question tout à l'heure, M. Krantz montre que le bassin de la Seine réclame une somme de 54 millions, tant pour ouvrir un canal de grande ceinture autour de Paris que pour donner à la Seine un mouillage de 3 mètres entre Paris et Rouen. Il y a 101 millions à dépenser dans le bassin de la Loire pour les deux lignes principales d'Orléans à Redon avec embranchement sur Tours, et de

Saint-Amand à Chalonnes, — 95 millions dans le bassin du Rhône pour les canaux projetés de Lyon à Arles et de Bouc à Marseille. M. Krantz destine encore une trentaine de millions au réseau navigable, d'une utilité moins apparente, dont il voudrait doter les landes de Gascogne, entre Bordeaux et Bayonne. Il s'agit donc en somme de 285 millions pour ces voies nouvelles, soit 436 millions pour l'ensemble.

Ce n'est pas tout: des travaux moins urgens, au nombre desquels figure la ligne de la Loire à la Garonne, réclameront bientôt un autre demi-milliard, sans compter les incertitudes habituelles des devis, sans faire la part non plus des entreprises en cours d'exécution, qui absorberont au moins les crédits ordinaires du budget pendant plusieurs années. Cependant, en comparaison des 8 ou 10 milliards que notre pays a consacrés à l'établissement des chemins de fer depuis une trentaine d'années, ces prévisions de dépenses n'ont rien d'effrayant. Il y a seulement cette différence, que les chemins de fer ont eu le concours de l'industrie privée; ils ont fait l'objet de concessions à des compagnies que le gouvernement aide de ses subventions ou soutient de son crédit. L'habitude en est si bien prise qu'il se trouve toujours des concessionnaires, même pour les lignes dont le succès financier est le moins certain. Il existe en faveur des *railways*, de la part des capitalistes, un engouement que la prospérité des principales compagnies explique sans le justifier, tandis que les canaux n'inspirent que du dédain ou de la défiance. Il y a bien quelques canaux de concédés, le canal de Beaucaire, celui de la Sambre à l'Oise, d'autres encore d'un moindre développement; ce sont des entreprises restreintes, en général peu florissantes. Au surplus, si l'on veut demander surtout aux voies navigables de modérer les tarifs des chemins de fer par une sage concurrence, ne serait-ce pas imprudent d'en abandonner la propriété à des compagnies qui peuvent se coaliser avec leurs rivales plutôt que de leur faire la guerre? Les chemins de fer concédés subsistent en France sous un régime mixte qui n'est ni la liberté du commerce ni le monopole exclusif. Les étrangers s'accordent à reconnaître que nous avons su tempérer par un contrôle efficace de l'état les abus que les concessions privilégiées ont suscités en d'autres pays. Il y a d'ailleurs entre les chemins de fer et les canaux cette différence capitale, que les uns ne sauraient être exploités que par un entrepreneur unique, tandis que les autres restent livrés aux hasards de l'exploitation individuelle. Le même mode de concession ne convient pas dans les deux cas. Il reste à trouver pour les canaux un régime financier qui permette d'en poursuivre l'exécution avec célérité sans compromettre les résultats que le public en doit attendre.

La ligne de la Saône à la frontière de Belgique, récemment décrétée afin de rendre à la région de l'est les voies navigables que la guerre lui a fait perdre, montre comment l'intérêt local peut accélérer l'achèvement d'œuvres qui lui sont utiles. Cette longue ligne traverse, sur un parcours de 500 kilomètres, cinq départemens, Ardennes, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Vosges et Haute-Saône. Le devis s'élève à 65 millions; les travaux se termineront aisément en huit années, si l'argent ne fait pas défaut. Quelque avantageux que le canal d'entre Saône et Meuse soit pour le pays tout entier, nul n'aurait osé garantir que des allocations budgétaires d'un chiffre suffisant seraient accordées à cette entreprise huit années durant. Sur ce, les cinq départemens intéressés ont offert d'avancer à l'état le montant total du devis, à la condition que cette somme serait remboursée en vingt-huit ans avec un intérêt modique de 4 pour 100; mais les départemens empruntent eux-mêmes à un taux d'intérêt supérieur. Pour couvrir la différence, ils percevront à leur profit, dès que le canal sera livré à la batellerie, un péage de 5 millimes par tonne kilométrique. On a calculé qu'un trafic de 460,000 tonnes suffirait à les indemniser de toute perte; or le trafic ne peut manquer de dépasser ce chiffre dès les premières années de l'exploitation sur une voie navigable située dans des conditions si favorables. L'opération est bonne pour les départemens, qui s'assurent, au prix d'un risque insignifiant, la jouissance immédiate d'un instrument de transport perfectionné. Est-elle également bonne pour l'état, qui paiera en définitive, intérêts et amortissement compris, presque le double de ce que les travaux auront réellement coûté? Si ce n'est peut-être pas évident à première vue, on ne le contestera plus en réfléchissant que l'état retire des profits indirects, parfois très considérables, de toutes les améliorations exécutées en France. L'impôt, par ses formes multiples, ramène au trésor public le plus clair des bénéfices que donne au commerce et à l'industrie toute œuvre nouvelle. Le fisc est un associé inévitable dans toutes les entreprises privées ou publiques. C'est ainsi que l'on a prouvé par des statistiques fort exactes que le gouvernement reçoit chaque année des chemins de fer une somme bien supérieure à l'intérêt des subventions que les compagnies ont obtenues de lui.

Il est à peine besoin de faire observer que cette forme d'association entre l'état et les localités intéressées pour l'exécution prompte des travaux d'utilité publique n'est pas chose nouvelle. Dunkerque, Bordeaux, Le Havre, y ont eu recours pour l'agrandissement de leurs ports; plus récemment, l'assemblée nationale autorisait le ministre de la guerre à conclure des traités de même nature avec

les villes de garnison pour la construction des casernes. Ce que les départemens de l'est viennent de faire pour le canal qui les traverse peut se renouveler en d'autres régions de la France, sauf à modifier suivant les circonstances le taux et la durée de l'amortissement. Ainsi s'exécuterait assez rapidement le vaste réseau de voies navigables que nous avons esquissé sans que le budget en fût trop surchargé. Le concours des intéressés, départemens, villes ou particuliers, démontrerait au surplus de la façon la moins équivoque que les travaux projetés sont vraiment utiles. Ce serait une garantie contre les entraînemens et les influences qui prédominent trop souvent en pareille matière. Les canaux, demeurant propriété publique, seraient ouverts à tous contre paiement d'un péage modéré; ils deviendraient, comme on le désire, un frein contre le monopole des chemins de fer, dans les contrées où ceux-ci abusent de leur privilége; ailleurs ils suppléeraient à l'insuffisance des *railways*, dont les industries de transport se plaignent parfois avec raison.

La construction des chemins de fer aura été sans contredit la grande œuvre du XIX^e^ siècle. La génération présente s'est vouée à cette immense entreprise avec une ardeur que justifiait bien l'utilité de ce précieux instrument. Pour les voyageurs, pour les marchandises de valeur, pour l'approvisionnement quotidien des villes, rien ne saurait remplacer les chemins de fer. En est-il de même pour les marchandises encombrantes? Il est clair que cela n'est pas, puisque les canaux s'en chargent à un prix moindre de moitié. Pour faire voir ce que sont ces matières encombrantes, ne citons que les houilles, les minerais et les matériaux de construction; quiconque sait quelles masses sortent en France des mines et des carrières comprendra quel est le rôle économique des voies navigables. On ne peut mieux terminer ce qui vient d'être dit qu'en citant les dernières phrases du plaidoyer que M. Krantz a écrit en faveur des canaux : « Ainsi, malgré la révolution économique amenée par l'invention des chemins de fer, les voies navigables apparaissent encore de nos jours comme l'instrument par excellence pour le transport des matières encombrantes. Puissance presque indéfinie, services à bas prix, elles se recommandent par ces précieuses qualités, et aussi par ce fait qu'elles ne sauraient porter à la prospérité actuelle des chemins de fer d'irrémédiables atteintes. »

La France se laissera-t-elle devancer par d'autres nations dans les travaux de canalisation? Non-seulement son industrie en souffrirait, car les transports à bon marché sont l'un des élémens essentiels des grandes opérations commerciales; bien plus, ce serait un aveu d'insouciance ou d'incapacité, puisque nul territoire n'est aussi propice que le nôtre à la navigation intérieure. Où trouver

ailleurs, à surface pareille, tant de cours d'eau s'écoulant en des sens divers, des rivières mieux alimentées, plus dociles à l'art des ingénieurs, — entre les bassins fluviaux, des faîtes plus faciles à franchir, — aux sources des ruisseaux, des montagnes moins escarpées? Sans doute la Loire roule trop de sable, le Rhône a trop de fougue, la Seine déborde trop souvent; mais nos fleuves soutiennent à leur avantage la comparaison avec ceux des contrées voisines. C'est que notre sol a le relief qui convient pour que les eaux conservent presque partout une vitesse d'écoulement utile. Veut-on s'en rendre compte, que l'on imagine une plaine basse, comme celles de la Hongrie ou de la Russie centrale, en place de l'Auvergne et du Limousin, la Loire divaguerait au milieu des marécages comme la Theiss ou le Dniéper; que l'on remplace au contraire le plateau de la Brie ou les terrains mamelonnés de la Champagne par une petite Suisse aux flancs abrupts, Paris y gagnerait en pittoresque, mais ce ne serait pas une grande capitale, car la Seine deviendrait un torrent impétueux après quelques jours de pluie. Et de même pour chacun de nos fleuves et pour chacune de nos rivières : les défauts qu'on leur reproche se montrent à nos yeux en d'autres pays amplifiés au point d'être des vices irrémédiables.

De tous les phénomènes naturels dont nous avons ici-bas la jouissance inconsciente, il n'en est pas de plus admirable ni de plus utile que la circulation des eaux entre la terre et l'atmosphère. Les vapeurs que la chaleur solaire fait surgir de l'Océan, chassées par les vents, viennent s'épandre en pluies sur les montagnes ; de là, les eaux redescendent suivant la pente du sol jusqu'à la mer, d'où elles étaient sorties. L'homme ne commande ni à la chaleur solaire ni aux vents; sa puissance ne va pas jusque-là; mais les eaux courantes lui appartiennent, à lui d'en disposer pour son plus grand profit. Nous nous en sommes bien peu servis jusqu'à ce jour en comparaison de ce que donnerait une exploitation intelligente. Soit comme force motrice pour l'industrie ou comme moyen d'irrigation pour l'agriculture, ou comme instrument de transport, l'eau crée la richesse partout où elle passe. Ce sera pour les générations futures une œuvre non moins considérable que l'ont été les chemins de fer pour la génération actuelle d'aménager pour ces divers usages les ruisseaux, les rivières et les fleuves qui sillonnent notre territoire.

H. Blerzy.

# CHARLES DICKENS

ET

## SON DERNIER BIOGRAPHE

*The Life of Charles Dickens*, by John Forster, London 1874.

La vie d'un romancier qui n'a voulu être qu'un romancier, et pas autre chose, offre-t-elle dans son cadre restreint assez de matière pour trois volumes de biographie? On en douterait en France; mais dans l'heureuse patrie des Bothwell et des Lockhart on estime que rien de ce qui se rattache aux écrivains qui ont laissé de leur passage une trace éclatante ne saurait être indifférent à l'histoire de la littérature ni au goût du public. Aussi est-ce avec une faveur constante que l'on y accueille ces ouvrages de longue haleine, de recherche patiente et de soin minutieux, consacrés par nos voisins à la mémoire de leurs poètes ou de leurs prosateurs favoris, et dont le poids semble souvent faire contraste avec les grâces légères et la fantaisie ailée de ceux-là mêmes qu'ils ont pour objet de célébrer. Plus grande encore est la faveur, et plus certain le succès quand il s'agit d'un auteur qui pendant trente ans a su tour à tour, bienfaisant magicien, faire verser à tout un peuple de lecteurs des larmes dont on n'avait point à rougir, ou faire éclater ce rire dont les dieux d'Homère semblent avoir transmis le secret à la vieille et joyeuse Angleterre. Le livre que M. John Forster vient de terminer était donc sûr par avance d'intéresser tous ceux qu'a jamais charmés le plus populaire des romanciers anglais contemporains, c'est-à-dire tout le monde.

Dickens, on peut le dire, aura été heureux jusqu'au bout. Tout lui a réussi dans ses entreprises littéraires, et maintenant qu'il n'est plus, l'ami qui de son propre aveu l'avait le mieux connu s'étudie à le faire revivre, et trace en pied son portrait, mais avec une vérité discrète, sans dissimuler les parties faibles et sans jeter sur l'homme le masque trompeur de l'idéal.

## I.

On avait toujours soupçonné que dans un des romans les plus fameux et les plus touchans de Dickens une part de réalité se mêlait à la fiction, et que l'histoire du jeune David Copperfield pourrait bien n'être que celle de l'auteur lui-même plus ou moins déguisée. On ne se trompait pas, et les allusions allaient peut-être encore plus loin qu'on ne pensait. A bien des reprises, Dickens a fait entrer dans ses récits les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Pour peindre les misères poignantes qu'il a si bien décrites, pour évoquer toutes ces figures maladives et souffrantes qui traversent son œuvre, il n'avait pas besoin d'inventer, il n'avait qu'à se souvenir. Il avait en effet reçu la plus forte éducation possible, non celle que donnent les grandes institutions classiques et qui fait des hommes d'état brillans, ou des hommes de loi recherchés, ou des hommes d'église savans, mais celle que se donnent les âmes généreuses abandonnées à elles-mêmes, et qui peut faire suivant l'occurrence des artistes, des poètes ou des romanciers. Dickens fut un de ceux-ci, et, puisqu'il a lui-même dans un curieux fragment d'autobiographie levé le voile et raconté ses premières années, il faut avouer que jamais début dans la vie ne fut plus difficile et plus pénible que le sien.

Né en 1812 à Portsea, près de Portsmouth, et fils d'un commis des bureaux de la marine, il passa son enfance dans la gêne, et de la vie de famille ne connut guère que les côtés sombres. Son père, John Dickens, semble avoir été un brave homme assez insouciant qui s'était fait une habitude de la misère, et dont les embarras domestiques ne parvenaient pas à déconcerter la philosophie. Quant à sa mère, Élisabeth Barrow, on ne la voit paraître souvent ni dans la vie ni dans les souvenirs de son fils. Elle et son mari font involontairement penser au couple immortel qui dans le roman de *David Copperfield* flotte sans cesse entre les résolutions suprêmes et l'espoir d'une bonne aubaine, entre le suicide et la confection savante d'un bol de punch à l'orange. Ce n'est malheureusement pas le seul rapprochement qui se présente à l'esprit : il en est un autre plus naturel encore, et auquel l'auteur songeait sans doute lorsqu'il traçait dans *la Petite Dorrit* le portrait douloureusement comique d'un

père de famille établi à demeure dans une prison pour dettes, dont il fait les honneurs aux étrangers et où il vit en patriarche. Le jeune Dickens avait douze ans à peine lorsque son père, qui n'avait pu s'accorder avec ses créanciers, fut arrêté et mis à la Maréchaussée. Il y prit une de ces leçons d'économie domestique dont le souvenir ne se perd pas, et put voir où, avec les meilleures intentions du monde, conduisent le laisser-aller et le désordre.

C'était en vain qu'on avait quitté Portsea pour Chatham et Chatham pour Londres, où M^me^ Dickens avait tenté de fonder un pensionnat avec l'espoir que les familles riches des Indes ne manqueraient pas d'y envoyer leurs enfans : la plaque de cuivre qui annonçait la nouvelle institution avait bien été posée sur la porte, mais les élèves n'avaient pas paru, et le petit Charles Dickens, qui s'était flatté de pouvoir de cette façon aller lui-même à l'école, sans sortir de la famille, avait vu s'évanouir cette modeste illusion. D'école en effet il n'était plus question pour le futur auteur de *Nicholas Nickleby*. Cependant il n'était pas sans quelque instruction. Sa mère lui avait enseigné un peu d'anglais, de latin même, il avait dévoré le petit nombre de livres que possédait son père, les romans célèbres tant anglais qu'étrangers, il avait même écrit sa petite tragédie, imitée, et de très près sans doute, des *Mille et une Nuits*, enfin un de ses cousins le menait quelquefois au théâtre, dont il avait la passion; mais sa véritable éducation se faisait, sans qu'il y pensât, dans ce pauvre faubourg de Londres où vivait sa famille, et où il recevait ces « leçons de choses » qui allaient donner à ses premiers essais littéraires tant de verve originale et tant de pathétique. C'est là qu'il rencontrait la pauvreté sous toutes ses formes; c'est de là que sont sortis Oliver Twist, le petit malfaiteur innocent, et ses compagnons moins innocens que lui, et le malheureux Jo, cette épave de l'immense cité, qui « circule » depuis qu'il peut tenir sur ses jambes, sans savoir où il va, fuyant devant les agens de police, qui lui ordonnent de marcher. Par un rare bonheur, l'enfant à ce contact dangereux ne perdit ni la fraîcheur de ses sentimens, ni la naïveté de son heureux caractère. « Je sais, disait-il plus tard, que sans la miséricorde de Dieu j'aurais pu facilement, tant on me négligeait, devenir un petit vagabond ou un petit voleur. » On le mit alors dans une fabrique de cirage, avec un salaire de six shillings par semaine. Sa besogne consistait à couvrir les pots de papier huilé et de papier bleu, à les ficeler ensuite proprement et à y coller des étiquettes. C'était ce qu'on avait trouvé de mieux pour un jeune garçon chétif, plein d'intelligence et de sensibilité, et qui était déjà regardé dans son voisinage comme un petit prodige. Dickens s'y trouva si malheureux, si humilié, que plus tard, devenu fameux

et caressé par la gloire, il ne pouvait sans une profonde amertume penser à cette époque de sa vie. Son seul plaisir était d'errer aux heures de liberté dans ces rues de Londres dont il apprenait à connaître chaque pierre, et de passer le dimanche en famille dans la prison de la Maréchaussée. Parfois aussi il entrait pour boire un verre de bière dans quelque taverne où la vue de son pauvre petit chapeau et de sa jaquette usée faisait naître ordinairement un sentiment assez voisin de la défiance.

Fort heureusement son père vint à faire un petit héritage qui lui rendit la liberté, et peu de temps après le jeune Dickens fut envoyé à *Wellington-house-academy*. C'était le titre pompeux d'un établissement qui jouissait dans le quartier d'une certaine renommée, bien qu'on ne sût pas au juste pourquoi. Ce qui est certain, c'est que les souris blanches y recevaient, grâce aux élèves, une plus brillante éducation que les élèves eux-mêmes, et que, si le principal maître avait la réputation de ne rien savoir, il y avait en revanche un sous-maître qui passait pour savoir tout. Au reste, Dickens ne passa que deux ans sous la férule de M. Jones, dont il quitta la pension pour entrer comme petit clerc chez un *attorney*.

On demandait un jour au père de Dickens où son fils avait été élevé. « Ma foi, monsieur, répondait-il, on peut dire qu'il s'est élevé tout seul. » Ce n'était pas là une façon de parler. En effet, avec l'esprit d'observation la volonté s'était peu à peu développée chez le jeune homme, qui ne montrait pas beaucoup plus de goût pour son nouvel emploi qu'il n'en avait eu précédemment pour le cirage, et qui était ambitieux à sa manière. Son père, afin d'augmenter les ressources du ménage, s'était chargé de sténographier pour un journal les débats du parlement. Dickens, encouragé par l'exemple, se mit à l'étude de la sténographie avec l'ardeur qu'il a toujours portée dans toutes ses entreprises, et se rendit bientôt maître des secrets du métier. En même temps il fréquentait assidûment la salle de lecture du British Museum pour s'y donner l'instruction qui avait été refusée à son enfance; mais, si habile sténographe qu'il fût devenu, et il n'y en eut jamais de pareil, il dut se contenter pendant deux ans d'exercer sa profession dans les différentes cours de justice. Il n'y perdait point son temps d'ailleurs et y amassait des matériaux pour l'avenir. On sait en effet combien les formes de la procédure anglaise favorisent l'élément dramatique, et quelle variété d'originaux défilent chaque jour devant les tribunaux d'une cité comme Londres. Enfin à dix-neuf ans Dickens put aller rejoindre son père dans la galerie des sténographes du parlement. Il travailla d'abord pour le *True Sun*, puis pour le *Morning Chronicle*. C'était une admirable école pour un jeune

homme dévoré du désir de voir et de savoir; mais c'était aussi une rude besogne, car il fallait souvent que Dickens voyageât pour aller écouter les discours prononcés hors de session par les membres importans.

Cependant, à force de traduire les pensées des autres, il devait naturellement être amené à exprimer les siennes à son tour. Un soir d'automne, tremblant de crainte et peut-être aussi d'espérance, il alla glisser dans la boîte aux lettres d'un sombre bureau de Fleet-street son premier essai littéraire. Le pas terrible était franchi, et l'*Old Monthly Magazine* du mois de décembre 1833 fit du sténographe un auteur. Ce n'était pas encore un grand succès; mais le jeune homme avait trouvé sa voie et ne devait plus l'abandonner.

De tous les romanciers anglais, Dickens est peut-être le seul auquel l'éducation classique ait fait défaut, le seul qui soit parti de si bas pour arriver si haut, sans avoir le point d'appui solide que donnent les études libérales. On a vu les lacunes de son instruction. Il les combla sans doute dans une certaine mesure, mais à sa manière et d'une façon originale. En d'autres termes, on sent en le lisant que le joug de l'école n'a jamais chargé ses épaules, et que, bien ou mal, il ne doit absolument rien à personne. Le monde des souvenirs et des allusions classiques, dont on ne sort jamais entièrement quand on a passé son adolescence entre Homère et Virgile, ce monde lui est étranger, ou, s'il en parle, c'est avec un sourire. Au fond, le passé lui importe peu; il est un homme moderne par excellence, et c'est dans le sol de la civilisation contemporaine que tous ses romans plongent leurs racines. Tout bien pesé, peut-être l'auteur de *David Copperfield* a-t-il dû plus qu'il ne croyait lui-même à ces premières années de sa vie, si malheureuses et si triviales, s'il leur a dû l'indépendance de la pensée et cet esprit nouveau dont on sent le souffle à chaque page de ses œuvres.

## II.

Les débuts littéraires de Dickens, qui semblent si brillans à distance, perdent peut-être un peu de leur éclat à être vus de près, non que le succès ait été lent à venir; mais le genre que le jeune auteur avait adopté et le mode de publication qu'il avait choisi ne comportaient pas cet enthousiasme du public qui, d'un nom inconnu, fait en quelques jours un nom célèbre. Ce n'était pas assez en effet de quelques articles publiés dans le *Monthly Magazine* pour ouvrir à Dickens la porte des grands éditeurs, d'autant plus que le directeur de ce recueil avait dû refuser toute collaboration du moment qu'elle n'était plus gratuite, ce qui n'indiquait pas que

les lecteurs fussent très nombreux. Par bonheur, le *Morning Chronicle* donnait alors une édition du soir sous le nom d'*Evening Chronicle*. Dickens demanda d'abord la faveur d'y continuer ce qu'il appelait ses *Esquisses des rues*, et ensuite une augmentation d'honoraires. Les deux requêtes parurent honnêtes, et l'on y fit droit. Il y en eut bientôt une troisième qui ne fut pas moins bien accueillie, et le *Times* annonça que M. Charles Dickens avait épousé la fille aînée de M. Hogarth, de l'*Evening Chronicle*; mais cette faveur-là, il aurait mieux valu, comme la suite le montra, que Dickens ne l'obtînt jamais : ce fut une des rares erreurs de sa vie. Le jeune couple alla d'abord s'établir dans le petit village de Chalk, entre Gravesend et Rochester, et peu après Dickens abandonna la sténographie pour s'occuper uniquement de ses romans. Il réunit en deux volumes ses esquisses de mœurs bourgeoises et populaires sous le titre de *Sketches by Boz*, et fit paraître les premières livraisons à 1 shilling de son fameux *Pickwick* (*Posthumous Papers of the Pickwick Club*). En même temps, adoptant dès lors un système de composition qui explique en partie la confusion qu'on a signalée dans les intrigues de ses fictions, il commença *Oliver Twist* avant que *Pickwick* fût terminé. Il fut longtemps obligé de conduire ainsi son génie à grandes guides pour suffire aux besoins de sa nouvelle position, et parce qu'il avait commis la faute de se « vendre en esclavage » à un éditeur peu scrupuleux auquel il dut racheter au prix de 50,000 francs la propriété des *Sketches*, qu'il lui avait vendue 1,500. Les nouveaux éditeurs, il est vrai, lui fournissaient les fonds nécessaires, mais l'auteur ne faisait que changer de servitude. Sous une forme ou sous une autre, ne faut-il pas payer sa gloire? En attendant, le pseudonyme burlesque que Dickens avait pris était en passe de devenir célèbre (1). On avait remarqué les *Sketches*, où Dickens se montre déjà avec l'originalité de son humeur et sa minutieuse observation. En revanche, les premières livraisons de l'histoire de *Pickwick* avaient été moins appréciées. Ce fut seulement à la cinquième, où Sam Weller entre en scène, que l'Angleterre reconnut dans cet épique personnage un autre Sancho Pança non moins vivant que celui de Cervantes. Dès lors on ne parla plus que de *Pickwick*. A quelque classe de la société qu'ils appartinssent, tous ceux qui savaient lire y prenaient un plaisir égal. Magistrats en perruque, ou écoliers en veste ronde, qu'on entrât dans la vie ou qu'on en sortît, le charme s'étendait à tous. On en cite un bien plaisant exemple : un grave *clergyman*

(1) Il avait donné à son petit frère, en l'honneur du vicaire de Wakefield, le surnom de *Moses*, qui, prononcé avec un nasillement comique, devenait *Boses*, et par abréviation *Boz*.

venait d'offrir à un malade les consolations de la religion et se flattait que sa peine n'avait point été perdue; en quittant la chambre, il entend le malade s'écrier : « Après tout, Dieu merci, *Pickwick* paraîtra dans dix jours. »

Le livre n'est pourtant pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut, et Dickens devait faire mieux plus tard; mais à travers ces scènes comiques, où se déploient, avec les accidens ordinaires de la vie, les personnages les plus originaux comme les plus ridicules de la bourgeoisie et du peuple, on retrouvait la grande séve nationale des romanciers classiques, et l'on saluait dans le nouvel auteur l'héritier direct de Smollett et de Fielding. On faisait bon marché de l'invraisemblance et de la banalité des aventures, on passait condamnation sur l'insuffisance de l'intrigue parce que derrière le romancier on sentait l'humoriste. Enfin avec Dickens on rentrait dans la nature et dans la réalité, ce qui est en résumé le moyen le plus simple d'entraîner le public, bien qu'il ne soit pas aussi aisé qu'il le semble. En effet, le roman anglais n'avait pas retrouvé au XIX^e siècle la veine si riche jadis exploitée, mais non épuisée. Si l'on avait observé avec fidélité et peint avec délicatesse, nulle part la puissance créatrice ne s'était révélée. Une place restait vide; ce fut Dickens qui la prit. Ce n'était pas qu'il donnât toujours à ses personnages une extrême vérité, mais il excellait à leur inspirer une vie extraordinaire, et à leur souffler quelque chose de sa poétique et fantastique imagination. Les êtres qui peuplaient ce monde, où Pickwick se meut avec tant de bonne humeur et de satisfaction, appartenaient peut-être à un ordre de création inférieur; mais ils étaient si nouveaux et si amusans qu'il ne semblait pas possible de mettre en doute leur existence. Le branle était donné, et la fortune littéraire de Dickens, un peu hésitante au départ, ne devait plus s'arrêter en route.

Ceux qui ont connu le romancier à cette époque ont gardé de lui un souvenir ineffaçable. Avec un air de jeunesse et de franchise, d'heureux traits, d'abondans cheveux bruns, des yeux pleins d'intelligence et de gaîté, il était plus semblable à un homme d'action qu'à un homme de plume, tant ses allures étaient rapides, tant il rayonnait de grâce vive et légère. Leigh Hunt disait qu'il y avait dans sa personne, quand on le rencontrait dans un salon, autant de vie et d'âme que dans cinquante êtres humains. Ce fut alors que M. John Forster noua avec lui des relations d'amitié très étroites, que la mort seule devait interrompre. Il devint tout de suite son compagnon préféré dans les longues courses à pied ou à cheval dont Dickens avait la passion et où il mettait le même acharnement que dans son travail; mais cela même ne suffisait pas au besoin de

mouvement qui l'a toujours tourmenté. Souvent il quittait Londres pour aller s'établir avec sa femme et ses enfans au bord de la mer. Ses amis, déjà nombreux à cette époque, avaient tous un nom soit dans les arts, soit dans les lettres, soit au barreau. C'était Leigh Hunt, le brillant et curieux esprit, qui s'était fait avec les livres un monde de délices et de jouissances plus réel que celui-ci, et qui savait donner un charme particulier aux plus grandes extravagances. C'était Thackeray, qui avait commencé par préférer le crayon à la plume, et qui n'en voulait pas à Dickens d'avoir refusé les dessins qu'il lui avait un jour offerts pour *Pickwick*. C'était Talfourd, le savant homme de loi, puis Douglas Jerrold, le dramaturge, et d'autres encore. Un des plus chers à Dickens était le peintre Maclise, qui, joignant à son génie d'artiste le sentiment très développé des choses littéraires, exerçait sans avoir l'air de s'en douter une puissante séduction sur ceux qui l'entouraient. Edwin Landseer, George Cattermole, le romancier Ainsworth et Macready, le grand comédien, complétaient ce cercle, qui n'avait rien à envier à aucun autre. On se réunissait le plus souvent chez Dickens, qui, ayant le goût, pour ne pas dire la superstition des anniversaires, ne manquait pas une seule occasion de célébrer le souvenir de ses succès littéraires. Le lieu de la scène variait souvent, car l'amphitryon changeait fréquemment de demeure, et la liste de ses diverses résidences serait longue; mais on se retrouvait toujours, à la ville ou à la campagne, à Londres, que Dickens aimait tant, ou bien dans quelque cottage soit à Twickenham, soit à Petersham, où, sous prétexte d'amuser les enfans, on avait fondé un club pour le jeu de balle et institué des luttes athlétiques.

Il ne fallait pas moins que de pareils exercices pour entretenir l'équilibre des forces dans un corps resté assez frêle et dans un esprit qui ne cessait de produire, et dont la prodigieuse activité déjouait les suppositions charitables de la critique. « Il y a, disait déjà la *Quarterly Review* au mois d'octobre 1837, des raisons de croire que la veine particulière qui a jusqu'ici fourni un métal si attrayant est épuisée. Le fait est que M. Dickens écrit trop souvent et trop vite. S'il persiste plus longtemps dans cette voie-là, point n'est besoin du don de prophétie pour prédire son sort : il s'est élevé comme une fusée et descendra comme la baguette. » L'auteur de l'article en fut pour ses frais de métaphore : *Nicholas Nickleby* parut, et il s'en vendit 50,000 exemplaires. L'attente du public avait été vive et mêlée d'anxiété : on se demandait si la nouvelle œuvre y répondrait, et s'il serait possible au jeune écrivain de marcher sans ployer sous le fardeau de sa popularité. La première livraison du roman dissipa toutes les appréhensions, et Sidney

Smith, celui-là même qui prétendait plaisamment ne jamais lire les ouvrages dont il avait à rendre compte afin d'échapper à tout parti-pris, Sidney Smith dérogeait à son habitude et se déclarait vaincu. « J'ai résisté à M. Dickens aussi longtemps que je l'ai pu, mais il m'a conquis. » Cet intérêt universel était justifié : *Nicholas Nickleby*, qui marque dans la manière de Dickens un sensible progrès, indique que l'horizon de l'écrivain s'est agrandi. Ce ne sont plus seulement des scènes détachées comme dans *Pickwick*, ou des peintures du monde des voleurs comme dans *Oliver Twist*; c'est avec la même verve, avec le même bonheur d'observation, un plus grand emploi de la gaîté, de l'imagination et de l'art d'écrire. Ce n'est plus seulement pour amuser que Dickens prend la plume, c'est pour attaquer des abus ou pour défendre une cause. Le romancier, devenu moraliste, se fait une arme du roman. Désormais tous les opprimés trouveront en lui un défenseur; désormais, s'il touche aux plaies saignantes, ce sera pour tenter de les guérir, et s'il plaide de nobles procès, il en gagnera plus d'un. On lui a reproché ce rôle d'avocat. On s'est étonné de ces indignations que le grand art, dit-on, ne connaît pas, parce qu'il considère toutes les passions comme des forces, tous les vices comme des productions naturelles, et parce qu'il a non pas à prendre parti, mais à constater. Dickens était trop ignorant pour s'élever à la hauteur de ce point de vue scientifique, et trop vivant pour ce rôle de professeur d'anatomie. Il aimait la lutte et la vie, voyait partout des justes à soutenir, des méchans à bafouer de sa puissante ironie, et, s'inquiétant peu de manquer aux lois de l'esthétique nouvelle, mettait son génie au service de la morale et ne dédaignait pas de tourner le roman à l'utilité pratique. Il en fut récompensé par l'admiration d'innombrables lecteurs qui jugèrent que l'auteur de *Nicholas Nickleby* n'avait rien perdu de sa verve merveilleuse à se faire le champion des pauvres, des innocens et des malheureux, et à leur ouvrir tout un monde de compassion et de tendresse.

On sait l'origine du roman. Les maisons d'éducation à bas prix du Yorkshire avaient une réputation de désordre et de cruauté qu'avait encore augmentée en 1836 l'intervention de la justice. Dickens, qui depuis longtemps avait à cœur de stigmatiser ces odieux abus, se rendit dans le Yorkshire, et, sous prétexte de chercher une école pour le fils d'une veuve imaginaire, parcourut le pays en se renseignant. Un soir d'hiver, dans une ville dont le nom est passé sous silence, il eut l'entretien suivant avec un brave homme à large face et d'humeur joviale, auquel on l'avait adressé. « Connaissez-vous ici, lui demandai-je, quelque grande école? — Oui, répondit le personnage; il y en a une assez grosse. — Est-elle bonne? — Hé,

hé! aussi bonne qu'une autre; c'est une question d'opinion. — Et mon homme regardait le feu, promenait les yeux autour de la chambre, et sifflait entre ses dents. Dès que je changeais le sujet de la conversation, il se remettait; mais malgré des essais répétés je ne touchais jamais à la question de l'école sans remarquer que, même au milieu d'un éclat de rire, il perdait contenance et avait l'air mal à l'aise. A la fin, après que nous eûmes ainsi passé une heure ou deux fort agréablement, il prit tout à coup son chapeau, s'appuya sur la table, et, me regardant en plein visage, il me dit à voix basse : — Eh bien! monsieur, nous avons eu beaucoup d'agrément à nous trouver ensemble, et je vais vous dire mon sentiment. Ne laissez pas votre veuve envoyer son petit garçon chez un de nos maîtres d'école, tant qu'il y aura dans Londres un cheval à garder ou une gouttière pour y dormir. Je ne voudrais pas dire du mal de mes voisins, et c'est tout tranquillement que je vous parle; mais que je sois damné si je vais me coucher sans vous dire, dans l'intérêt de cette veuve, d'éloigner le petit garçon de pareils coquins, tant qu'il y aura dans Londres un cheval à garder ou une gouttière pour y dormir. — Il répéta ces derniers mots avec une grande chaleur et d'un air solennel qui faisait paraître sa joyeuse face deux fois plus large; puis il me serra la main et s'en alla. Je ne l'ai jamais revu, mais je m'imagine quelquefois que je retrouve dans John Browdie un faible reflet de cette figure. »

Cette confidence de l'auteur nous prouve quel sérieux il mettait dans ses compositions romanesques en les appuyant toujours sur des faits d'observation réelle, et nous apprend en même temps comment il créait ses personnages. Cet aimable et franc citoyen du Yorkshire, au visage comme au parler large, qui remplace les *o* par des *a* et fourre partout le plus d'*r* qu'il peut, entrevu à la clarté du foyer dans une auberge de petite ville, ce sera tout à l'heure l'honnête John Browdie, le massif amoureux de miss Price. Il en est de même de tous les héros du romancier, les plus pathétiques comme les plus burlesques. Tous, il les a rencontrés perdus dans la foule, invisibles pour les yeux du vulgaire, mais néanmoins vivans. Avec le secret du génie, il les tire du néant, les façonne, leur donne un relief qu'on a pu quelquefois trouver excessif, quoiqu'il ôte moins à leur réalité qu'il n'ajoute à leur originalité, les enferme dans sa pensée, vit avec eux, puis au moment voulu les lâche par le monde.

Dickens a connu plus que personne l'attachement du créateur à sa création. Ces enfans de son imagination devenaient bientôt pour lui des êtres animés et palpables dont il partageait les peines et les joies, et sur le triste sort desquels il ne laissait pas de gémir, sans leur épargner pour cela la plus petite infortune. C'est ainsi qu'au

moment d'achever *le Magasin d'antiquités* il disait à M. Forster : « Je suis le plus malheureux des êtres. Cette fin jette sur moi l'ombre la plus horrible, et j'ai toutes les peines du monde à me forcer d'avancer. Je tremble d'aborder cet endroit... Je serai bien longtemps à m'en remettre. Elle (Nelly) ne manquera à personne autant qu'à moi. Cela m'est si pénible que je ne peux vraiment pas exprimer le chagrin que j'éprouve. » Et, lorsqu'il se fut décidé à faire mourir le petit Paul (*Dombey and Son*), il passa la plus grande partie de la nuit à errer triste et désolé dans les rues de Paris, où il se trouvait alors. Il déclara même une fois à un critique, qui ne manqua pas d'en faire son profit, que tous les mots prononcés par ses personnages, il les *entendait* distinctement. C'était, ajoute M. Lewes, « le phénomène de l'hallucination. » En tout cas, ce phénomène-là est rare, et il serait bien à souhaiter qu'il se produisît plus souvent chez les romanciers : le public n'aurait rien à y perdre.

L'Angleterre semble avoir été du même avis, et à partir de la publication de *Nicholas Nickleby* elle mit Dickens au premier rang des écrivains dont elle attendait le plus. En effet, si le roman moderne depuis Walter Scott est, comme on l'a soutenu, tout entier dans le dialogue, où les personnages se dessinent et s'analysent eux-mêmes, la puissance que déployait Dickens dans cette partie considérable de l'art pouvait faire excuser bien des imperfections de toute espèce, soit dans l'intrigue, soit dans l'emploi trop fréquent de certains procédés dramatiques, soit dans l'abus d'effets comiques trop uniformes, soit dans la répétition des mêmes tics grotesques. D'ailleurs, si le romancier était quelquefois en défaut, l'humoriste ne sommeillait jamais. Comme naguère dans *Pickwick*, c'était à torrens que débordait la gaîté, tantôt ironique et mordante, tantôt fantastique et bouffonne, et toujours sous cette forme imprévue qui était un des grands charmes de ce jeune talent. A ce courant s'entremêlait un élément pathétique de bon aloi; on était pris par les entrailles, et, larmes de rire ou larmes de pitié, les yeux se mouillaient sans cesse. Et c'est là, pour le dire en passant, un point où Dickens se montrait supérieur à ses maîtres, Smollett et Fielding, et aux romanciers de l'âge précédent. Que Clarisse Harlowe et Paméla aient fait pleurer les plus beaux yeux du XVIII^e siècle, il faut bien le croire, puisque de respectables traditions nous l'assurent; mais elles n'ont jamais fait rire personne, du moins au sens ordinaire de ce mot. Et quant à Roderick Random, Tom Jones ou Joseph Andrews, ils n'ont ou plutôt ne justifient aucune prétention au pathétique.

Il y a quelque chose de touchant dans l'affection d'un grand pu-

blic pour l'écrivain qu'il adopte. Après les joies brûlantes et périlleuses du triomphe oratoire, c'est assurément la plus douce satisfaction qu'il soit donné à l'homme de lettres d'éprouver, surtout quand aucun alliage impur ne s'y vient mêler. Dans la longue carrière de Dickens, de 1836 à 1870, on peut dire que rien ne troubla sérieusement cette bonne intelligence. Ce n'est pas toutefois que le romancier se soit toujours tenu à la même hauteur; mais il ne trompa jamais complétement l'attente de ses lecteurs, et on lui pardonna d'autant plus qu'on l'aimait davantage. On l'aimait pour ses rares et brillantes qualités, pour la générosité de son caractère, pour la franchise d'un talent auquel toute apparence de charlatanisme était insupportable; peut-être aussi l'aimait-on pour ses défauts, si séduisans et si peu vulgaires. Et ce qui montre plus que tout le reste la vraie grandeur de son génie, c'est qu'au sommet inespéré où l'admiration de ses compatriotes l'avait si rapidement porté la tête ne lui tourna jamais. Le parvenu littéraire ne se trahit nulle part en lui, et il demeura jusqu'à la fin ce qu'il avait été d'abord, l'homme le plus simple et le moins prétentieux de la terre.

*Nicholas Nickleby* était encore dans toute la fraîcheur de sa gloire que Dickens songeait déjà à lui donner des successeurs. Il avait eu d'abord l'idée d'entreprendre une publication périodique, mais il abandonna ce projet d'autant plus volontiers que chemin faisant il avait rencontré le sujet d'un nouveau roman, *le Magasin d'antiquités*, dont le principal personnage était destiné à un grand succès. La petite Nelly est en effet une des plus touchantes créatures que le roman anglais ait introduites dans la littérature. Jeffrey, juge assez difficile, comme on sait, déclarait qu'il n'y avait rien eu d'aussi parfait depuis la Cordélie de Shakspeare. Le monde de bohémiens où se mêlait sans s'y souiller cette douce figure lui donnait encore plus d'éclat, et Dick Swiveller, le joyeux clerc de procureur, et la pauvre petite servante surnommée *la marquise*, composaient avec les montreurs de marionnettes un ensemble de l'effet le plus heureux. On sentait une fois encore que le trésor de sensibilité et de gaîté renfermé dans l'âme de Dickens n'était pas près de s'épuiser. Et de fait il devait être bien grand pour suffire aux dépenses qui lui étaient imposées, car Dickens se répandait sans fin. Sa verve, qui semblait ne pas se contenter du roman, s'échappait encore à flots dans sa conversation et dans sa correspondance. Au rebours de tous les humoristes, cet écrivain si gai était aussi, chose étrange, l'homme le plus gai de son temps, et ne cessait d'inventer folies sur folies pour divertir innocemment sa famille et ses amis. C'est ainsi qu'il avait fait croire à Savage Landor qu'il était tombé amoureux de la reine, et lui avait proposé d'entrer dans un complot fantas-

tique où l'énergie bien connue du poète pourrait ne pas être inutile; mais, quoi qu'il imaginât en ce genre, à propos d'une lecture ou de quelque petite scène dont il avait été témoin, ou de quelque incident domestique, la marque personnelle se retrouvait toujours. De tout ce qui l'entourait, il tirait un élément de drame burlesque ou un motif pour les développemens les moins attendus. Les fragmens de lettres que M. Forster a cités sont à cet égard bien propres à rendre plus nette l'image du romancier, en nous le montrant tel qu'il était dans la réalité de la vie, soit qu'il s'occupât de faire une enquête sur ses cheminées, dont la fumée incommodait ses voisins, soit qu'il envoyât au peintre Maclise une relation gravement circonstanciée sur la mort de son corbeau favori. Ce corbeau tient une grande place dans *Barnaby Rudge*, que Dickens écrivait alors, et dont pour la première fois il empruntait le fond à l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle. La tentative était audacieuse, car le roman historique exige certaines qualités qu'il n'avait pas et qui n'étaient guère compatibles avec son extrême personnalité. Il s'en tira pourtant non sans honneur, et, si le plan de l'ouvrage est faible, les descriptions qu'il a faites des troubles populaires connus sous le nom de *no popery riots* sont tracées d'une main vigoureuse. Ainsi, là même où il était le moins original, Dickens possédait encore le secret d'intéresser et d'émouvoir en se renouvelant sans cesse.

## III.

Il y avait quatre ans que le nom de Boz était dans toutes les bouches et ses romans dans toutes les mains lorsque l'occasion de faire son premier apprentissage de la popularité s'offrit à l'écrivain. Jusqu'alors il ne s'était pas livré au public et avait vécu assez retiré, ou du moins sans sortir du petit cercle d'amis, d'artistes et de littérateurs dont il était devenu l'âme et le charme. Ce fut l'Écosse qui l'invita à goûter aux honneurs publics sous la forme d'un grand dîner que devait présider lord Jeffrey lui-même. Ce devait être en quelque sorte la consécration solennelle de la jeune renommée du romancier dans la cité littéraire par excellence, et celui qui, dans *Pickwick* et ailleurs, avait inspiré à ses héros tant de toasts burlesques, allait être à son tour obligé d'en porter et d'en recevoir pour son propre compte.

Ce fut à cette occasion qu'après avoir reçu du lord prévôt, accompagné du conseil et des magistrats de la ville, la bourgeoisie d'Édimbourg, il parcourut l'Écosse et visita les sites les plus fameux des *highlands*, sans rien perdre en route de sa bonne humeur malgré les incommodités du voyage et les sévérités du climat.

« Il ne pleut pas toujours en Écosse, disait le docteur Johnson; il

y neige quelquefois. » Dickens s'aperçut que les choses n'avaient pas beaucoup changé. Les lieux n'avaient pas changé non plus. Leur beauté fit sur lui une impression profonde, et, quoiqu'il fût peut-être plus sensible aux ridicules des hommes qu'au sublime de la nature, le val de Glencoe avec ses souvenirs tragiques et ses masses de rochers ne devait pas s'effacer de sa mémoire; mais ce n'était là qu'un prélude à un plus grand voyage. Parmi les témoignages d'admiration qui lui venaient de toutes parts, celui de Washington Irving avait réveillé le désir, ancien chez Dickens, de visiter les États-Unis. Le moment était favorable. Libre enfin de ses premiers engagemens littéraires, il venait de conclure avec MM. Chapman et Hall un traité avantageux qui lui donnait une année de loisir, et se disait qu'il rapporterait bien d'Amérique un livre tout fait. En conséquence, laissant ses quatre enfans à la garde de Dieu et de ses amis, il partit avec Mme Dickens en janvier 1842. Après une rude et périlleuse traversée, il eut dès Halifax l'avant-goût des ovations qui l'attendaient. Un homme hors d'haleine se présente à lui comme le président de la chambre des communes d'Halifax, l'entraîne à la maison du gouverneur, puis à la séance du parlement, qui s'ouvrait justement ce jour-là, et où juges, magistrats, évêques et législateurs, souhaitant la bienvenue au romancier, le font asseoir à côté du trône du président.

Depuis Lafayette, comme le faisait remarquer l'historien Ticknor, personne n'avait été reçu de la sorte. Daniel Webster déclarait à ses compatriotes que le nouvel étranger avait déjà fait plus pour améliorer la condition des pauvres en Angleterre que tous les hommes d'état envoyés par la Grande-Bretagne au parlement. Channing, développant en beau langage la même hyperbole, trouvait dans l'œuvre du romancier la justification de cet accueil magnifique, et Washington Irving, dans le grand dîner de New-York, où suivant ses prévisions il resta court, buvait à Charles Dickens, « l'hôte de la nation. » Mais quoi? s'il est doux d'être fêté, cela est bien fatigant aussi. Dickens ne tarda pas à s'en apercevoir. Il dut d'abord prendre un secrétaire, car il avait une correspondance de ministre et autant de rendez-vous qu'un médecin à la mode; puis il fut forcé de se tracer un plan de voyage rigoureux, et finit même par refuser toute invitation à paraître en public. Il n'avait de repos ni jour ni nuit, et sa popularité le poursuivait jusqu'au lit. C'est ainsi qu'un soir, à Hartford, au moment où il venait de se coucher, une sérénade de voix et de guitares se fait entendre devant sa porte, dans le corridor de l'hôtel. « Nous nous sentîmes plus émus que je ne puis vous dire. Pourtant au milieu de mon accès de sentimentalité une pensée me traversa l'esprit qui me fit tellement rire que je dus me cacher le visage sous les couvertures. — Bonté du ciel!

m'écriai-je, quelle figure ridicule et triviale doivent donc faire mes bottes qui sont restées à la porte! Dans toute ma vie, je n'eus jamais un sentiment aussi profond de l'absurdité des bottes. »

C'était bien pis le jour. Il ne pouvait rien faire de ce qu'il voulait faire, rien voir de ce qu'il voulait voir. S'il sortait, la foule le suivait; s'il restait chez lui, les visiteurs affluaient comme à une foire. S'il allait, accompagné d'un ami, visiter un établissement public, les directeurs arrivaient aussitôt, se mettaient en embuscade dans la cour et lui décochaient un discours improvisé. S'il se rendait à l'église pour y chercher un peu de paix, on se bousculait aux alentours de son banc, et c'était à lui que le prédicateur adressait son sermon. Dans la voiture du chemin de fer même, le conducteur ne consentait pas à le laisser tranquille. S'arrêtait-il à quelque station pour y boire un verre d'eau, une centaine de spectateurs venaient fixer leurs yeux sur sa gorge quand il ouvrait la bouche pour avaler. Enfin à chaque courrier la poste lui apportait un tas de lettres sans objet, et qui demandaient toutes une réponse immédiate. Comment trouver un moment dans ce tourbillon perpétuel pour penser et pour observer? Il y réussissait pourtant, et son succès ne l'enivrait pas plus qu'il ne troublait son jugement. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se placer entre les admirateurs fanatiques et les détracteurs passionnés du pays qu'il visitait.

Les ovations auxquelles il était soumis ne lui cachèrent ni les vertus incontestables, ni les erreurs, ni les travers de frère Jonathan. Il trouvait l'Américain sérieux, hospitalier, obligeant, franc, plus exempt de préjugés qu'on ne suppose, plein d'enthousiasme chevaleresque à l'égard des femmes et dévoué sans retour, pourvu qu'on sût acquérir ses bonnes grâces. Seulement il n'aurait voulu à aucun prix vivre en Amérique. Deux choses surtout révoltaient son âme, l'esclavage et la piraterie littéraire. Il ne voulut jamais accepter aucune marque publique de respect là où il y avait des esclaves, protestant ainsi à sa façon contre « l'institution particulière. » Quant au droit de propriété littéraire, il ne craignit pas, toutes les fois qu'il en trouva l'occasion, de s'élever contre l'impudente violation qu'on en faisait chaque jour et dont il était la première victime; mais cette petite satisfaction ne compensait pas l'insupportable fatigue que le lion du jour commençait à éprouver en se voyant un objet d'exposition permanente pour tous les curieux, les désœuvrés et les indiscrets des États-Unis. « Je crois sérieusement, disait-il, qu'une expression de tristesse s'est gravée sur mes traits, grâce à l'ennui sans mélange que je ressens. Il y a sur mon menton, à droite de la lèvre inférieure, un pli qu'y a fixé pour jamais l'habitant de la Nouvelle-Angleterre dont ma dernière lettre vous entretenait. J'ai à l'extérieur de l'œil gauche une empreinte de patte d'oie que j'at-

tribue aux personnages littéraires des petites villes. Ma joue a perdu une fossette : c'est un sage législateur qui me l'a dérobée; je m'en suis aperçu au moment même où elle s'envolait. En revanche, je suis réellement redevable d'une bonne large grimace à P... E..., critique de Philadelphie, seul propriétaire de la langue anglaise dans sa pureté grammaticale et idiomatique, lequel m'avoua que j'avais *réveillé une nouvelle ère* dans son esprit. » Toujours est-il qu'après avoir visité la Prairie et le Niagara l'hôte des États-Unis ne fut pas fâché de se retrouver à Montréal au milieu de vrais compatriotes, et de rentrer en Angleterre, où il arriva dans l'été de 1842.

Deux ouvrages se rattachent au premier voyage de Dickens en Amérique, un livre de descriptions et un roman. Le premier en date, *American Notes*, n'est guère qu'un arrangement des notes et des lettres que le voyageur avait écrites durant son séjour dans le Nouveau-Monde. Entre le désir d'instruire ses lecteurs anglais et la nécessité de ménager ses lecteurs américains, l'auteur ne réussit à satisfaire personne. Ceux-ci, pour les quelques vérités qu'il leur avait dites, le traitèrent d'ingrat, et ceux-là, ne trouvant pas dans le livre tout ce qu'ils en attendaient, le jugèrent incomplet. La vérité est que Dickens n'avait pas trouvé non plus au-delà de l'Atlantique tout ce qu'il s'attendait à y voir. Cependant ses descriptions étaient pleines de fraîcheur, d'entrain, et au fond sans malice. Toute allusion aux personnes en avait été soigneusement écartée; mais en général on était un peu déçu, quoique de bons juges, parmi lesquels Jeffrey, fussent d'avis que le récit était attachant et fidèle.

A la publication des *Notes sur l'Amérique* succéda celle de *Martin Chuzzlewit*. Dickens n'avait jusqu'alors rien écrit d'aussi puissant, jamais son observation n'avait été plus mordante, jamais ses personnages n'avaient été dessinés avec plus de vigueur et d'originalité. Cependant le succès fut d'abord beaucoup au-dessous de ce qu'avaient espéré les éditeurs du nouveau roman. Il est toujours difficile d'expliquer ces erreurs du public dont fourmille l'histoire de la littérature, car elles proviennent souvent de causes obscures ou futiles qui échappent à l'appréciation. D'autre part, il est bien dur pour un écrivain de voir son public diminuer, ne fût-ce que pour un instant, au moment même où il sent qu'il n'a jamais mieux mérité ses suffrages. C'était un peu le cas pour l'auteur de *Martin Chuzzlewit*. Cette œuvre en effet, loin d'être inférieure aux précédentes, marquait un développement inattendu dans le talent de Dickens, qui semblait inaugurer une seconde manière. Les héros comiques ou tragiques qu'il avait précédemment mis en scène avaient souvent encouru le reproche assez fondé d'offrir plus de

surface que de profondeur, plus d'éclat que de solidité. Il n'en était pas de même dans *Martin Chuzzlewit.* La verve incomparable y courait aussi brillante qu'au début, mais l'étude des caractères y prenait quelque chose de plus magistral et de plus élevé. Pour tout dire en un mot, des types apparaissaient dignes de prendre place à côté de ceux qui sont entrés dans le domaine commun de la littérature romanesque, et qui, sans être moins anglais, étaient pourtant plus humains et plus vrais. Au premier rang, et dépassant les autres de toute la tête, était Pecksniff. On a dit que cette espèce de Tartuffe n'était possible qu'en Angleterre. Hélas! il n'en est rien. Partout où se glisse à côté de la vraie dévotion une dévotion fausse, on rencontre des Pecksniff. On en trouve au nord et au midi, dans toutes les classes de la société, en bas comme en haut. Pecksniff ne parle pas de sa haire et de sa discipline, il est vrai, mais il excelle à mêler Dieu dans tout ce qu'il fait, et pratique le pardon des injures. « Charity, ma chère, quand je prendrai mon chandelier ce soir, faites-moi penser à prier plus particulièrement que d'habitude pour M. Anthony Chuzzlewit, qui a commis une injustice à mon égard. » Soyons moraux, répète-t-il à tout propos, ce qui ne l'empêche pas de capter un héritage, de s'associer avec des chevaliers d'industrie et de s'enivrer à l'occasion. Il n'est pas moins sinistre que Tartuffe, mais il est plus plaisant, et ce n'est pas sans une grande habileté que Dickens, pour atténuer l'odieux du personnage, a jeté sur lui cette teinte comique qui le rend si divertissant malgré l'horreur qu'il inspire. Et dans quel admirable milieu Pecksniff s'épanouit, et quelle société que celle où se rencontrent Charity, la fille aigre et mûre, Mercy, l'enfant insouciante et rieuse, l'horrible tribu des Chuzzlewit, M. Mould, l'entrepreneur des pompes funèbres, si jovial dans son intérieur, et enfin la garde-malade, véritable chef-d'œuvre de l'humour anglais, mistress Gamp, dont le nom ne peut plus se prononcer qu'à travers un éclat de rire, tant est bouffon le cortége d'idées, de mots, de gestes et de manières qu'il fait passer devant l'esprit! Horrible mégère, s'il en fut, mais de joyeuse compagnie, femme « qu'on aimerait à enterrer gratis, et proprement encore, » comme le dit M. Mould, son admirateur, et à laquelle on ne saurait rien comparer dans aucune littérature. Elle est avec Pecksniff la figure la plus étonnante de cette galerie d'hypocrites, d'égoïstes, de scélérats inaccessibles aux lois, et, comme lui, elle est devenue la personnification de toute une race d'êtres particuliers : ces noms propres se sont changés en noms communs. Ce qui gâte le roman, c'est justement ce qui contribua d'abord à en relever la fortune vacillante, c'est-à-dire le fameux épisode du voyage de Martin en Amérique. Il causa de l'autre côté de l'eau une tempête d'indignation, et bien à tort, car, à tout prendre, les plus maltraités

c'étaient encore les Anglais. Les colonels spéculateurs et flibustiers, les hommes d'état ridicules et les femmes politiques dont *Martin Chuzzlewit* avait tracé la caricature étaient moins noirs dans le livre que ses propres concitoyens. Au reste, on devait finir en Amérique par le reconnaître, et le ressentiment ne fut pas de longue durée.

Quoi qu'il en soit, malgré l'évidente supériorité de l'ouvrage, les éditeurs, le voyant moins apprécié que les autres, prirent peur, firent partager leurs craintes à l'auteur, et, en le rappelant aux clauses d'un contrat qui avait tout prévu, le blessèrent maladroitement. Dickens de son côté, faisant réflexion qu'il était à peu près le seul que ses livres n'eussent point enrichi, s'irrita et voulut rompre avec MM. Chapman et Hall, qui lui devaient la fortune de leur maison. Il consulta ses amis, contre son habitude particulière, et suivant l'habitude générale ne les écouta pas, conçut plusieurs projets sans s'arrêter à aucun, ce qui était peut-être le plus sage, consulta aussi les notes de ses fournisseurs, qui étaient assez longues, car il dépensait beaucoup pour entretenir sa maison et ses parens, et se dit qu'après tout le moyen le plus sûr de faire des économies était encore de partir pour l'Italie. C'était là une façon originale de tourner la difficulté, et personne n'y avait songé. L'auteur de l'invention avait d'abord jeté les yeux sur la Bretagne et sur la Normandie, où l'on pouvait, paraît-il, vivre en ce temps-là à bon marché; mais le but eût été trop vite atteint sans doute, et il renonça bientôt à l'idée de s'établir en France. En conséquence, un beau matin, il s'en alla acheter pour la somme modique de 1,125 fr. une berline de voyage à peu près aussi grande que la bibliothèque de son ami Forster, avec lampes et poches de tout genre, véritable arche de Noé capable de contenir une famille anglaise, et, s'étant muni d'un courrier, toujours par économie, il se mit en route avec sa femme, sa belle-sœur et ses cinq enfans pour Marseille et pour Gênes. Il est vrai qu'auparavant il avait, moyennant une somme de 2,800 livres payables par avance, associé deux nouveaux éditeurs à tout ce qu'il publierait pendant huit années consécutives.

En réalité, ce qui l'engageait à quitter l'Angleterre, c'était le besoin d'élargir le domaine de son observation. Il était revenu d'Amérique plus riche d'idées qu'il n'y était allé, ainsi que le prouvait *Martin Chuzzlewit*. Dévoré du désir de voir des pays nouveaux et surtout des hommes, il voulait s'enrichir encore, et, parvenu à un tournant de sa carrière, il sentait qu'un arrêt lui était nécessaire avant de reprendre l'essor.

On sait le culte profond des Anglais pour l'Italie, et l'admiration qu'excite généralement chez les habitans du nord de l'Europe le premier aspect de ce ciel et de ces eaux que tant de voix éloquentes

ont célébrés. Il en est plusieurs, poètes ou hommes d'état, qui, ne pouvant s'arracher à un pareil spectacle, ont changé de patrie et daté leurs œuvres de quelque villa des bords de la Méditerranée ou des rives de l'Arno. Sur tous, la fascination est extrême, et, quand on veut la traduire, on n'échappe que difficilement aux lieux-communs et à l'expression toute faite. Que de volumes cette pauvre Italie, qui n'en peut mais, n'a-t-elle pas dictés aux étrangers et aux Anglais en particulier depuis le commencement de ce siècle! Que de descriptions toujours les mêmes, que de points d'admiration à propos des mêmes sites, des mêmes palais et des mêmes statues, que de romans et que de banalités! Dickens sembla d'abord se soustraire à la contagion. Le ciel ne lui parut pas aussi bleu que la légende le prétendait, ni les paysannes aussi jolies; mais, le temps ayant changé, il céda à l'entraînement général et joignit sa voix au chœur universel. On le vit, lui dont le bagage classique était si léger, parcourir les lieux célèbres avec un Juvénal dans sa poche, déclarer que Venise était la merveille du monde, s'intéresser au chant de la cigale et faire de longues enquêtes sur les maisons religieuses. Cependant quelques fausses notes lui échappaient encore. Ainsi la Méditerranée avec son silence lui donnait, rapprochement assez imprévu, l'idée du Styx, et les tableaux qu'il avait vus reproduits par la gravure ne faisaient pas sur lui l'impression qu'il en attendait : l'esprit d'indépendance et d'erreur perçait toujours par quelque bout. Aussi s'étant mis un matin à sa table de travail dans le palais Peschiere qu'il avait loué, et, cherchant un sujet de conte, il ne pensa même pas à le demander à ce qui l'entourait, comme tout autre aurait fait à sa place. Gênes étalait à ses pieds ses marbres et ses fontaines, et le son des cloches montait de tous ses couvens; ce fut au vieux beffroi de Londres qu'il songea, et au pont de Waterloo et à la neige de Noël. Il vit les pauvres et les affamés jeter des regards avides sur les vitres éclairées par les flammes du plum-pudding embrasé, et il se résolut, comme il disait, à frapper un coup pour ses cliens. De là son *Carillon de Noël*, qui n'a rien d'italien. Quand il l'eut fini, il n'y tint plus. Il avait soif des rues et des foules de Londres, et se mit en route tout seul. Il passa le Simplon et vint (c'était le prétexte du voyage) lire à quelques amis réunis chez M. Forster l'histoire de Trotty Veck et de ce que lui disaient les cloches. Il y avait là un auditoire nombreux et choisi. Le succès du lecteur fut grand, et plusieurs pleuraient en écoutant cette voix qui ignorait encore un pouvoir dont elle ne devait tirer parti que longtemps après. Dickens alla finir l'hiver à Gênes, visita rapidement l'Italie, et l'été de 1845 le retrouva dans sa maison de Devonshire-Terrace.

« Mon cher Dickens, nous sommes enchantés de votre retour. Voici, *thank God*, Devonshire-Place ressuscité. Venez *luncheoner* demain à une heure, et amenez votre brave ami Forster. » C'est en ces termes que le fameux comte d'Orsay s'adressait au romancier quelques jours après l'arrivée de celui-ci, et Dickens, qui n'avait pas encore beaucoup étudié notre langue, en savait cependant assez pour comprendre ce français familier. Devonshire-Terrace était en effet ressuscité, et avec le maître de la maison la joie et l'entrain y étaient rentrés; mais, après l'année de loisir qu'il s'était donnée, il fallait que Dickens se remît au travail, et le travail avait toujours été pour lui plus pénible peut-être que pour tout autre. On ne s'en douterait pas en le lisant; mais ces dialogues si vifs qu'ils semblent improvisés, ces descriptions si animées qu'on les dirait coulées d'un premier jet, ce style si impétueux, si capricieux, qui reproduit le mouvement de la parole, tout cela représentait un effort extrême. Des semaines entières se passaient sans que le fécond romancier pût écrire une page, sans qu'il pût parvenir à « chauffer sa machine. » Jamais à cet égard il ne s'était senti moins en veine que quand il revint d'Italie. Il fallait que la crise fût bien aiguë, car il eut l'idée de publier un journal et d'entrer dans la politique. Jusqu'alors en effet, il s'était tenu à l'écart de cette perfide enchanteresse, non par indifférence, mais parce qu'il sentait d'instinct que sa voie et sa puissance étaient ailleurs. Il se disait radical, et le retour des tories aux affaires lui avait même inspiré, en 1841, quelques satires rimées, dont une entre autres sur le bon vieux temps du torysme anglais ne manque pas d'une certaine vivacité. « Par Jupiter, écrivait-il alors de Broadstairs, comme je deviens radical! Je me fortifie chaque jour davantage dans les vrais principes. Je ne sais pas si c'est l'effet des bains de mer ou non, mais c'est ainsi. » Cependant il n'avait jamais fait une étude particulière de ces « principes; » il en était même venu peu à peu à désespérer de voir les hommes d'état, à quelque parti qu'ils appartinssent, trouver la solution des grands problèmes politiques et sociaux. Lorsqu'un cordonnier de Southampton et un ramoneur de Windsor avaient fondé, avec l'aide d'un pair d'Angleterre, la première « école déguenillée, » il avait accompagné ces braves gens de ses vœux les plus ardens, et avait même offert d'écrire à ce sujet un article pour la *Revue d'Édimbourg*, car il s'était fait l'avocat des pauvres et prenait sa tâche toujours plus à cœur, tout en se gardant avec soin d'exciter les classes de la société les unes contre les autres. « Ah! disait-il un jour, associant au souvenir des merveilles de Venise, dont il avait encore l'esprit tout plein, son grand désir d'écrire pour le peuple qui travaille et qui souffre quelque

œuvre ineffaçable, combien je pensais que ce serait vraiment là s'élever au-dessus de la poussière de tous les doges dans leurs tombeaux, et se tenir sur un escalier de géans que Samson lui-même ne pourrait jeter à bas! » noble ambition qui, sous des formes différentes, fut celle de toute sa vie, et que le roman, comme il l'entendait, satisfaisait bien mieux que n'aurait pu faire le journalisme.

Ce fut en vain que M. Forster fit passer sous les yeux de son ami toutes les raisons les plus propres à le détourner d'une pareille entreprise, lui représentant que son talent et sa gloire s'accommoderaient mal de la responsabilité d'un journal quotidien. Dickens persista dans son projet, et résolut de mettre au service d'une nouvelle feuille la popularité de son nom. Le *Daily-News*, disait le prospectus qu'il avait lui-même rédigé, resterait libre de toute influence, de tout esprit de parti; il se dévouerait à la défense de tous les moyens rationnels et honnêtes qui peuvent aider à redresser les torts, à maintenir les droits légitimes et à avancer le bonheur de la société. Le journal, en demeurant fidèle à ce programme, ne devait pas faire regretter à Dickens l'appui passager que celui-ci lui avait prêté, et qui avait fait son succès; mais l'éditeur se lassa bien vite de ses fonctions. Le premier numéro du *Daily-News* avait paru le 21 janvier 1846, et le 9 février le romancier, « fatigué à en mourir, » cessait d'être journaliste et revenait à ses romans. Quelques mois après, il partait avec sa famille pour la Suisse, dont il avait déjà entrevu un coin, et qui l'avait enchanté, avec l'intention de s'établir à Lausanne pour voir si le Léman serait plus favorable à son travail que ne l'avait été la Méditerranée.

Si l'on veut garder une idée gracieuse et poétique de la vie de Dickens hors de Londres, c'est dans les lettres datées de Lausanne qu'il la faut aller chercher. C'est là surtout que l'homme se révèle derrière l'écrivain avec ce charme qu'éprouvèrent tous ceux qui l'ont approché. Jamais il ne s'abandonna davantage à ce qu'un personnage du dernier siècle appelait la douceur de vivre. Habitans et contrée, tout lui plaisait également. Il observait les mœurs, en traçait des tableaux délicats, faisait dans les environs de longues promenades soit seul, soit avec les nombreux Anglais qu'attiraient sa présence et la magnificence du site, et, quand son besoin si étrange de voir des rues devenait trop violent, il allait à Genève, où il retrouvait la sensation, si chère pour lui, de la lumière du gaz éclairant la nuit des visages humains. Quand il fallut partir après cinq mois de séjour, il se sentit tout malheureux, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il passa une partie de l'hiver de 1846 à Paris; c'était la première fois qu'il s'y arrêtait avec sa famille, et, malgré les

théâtres, malgré l'accueil bienveillant qu'il reçut partout, il se trouva un peu dépaysé chez nous, où son nom était moins connu qu'il ne le fut plus tard. Ses jugemens sur la France s'en ressentirent : il devait les réviser dix ans après. Au printemps de la même année, il était de retour à Londres et achevait son roman de *Dombey*, satire amère et puissante de l'orgueil commercial, et dont l'effet fut très grand. C'est, au point de vue littéraire, le plus beau moment de la vie de Dickens. Tout ce qui portait un nom dans les arts ou dans les lettres fréquentait sa maison, et Devonshire-Terrace a peut-être vu plus de visages illustres dans les deux mondes que toute autre demeure, depuis les « gens du *Punch*, » comme les appelait lord Brougham, jusqu'à Lytton Bulwer et Tennyson. Le succès des derniers livres du romancier lui permettait de regarder d'un œil moins inquiet l'avenir de sa nombreuse famille, et, pour l'assurer encore, il fondait le recueil périodique des *Household-Words*, où sous sa direction des écrivains de talent allaient pendant plusieurs années intéresser honnêtement de nombreux lecteurs. Enfin il mettait le sceau à sa réputation par la publication de *David Copperfield*.

C'est, de l'avis général, le chef-d'œuvre de Dickens, ou, pour mieux dire, c'est l'œuvre qui plaît le plus communément à tout le monde. On peut trouver qu'il y a plus de puissance créatrice dans *Martin Chuzzlewit*, plus d'intérêt pathétique et de grandeur dans *Bleak-House*; mais il y a dans *David Copperfield* un ensemble plus heureux de qualités soutenues, plus de variété dans le ton, et dans les personnages une vérité plus humaine, parce que l'observation s'y présente sous des formes moins exagérées, tout en restant originale. « La vérité des écrits de Dickens, dit M. Ruskin, a été méconnue par bien des gens habitués d'ailleurs à réfléchir, parce qu'elle se montre sous les couleurs de la caricature, et fort à tort, car cette caricature, souvent grossière, ne porte jamais à faux. » Eh bien! c'est dans *David Copperfield* que Dickens a fait le plus d'infidélités à son procédé habituel soit dans la création de ses différens héros, soit dans le développement de la trame romanesque où ils se dessinent. Les événemens s'y déroulent d'une manière plus conforme à la réalité de la vie, et le monde si varié où nous sommes introduits ressemble davantage au monde où nous nous agitons, tout au moins à celui dont nous concevons sans effort l'existence. Enfin, et pour emprunter le mot de Shakspeare, ce « lait de l'humaine bonté, » qui abonde partout chez Dickens, il en a mis ici la crème. De là l'attrait puissant et durable du livre, de là cette émotion où la pitié, le charme et l'admiration se confondent.

## IV.

La seconde partie de la vie du romancier n'offre peut-être pas un intérêt égal à celui que fait naître la première. Elle est plus agitée, mais elle ne fournit guère, sauf vers la fin, que la répétition de voyages, de scènes et d'occupations semblables. Des voyages de Dickens, il y a peu de chose à dire ici : ils devinrent plus fréquens à mesure que s'augmentait en lui le besoin de mouvement qui l'avait toujours plus ou moins tourmenté. Il allait revoir la Suisse et l'Italie pour y retrouver la fraîcheur de ses premières impressions; mais c'était surtout du côté de la France qu'il aimait à s'échapper. Il s'était mis au fait de notre littérature, avait lu Voltaire et les écrivains de notre temps, dont quelques-uns étaient même devenus ses amis. Au besoin, il savait tourner une lettre en français, avec moins de correction cependant que M. Forster ne semble croire, si l'on en juge par les échantillons assez comiques qu'il en donne. Enfin il se plaisait à Paris plus qu'il n'avait fait la première fois, choyé qu'il était par les plus grands. Pour ne parler que des morts, Ary Scheffer faisait son portrait, et Lamartine voulait le voir comme un des « grands amis de son imagination. » Ce fut dans un dîner qu'il rencontra l'auteur des *Méditations*. « Je l'ai trouvé, écrivait Dickens, plein de franchise et sans affectation. Il fit savoir à la compagnie présente à table qu'il avait rarement rencontré un étranger parlant le français avec autant de facilité que votre inimitable correspondant, et là-dessus ce même correspondant rougit modestement et presque aussitôt faillit s'étouffer avec un os de poulet qui lui reste encore dans le gosier. » Il dînait chez Scribe et y rencontrait Auber, fréquentait les théâtres, applaudissait tour à tour *le Médecin des enfans* ou *les Mémoires du Diable*; les fêtes populaires de l'empire le ravissaient d'admiration, ce qui ne l'empêchait pas de remarquer que l'on ne mettait pas beaucoup d'empressement à saluer l'empereur quand il passait. Quelquefois aussi, quand il voulait travailler, il s'arrêtait à Boulogne-sur-Mer. Il a passé trois étés dans cette riante et pittoresque cité, où il se croyait encore en Angleterre. Il y a même composé la fin des *Temps difficiles*, un des récits les plus poignans qui soient partis de sa plume.

Cependant, en quelque endroit qu'il se trouvât, il n'y restait pas longtemps. En effet, il en était venu peu à peu à ne plus pouvoir résister au désir de changement qui le possédait. C'est le point douloureux et singulier que M. Forster a traité délicatement et qu'on ne peut passer sous silence, car il explique la fin tourmentée d'une vie qui, malgré ses brillans dehors, ne se suffisait plus à elle-même. « C'est une chose étrange, écrivait Dickens en 1857, de n'être jamais en re-

pos, jamais satisfait, et de toujours aspirer à je ne sais quoi qui n'est jamais atteint. » Ce sentiment pénible n'était pas nouveau chez lui, mais il ne s'était pas encore marqué avec autant de force, et Dickens n'en était plus le maître. « Il est trop tard, ajoutait-il, pour enrayer. Je n'ai de soulagement que dans l'action. Je suis devenu incapable de repos, persuadé que, si je m'épargnais, je me rouillerais, et qu'il ne me resterait plus qu'à éclater et à mourir. Mieux vaut mourir en agissant. Je suis à cet égard ce que m'a fait la nature. Il me faut accepter, puisque c'en est un, le revers des qualités que je puis avoir. » Voilà en partie le secret de cette agitation morale et physique qui condamnait l'écrivain à chercher sans cesse hors de chez lui ce qu'il ne trouvait pas en lui, et le lançait sur les grandes routes. De là aussi ces représentations théâtrales où, suivi de quelques amis, amateurs comme lui de la scène, il aimait à se donner en spectacle, et qui, commencées sous un prétexte de bienfaisance et continuées sans raison, devenaient un passe-temps plein d'excitation, et de danger. L'acteur y recueillait des applaudissemens, mais l'écrivain, rentré chez lui, trouvait son imagination moins docile et sa plume plus revêche. C'est dans les ouvrages qui suivirent *David Copperfield* que l'effort se fait pour la première fois sentir. *Bleak-House*, le plus remarquable de tous, si l'on n'envisage que le plan et la conduite de l'intrigue, laisse déjà apercevoir des traces de cette inquiétude, qui devient plus visible à mesure qu'on avance. A proprement parler, le génie créateur n'abandonna jamais Dickens; jusqu'au bout, les personnages sortirent de son cerveau avec la vigueur des premiers jours; mais il ne pouvait plus remplir avec la même certitude qu'autrefois le cadre qu'il s'était tracé. Parfois même la crainte de rester court lui traversait l'esprit. Ce fut bien pis encore lorsque l'idée de lire ses œuvres en public se fut emparée de lui avec une sorte de fatalité. Depuis longtemps, il la caressait; depuis longtemps, ses amis savaient avec quel art et quelle puissance il s'entendait à leur lire les chapitres de ses romans tout frais éclos avant de les communiquer au public. Et d'autre part, dans les nombreux banquets où il était appelé à parler en faveur d'institutions de charité, ses succès d'orateur avaient été grands, si grands même que, s'il l'eût voulu, il eût facilement trouvé place dans ce parlement anglais qui admet tous les genres d'éloquence. Aussi, lorsque le travail de la composition littéraire lui parut de plus en plus pénible, se tourna-t-il tout naturellement du côté où il se sentait attiré.

Il venait à ce moment d'acheter une maison, Gadshill-Place, dans un endroit qui lui était familier depuis son enfance, et il était en train de l'embellir pour en faire sa résidence habituelle, quand il se résolut, malgré les conseils de ses amis, à présenter lui-même

devant le public quelques-uns des êtres auxquels son imagination avait donné la vie. On a cru que l'amour de l'argent n'avait pas été étranger à cette entreprise, et il est certain que le profit devait être considérable; mais la vraie raison, on vient de la voir, et peut-être Dickens était-il le premier à la colorer d'une apparence de nécessité domestique, sous prétexte de payer, comme il disait, la propriété qu'il avait acquise. A ce motif, un autre plus intime venait s'ajouter, qui lui rendait l'action et le mouvement plus nécessaires que jamais : M<sup>me</sup> Dickens allait quitter, pour n'y plus rentrer, la maison de son mari. Il peut sembler étrange qu'après avoir passé vingt-deux années ensemble et élevé dix enfans, la vie commune fût devenue intolérable aux deux époux; mais il y avait longtemps, paraît-il, que l'incompatibilité de leurs humeurs avait éclaté. La séparation, une fois résolue, devait être tenue secrète. Dickens eut le tort de l'annoncer au public au moyen d'une note insérée dans les *Household-Words*, pour répondre à certaines calomnies où son nom avait été mêlé à celui d'une personne qui lui était chère. Il eut le tort plus considérable encore de mettre ses lecteurs au courant de ses affaires privées par une lettre adressée à l'un de ses amis, M. Smith, qui n'eut rien de plus pressé que de la communiquer au correspondant du journal américain *New-York Tribune*. M. Forster, qui parle de cette lettre sans la citer, assure qu'elle était confidentielle, et que Dickens se plaignit toujours de ce qu'elle eût été divulguée; une pareille interprétation ne peut malheureusement pas subsister quand on en a sous les yeux le texte malencontreux. Dickens commence par prier M. Arthur Smith de le montrer à tous ceux qui ont à cœur de lui rendre justice ainsi qu'à tous ceux qui par erreur ont été induits à lui faire tort. Il déclare que M<sup>me</sup> Dickens et lui ont vécu très malheureux ensemble pendant de longues années, que jamais humeurs ne furent plus opposées que les leurs, et que la présence de la sœur de M<sup>me</sup> Dickens, Georgina Hogarth, a seule empêché jusqu'alors leur séparation. « Depuis l'âge de quinze ans, ajoute-t-il, elle (M<sup>lle</sup> Hogarth) s'est dévouée à notre maison et à nos enfans... Quelque effort que j'y fasse, je ne peux m'imaginer ce que ces derniers seraient devenus sans cette tante, qui a grandi avec eux, à laquelle ils sont passionnément attachés, et qui a sacrifié pour eux le meilleur de sa jeunesse et de sa vie... Depuis quelques années, M<sup>me</sup> Dickens a pris l'habitude de me représenter qu'il vaudrait mieux qu'elle allât vivre de son côté; — que, se voyant de jour en jour plus étrangère dans la maison, elle sentait augmenter la maladie mentale dont elle souffre quelquefois, et qu'elle ne se trouvait plus capable de mener la vie d'épouse,... à quoi je répliquais invariablement que nous devions porter notre infortune et lutter jusqu'au bout, surtout par

égard pour les enfans, qui devaient nous tenir unis en apparence. »

La seconde partie de la lettre rendait compte de la séparation, que des amis avaient jugée nécessaire dans l'intérêt même des enfans, qui la comprenaient et l'acceptaient, elle démentait ensuite avec énergie les bruits fâcheux qui avaient couru à ce sujet; mais ces bruits, n'aurait-il pas été plus sage de les dédaigner, et l'étalage maladroit que Dickens faisait d'un ménage malheureux n'allait-il pas leur donner, aux yeux des malveillans, une apparence de fondement? Au moment de paraître devant le public, Dickens, il est vrai, croyait ne devoir laisser aucune tache, aucun doute sur son caractère; c'est là son excuse. Il aurait mieux valu pourtant qu'il gardât le silence, comme M. Forster le lui conseillait avec raison. Quant à la situation que ce document révélait, elle était triste, irrémédiable, et n'aurait pu se dénouer que par un de ces accidens qui arrivent à point nommé dans les romans, mais dont la vie est plus avare. Quoi qu'il en soit, il est bien difficile de porter un jugement sur la conduite de Dickens, qui, juge et partie à la fois, a seul pris la parole, et que ses amis n'ont pas complétement excusé. On peut condamner le procédé; mais sur le fond de la question il faut s'abstenir, tout en déplorant qu'il se soit donné tort au moins dans la forme.

Ce fut dans ces circonstances que Dickens commença la première série des lectures célèbres qui de 1858 à 1870 passionnèrent l'Angleterre. On s'est demandé si l'innovation n'était pas fâcheuse et si le romancier n'avait pas plus à perdre qu'à gagner en livrant à la curiosité de la foule sa personne et son génie dans ce qu'ils avaient de plus intime; mais l'exemple que donnait Dickens ne pouvait pas entraîner beaucoup d'imitateurs, car il fallait, pour le suivre, des qualités qui ne sont pas communes. Tous ceux qui ont entendu l'auteur de *David Copperfield* sont unanimes à cet égard. Il y avait dans la façon dont il jouait ses romans je ne sais quoi qui tenait du prodige. Quand il lisait la grande scène judiciaire de *Pickwick* ou qu'il faisait parler mistress Gamp, ou qu'il disait la mort du petit Dombey, ce n'était plus à une simple lecture qu'on assistait, c'était à un drame ou à une véritable comédie, d'autant plus piquante que celui qui tenait les rôles, les ayant lui-même conçus, leur donnait tout leur sens et toute leur originalité. L'art avec lequel il savait changer de ton suivant les besoins du dialogue, et pour ainsi dire dans la même haleine, aidait encore à l'illusion. L'auteur disparaissait, et l'on se trouvait en présence de personnages vivans. On aurait dit un grand musicien, Chopin par exemple, interprétant lui-même son œuvre. Les premières lectures eurent lieu à Londres, et le succès fut tel que le romancier se laissa entraîner à consacrer la plus grande partie de son temps à cette nouvelle entreprise.

Toutes les grandes villes de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Écosse apprirent à connaître les traits fameux de l'écrivain, et partout il put s'assurer que sa popularité n'était pas un vain mot. C'est ainsi qu'après une lecture faite à Belfast on se précipitait sur lui dans la rue en lui disant avec l'accent classique de la contrée : « Faites-moi l'honneur de me donner une poignée de main, monsieur Dickens, et Dieu vous bénisse, monsieur, car ce n'est pas seulement ce soir, c'est depuis bien des années que vous avez été une lumière dans ma maison. » Et à York une dame qu'il ne connaissait pas l'arrêtait pour lui dire : « Monsieur Dickens, voulez-vous me permettre de toucher la main qui a rempli ma demeure de tant d'amis? »

C'était là le secret d'un enthousiasme sans exemple : Dickens était un ami pour chacun de ses lecteurs, et cette foule qui se pressait pour l'entendre, avant même qu'il ouvrît la bouche, était déjà conquise à sa parole par la reconnaissance et par la sympathie. Ce sentiment le soutenait dans la fatigue extrême que lui imposaient des auditoires de 2,000 à 3,000 personnes et la nécessité de voyager nuit et jour en chemin de fer pour satisfaire à des engagemens trop rapprochés. C'est à cette époque qu'il fut pris au pied gauche d'une sorte de paralysie dont il ne se débarrassa plus entièrement et qui aurait dû lui servir d'avertissement salutaire; mais il n'avait jamais su modérer ses forces, et son courage l'entretenait dans une illusion qui finit par lui être fatale. Au lieu de se reposer, il eut la funeste idée de passer en Amérique pour y achever avec ses lectures la fortune commencée en Angleterre. Jamais homme, à en croire M. Forster, n'attacha moins de prix à l'argent, et il est certain qu'il l'avait toujours dépensé comme il le gagnait, sans compter. Il est certain aussi que l'établissement de ses fils le préoccupait beaucoup depuis quelque temps; c'est peut-être là qu'il faut chercher surtout la raison de sa terrible et glorieuse tournée aux États-Unis. Et cependant il y a quelque chose de pénible à le voir supputer d'avance le nombre de dollars qu'il en rapportera et apprécier la différence du papier américain à la livre anglaise. C'était sans doute de l'argent bien acquis et d'autant plus légitime qu'il n'avait jamais tiré le moindre profit de la vente de ses livres en Amérique; mais le romancier s'évanouissait, et l'on n'apercevait plus que l'homme d'affaires. Il arriva à Boston au mois de novembre 1867, et l'accueil qu'il reçut fut aussi bienveillant qu'il l'avait été vingt-cinq ans auparavant : il ne restait plus trace du ressentiment causé jadis par certains passages de *Martin Chuzzlewit*. Horace Greeley, le célèbre journaliste, se fit dans *la Tribune* l'introducteur de Dickens pour cette seconde visite, dont il expliqua l'objet. La série des lectures commença, et de Boston à Baltimore une furie d'enthousiasme éclata

comme on n'en voit qu'en Amérique. La spéculation s'en mêla, et Dickens se vit bientôt suivi de gens habiles qui accaparaient les billets et les revendaient ensuite au prix qu'ils voulaient. Ils assiégeaient la porte du bureau de vente, apportaient des matelas dans la rue pour y passer la nuit, faisaient des feux de joie, et forçaient la police à se montrer. Et partout abondaient en même temps les témoignages de l'admiration la plus vraie. Le président Andrew Johnson demandait comme une faveur un rendez-vous au romancier, et celui-ci, le jour de sa fête, trouvait sa chambre remplie de fleurs et de guirlandes. Il n'y avait qu'une ombre au tableau, le froid d'une saison extraordinaire, qui, joint aux cahots des voies ferrées sur lesquelles Dickens passait la moitié de son temps, avait épuisé ce qui lui restait de forces. « C'est un dur labeur, un dur climat, une dure vie, » écrivait-il. Il ne dormait plus, mangeait à peine, et souffrait d'un rhume violent que rien ne pouvait guérir. Il ne retrouvait un peu de voix et de vie qu'au moment de paraître en public, par un puissant effort de volonté. Au bout de cinq mois de voyage et après soixante-seize lectures, il s'arrêta. On lui offrit à New-York, sous la présidence d'Horace Greeley, un dîner d'adieu. Il y prit congé de ses nombreux amis, y signala les heureux changemens qu'il avait remarqués dans les mœurs américaines, promit qu'il en rendrait témoignage dans les éditions futures de ses ouvrages, et arriva chez lui au mois de mai 1868. Sa santé était perdue, mais il avait, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, gagné un million.

Il reprit alors la plume, et commença *le Mystère d'Edwin Drood*, qu'il ne devait pas achever. Entre cette dernière œuvre incomplète et *David Copperfield*, Dickens n'avait pas laissé que de beaucoup écrire. *Bleak-House*, *la Petite Dorrit*, *les Temps difficiles*, *les Grandes Espérances*, *Notre Ami commun*, tels sont les principaux romans qui ont vu le jour de 1854 à 1865. Ils sont moins célèbres que ceux qui les ont précédés, offrent peut-être plus d'inégalités, mais ils ont encore de bien belles parties, et, si l'on y rencontre des traces de fatigue, la décadence ne s'y fait pas sentir. Dickens, il faut en prendre son parti, n'était pas un génie égal et symétrique. Quoiqu'il se soit une fois approché de la perfection, ce qu'il a fait a souvent été excessif par quelque côté; chez lui, l'excellent et le pire se sont presque toujours touchés. Sa manière, toute formée à partir de *Martin Chuzzlewit*, a pu s'exagérer dans la suite, comme il arrive ordinairement quand on vieillit, mais il serait bien difficile de marquer le point exact où le développement a cessé, où les défauts sont devenus la règle et les beautés l'exception. Cependant M. Forster, qui a eu entre les mains tous les manuscrits de son ami et qui a pu suivre de très près ses différens procédés de composition, a

remarqué que vers 1855 Dickens, moins confiant dans sa verve, prit l'habitude de jeter sur un cahier de notes les idées, les plans, les expressions, les comparaisons, les noms et les titres qui se présentaient à son esprit et qu'il craignait d'oublier. Ce serait alors qu'il aurait senti le premier coup que l'âge et la fatigue portent à la faculté d'imaginer. L'atteinte fut légère, il est vrai, et presque insensible; on peut dire toutefois qu'un certain souffle a manqué à tout ce qui a suivi *les Temps difficiles*. Il y a dans *la Petite Dorrit* nombre de scènes touchantes et de personnages admirables, de même qu'il y a bien de la grâce et de l'observation comique dans *les Grandes Espérances*, et pourtant l'intérêt est moins soutenu; on se sent moins ému, moins charmé, moins étreint. A tout prendre, c'est là qu'est la limite en-deçà de laquelle se trouve le meilleur de Dickens. Au reste, il avait depuis longtemps prévu le cas où les sources de l'imagination tariraient en lui, et il s'y était préparé en se faisant éditeur de recueils publiés sous sa direction. A celui des *Household-Words* en avait succédé un autre qui porte pour titre : *All the Year Round*. Dickens avait même écrit pour les enfans une *Histoire d'Angleterre* bien célèbre, et qui, chose rare, ne passait pas par-dessus la tête de ses petits lecteurs; mais il n'était pas destiné à survivre à son talent. Quand il revint d'Amérique, il n'avait plus beaucoup de temps à rester sur la terre, et ce temps il l'abrégeait encore par des lectures publiques. Peu à peu le cercle des amis et des parens se resserrait autour de lui; son père et sa mère étaient morts ainsi que sa sœur et ses quatre frères; plusieurs amis avaient déjà disparu; de ses enfans, deux s'étaient mariés, deux étaient morts, et il lui fallait se séparer des autres. Le départ de son fils cadet, qui allait en Australie rejoindre un frère aîné, fut particulièrement sensible à Dickens. La lettre que, fidèle à son habitude, il remit à ce jeune homme en le quittant mérite d'être citée, car elle montre l'auteur sous un nouveau jour.

« Je vous écris ce mot aujourd'hui parce que votre départ me préoccupe beaucoup et que je désire vous laisser de moi quelques paroles d'adieu que vous puissiez méditer de temps en temps à vos momens de tranquillité. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime chèrement et qu'au fond du cœur votre départ me cause beaucoup, beaucoup de peine; mais cette vie est à moitié faite de séparations, et il faut savoir supporter ces tristesses. Ce qui me console, ce que je crois fermement, c'est que vous allez commencer le genre de vie auquel vous êtes le plus propre... Je vous exhorte donc à persévérer jusqu'au bout dans la détermination de faire aussi bien que vous le pourrez tout ce que vous aurez à faire. J'étais moins âgé que vous ne l'êtes maintenant lorsque j'eus pour la première fois à gagner mon pain, et à le gagner avec résolution,

et jamais depuis je ne me suis relâché. Dans quelque position que ce soit, ne tirez jamais bassement parti de l'avantage que vous pouvez avoir sur les autres et ne soyez jamais dur pour ceux qui vous sont soumis. Essayez de faire aux autres comme vous voudriez qu'ils vous fissent, et ne vous découragez pas, s'ils y manquent quelquefois. Mieux vaut pour vous les voir faillir à la plus grande des règles posées par notre Sauveur que d'y faillir vous-même. Je mets un Nouveau-Testament parmi vos livres, et je le fais avec les mêmes intentions et les mêmes espérances qui m'engageaient à écrire pour vous, quand vous étiez petit enfant, un résumé simple de ce livre; c'est le meilleur que le monde ait jamais connu ou connaîtra jamais. A mesure que vos frères s'en sont allés, l'un après l'autre, je leur ai écrit ce que je vous écris maintenant, les suppliant de se conduire d'après ce livre sans tenir compte des interprétations et des inventions de l'homme... Gardez toujours l'habitude salutaire de faire votre prière soir et matin. Je n'y ai jamais manqué moi-même, et je sais la consolation qu'on y trouve. J'espère que vous pourrez toujours dans le reste de votre vie dire que vous avez eu un bon père. La meilleure manière de lui montrer votre affection et de le rendre heureux, c'est de faire votre devoir. »

Le caractère sérieux de l'homme et de la race reparaît dans ces lignes si graves, si fermes et si nobles, où l'on devine l'accent d'un adieu qui devait être le dernier. En effet, les mauvais symptômes se renouvelaient. Dickens avait voulu prendre congé de ses auditeurs par une dernière série de lectures, et l'effort lui avait coûté beaucoup, quoique jamais il n'eût mieux lu. De fréquens vertiges le tourmentaient, la paralysie reprenait son pied. Ce fut à la suite d'une de ces attaques qu'il rentra à Gadshill. Un soir, après avoir écrit, il venait de se mettre à table pour dîner et disait à sa belle-sœur qu'il se sentait très souffrant, lorsque, voulant se lever et gagner un sofa, il tomba lourdement sur le côté gauche, murmura ces mots : « par terre, » et ne reprit plus connaissance. Il mourut le lendemain 9 juin 1870, ayant dépassé de quatre mois sa cinquante-huitième année. Sur tous les points du globe où on parle anglais, le télégraphe annonça que l'écrivain populaire n'était plus, et dans toutes les chaires où on prêche en anglais son nom fut prononcé dans le sermon du dimanche. Et lorsque le doyen de Westminster, le docteur Stanley, prenant pour texte de son discours la parabole de Lazare, parla en termes poétiques et simples du romancier dont le génie avait sans cesse rappelé au riche la présence de Lazare à sa porte, bien des yeux se mouillèrent en regardant la pierre étroite sous laquelle Charles Dickens repose, entre le monument de Chaucer et celui de Shakspeare.

Il y a toujours quelque impertinence à traiter le génie comme

une machine qu'on démonte pour en faire jouer les principaux ressorts. Le langage n'est pas un instrument assez précis pour suffire à cette tâche difficile, et la pointe s'en égare à chercher des distinctions subtiles où les mots ne représentent plus des idées. Cependant, si l'on voulait essayer de marquer ce qui a dominé chez Dickens, on pourrait peut-être dire que ç'a été l'imagination humoristique. On a vainement tenté de définir l'humour, et l'on n'y réussira jamais, parce qu'il y a autant de genres d'humour que d'écrivains. L'humour de Sterne en effet diffère essentiellement de celui de Fielding, et l'humour de Fielding n'a rien de commun avec celui de Charles Lamb. Pourtant ce sont tous des humoristes, mais chacun d'eux l'est à sa façon. Il en est de même pour l'auteur de *Martin Chuzzlewit*. On lui a, il est vrai, refusé l'humour, et quelques représentans de la critique nouvelle ne semblent guère lui accorder que le comique grotesque ou bouffon; mais, si c'est être humoriste que d'apercevoir entre les choses des rapports qui ne sont pas apparens pour en tirer des effets imprévus, plaisans, touchans ou dramatiques, qui a mieux mérité ce titre que Dickens? On dira peut-être que ce n'est là qu'une partie de l'humour, mais c'est la plus grande, et il est certain que Dickens y reste sans rival. C'est ce qui explique son succès, et c'est ce qui peut faire comprendre pourquoi il a échoué dans les sujets où sa faculté principale lui nuisait au lieu de le servir. Ainsi la passion par excellence, l'amour, ne lui a rien inspiré qui s'élevât au-dessus du médiocre. De même les caractères simples lui échappent en général. Ses héros et ses héroïnes du second plan n'ont aucune personnalité distincte : ils ressemblent trop au reste des hommes pour l'intéresser beaucoup, et il ne s'y arrête qu'à regret. De même encore ses paysages sont puissans, mais fantastiques; ses descriptions de maisons et de rues ont une vie intense, mais elles sont si tourmentées qu'on souffre presque en les lisant. Au fond, Dickens n'est pas un conteur, et l'on dirait toujours qu'il y a une lutte perpétuelle dans son cerveau entre l'imagination pure qui lui fait concevoir les êtres et les objets et la fantaisie qui les lui présente avec un relief comique extraordinaire. Là était sa puissance, et en même temps sa faiblesse. Il le savait bien lui-même, et, Bulwer lui ayant un jour demandé, tout en le louant beaucoup, s'il ne craignait pas d'avoir outre-passé les bienséances de l'art, il lui répondit qu'il y avait une telle jouissance pour lui à voir les choses sous un côté plaisant, qu'il caressait cette infirmité de son esprit comme on caresse un enfant gâté. Il sentait qu'il tombait parfois dans la caricature, le déplorait, et recommençait bientôt. Voilà pourquoi, si le romancier est chez lui incomplet, l'humoriste reste incomparable.

Dickens n'a pas cru qu'il dût se contenter d'amuser ses lecteurs; il a pensé qu'avec des facultés aussi rares que les siennes il était tenu à quelque chose de plus encore, et que ce don d'émouvoir qui lui avait été si largement départi entraînait avec soi une sorte de responsabilité. Aussi ne peut-on dans son œuvre séparer le romancier du moraliste, et n'est-ce pas un des moindres caractères de son talent que l'aisance merveilleuse avec laquelle il mêle une thèse politique, sociale ou morale aux inventions de la gaîté la plus folle. A cet égard, son tact est extrême, il s'arrête toujours à temps, et cet avocat qui, sans en avoir l'air, a soutenu tant de causes, n'a que bien rarement versé dans le plaidoyer. Devoirs de la société envers le pauvre, protection de la femme et de l'enfant, relations des patrons avec leurs ouvriers, abus des *workhouses,* longueurs des procès, friponneries légales des compagnies industrielles, scandale des sinécures, inutilités des grandes administrations politiques, fausse philanthropie, il a touché à tout, laissé partout la marque de sa satire pénétrante et le témoignage de la pitié la plus intelligente et la plus humaine. « Toute la tribu des égoïstes et des lâches, lui avait une fois écrit Jeffrey, vous haïra dans l'âme et vous accusera d'une coupable exagération; mais ne vous en inquiétez pas. Les braves et les bons sont avec vous, et la vérité aussi. » Dickens en effet ne s'en inquiétait pas; comme le poète, il croyait que la seule noblesse, c'est d'être bon, et il s'en remettait avec un légitime orgueil au jugement de son pays, confiant dans le bien que ses ouvrages avaient pu faire.

La postérité lui sera-t-elle douce, et son œuvre durera-t-elle? Tant de jugemens sont cassés chaque jour que l'on croyait définitifs, tant de réputations disparaissent que l'on croyait fondées sur le roc, et les fluctuations du goût sont si nombreuses, qu'il est plus sûr de ne pas se livrer en pareille matière à de téméraires prédictions. Une chose pourtant doit rassurer les amis de Dickens, c'est que la popularité de son nom ne repose pas sur le caprice et sur l'engouement d'une classe particulière de lecteurs. Ce ne sont pas seulement les esprits fins et lettrés qu'il a charmés pendant un quart de siècle, c'est tout un peuple qu'il a eu pour admirateur. Il y a là une raison de gloire durable. Savoir plaire à la fois aux délicats et à la foule, c'est le secret des maîtres, et la façon dont Dickens a pénétré dans l'esprit et dans le langage même de ses contemporains prouve que ce secret-là ne lui a pas été inconnu. Si jamais l'auteur de *David Copperfield* venait à ne plus avoir de prise sur les âmes de ses compatriotes, c'est que l'Angleterre elle-même serait bien changée.

LÉON BOUCHER.

# L'APOCALYPSE DE L'AN 97

## I.

La gloire propre du génie d'Israël, c'est le prophétisme. Ni par son culte, ni par ses lois, ni par ses mœurs, le peuple hébreu n'eut une grande supériorité sur ses voisins jusqu'au VIII[e] siècle avant Jésus-Christ. L'inscription de Mescha, découverte il y a quelques années et que l'on peut dater avec une très grande approximation de l'an 898 avant Jésus-Christ, nous montre ce roi de Moab dans un état religieux exactement semblable à celui de David. Au lieu de *Chamos*, dieu de Moab, mettons *Jéhovah*, dieu d'Israël, et l'inscription moabite nous représentera parfaitement la psychologie d'un vigoureux Israélite de Gabaa ou de Bethléem, peu mystique, intéressé, passionné, sans idée de récompenses ni de châtimens d'outre-tombe, ayant avec son dieu une sorte de contrat réciproque par suite duquel le dieu, en retour du culte qu'on lui rend, est obligé de faire réussir son fidèle dans toutes ses entreprises. Identification complète du dieu et de la tribu, lien étroit entre le dieu et un membre de la tribu qui est l'homme de son choix et à qui il donne la royauté, croyance à une inspiration permanente du dieu dictant par des songes ou des théophanies fréquentes ses volontés à son favori, victoire de ces dieux de tribu les uns sur les autres, si bien que tour à tour Jéhovah est traîné devant Chamos et Chamos devant Jéhovah, selon qu'Israël ou Moab l'emporte, voilà le tableau que nous présente le document capital trouvé à Dibon. C'est l'état commun des religions de la Palestine et des pays limitrophes avant l'apparition des grands prophètes en Israël.

Tout change quand, vers le milieu du VIII[e] siècle avant Jésus-Christ, les *nabis* ou prophètes israélites, qui jusque-là n'avaient pas différé essentiellement de ceux des peuples voisins, se mettent à tenir école d'éloquence religieuse, morale, sociale, politique. Le jour

le plus solennel peut-être de l'histoire du monde fut celui où un tribun religieux s'éleva et osa faire parler ainsi Jéhovah à la face des prêtres : « Vos holocaustes de béliers et de graisse de veau me font mal au cœur, j'en ai la nausée. Je ne vous écoute pas, vos mains sont pleines de sang. Purifiez-vous, cessez de mal faire, secourez l'opprimé, respectez le droit de l'orphelin, défendez la veuve, et venez sacrifier alors, si vous voulez (1). »

Ce grand esprit de religion dura près de trois cents ans avec un éclat incomparable. La captivité de Babylone, loin de l'éteindre, ne fit en un sens que l'exciter. Zacharie, vers 520, clôt la liste des hommes extraordinaires qui créèrent dans le monde la religion selon l'esprit, et furent en un sens éloigné les fondateurs du christianisme. Le génie prophétique d'Israël semble subir ensuite une éclipse de trois cent cinquante ans. Israël se repose sous les Achéménides; le fanatisme intense qui est au fond du cœur de ce peuple semble dormir; les chefs du peuple, résignés sur les abus du monde, qui révoltaient si fort les *nabis*, s'abandonnent et s'oublient jusqu'à se laisser aller à douter du sérieux de la vie. Un Israélite écrit un livre charmant, l'*Ecclésiaste*, pour arriver à cette conclusion, que tout est frivole, et que le dernier mot de la sagesse est de jouir en paix, au sein d'une heureuse médiocrité, du bien qu'on a gagné par son travail.

La persécution d'Antiochus Épiphane changea entièrement le cours des choses. La pratique exacte de la loi devait, selon les promesses divines, faire le bonheur de la vie, et voilà que ceux qui l'observaient fidèlement étaient traqués, ruinés, exposés aux supplices. Que devenait Dieu? comment concilier sa justice, sa fidélité à sa parole avec ce qui se passait? Dans cette crise terrible de la foi du peuple, des hommes se trouvèrent pour faire monter jusqu'au ciel le cri passionné d'Israël. Tout ce qui était au fond de cette insondable conscience juive se réveilla; l'ardente protestation contre les injustices du monde réel, qui était l'esprit même des vieux prophètes, fut entendue de nouveau. De la sorte se produisit une série d'écrits, inférieurs à ceux des anciens sous le rapport littéraire, mais dont les conséquences ont été plus décisives encore pour l'histoire de l'humanité. Deux traits essentiels caractérisent cette nouvelle école d'inspirés. La forme de visions symboliques, déjà employée par Ézéchiel, fut celle qu'ils choisirent. Une autre règle qu'ils adoptèrent fut de déguiser leur personnalité sous des noms supposés. La vieille littérature et la vieille histoire étaient devenues l'objet d'un si profond respect, que personne n'aurait osé concevoir l'idée d'inscrire

(1) Isaïe, chap. 1er.

son nom dans le canon sacré à côté de ceux d'Isaïe, de Jérémie, de Zacharie. Que firent les ardens promoteurs du mouvement qui entraînait la nation vers une destinée purement théocratique? Ils se mirent sous le couvert d'anciennes célébrités, firent parler des personnages illustres, et prêtèrent à des hommes des siècles passés dont l'autorité était reconnue des livres contenant l'expression de leurs passions et de leurs espérances toutes modernes. Ces espérances étaient sans bornes. L'idéal messianique, l'espoir d'une grande revanche où Israël persécuté de tous aurait enfin son tour, prenaient des formes de plus en plus arrêtées. « Le jour de Jéhovah, » jour de vengeance où Dieu ferait triompher la justice si souvent outragée, n'était plus ce qu'il était pour les anciens prophètes, la simple Providence divine se mêlant aux choses humaines, et y signalant son apparition par des révolutions, des coups subits, des fléaux. Le jour de Jéhovah devenait une apparition dans le ciel à grand triomphe, un renouvellement complet du monde, un règne surnaturel où Israël jugerait la terre et la gouvernerait avec une verge de fer.

Telle fut l'origine des apocalypses. Vers l'an 165 avant Jésus-Christ, un illustre inconnu inaugura ce genre nouveau de prophétisme avec un rare succès. Il choisit pour auteur supposé de son livre Daniel, personnage probablement fictif que depuis fort longtemps (1) on regardait comme le type de l'Israélite persévérant dans sa foi au milieu des gentils. Son livre, plein d'images et de hardiesse, servit de modèle à toute une série d'écrits qui s'échelonnent sur un espace de trois cents ou quatre cents ans, et représentent, soit au sein du judaïsme, soit au sein de l'église chrétienne, la dernière manifestation du génie prophétique d'Israël. Les livres d'Hénoch, l'Assomption de Moïse, furent peu avant Jésus-Christ des apparitions du même ordre. A Alexandrie, où l'on voulait frapper la population païenne, ce fut sous forme d'écrits attribués aux sibylles que les exaltés cherchèrent à exprimer leurs rêves d'avenir. Le public auquel de pareils livres s'adressaient manquait complétement de critique; aucune objection ne s'élevait chez le lecteur contre des faux évidens. Quant à l'auteur, la persuasion de servir une bonne cause suffisait pour faire taire ses scrupules. Le lendemain de leur apparition, ces sortes de livres apocryphes étaient adoptés et cités comme s'ils eussent été les œuvres des personnages souvent fabuleux à qui on les attribuait.

De même que l'ancien prophétisme avait été le berceau de la religion juive, de même le nouveau prophétisme fut l'ardent foyer où

(1) Ézéchiel, XIV, 14, 20; XXVIII, 3.

l'église chrétienne naquit et se constitua. L'apocalypse fut un des genres essentiels de la première littérature chrétienne. Les livres de Daniel et d'Hénoch étaient la lecture habituelle du cercle apostolique, et les discours sur la fin des temps que l'on supposait avoir été tenus par Jésus en offrirent la vive empreinte. De bonne heure, on crut que Jésus, peu avant sa mort, avait prononcé une vraie apocalypse (1), où la fin du monde et la ruine de Jérusalem étaient présentées comme deux faits en connexion l'un avec l'autre. Dans les derniers jours de l'année 68 ou les premiers de l'année 69, parut la grande Apocalypse de Jean, qui par la célébrité qu'elle obtint plus tard a rejeté dans l'ombre toutes ses sœurs. La découverte du sens véritable de cet ouvrage singulier est une des plus belles découvertes de la critique moderne. Le livre autrefois le plus obscur de la Bible chrétienne en est aujourd'hui le plus clair, le mieux daté surtout. Nous n'avons pas à revenir sur une question qui a été ici même (2) traitée de main de maître; nous voudrions montrer comment la même méthode, appliquée à un livre qui offre beaucoup d'analogie avec l'Apocalypse de Jean, a produit des résultats du même ordre, résultats dont la précision étonnera ceux-là seulement qui n'accordent pas à ces curieux problèmes une attention assez suivie.

## II.

Un livre essentiellement juif conservé dans le corps de la littérature chrétienne n'a rien qui doive nous surprendre. Les histoires macchabaïques, le livre de Judith, le livre de Tobie, les livres d'Hénoch, toute une série d'écrits apocalyptiques, négligés par les Juifs de la tradition talmudique, n'ont été gardés que par des mains chrétiennes. La communauté littéraire qui exista durant plus de cent ans entre les Juifs et les chrétiens faisait que tout livre juif empreint d'un esprit pieux et inspiré par les idées messianiques était accepté sur-le-champ dans les églises. A partir du second siècle, le peuple juif, voué exclusivement à l'étude de la loi et n'ayant de goût que pour la casuistique, négligea ces écrits. Plusieurs églises chrétiennes au contraire continuèrent d'y attacher un grand prix et les adoptèrent plus ou moins officiellement dans leur canon. Le livre dont nous allons parler est de ce nombre. Œuvre d'un Juif exalté, il n'a été sauvé de la destruction que par la faveur dont il jouit chez les disciples de Jésus. Interpolé au IIIe siècle, mutilé au moyen âge, il n'a retrouvé son unité et son in-

(1) Marc, XIII; Matthieu, XXIV; Luc, XXI.

(2) Voyez la belle analyse que M. Réville a donnée des travaux sur l'Apocalypse dans la *Revue* du 1er octobre 1863.

tégrité que depuis peu de temps, par le travail assidu de théologiens chrétiens. Jamais recherches ne furent mieux récompensées; grâce à elles, on peut dire que la critique a été remise en possession de l'œuvre originale du dernier prophète d'Israël.

Toutes les personnes qui possèdent une des innombrables éditions de la *Vulgate*, faites selon la récension de Sixte V, ont remarqué, à la suite des livres sacrés, trois écrits imprimés d'ordinaire avec des caractères différens du reste de la Bible. En tête, on lit cet avertissement, que le concile de Trente les a repoussés du canon, mais qu'on les réimprime néanmoins, *ne prorsus intereant*, vu qu'ils ont été cités par des pères et qu'on les trouve fréquemment dans les exemplaires manuscrits et imprimés de la Bible. Les deux premiers de ces écrits sont d'un médiocre intérêt. Il n'en est pas de même du troisième, qui porte pour titre *Liber quartus Esdræ*. En apparence inintelligible, ce livre est un des plus importans parmi ceux qui peuvent nous révéler l'état troublé de la conscience juive vers l'époque de notre ère. Pour en découvrir le sens, il a fallu près d'un siècle de travail. Le texte grec original en est perdu. Malgré son annexion à la Bible, le texte de la version latine est chargé de fautes; peu d'efforts avant ces derniers temps avaient été tentés pour l'améliorer, et ce livre, tiré à des millions d'exemplaires, attirait si peu l'attention que l'on n'y remarquait pas, au chapitre VII^e, un manque de suite tout à fait choquant, indice certain d'une omission ou d'une suppression, que l'étude des versions orientales devait tout d'abord révéler.

Le premier qui lut le IV^e livre d'Esdras autrement que d'un œil distrait fut le savant exégète de Zurich, Henri Corrodi, dans sa belle *Histoire du chiliasme* (Zurich 1781). Ce grand critique, qu'il faut regarder comme le vrai fondateur de l'étude comparative des apocalypses, entrevit l'interprétation du chapitre d'où résulte la date du livre entier. Il découvrit avec une rare pénétration que l'ouvrage était une apocalypse des dernières années du I^er siècle; mais il se trompa sur quelques détails du symbolisme compliqué sous lequel le visionnaire a enveloppé sa pensée. Gfrœrer embrassa le sentiment de Corrodi, et y ajouta un puissant argument en montrant que l'auteur nous apprend lui-même que le livre a été écrit environ trente ans après la ruine de Jérusalem. M. Ewald s'éloigna peu de cette opinion; mais Zurich semblait prédestiné à être le lieu où le voile des apocalypses devait se déchirer (1). Un professeur à l'université de cette ville, M. Gustave Volkmar, découvrit enfin vers 1858, non plus la solution approchée, mais le mot même de cette étrange énigme. L'Apocalypse d'Esdras a été composée sous

(1) M. Hitzig, professeur à Zurich, est l'un des trois ou quatre savans qui arrivèrent simultanément à trouver la clé de l'Apocalypse de Jean.

Nerva, avant l'adoption de Trajan, par conséquent en l'année 97. Le travail de M. Volkmar est l'un des plus ingénieux de l'exégèse moderne. Les critiques les plus distingués, MM. Colani, Langen, Holtzmann, Keim, Tischendorf, Maurice Vernes, y ont adhéré. Il y a des protestations cependant; M. Hilgenfeld, M. de Gutschmidt, M. l'abbé Le Hir, M. Schürer, ont résisté ou résistent encore. De graves objections peuvent être adressées à l'explication que M. Volkmar a donnée des symboles politiques employés par l'auteur; mais d'autres raisons nous décident. Nous croyons pouvoir montrer, indépendamment de ces symboles, que le livre est postérieur à la mort du dernier Flavius (18 septembre 96) et antérieur à l'avénement de Trajan (janvier 98). Il semble que ce fût une loi de la conscience religieuse du peuple juif, à chacune des grandes crises qui déchiraient l'empire romain, d'émettre une de ces compositions allégoriques où il donnait carrière à ses préoccupations d'avenir. La situation de l'an 97 ressemblait à beaucoup d'égards à celle de l'an 68. Les prodiges naturels semblaient redoubler. La chute des Flavius fit presque autant d'impression que la disparition de la maison des Jules. Les Juifs crurent que l'existence de l'empire était de nouveau mise en question. Les deux chutes avaient été précédées de sanglantes folies, et furent suivies de troubles qui firent douter de la vitalité d'un état aussi agité. Durant cette nouvelle éclipse de la puissance romaine, l'imagination des messianistes se remit en campagne; les supputations bizarres sur la fin de l'empire et sur la fin des temps reprirent leur cours.

En même temps que la critique parvenait à fixer la date du livre avec une haute probabilité, la constitution du texte faisait de notables progrès. Ces progrès venaient surtout des versions orientales que l'on découvrait successivement. Comme il est arrivé pour presque toute la littérature apocalyptique juive et judéo-chrétienne, l'original grec de l'Apocalypse d'Esdras n'existe plus; mais, outre la traduction latine, on en possède des versions arabes, éthiopiennes, syriaques, arméniennes. Toutes ces versions sont concordantes entre elles; d'abord elles montrent avec évidence la mutilation qu'a subie le texte latin entre les versets 35 et 36 du chapitre VII. En outre elles prouvent clairement que ce même texte latin a reçu, au commencement et à la fin, deux additions importantes. Pour avoir la vraie Apocalypse d'Esdras, telle qu'elle fut composée dans les dernières années du Ier siècle, il faut retrancher du texte latin les deux premiers chapitres et les deux derniers. Ainsi dégagé d'additions parasites, le livre a sa parfaite unité. Restait la lacune du chapitre VII, équivalant à quatre ou cinq pages. Une curieuse découverte de M. Bensly, professeur à l'université de Cambridge, est venue la remplir. Tous les manuscrits latins qu'on avait examinés

jusqu'ici offrent cette lacune. M. Bensly a trouvé un manuscrit qui présente l'ouvrage complet et qui suit pas à pas le texte des versions orientales. Nous verrons bientôt clairement le motif qui amena au moyen âge cette singulière suppression, contre laquelle proteste un seul témoin. Grâce au manuscrit en question, la version latine nous est rendue dans son intégrité, et M. Bensly pourra nous en donner une reproduction qui remplacera presque le texte grec. dont la perte est probablement irréparable. On pourra lire alors d'une manière tout à fait plane ce curieux livre, qui, à l'heure qu'il est, ne peut encore être étudié sans quelque travail (1).

## III.

Une des lois fondamentales de toute apocalypse est l'attribution de l'ouvrage à un sage des temps antiques. Le nom choisi par le voyant de l'an 97 fut celui d'Esdras. Ce scribe commençait à devenir fort célèbre. On lui attribuait un rôle exagéré dans la reconstitution des livres sacrés (2). Le voyant, pour son but, avait besoin d'ailleurs d'un personnage qui eût été contemporain d'une situation du peuple juif analogue à celle qu'on traversait. Selon toutes les vraisemblances, l'ouvrage fut composé à Rome (3). L'auteur était juif et pharisien (4), non chrétien. C'est par une altération manifeste qu'on voit figurer dans le texte latin (VII, 28) le nom de Jésus. Toutes les versions orientales portent à cet endroit le mot « Christ » ou « Messie, » et non le mot « Jésus. » Il n'y a pas une trace dans l'ensemble du livre des idées qui étaient à cette époque le caractère propre du christianisme; on y trouve au contraire plus d'un trait anti-chrétien. L'auteur savait certainement le dialecte sémitique que l'on parlait en Palestine; nourri des prophètes (5), il a imprimé à son livre un cachet vraiment hébreu; il

(1) L'ouvrage de M. Bensly paraîtra bientôt. C'est grâce à une bienveillante communication de l'auteur que nous en connaissons les résultats. En attendant l'édition de M. Bensly, on peut se servir de l'édition de M. Volkmar (Tubingen 1863), ou de celle de M. Hilgenfeld (*Messias Judæorum*, Leipzig 1869).

(2) IV Esdr., XIV, 36 et suiv.

(3) Ch. Ier, 1 et suiv. en tenant compte de l'emploi du mot de « Babylone » pour « Rome, » trait commun à toutes les apocalypses.

(4) Cf. ch. IX, 37; XII, 7.

(5) Les imitations que l'on a voulu voir de l'Apocalypse de Jean dans l'Apocalypse d'Esdras sont douteuses. Beaucoup de ressemblances viennent du modèle qui a servi aux deux visions, le livre de Daniel, ou d'images qui étaient communes à tout le monde. Voyez cependant ci-après ce qui concerne l'ange Jérémiel. L'auteur a sur la prédestination et le péché originel des idées analogues à celles de saint Paul, sans qu'il faille conclure qu'il ait lu les épîtres de Paul. Au contraire les coïncidences avec l'Apocalypse de Baruch (publiée par Ceriani, *Monum. sacra et prof.*, t. Ier, fasc. 2, et

paraît cependant que la langue dont il se servit pour l'écrire fut ce grec rempli d'hébraïsmes qui avait déjà été la langue de l'Apocalypse de Jean.

L'ouvrage se divise en sept visions, affectant pour la plupart la forme d'un dialogue entre Esdras, supposé exilé à Babylone, et l'ange Uriel, qui fait ici pour la première fois son apparition dans le ciel judéo-chrétien; mais il est facile de voir, derrière le personnage légendaire, le Juif ardent de l'époque flavienne, plein de rage encore à cause de la destruction du temple par Titus. Le souvenir de ces jours sombres de l'an 70 monte dans son âme comme la fumée de l'abîme et la remplit de saintes fureurs. Jamais Israélite plus pieux, plus pénétré des malheurs de Sion, ne versa ses plaintes devant Jéhovah. Un doute profond le déchire, le grand doute juif par excellence, le même qui dévorait le psalmiste, « quand il voyait la paix des pécheurs. » Israël est le peuple élu. Dieu lui a promis le bonheur, s'il observe la loi. Sans avoir rempli cette condition dans toute sa rigueur, ce qui serait au-dessus des forces humaines, Israël vaut beaucoup mieux que les autres peuples. En tout cas, il n'a jamais observé la loi avec plus de scrupule que dans ces derniers temps. Pourquoi donc Israël est-il le plus malheureux des peuples, et d'autant plus malheureux qu'il est plus juste? L'auteur voit bien que les vieilles solutions matérialistes de ce problème ne sont pas tolérables. Aussi son âme est-elle troublée jusqu'à la mort.

« Seigneur, maître universel, s'écrie-t-il, de toutes les forêts de la terre et de tous les arbres qui s'y trouvent, tu t'étais choisi une vigne; de tous les pays de l'univers, tu avais élu un canton; de toutes les fleurs du monde, tu t'étais choisi un lis. Dans toute la masse des eaux, tu as préféré un petit torrent (1); entre toutes les villes bâties, tu t'es sanctifié Sion; de tous les oiseaux, tu t'es dédié une colombe, et de toutes les bêtes créées, tu n'as voulu pour toi qu'une brebis. Ainsi, parmi tous les peuples répandus sur la surface de la terre, tu en as adopté un seul, et à ce peuple aimé tu as donné une loi que tous admirent. Et maintenant, Seigneur, comment se fait-il que tu aies livré l'unique aux profanations, que sur la racine d'élection tu aies greffé d'autres plants, que tu aies dispersé le chéri au milieu des nations? Ceux qui te renient foulent aux pieds tes fidèles. Si tu en es venu à haïr ton peuple, à la bonne heure! mais il fallait au moins alors le punir de tes propres mains et ne pas charger des infidèles de ce soin...

« Tu as dit que c'est pour nous que tu as créé le monde, que les autres nations nées d'Adam ne sont à tes yeux qu'un vil crachat... Et

t. V, fasc. 2) se remarquent à chaque page. Selon nous, l'Apocalypse de Baruch est postérieure à celle d'Esdras; c'est Pseudo-Baruch qui est l'imitateur.

(1) Celui de Cédron.

maintenant, Seigneur, voilà que ces nations ainsi traitées de néant nous dominent, nous foulent aux pieds. Et nous, ton peuple, nous que tu as appelés ton premier-né, ton fils unique, nous, l'objet de ta jalousie, nous sommes livrés entre leurs mains. Si le monde a été créé pour nous, pourquoi ne possédons-nous pas du moins notre héritage? Jusqu'à quand cela durera-t-il, Seigneur?..

« Sion est déserte; Babylone est heureuse. Est-ce bien juste? Sion a donc beaucoup péché? Soit; mais Babylone est-elle plus innocente? Je le croyais avant d'y être venu; mais, depuis que j'y suis, que vois-je? De telles impiétés que j'admire vraiment que tu les supportes, après avoir détruit Sion pour beaucoup moins. Quelle nation t'a connu hors Israël? Quelle tribu a cru en toi, si ce n'est Jacob? Et qui en a été moins récompensé? Passant à travers les nations, je les ai vues florissantes et parfaitement insoucieuses de tes commandemens. Mets dans la balance ce que nous avons fait et ce qu'elles font. Chez nous, il y a peu de fidèles, j'en conviens; mais chez elles il n'y en a pas du tout. Or elles jouissent d'une paix profonde, et nous, notre vie est celle de la sauterelle fugitive; nous passons nos jours dans la crainte et l'angoisse. Il nous eût été plus avantageux de ne pas exister que d'être tourmentés de la sorte sans savoir en quoi a pu consister notre faute (1).

« Ah! que n'avons-nous été brûlés, nous aussi, dans l'incendie de Sion! Nous ne valons pas mieux que ceux qui y périrent! »

L'ange Uriel, l'interlocuteur d'Esdras, élude le plus qu'il peut l'inflexible logique de cette protestation. Les mystères de Dieu sont si profonds! l'esprit de l'homme est si borné! Pressé de questions, Uriel se sauve par une théorie messianique analogue à celle des chrétiens. Le Messie, fils de Dieu, mais simple homme de la race de David, est sur le point de paraître au-dessus de Sion dans sa gloire, accompagné des personnages qui n'ont pas goûté la mort, c'est-à-dire de Moïse, d'Hénoch, d'Élie, d'Esdras lui-même. Il livrera de grands combats contre les méchans. Après les avoir vaincus, il régnera quatre cents ans sur la terre avec ses élus. Au bout de ce temps, le Messie mourra, et tous les vivans mourront avec lui. Le monde rentrera dans son silence primitif durant sept jours. Puis un monde nouveau apparaîtra; la résurrection générale aura lieu. Le Très-Haut paraîtra sur son trône et présidera le jugement définitif.

Le tour particulier que tendait à prendre le messianisme juif paraît ici avec clarté. Au lieu d'un règne éternel, que rêvaient les anciens prophètes pour la postérité de David, et que les messianistes, à partir de Daniel, transfèrent à leur roi idéal, on arrive à concevoir le royaume messianique comme ayant une durée limitée. Jean ou

(1) IV Esdr., ch. III, IV.

l'auteur, quel qu'il soit, de l'Apocalypse chrétienne fixe cette durée à mille ans. Pseudo-Esdras se contente de quatre cents ans; les opinions les plus diverses couraient à cet égard dans le judaïsme. Pseudo-Baruch, sans fixer de limite, dit clairement que le règne messianique ne durera qu'autant que la terre périssable. Le jugement du monde, dans cette manière de voir, est distingué de l'avénement du règne messianique, et la présidence en est attribuée au Très-Haut seul, non au Messie. La conscience chrétienne hésita quelque temps sur ce point, ainsi que le prouve l'Apocalypse de Jean; puis la conception du Messie éternel, inaugurant un règne sans fin et jugeant le monde, l'emporta tout à fait, et devint le trait essentiel et distinctif du christianisme.

Une pareille théorie soulevait une question dont nous voyons saint Paul et ses fidèles fort préoccupés. Dans une telle conception, énorme est la différence entre le sort de ceux qui vivront au moment de l'apparition du Messie et de ceux qui mourront auparavant. Notre voyant arrive même à se poser une question bizarre, mais assez logique : « pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait vivre tous les hommes en même temps? » Il sort d'embarras par l'hypothèse de dépôts provisoires (1) où sont tenues en réserve jusqu'au jugement les âmes des saints décédés. Au grand jour, les dépôts seront ouverts, en sorte que les contemporains de l'apparition du Messie n'auront qu'un avantage sur les autres, c'est d'avoir joui du règne de quatre cents ans. En comparaison avec l'éternité, c'est peu de chose : aussi l'auteur se croit autorisé à soutenir qu'il n'y aura point de privilége, les premiers et les derniers devant être absolument égaux au jour du jugement (2). Naturellement les âmes des justes, ainsi tenues dans une sorte de prison, ressentent quelque impatience et disent souvent : « Jusqu'à quand cela durera-t-il ? Quand viendra l'heure de la moisson ? » L'ange Jérémiel leur répond : « quand le nombre de vos semblables sera complété (3). » Ces temps approchent. Comme les flancs de la femme, après neuf mois de grossesse, ne peuvent retenir le fruit qu'ils portent, ainsi les dépôts du *scheol*, trop pleins en quelque sorte, ont hâte de rendre les âmes qui y sont renfermées. La durée totale de l'univers se partage en douze parties; dix parties et demie de cette durée sont écoulées. Le monde court à sa fin avec une ra-

(1) Ch. IV, 35 et suiv.; VII, 32. Le mot grec était probablement ταμιεῖα, « magasins; » latin : *promptuaria*. Ce sont les limbes de la future théologie chrétienne. Comp. la « prison, » I Petri, III, 19.

(2) Comparez saint Matthieu, XIX, 20.

(3) Rapport frappant avec *Apoc.*, VI, 10-11. M. Volkmar a supposé que *Jérémiel* était un équivalent de *Johanan*. Il est plus probable qu'il est fait ici allusion à une apocalypse perdue, qui ressemblait à celle de Jean, et où le personnage, innommé dans l'Apocalypse, qui fait patienter les justes s'appelait Jérémiel. Les noms de Ramiel, d'Uriel, se retrouvent dans le livre d'Hénoch.

pidité incroyable. L'espèce humaine est en pleine décadence; la taille des hommes diminue; comme des enfans nés de vieux parens, nos races n'ont plus la vigueur des premiers âges. « Le siècle a perdu sa jeunesse, et les temps commencent à vieillir (1). »

Les signes des derniers jours sont chez Pseudo-Esdras les mêmes que dans les apocalypses chrétiennes. La trompette sonnera. L'ordre de la nature sera renversé, le sang coulera du bois, la pierre parlera. Hénoch et Élie apparaîtront pour convertir les hommes. Il faut se hâter de mourir, car les maux présens ne sont rien auprès de ceux qui viendront. Plus le monde s'affaiblira par vieillesse, plus il deviendra méchant. La vérité se retirera de jour en jour de la terre, le bien semblera exilé.

Le petit nombre des élus est la pensée dominante de notre sombre rêveur. L'entrée de la vie éternelle est comme le goulet resserré d'une mer, comme un passage étroit et glissant qui donne accès à une ville; à droite, il y a un précipice de feu, à gauche une eau sans fond, un seul homme à peine y peut tenir; mais la mer où l'on entre ainsi est immense, et la ville est pleine de toute sorte de biens. Il y a dans le monde plus d'argent que d'or, plus de cuivre que d'argent, plus de fer que de cuivre. Les élus sont l'or; les choses sont d'autant plus rares qu'elles sont plus précieuses. Les élus sont la parure de Dieu; cette parure n'aurait plus aucune valeur, si elle était commune. Dieu ne s'attriste pas de la multitude de ceux qui périssent; les misérables! ils n'existent pas plus qu'une fumée, plus qu'une flamme; ils sont brûlés, ils sont morts... On voit quelles racines profondes avaient déjà dans le judaïsme les atroces doctrines d'élection et de prédestination qui devaient causer plus tard à tant d'âmes excellentes de si cruelles tortures. Ces effroyables duretés, dont toutes les écoles préoccupées de damnation sont coutumières, révoltent par momens le sentiment pieux de l'auteur. Il se laisse aller à s'écrier : « O terre, qu'as-tu fait en donnant la naissance à tant d'êtres destinés à la perdition? Qu'il eût mieux valu que la conscience ne nous eût pas été donnée, puisqu'elle n'aboutit qu'à nous faire torturer! Que l'humanité pleure, que les bêtes se réjouissent; la condition de ces dernières est préférable à la nôtre, puisqu'elles n'attendent pas le jugement, qu'elles n'ont pas de supplice à craindre, et qu'après la mort il n'y a plus rien pour elles. Que nous sert la vie, puisque nous lui devons un avenir de tourmens? Mieux vaudrait le néant que la perspective du jugement après la mort. » L'Éternel répond que l'intelligence a été donnée à l'homme

(1) IV Esdr., XIV, 10. « Seculum perdidit juventutem suam, et tempora appropinquant senescere. »

pour qu'il soit inexcusable au jour du jugement et qu'il n'ait rien à répondre.

L'auteur s'enfonce de plus en plus dans les questions bizarres que soulèvent ces dogmes redoutables. Est-ce dès le moment où l'on a rendu le dernier soupir qu'on est damné et torturé, ou bien s'écoule-t-il un intervalle durant lequel on est gardé en repos jusqu'au jugement? Selon Pseudo-Esdras, le sort de chacun est fixé à sa mort. Les méchans, exclus des dépôts d'âmes, sont à l'état d'esprits errans, tourmentés provisoirement de sept supplices, dont les deux principaux sont de voir le bonheur dont on jouit dans l'asile des âmes justes, et d'assister aux préparatifs du supplice qui leur est destiné. Les justes, gardés dans les dépôts par des anges, jouissent de sept joies, dont la plus sensible est de voir les angoisses des méchans et les supplices qui les attendent. L'âme, au fond miséricordieuse, de l'auteur proteste contre les monstruosités de sa théologie. « Les justes du moins, demande Esdras, ne pourront-ils pas prier pour les damnés, le fils pour son père, le frère pour son frère, l'ami pour son ami? » La réponse est terrible. « De même que, dans la vie présente, le père ne saurait donner procuration à son fils, le fils à son père, le maître à son esclave, l'ami à son ami, pour être malade, pour dormir, pour manger, pour être guéri à sa place, de même ce jour-là personne ne pourra intervenir pour un autre, chacun portera sa propre justice ou sa propre injustice. » Esdras objecte en vain à Uriel les exemples d'Abraham et d'autres saints personnages qui ont prié pour leurs frères. Le jour du jugement inaugurera un état définitif où le triomphe de la justice sera tel que le juste lui-même ne pourra avoir pitié du damné. Certes nous sommes avec l'auteur quand il s'écrie après ces réponses, censées divines:

« Je l'ai déjà dit, et je le dirai encore, mieux eût valu pour nous qu'Adam n'eût point été créé sur la terre. Du moins, après l'y avoir placé, Dieu devait-il l'empêcher de pécher. Quel avantage y a-t-il pour l'homme à passer sa vie dans la tristesse et la misère, sans attendre après sa mort autre chose que des supplices et des tourmens? O Adam, quelle a été l'énormité de ton crime! En péchant, tu t'es perdu toi-même, et tu as entraîné dans ta chute tous les hommes dont tu étais le père. Et que nous sert l'immortalité, si nous avons fait des œuvres de mort? »

On aperçoit maintenant le motif pour lequel le passage qui contient ces doctrines sévères a été supprimé dans le manuscrit de la traduction latine d'où sont provenues toutes les copies que l'on possède, excepté celle qu'a découverte M. Bensly. Le moyen âge tenait beaucoup à la prière pour les morts : or le passage dont il s'agit en

était la négation directe; il avait servi de base à l'erreur de Vigilance, si fortement combattue par saint Jérôme. L'omission s'arrête juste à l'endroit où, par suite de la forme du dialogue, la prière pour les morts semble au contraire être recommandée. Une telle suppression est postérieure au IVe siècle, puisque saint Ambroise et Vigilance font usage de la partie enlevée.

Pseudo-Esdras admet bien la liberté; mais la liberté a peu de sens dans un système où l'on se fait une idée aussi exaltée de la prédestination. C'est pour Israël que le monde a été créé; le reste du genre humain est damné.

« Et maintenant, Seigneur, je ne vous prierai point pour tous les hommes (vous savez mieux que moi ce qui les regarde); mais je vous prierai en faveur de votre peuple, de votre héritage, qui est le sujet continuel de mes larmes...

« Interrogez la terre, et elle vous dira que c'est à elle qu'il appartient de pleurer. Tous ceux qui sont nés ou naîtront sortent de la terre; cependant ils courent presque tous à leur perte, et le plus grand nombre d'entre eux est destiné à périr...

« Ne t'inquiète pas du grand nombre de ceux qui doivent périr, car ayant, eux aussi, reçu la liberté, ils ont dédaigné le Très-Haut, rejeté sa loi sainte, foulé aux pieds ses justes, dit dans leurs cœurs : il n'y a point de Dieu. Aussi, pendant que vous jouirez des récompenses promises, ils auront en partage la soif et les tourmens qui leur ont été préparés. Ce n'est pas que Dieu ait voulu la perte de l'homme, mais ce sont les hommes formés de ses mains qui ont souillé le nom de celui qui les a faits et qui ont été ingrats pour celui qui leur a donné la vie...

« Je me suis réservé un grain de la grappe, une plante de toute une forêt. Périsse donc la multitude qui est née en vain (1), pourvu que me soit gardé mon grain de raisin, ma plante que j'ai dressée avec tant de soin. »

## IV.

Une vision spéciale (2) est destinée, comme dans presque toutes les apocalypses, à donner d'une façon énigmatique la philosophie de l'histoire contemporaine, et, comme d'ordinaire, on en peut conclure la date du livre avec précision. Un aigle immense (symbole de l'empire romain dans Daniel) étend ses ailes sur toute la terre et la tient dans ses serres. Il a six paires de grandes ailes, quatre paires d'ailerons ou contre-ailes et trois têtes. Les six paires de grandes

(1) « Multitudo quæ sine causa nata est. »
(2) Chap. XI et XII.

ailes sont les six empereurs. Le second d'entre eux règne si longtemps qu'aucun de ceux qui lui succèdent n'arrive à la moitié du nombre d'années qui lui a été départi. C'est notoirement Auguste, et les six empereurs dont il s'agit sont les six empereurs de la maison des Jules : César (1), Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, maîtres de l'Orient et de l'Occident. Les quatre ailerons ou contre-ailes sont les quatre usurpateurs ou anti-césars : Galba, Othon, Vitellius, Nerva, qui, selon l'auteur, ne doivent pas être considérés comme de vrais empereurs. Le règne des trois premiers anti-césars est une période de troubles, durant laquelle on peut croire que c'en est fait de l'empire; mais l'empire se relève, non cependant tel qu'il était à l'origine. Les trois têtes (les Flavius) représentent ce nouvel empire ressuscité. Ces trois têtes agissent toujours ensemble, innovent beaucoup, dépassent en tyrannie les Jules, mettent le comble aux impiétés de l'empire de l'aigle (par la destruction de Jérusalem) et en marquent la fin. La tête du milieu (Vespasien) est la plus grande; toutes les trois dévorent les ailerons (Galba, Othon, Vitellius) qui aspiraient à régner. La tête du milieu meurt; les deux autres (Titus et Domitien) règnent, mais la tête de droite dévore celle de gauche (allusion évidente à l'opinion populaire sur le fratricide de Domitien) (2); la tête de droite, après avoir tué l'autre, est tuée à son tour; seule la grande tête meurt dans son lit, mais non sans de cruels tourmens (allusion aux fables rabbiniques sur les maladies par lesquelles Vespasien aurait expié son crime envers la nation juive). C'est alors le tour de la dernière paire d'ailerons (Nerva), usurpateur qui succède à la tête de droite (Domitien), et est avec les Flavius dans la même relation que Galba, Othon, Vitellius, furent avec les Jules. Ce dernier règne est court et plein de troubles; c'est moins un règne qu'un acheminement ménagé par Dieu pour amener la fin des temps. En effet, au bout de quelques instans, selon notre visionnaire, le dernier anti-césar (Nerva) disparaît; le corps de l'aigle prend feu, et toute la terre en est frappée d'étonnement. La fin du monde profane arrive, et le Messie vient accabler l'empire romain de reproches sanglans :

« Tu as régné sur le monde par la terreur et non par la vérité. Tu as écrasé les hommes doux, tu as persécuté les gens paisibles, tu as haï les justes, tu as aimé les menteurs, tu as humilié les murailles de ceux qui ne t'avaient fait aucun mal. Tes violences sont montées jusqu'au trône de l'Éternel, et ton orgueil est venu jusqu'au Tout-Puissant. Le Très-Haut a consulté alors sa table des

(1) On a montré ailleurs (*l'Antechrist*, p. 407) que ces supputations apocalyptiques des empereurs romains doivent toujours commencer par Jules César.

(2) C'était une erreur; mais de très bonne heure on y crut.

temps et a vu que la mesure était pleine, que son moment était venu. C'est pourquoi tu vas disparaître, toi, ô aigle, et tes ailes horribles, et tes ailerons maudits, et tes têtes perverses et tes ongles détestables (1), et tout ton corps sinistre, afin que la terre respire, qu'elle se ranime, délivrée de ta tyrannie, et qu'elle recommence à espérer en la justice et la pitié de celui qui l'a faite. »

Les Romains sont jugés ensuite, jugés vivans, et exterminés sur place. Alors le peuple juif respirera; Dieu le conservera en joie jusqu'au jour du jugement.

On ne peut guère douter d'après cela que l'auteur n'ait écrit sous le règne de Nerva, règne qui parut sans solidité ni avenir, à cause de l'âge et de la faiblesse du souverain, jusqu'à l'adoption de Trajan (fin de 97). Nous ne prétendons pas que les combinaisons qui précèdent aient tout à fait la même certitude que celles qui fixent la date de l'Apocalypse de Jean à l'an 68 ou 69 (2); mais plusieurs points sont indubitables, et suffisent pour qu'on ait droit de ne pas s'arrêter à quelques singularités. Les six Jules et les trois Flavius sont caractérisés avec une évidence absolue. Le livre est donc postérieur à la ruine de la maison flavienne. D'un autre côté, il est antérieur à la grande restauration de l'empire par Trajan. Passé le mois de janvier 98, l'opinion de l'auteur sur la prochaine dissolution de l'empire ne se comprendrait plus. Un autre trait remarquable est celui-ci. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur cette circonstance qu'Esdras a sa vision trente ans après la ruine de Jérusalem. Appliquée au véritable Esdras, cette assertion constituerait un grossier anachronisme. L'auteur veut sans doute signifier par là que trente ans à peu près s'étaient écoulés depuis la catastrophe de l'an 70.

L'Apocalypse de l'an 97, comme l'Apocalypse de l'an 68, est donc un cri de haine contre Rome. Toutes deux répondent à des momens de crise où les personnes étrangères aux secrets de la politique purent croire que l'empire, dont elles ne voyaient pas

(1) Les ongles de l'aigle sont sans doute les légions par lesquelles il tient l'Orient et l'Occident.

(2) La principale difficulté se tire des versets XII, 17, 20, 29. On peut supposer que dans le texte primitif il y avait ἓξ καὶ ἕξ, notation qui aura paru singulière et qu'on aura bien vite changée en δώδεκα. L'idée très ingénieuse de M. Volkmar consiste à compter par paires d'ailes. Les systèmes d'après lesquels chaque aile représente individuellement un souverain ne sont pas soutenables; jamais, dans les combinaisons relatives aux ailes qu'imagine notre voyant, il n'y a de nombres impairs, comme cela a lieu dans les combinaisons relatives aux têtes, ce qui prouve qu'il faut toujours prendre les ailes deux à deux. Les deux ailes correspondantes composant une même force, il est naturel que l'auteur ait adopté la paire comme unité symbolique. Une aile seule, sans sa parallèle, eût été, pour désigner un souverain, une image peu conforme à l'espèce de logique qu'observent ces visionnaires au milieu de leurs plus étranges fantaisies.

les ressources infinies, allait succomber par suite des compétitions de généraux. Les auteurs des deux révélations, Juifs passionnés, battent des mains par avance sur la ruine de leur ennemi. L'espérance d'un empire juif, succédant à l'empire romain, remplissait encore ces brûlantes âmes, que les effroyables massacres de l'an 70 n'avaient pas abattues. L'auteur de l'Apocalypse d'Esdras avait peut-être dans sa jeunesse combattu en Judée; parfois il semble regretter de ne pas y avoir trouvé la mort. On sent que le feu n'est pas éteint, qu'il couve sous la cendre, et qu'avant d'abdiquer ses espérances Israël tentera encore plus d'une fois le sort.

Les scènes de désordre qui se succédaient de jour en jour dans l'empire ne donnaient du reste que trop raison au Pseudo-Esdras. Le règne du faible vieillard que tous les partis s'étaient trouvés d'accord pour mettre au pouvoir dans les heures de surprise qui suivirent la mort de Domitien semblait une agonie (1). La timidité qu'on lui reprochait n'était que de la sagesse. Nerva sentait que l'armée regrettait toujours Domitien, et ne supportait qu'impatiemment la domination de l'élément civil. Les honnêtes gens étaient au pouvoir; mais le règne des honnêtes gens, quand il n'est pas appuyé sur l'armée, est toujours faible. Un terrible incident révéla la profondeur du mal. Vers le 27 octobre de l'an 97, les prétoriens, ayant trouvé un chef dans Casperius Ælianus, viennent assiéger le palais, demandant à grands cris le châtiment de ceux qui avaient tué Domitien. Le tempérament un peu mou de Nerva n'était pas fait pour de pareilles scènes; il s'offrit vertueusement à la mort, mais ne put empêcher le massacre de Parthenius et de ceux à qui il devait l'empire. Ce jour fut décisif et sauva la république. Nerva, en véritable sage, comprit qu'il devait s'associer un jeune capitaine dont l'énergie suppléât à ce qui lui manquait. Il avait des parens; mais, uniquement attentif au bien de l'état, il chercha le plus digne. Le parti libéral possédait dans son sein un admirable homme de guerre, Trajan, qui commandait alors à Cologne; Nerva le choisit. Ce grand acte de vertu politique assura la victoire des honnêtes gens, qui était restée toujours douteuse depuis la mort de Domitien. La vraie loi du césarisme, l'adoption, était trouvée. La soldatesque est refrénée. Suivant les lois de l'histoire, Septime Sévère, avec sa maxime détestable : « contente le soldat, moque-toi du reste, » allait succéder à Domitien. Grâce à Trajan, la fatalité est ajournée à un siècle. Le mal est vaincu, non pas pour mille ans, comme le croyait Jean, ni même pour quatre cents ans, comme le rêvait Pseudo-Esdras, mais pour cent ans, ce qui est beaucoup.

(1) « Regnum exile et tumultu plenum. » IV Esdr., XII, 2.

## V.

La fortune de l'Apocalypse d'Esdras fut aussi étrange que l'ouvrage lui-même. Comme le livre de Judith et le discours sur l'*Empire de la raison*, attribué à Josèphe, elle fut négligée des Juifs, aux yeux desquels tout livre écrit en grec devint bientôt un livre étranger; dès son apparition, elle fut au contraire adoptée avec empressement par les chrétiens et tenue pour un livre du canon du Vieux-Testament, écrit réellement par Esdras. L'auteur de l'épître apocryphe de saint Barnabé, l'auteur de l'épître également apocryphe qu'on appelle la deuxième de saint Pierre, y font des emprunts. Le faux Hermas paraît l'imiter pour le plan, l'ordre et l'agencement des visions, le tour du dialogue. Clément d'Alexandrie en fait grand cas encore. L'église grecque, s'éloignant de plus en plus du judéo-christianisme, l'abandonne et la laisse se perdre. L'église latine au contraire la lut avec avidité; en retouchant légèrement un ou deux passages, elle en fit un livre chrétien très édifiant. Puis l'opinion est partagée. Les docteurs instruits, tels que saint Jérôme, en voient le caractère apocryphe et la repoussent avec indignation, tandis que saint Ambroise en fait plus d'usage que de n'importe quel autre livre saint, et ne la distingue en rien des Écritures révélées. Vigilance y puise le germe de son hérésie sur l'inutilité de la prière pour les morts. La liturgie y fait des emprunts. Roger Bacon l'allègue avec respect. Christophe Colomb y trouve des argumens pour l'existence d'une autre terre. Les enthousiastes du XVI[e] siècle s'en nourrirent. L'illuminée Antoinette Bourignon y voyait le plus beau des livres saints.

En réalité, peu de livres ont fourni autant d'élémens à la théologie chrétienne que cette œuvre anti-chrétienne. Les limbes, le péché originel, le petit nombre des élus, l'éternité des peines de l'enfer, le supplice du feu, les préférences libres de Dieu, y ont trouvé leur expression la moins adoucie. Si les terreurs de la mort ont été fort aggravées par le christianisme, c'est sur des livres comme celui-ci qu'il en faut faire peser la responsabilité. Ce sombre office si plein de rêves grandioses que l'église récite sur les cercueils vient en grande partie des visions ou, si l'on veut, des cauchemars du Pseudo-Esdras. L'iconographie chrétienne elle-même emprunta beaucoup à ces pages bizarres, pour tout ce qui touche à la représentation de l'état des morts. Les mosaïques byzantines (1) et les miniatures offrant l'image de la résurrection ou du jugement dernier semblent calquer ce qu'on y lit des « dépôts » d'âmes. L'idée qu'Es-

(1) Par exemple celle de Torcello (photographiée par Naya, Venise).

dras recomposa les Écritures perdues dérive principalement de ce livre. Enfin l'ange Uriel lui doit son droit de cité dans l'art chrétien; l'adjonction de ce nouveau personnage céleste à Michel, Gabriel et Raphael donna aux quatre angles du trône de Dieu, et par suite aux quatre points cardinaux, leurs gardiens respectifs.

Quant à la critique qui se propose pour tâche de faire revivre autant qu'il se peut les états passés de l'humanité, elle doit une grande attention au Pseudo-Esdras. Grâce à lui, nous avons le moyen d'étudier de près le plus fort accès de fièvre que l'humanité ait traversé. Jamais peuple n'éprouva un désespoir comparable à celui du peuple juif le lendemain du jour où, contrairement aux assurances les plus formelles des oracles divins, le temple, que l'on supposait indestructible, s'écroula dans le brasier allumé par les soldats de Titus. Les sicaires, les exaltés avaient presque tous été tués; ceux qui avaient survécu passaient leur vie dans cette espèce de stupéfaction morne qui suit, chez le fou, l'accès furieux. Avoir touché à la réalisation du plus grand des rêves et être forcé d'y renoncer, — au moment où l'ange exterminateur entr'ouvrait déjà la nue, voir tout s'évanouir dans le vide, — s'être compromis en affirmant par avance l'apparition divine et recevoir de la brutalité des faits le plus cruel démenti, n'était-ce pas à douter du temple, à douter de Dieu? Les idées que l'on croyait les plus indéniables étaient renversées. Jéhovah semblait avoir rompu son pacte avec les fils d'Abraham. On pouvait se demander si même la foi d'Israël, la plus ardente assurément qui fut jamais, réussirait à faire volte-face contre l'évidence et, par un tour de force inoui, à espérer contre tout espoir. Pseudo-Esdras répond à ces questions. Que nous sommes loin avec ce zélote fougueux d'un Josèphe traitant de scélérats les défenseurs de Jérusalem! Voici enfin un Juif véritable, qui regrette de n'avoir pas été avec ceux qui périrent dans l'incendie du temple. La révolution de Judée, selon lui, n'a pas été une folie. Ceux qui défendirent Jérusalem jusqu'à la rage, ces sicaires, que les modérés sacrifiaient et rendaient seuls responsables des malheurs de la nation, ces sicaires ont été des saints. Leur sort fut digne d'envie. Ils seront les grands hommes de l'avenir : *Quanto nobis erat melius si essemus succensi et nos cum incendio Sion; nec enim nos sumus meliores eorum qui ibi mortui sunt.* Les révoltes juives sous Trajan (117) et sous Adrien (134) répondirent à ce cri enthousiaste. Il fallut l'extermination de Béther pour avoir raison de cette nouvelle génération de révolutionnaires sortie des cendres des héros de 70.

ERNEST RENAN.

LES

# PERSANS CHEZ EUX

## NOTES DE VOYAGE.

### RECHT, CAZBIN, LES ROUTES ET LES VILLAGES.

Il y a deux ans à peine, l'Europe officielle mettait ses habits de gala pour recevoir le shah de Perse. Paris acclamait de confiance ce souverain asiatique, qui, rompant avec les préjugés de l'Orient, prétendait, disait-on, restituer son pays à la civilisation, et venait demander lui-même à l'Occident le secret de ses sciences et la clé du progrès. Il ne s'agissait de rien moins en effet pour l'Iran que d'une rénovation totale. L'Europe, ajoutait-on, secondant cette généreuse initiative, se cotisait déjà pour prêter à la Perse une partie de ses capitaux et se préparait à lui expédier par les voies rapides un état-major d'ingénieurs et de savans. La convention passée, dès le mois de juillet 1872, avec le baron Reuter parut un moment devoir faire de ce rêve une réalité. Un contrat dont l'étendue n'était guère limitée que par la bonne volonté du concessionnaire allait mettre dans la main du financier anglais toutes les ressources du pays : il ne lui restait plus qu'à laisser retomber à propos cette pluie d'or qui féconderait le sein vierge de l'Iran. Les incrédules, — il s'en trouvait plus d'un, — avaient beau répéter en sourdine : « Attendons la fin, » on leur faisait honte de leur scepticisme : l'engouement avait gagné jusqu'aux esprits sérieux. Ceux même qui blâmaient l'élasticité du programme voyaient dans le pacte, — un peu imprudent peut-être, — conclu par la Perse une preuve de plus

de son bon vouloir et de sa ferme volonté de doubler à tout prix les étapes sur la route du progrès. On sait ce qui allait sortir de cette conception grandiose : *parturiunt montes...* Cette fois la montagne en travail ne devait même pas accoucher d'une souris. Ce misérable avortement passait du reste à peu près inaperçu; l'attention de l'Europe était ailleurs. De l'engouement à l'indifférence, la route est moins longue qu'on ne le croit généralement.

## I.

Les Européens qui seraient curieux d'aller rendre au shah dans sa capitale la visite qu'ils en ont reçue en 1873 ont le choix entre trois routes différentes : celle de Tauris par Constantinople, Trébizonde et Erzeroum, — celle du Caucase par Poti, Tiflis, Bakou et la Caspienne, — enfin celle d'Astrakan par Berlin, Smolensk et Tzaritzine. La ligne droite ayant cessé, depuis l'invention des locomotives, d'être le plus court chemin d'un point à un autre, la première de ces routes est à la fois la plus directe, la plus longue et incontestablement la plus ennuyeuse. Prise encore par le commerce, qui y trouve son compte grâce au bon marché des transports par caravanes, elle est à peu près désertée par les voyageurs : 400 lieues de cheval! il y a en effet de quoi faire réfléchir le *sportsman* le plus fanatique. Les lecteurs de la *Revue* savent à quoi s'en tenir sur la route de Bakou (1). Quoique rendue plus accessible depuis l'ouverture du chemin de fer de Poti à Tiflis, elle n'est exempte, surtout en hiver, ni de difficultés ni de fatigues. Des trois voies, celle d'Astrakan est sans comparaison la plus simple, la plus rapide et la moins coûteuse. Qu'on en juge : six journées de chemin de fer suffisent au voyageur, parti de Paris par l'*express* de Berlin, pour gagner Tzaritzine. Un service régulier de bateaux à vapeur, établi sur le Volga, met Tzaritzine à vingt-quatre heures d'Astrakan. Comptons de six à sept jours, y compris les relâches, pour la traversée de la Caspienne, ajoutons-en quatre pour le trajet d'Enzeli à Téhéran (il est entendu que notre voyageur est bon cavalier et n'a pas peur de ses peines), c'est un total de dix-sept à dix-huit jours, et, pour qui sait ne pas s'embarrasser de bagages inutiles, une dépense de 1,000 francs à 1,500 francs. Il y a quarante ans, il en coûtait plus de temps et d'argent pour se rendre de Paris à Rome.

Le malheur est que les choses n'en vont pas ainsi en toute saison. En réalité, il y a peu de pays au monde aussi isolés que la Perse et d'un abord plus difficile. Enchaînée par les glaces dès le

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er décembre 1874, *un Voyage d'hiver au Caucase*.

commencement de l'automne, la navigation du Volga cesse presque totalement pendant six mois de l'année. La mer Caspienne, il est vrai, reste libre à partir de Petrovsk et de Bakou; mais la route de Téhéran n'en est guère plus accessible. Achouradé, le seul port où les navires puissent trouver un abri le long de la côte persane, est situé sur un îlot voisin du continent, presqu'à la limite orientale de la Caspienne (1). Enzeli, où touchent tous les huit jours en été, tous les mois en hiver, les paquebots de la compagnie Mercure et Karkaze, est inabordable même aux bâtimens de faible tonnage. Une barre très dangereuse en défend l'approche à plus d'un mille en mer. Au moindre coup de vent, le débarquement devient impossible. La seule ressource du voyageur est alors de continuer sa route jusqu'à Achouradé, avec la perspective, si l'état de la mer n'a pas changé au retour, d'être obligé de rebrousser chemin jusqu'à Bakou. Les mêmes péripéties pouvant se reproduire quelques semaines plus tard, cette traversée de trente-six heures peut finir par prendre les proportions d'un voyage au Japon.

Dieu merci, je n'ai point eu à passer par ce genre d'épreuves. Le paquebot russe sur lequel je m'embarquais quittait Bakou dans la nuit du 31 mars; le lendemain à midi, nous touchions à Lenchoran, village frontière de la Russie caucasienne; le 2 avril, à neuf heures du matin, nous mouillions en vue d'Enzeli. Dix minutes après, une vingtaine de barques indigènes se disputaient l'honneur lucratif de transporter mes bagages et ma personne.

L'installation des bateaux de la Caspienne se ressent un peu trop du manque de concurrence. Les couchettes n'ont ni draps ni matelas. Les Russes et les Persans, habitués à tout porter avec eux, comme Bias, ne s'inquiètent pas de ce détail. Il est permis de trouver aussi que l'insuffisance de la cuisine est incomplétement compensée par la conversation du capitaine. La rapidité de la traversée devait me faire aisément passer condamnation sur ces misères; le hasard s'était chargé d'ailleurs de me ménager d'aimables compagnons de voyage. Deux passagers autrichiens, le général G..., officier au service du shah, et le comte T..., attaché à la légation d'Autriche en Perse, se rendaient comme moi à Téhéran. Des étrangers qui se rencontrent sur un paquebot de la Caspienne n'ont pas besoin d'être présentés l'un à l'autre pour entrer en conversation; nous n'avions pas encore perdu la terre de vue que déjà la connaissance était complète.

(1) Les Russes y entretiennent une station navale. Aux termes du traité de Turkomantskaï, conclu en 1828 avec le tsar, la Perse n'a pas le droit d'avoir un seul bâtiment de guerre sur la Caspienne. Ce droit lui fût-il rendu, il est douteux qu'elle fût en mesure d'en profiter.

Une sorte de détroit, large de 300 à 400 mètres, qu'obstruent de nombreux bancs de sable, donne accès dans la baie d'Enzeli. Sur la rive droite, un kiosque à demi ruiné, frêle construction élevée à la hâte pour servir de pied-à-terre au shah lors de son départ pour l'Europe, dresse au milieu d'un massif d'orangers sa tête emmaillottée de nattes. Le village est un peu plus loin, abrité dans une anse qu'ombragent des arbres d'assez belle venue. Une vingtaine de masures, rangées en arc de cercle le long du rivage, mirent dans l'eau leurs toits de tuiles rouges. Des huttes de pêcheurs, éparpillées dans le voisinage, montrent au second plan leur charpente éphémère, faite de boue et de roseaux. Des douaniers en guenilles dont la conscience est marquée en chiffres connus, un essaim frétillant de mendians scrofuleux étalant leurs plaies au soleil, tel est le coup d'œil qui s'offre tout d'abord au voyageur. Des légions de cormorans rangées en bataille sur le sable achèvent le tableau plus pittoresque que séduisant.

Fermée de tous côtés, sauf en un point où elle communique avec la mer par le détroit déjà mentionné, alimentée par le tribut d'une quarantaine de petites rivières qui descendent des montagnes, la baie d'Enzeli, comme son nom l'indique (*Murd'ab*, eau morte), n'est autre chose en somme qu'un grand lac d'eau douce. D'innombrables essaims de poissons viennent régulièrement frayer ici et permettent aux pêcheurs du pays de renouveler presque chaque jour le miracle du lac de Genezareth. La plupart de ces poissons, fumés et salés à la diable, iront s'entasser par monceaux dans les bazars de Bakou et de Shoumaka, où ils se vendent à vil prix.

Poussés par une légère brise qui met à peine quelques rides à la surface du lac, nous pénétrons dans ce gigantesque vivier. D'épaisses touffes de joncs où s'agite tout un monde d'oiseaux fuient derrière nous comme autant d'îles flottantes. A quelques centaines de mètres, une demi-douzaine de pélicans portant à l'arrière un éventail de plumes blanches, où le vent s'engouffre comme dans une voile, nagent parallèlement à nous, et semblent vouloir se donner le plaisir de nous gagner de vitesse. A chaque instant, des bandes de canards, de courlis, de cormorans, passent et repassent au-dessus de nous, à peine effarouchés par notre présence. Alléchés par cette proie facile, nous tirons nos fusils de nos gaînes, et nous semons notre poudre au hasard. Alors de tous les points du lac des myriades d'oiseaux s'élèvent en criant. Oies, cygnes, flamans, toutes les variétés du genre aquatique donnent leur note dans ce concert. Un nuage de pélicans tournoie dans l'air à des hauteurs infinies et par instans projette son ombre au-dessus de nos têtes. Si la scène est vraiment féerique, le cadre est plus riche encore. A notre droite,

l'Elbourz dresse comme un rempart de granit sa cime de neige où le soleil allume des paillettes d'or; en bas, se continuant jusqu'à la mer, une ligne de forêts court le long du golfe et met un ruban sombre autour de ses flots jaunis. Pourquoi faut-il que le reste de la Perse ressemble si peu au littoral de la Caspienne?

Deux heures et demie nous ont suffi pour traverser la baie d'Enzeli, qui en cet endroit ne compte guère moins de 4 *farsaks* de largeur (1). Une petite rivière, masquée par des roseaux, s'ouvre tout à coup devant nous. Deux barques de moyenne grandeur auraient peine à y passer de front. Notre voile, devenue inutile, est carguée et ficelée le long du mât. Trois de nos hommes sautent à terre et s'attellent au bateau, armés d'une sorte de pagaie qui coupe l'eau comme un rasoir, les autres se mettent en devoir de les seconder. Obligés de lutter contre le courant, nous avançons péniblement dans cet étroit canal. A droite et à gauche, une forêt de petits arbres entrelace à l'infini ses milliers de bras et nous enferme entre deux murs de broussailles. Sur les rives, les tortues fourmillent; partout la vie surabonde. Presqu'à chaque coup de rame, une poule d'eau ou une sarcelle s'enlève pesamment du milieu des joncs et rase la rivière d'un vol saccadé, tandis qu'à 1 mètre au-dessus de nos têtes les cormorans continuent à s'entre-croiser par douzaines. Fatigués d'un massacre inutile, nous renonçons bien vite à décharger nos armes sur ce gibier, qui de lui-même vient s'offrir à nos coups; d'ailleurs notre navigation touche à sa fin. Un barrage qui se dresse brusquement à quelques centaines de mètres en amont en marque le terme.

Pirébazar (tel est le nom du hameau où pour la première fois nous mettons le pied sur le territoire persan) est un point d'une certaine importance, quoique les géographies n'en fassent pas mention. C'est l'entrepôt, je n'ose pas dire le port de débarquement, de Recht, la capitale du Ghilan (2). Quelques masures groupées autour d'un caravansérail composent tout le village. Une vingtaine de portefaix déguenillés, occupés à décharger deux ou trois barques, m'ont paru représenter la population. Le pêle-mêle dans lequel s'empilent les ballots de toute provenance ne fait pas supposer que l'ordre soit la faculté maîtresse du peuple persan.

On trouve à Pirébazar des chariots pour les bagages, les voyageurs doivent se contenter de mulets. Recht n'est pas à plus d'un *farsak*. Il y a cinq ans à peine, la route n'était guère qu'un marais où à la première pluie hommes et chevaux restaient fatalement em-

(1) Le *farsak* équivaut à peu près à 6 kilomètres.

(2) Recht, dont on fait volontiers un port de mer, est, comme on voit, assez loin de la Caspienne.

bourbés. En hiver, il n'était pas rare de mettre de douze à quinze heures pour franchir une distance qui n'excède pas 6 kilomètres. Les choses ont changé depuis. Une chaussée passablement entretenue et bordée d'arbres de toute espèce, parmi lesquels le mûrier domine, court à travers une campagne d'une merveilleuse fertilité. De temps en temps, un champ désert où apparaissent quelques troncs noircis par le feu fait seul tache au milieu de cette végétation digne des tropiques. C'est la façon de défricher du pays.

Recht fait exception à l'usage qui veut en Perse que les villes et même les simples villages soient enfermés dans une enceinte de murailles. On y entre de plain-pied. Les chacals, qui pullulent aux alentours, en profitent pour venir chaque nuit rôder dans les rues et jusque dans les maisons. Leur voracité, qui s'attaque indistinctement à tout ce qui leur tombe sous la dent, en fait des visiteurs assez désagréables, sinon dangereux, surtout en hiver, où leur faim, aiguisée par de longs jeûnes, s'accommode au besoin, paraît-il, d'une paire de bottes à l'européenne.

Située dans la province la plus fertile du royaume, à une heure et demie seulement de Pirébazar, qui, nous l'avons vu, lui ouvre une communication par eau avec Enzeli et de là avec le Caucase, à six journées de caravane (en été) de Cazbin, un des principaux entrepôts des marchandises de la Perse, Recht a de bonne heure attiré l'attention par les avantages de sa position. Fondée, il y a trois siècles, par Abbas Ier, elle ne tarde pas à passer entre les mains de la Russie. Profitant des embarras intérieurs de la Perse, Pierre Ier s'y établit en 1722, et étend insensiblement sa domination sur tout le littoral de la Caspienne jusqu'à Astérabad. Un traité conclu en 1723 ratifie même cette prise de possession. La Russie, en reportant momentanément vers l'Occident ses idées d'agrandissement, fidèle en cela au testament de Pierre Ier, devait laisser échapper bientôt cette conquête trop hâtive. Recht retourna à la Perse. Sans atteindre jamais à la prospérité d'Ispahan, de Chiraz, de Cazbin et des diverses capitales du royaume, elle ne tarda pas à prendre rang à la tête des villes de second ordre. Au commencement du siècle, la population de Recht dépassait 60,000 âmes. La peste de 1831, qui lui enleva plus des deux tiers de ses habitans, lui porta un coup terrible dont elle se relève lentement. Actuellement elle compte de 5,000 à 6,000 maisons, réparties sur une étendue considérable; ses rues étroites et tortueuses paraissent relativement larges et presque propres à quiconque connaît les ruelles boueuses de l'Orient. Un pavé caillouteux, dont je n'ai apprécié qu'après coup l'utilité le jour où j'ai failli disparaître dans les rues marécageuses de Cazbin, les empêche de se changer en torrens pendant la saison des pluies. La

plupart des maisons, — celles des riches au moins, — construites en briques, simplement liées par un peu de ciment, semblent attendre que la truelle du maçon vienne jeter sur leur nudité une chemise de plâtre. Quelques-unes ont deux étages, avec une suite de balcons en bois accrochés à chaque façade. Un petit capuchon de tuiles protége les cheminées contre les déluges de l'hiver. On verra que ce genre de constructions, inusité en Perse, est un luxe particulier à la capitale du Ghilan.

Recht est le centre d'un commerce important non-seulement avec le reste de la Perse, mais avec le Caucase. Chaque année, à l'époque de la récolte de la soie, son bazar est le rendez-vous d'une foule de négocians arméniens, russes et grecs, qui se disputent les produits des magnaneries. Une brochure que j'ai sous les yeux (1) évaluait en 1850 à 800,000 kilogrammes la quantité des soies écrues qui faisaient annuellement leur apparition sur le marché de Recht, et estimait que ce chiffre pouvait être doublé. Les statistiques étant chose inconnue chez les Persans, il est difficile de dire dans quelle mesure ces prévisions ont pu se réaliser. Une croyance populaire assez étrange fait remonter l'introduction du ver à soie en Perse aux temps bibliques. D'après cette légende, les vers seraient nés des plaies du patriarche Job, et par une faveur spéciale seraient depuis restés dans le Ghilan.

Une industrie pour laquelle Recht n'a pas de rivale, même dans les bazars de Turquie, et qui constitue une des branches les plus lucratives de son commerce, c'est la confection des tapis en mosaïque ou *guldouzi*. De petits morceaux de drap, de couleurs diverses, ingénieusement disposés et dont les coutures sont dissimulées sous des broderies, en forment le canevas. Une série de dessins en relief où le caprice de l'artiste se donne carrière, complète le travail. L'ensemble offre à l'œil un fouillis étincelant d'arabesques, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux fantastiques. On fabrique de la sorte non-seulement des nappes, mais des portières, des housses pour les chevaux, etc. Quelques-unes de ces mosaïques atteignent une valeur de 1,000 francs et plus, prix relativement modique, si on songe à la somme de patience que réclame un pareil travail.

Ce n'est là qu'une faible partie des ressources du Ghilan. Nous avons signalé en passant les trésors inépuisables de la baie d'Enzeli. On aura une idée complète de ce que peut produire cet immense vivier, si j'ajoute qu'au bazar de Recht cinquante poissons de moyenne grandeur valent parfois à peine deux sous. Les ressources agricoles ne sont pas moindres. Le riz, qui est la base de

(1) *Le Ghilan et les Marais caspiens*, par M. A. Chodzko.

l'alimentation des habitans, est assez abondant dans les bonnes années pour approvisionner les marchés d'une partie de la Perse. Toutes les variétés de fruits, pommes, poires, prunes, raisins, cerises, nèfles, amandes, pistaches, grenades même, poussent à profusion dans le Ghilan. La viande y est d'un bon marché invraisemblable. Le *batman* (1) de mouton vaut d'ordinaire à Recht de 25 à 30 sous, le *batman* de bœuf de 1 franc à 1 franc 25 centimes. Le prix d'un poulet varie entre 20 et 30 centimes. Le gibier est moins cher encore. Un canard sauvage se vend de 2 à 4 sous sans les plumes, une bécasse 10 sous, un faisan 15, un lièvre de 15 à 20. Quant au sanglier, sa chair étant délaissée par les indigènes comme impure, il ne coûte guère que le prix du transport, mais le préjugé qui s'attache à ce genre de souillure est tel que les porteurs sont souvent introuvables.

Les plus belles médailles ont leur revers. Cette merveilleuse abondance que lui assure l'action fertilisante de son climat, Recht l'expie cruellement. Des pluies torrentielles en hiver, des chaleurs tropicales en été, des fièvres paludéennes en toute saison, en rendent le séjour des plus malsains. Les puces et les moustiques de Recht sont célèbres à 20 lieues à la ronde. Le *badi-gherm* (vent chaud), sorte de sirocco qui ne le cède en rien à celui du Sahara, en fait à des époques périodiques un vestibule de l'enfer.

## II.

Il n'y a pas d'hôtels proprement dits en Perse. Les indigènes logent dans des caravansérails, où ils paient de quelques *chaïs* (2) le droit de se mettre à couvert du soleil ou de la pluie et de coucher pêle-mêle sur un débris de natte. Les rares touristes européens, de passage à Recht, qu'effraierait cette simplicité par trop patriarcale n'ont qu'à aller frapper à la porte du consulat de Russie (3); elle leur sera ouverte à deux battans, et le jour du départ leur hôte trouvera moyen de leur persuader qu'il est leur obligé. Je l'ai pris en flagrant délit.

Le désir de ne point abuser d'une hospitalité si généreusement offerte nous fit dès notre arrivée nous enquérir des moyens de poursuivre notre route. Il y a deux façons de voyager en Perse : en courrier ou, pour parler la langue du pays, en *tchapar*, — et en caravane. Des relais sont échelonnés de 8 en 10 lieues sur tout le

(1) On compte environ 3 kilogrammes pour un *batman*.

(2) Le *chaï* équivaut à peu près à 1 sou de notre monnaie.

(3) Il n'y a plus de consul de France à Recht, le titulaire remplissant actuellement les fonctions de secrétaire-interprète à la légation de Téhéran.

parcours. Les chevaux qu'on y trouve ne paient pas de mine; mais, élevés dans la crainte des coups, ils ont pour le fouet un respect superstitieux. En été, un bon cavalier peut franchir en moins de trois jours la distance de Recht à Téhéran. Dans les conditions ordinaires, une caravane peu chargée doit faire le même trajet en neuf jours au plus. Il est indispensable toutefois que les muletiers ne soient pas abandonnés à leur inspiration. Autrement, comme il n'y a guère de villages où chacun d'eux n'ait trois ou quatre cousins, je ne répondrais pas qu'ils fussent à mi-route au bout d'une semaine. *Time is money* est un proverbe qui ne sera pas de sitôt traduisible en persan. Le mieux, quand on le peut, est de former soi-même sa caravane et d'en proscrire tout élément étranger. Se mettre à la remorque d'une caravane indigène, c'est se condamner à passer par tous les caprices des muletiers et se résigner d'avance à des lenteurs qui pour un Européen constituent un véritable martyre.

Nous nous arrêtâmes au premier parti. Ce plan une fois adopté, il nous restait à réunir les bêtes nécessaires à l'expédition, opération délicate s'il en fut et faite pour lasser la patience la plus robuste. Le pauvre général, à qui nous avions délégué nos pouvoirs pour la négociation, faillit y perdre son persan. « Prix fixe » est un non-sens en Orient; on vous y taxe selon les ressources ou la naïveté qu'on vous suppose, quitte à revenir ensuite sur l'estimation. Quand il s'agit d'un étranger, les exigences n'ont plus de limites. Les muletiers persans se font une religion d'appliquer cette loi dans sa rigueur. Le prix courant pour le trajet de Recht à Téhéran est, je suppose, de 40 francs par bête de somme; on vous en demandera sans sourciller 80 ou 90. Vous n'avez besoin que de six mulets, on vous en impose dix. Les prétextes ne manquent jamais : l'orge a renchéri subitement, la route est devenue impraticable, vos malles sont carrées au lieu d'être longues, longues au lieu d'être carrées. Disons du moins, à la louange des muletiers indigènes, qu'une fois le marché conclu on peut compter sur leur honnêteté. Il ne se passe guère de semaine qu'on ne leur confie des *groups* d'argent pour des sommes parfois considérables; il n'y a presque pas d'exemple qu'ils aient abusé de ces dépôts. Il est peut-être bon d'ajouter qu'en cas de fraude le délinquant s'exposerait à avoir la main coupée; on conçoit que cette perspective soit faite pour raffermir les vertus chancelantes.

Après avoir inutilement bataillé pendant deux jours pour obtenir des conditions meilleures, le général s'était résigné à en passer pa toutes les exigences des muletiers. Nous ratifiâmes de bon cœur cette négociation, non sans plaisanter un peu le négociateur sur

l'insuccès de sa diplomatie. Rien ne s'opposait plus à notre départ. Malgré les instances qu'on voulut bien faire pour nous retenir, il fut décidé que nous quitterions Recht le lendemain. « A quelle heure comptez-vous vous mettre en route? nous dit notre hôte quand il vit que notre résolution était bien arrêtée. — Après le déjeuner? — Eh bien! alors commandez vos bêtes pour six heures du matin; vous aurez de la chance, si elles sont ici à midi! »

L'événement prouva que le consul connaissait son monde. A midi et demi, la caravane commençait à faire son apparition. Elle se composait de dix mulets pour nos bagages et de trois chevaux pour nos personnes. Autant de mulets, autant de muletiers; l'un ne va pas sans l'autre. Les premiers d'ailleurs figurent seuls sur la note; le conducteur passe par-dessus le marché.

On compte une trentaine de *farsaks* de Recht à Cazbin. Au sortir de la ville, une assez belle chaussée, large de 5 à 6 mètres, serpente le long d'un torrent, où pullulent les tortues. La route se maintient en bon état pendant les dix premiers *farsaks* et, avec un peu d'entretien, serait très aisément carrossable jusqu'au pied de l'Elbourz. Praticable néanmoins jusque-là, le chemin cesse tout à coup à l'approche des montagnes pour faire place à un sentier pierreux qui n'est bien souvent que le lit des torrens.

L'article 2 de la concession signée en juillet 1872 avec le baron Reuter stipulait l'établissement d'un chemin de fer de Recht à Téhéran. Pendant quelques mois, on put croire que cette partie du programme allait recevoir son exécution. Les ingénieurs s'étaient mis à la besogne, le défrichement allait grand train, les terrassemens étaient commencés. Une sorte d'inauguration de la future ligne avait même lieu à Recht, en septembre 1873, en présence des consuls d'Angleterre et de Russie. Deux mois après, M. Reuter apprenait que son contrat était déchiré (1), et les ingénieurs suspendaient leurs opérations. Le voyageur qui sort de Recht par la route de Cazbin peut voir, à un quart de lieue environ de la ville, la trace des travaux. Une percée de 1 kilomètre s'étend au plus épais de la forêt. Des traverses de bois posées de distance en distance semblent attendre encore les rails, qui ne viendront probablement jamais. A qui sont les premiers torts? Le procès est toujours pendant devant l'opinion; nous ne nous chargerons pas de le trancher. Nous voulons croire que le gouvernement persan, en rompant son contrat, a

(1) La Russie vient d'en ramasser les morceaux. Un contrat passé entre le gouvernement persan et une compagnie russe pour la construction d'une voie ferrée, de Tauris à Djulfa (sur l'Araxe), a été signé récemment à Téhéran. La future ligne se souderait au tronçon du Caucase, prolongé de Tiflis à la frontière persane. Ce nouveau projet aura-t-il le sort du premier? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

su mettre le droit de son côté; mais, si la construction du chemin de fer de Recht à Téhéran lui semble prématurée, qui l'empêche de terminer une route dont l'achèvement est une nécessité de premier ordre pour son commerce? Les difficultés n'existent que dans la partie montagneuse, sur une distance d'une dizaine de *farsaks* peut-être. De l'autre côté de Cazbin, la nature s'est chargée de préparer la besogne : le terrain, plat et semé de cailloux, n'attend plus pour ainsi dire que le rouleau de l'ingénieur. Quelques mois de travail et quelques centaines de mille francs, et la route devient partout carrossable.

Ce miracle aura-t-il jamais lieu? L'esprit d'incurie, l'insouciance du lendemain, qui sont dans les traditions persanes, nous défendent en tout cas d'en prévoir la date. Ce n'est guère que lorsque le roi doit traverser une province, et en quelque sorte à la veille de son départ, que l'on songe à s'enquérir de l'état des chemins. C'est à un événement de ce genre que le Ghilan est redevable du tronçon de route qui existe actuellement entre Enzeli et Cazbin. L'histoire est curieuse : elle jette une étrange lumière sur les pratiques ordinaires de l'administration persane. Le lecteur me pardonnera de la lui conter en détail.

Au commencement de l'hiver de 1870, le shah manifesta tout à coup l'intention de visiter ses provinces de la Caspienne. Il fit part de ses résolutions au gouverneur du Ghilan, Mady-ed-Doolè (1), son oncle maternel, et lui envoya une somme de 40,000 *tomans* (2) avec ordre de faire réparer le chemin au plus vite. Mady-ed-Doolè se dit que l'hiver était une saison bien rude pour un pareil voyage, et que le roi changerait certainement d'avis. Le roi ne venant plus, la route n'avait plus de raison d'être : fort de cette logique, il s'empressa d'encaisser à son profit les 40,000 *tomans*. Le shah n'en continuait pas moins ses préparatifs de départ. Le gouverneur, inquiet des nouvelles qui lui arrivaient de Téhéran, se hâta d'écrire à son royal neveu pour le détourner de son projet. Il lui faisait un tableau lamentable des souffrances du Ghilan. « La récolte avait été mauvaise; les habitans, réduits à la misère, craignaient de ne pouvoir recevoir leur souverain d'une manière digne de lui, et le suppliaient de renoncer à son voyage. » La lettre était accompagnée d'un cadeau de plusieurs milliers de *tomans*, offert au nom de la province. Le procédé est dans les mœurs persanes. Il est admis que la présence du roi et les réquisitions qu'elle entraîne sont un lourd fardeau pour les pays qu'il traverse, et nombre de villes se sont ra-

(1) Traduction littérale : *la puissance du gouvernement*. Les grands fonctionnaires persans sont toujours désignés par le titre inhérent à leur dignité.

(2) Le *toman* vaut un peu plus de 10 francs.

chetées de cet honneur ruineux par un don volontaire. Cette fois la lettre du gouverneur arrivait trop tard. Le shah avait promis de se rendre à Enzeli, où la flotte russe de la Caspienne lui préparait une réception triomphale. Il accepta le cadeau, mais persista dans sa résolution. Mady-ed-Doolè, effrayé des conséquences de sa conduite, dépêcha sur la route une armée de travailleurs. Il eut beau faire, le shah, qui venait de partir, trouva le chemin dans un état déplorable : en plusieurs endroits, son cheval enfonçait jusqu'au poitrail.

La destitution du gouverneur suivit de près. Une révocation de ce genre entraîne d'ordinaire la confiscation. Mady-ed-Doolè dut restituer les 40,000 *tomans* et fut dépouillé, pour l'exemple, d'une partie de sa fortune. On pourrait croire que l'argent du prévaricateur fit retour à la province et fut appliqué aux besoins de la route. Nullement; le roi une fois réinstallé dans sa bonne ville de Téhéran, il est clair que la route redevenait inutile. Le Ghilan eût été pillé de fond en comble par son gouverneur que le principe n'eût pas subi d'autre application : l'argent volé aurait été confisqué au profit du roi. Le shah étant, en droit comme en fait, maître absolu de la vie et des biens de tous les Persans, en cas d'exaction lui seul est lésé, puisque c'est lui qu'on vole dans la personne de ses sujets; en rentrant dans la poche du souverain, l'argent de la province retourne donc à son possesseur naturel. Tous les Persans vous diront que cette démonstration a la limpidité d'un théorème de géométrie.

Des ordres ultérieurs furent pourtant donnés pour l'arrangement de la route. Au quinzième *farsak*, l'argent manqua, et il ne fut plus question des travaux. Il en résulte que pendant une partie de l'année les communications sont à peu près interrompues entre le Ghilan et la capitale. L'hiver dernier, une caravane partie de Recht en février n'a pas mis moins de trente-cinq jours pour se rendre à Cazbin. La distance n'excède pas 160 kilomètres, — le trajet de Paris à Châlons. D'autres muletiers moins heureux ont dû abandonner leurs charges au milieu des neiges pour sauver au moins leurs mulets. A leur retour, ils trouvaient place nette : les loups avaient mangé jusqu'au savon. Pour les colis volumineux, le transport est littéralement impossible avant le printemps. Les caisses s'entassent à Recht souvent dès la fin de l'automne; quelques-unes n'arrivent à Téhéran qu'en juin et même en juillet. Quand je songe aux difficultés que j'ai trouvées moi-même, au mois d'avril, dans la partie montagneuse, j'en suis à me demander comment des mulets porteurs de lourds bagages peuvent franchir sans accidens certains points de l'Elbourz. Les notes suivantes, que je détache de mon carnet de voyage, donneront du reste au lecteur une idée du trajet.

III.

2 avril. — Départ de Recht. Même paysage qu'en venant d'Enzeli, même exubérance de séve et de vie. La route se déroule à travers un verger sans limites. Partout des fleurs, aux arbres, aux buissons, dans les herbes. D'innombrables bataillons de mûriers-nains, présentant à hauteur d'homme. leurs têtes uniformément émondées, défilent sur nos flancs en colonnes serrées. Dans l'intervalle, des rizières, découpées en une infinité de petits carrés à demi noyés par l'irrigation, étalent leur nudité au soleil et semblent se sécher à ses rayons. L'air misérable des habitans forme un triste contraste avec la richesse de cette nature prodigue de ses dons. Les souffrances sont écrites sur leurs joues amaigries, sur leur teint bilieux, ravagé par les fièvres périodiques. Une chemisette de toile de couleur, mal attachée autour du cou et laissant voir dans l'entrebâillement une partie de la poitrine, un pantalon de cotonnade bleue d'une largeur démesurée, un long bonnet de peau d'agneau, plus souvent une calotte de feutre grossier, composent leur accoutrement. Pour quelques-uns, le costume se complète d'une sorte de robe longue, fendue sur les côtés et serrée à la taille par un lambeau d'étoffe ou une simple corde. Un morceau de cuir brut, retenu au-dessous du pied par un système de ficelles des plus primitifs, leur tient lieu de chaussure : encore est-ce là un objet de luxe interdit à la plupart des piétons. Quelques-uns de ceux que nous rencontrons portent sur l'épaule une rangée de poulets alignés aux deux extrémités d'un énorme bâton. Ce sont des paysans qui vont vendre leurs denrées au bazar de Recht; ils ne semblent guère plus fortunés que les autres.

La forêt s'épaissit peu à peu. Aux mûriers nains succèdent des arbres géans; un fouillis de ronces envahit le sol; en l'air, les lianes, s'accrochant aux branches, tissent en tout sens d'impénétrables rideaux de verdure. Les vignes sauvages s'enroulent, en se tordant comme des serpens, autour des ormes, grimpent, retombent en festons, s'élancent d'un arbre à l'autre et semblent autant de ponts suspendus jetés sur ces fourrés infranchissables. Pourtant cette forêt a ses habitans. De temps en temps, un village, fait de branchages et de boue, montre dans une éclaircie une agglomération de huttes fantastiques, dont les toits, démesurément allongés, paraissent faits pour abriter une race de cyclopes.

Je mourais d'envie de visiter quelques-unes de ces étranges demeures. J'en fis la proposition à mes compagnons. « Soit, me dit le général; mais, si vous ne voulez pas être dévoré par les chiens, faites votre provision de pierres. » Le conseil était bon. Sept ou

huit mâtins armés de crocs formidables étaient rangés en bataille de l'autre côté du fossé, prêts à nous disputer le passage. Un feu nourri de cailloux de gros calibre eut raison de leur humeur belliqueuse; ils s'enfuirent en déroute, non sans protester par leurs aboiemens contre cette violation de domicile.

Nous étions au milieu d'une vaste clairière. Autour de nous, à demi cachées par des bouquets d'arbres, une douzaine d'habitations, groupées sans ordre et réunies comme par hasard, laissaient entrevoir leurs formes monstrueuses. Le général voulut bien me servir de *cicerone* et m'en expliquer les destinations diverses. « Cet immense pain de sucre, que vous voyez posé en équilibre sur quatre pieux et qui poignarde le ciel comme un paratonnerre, c'est la grange où s'empileront, après la moisson, les gerbes de riz. Ce toit de paille en dos d'âne, qui s'élève à la hauteur d'un deuxième étage pour retomber presqu'à terre et dont les bords s'appuient sur des solives à peine équarries, recouvre la maison du paysan, qui est bâtie sur pilotis à cause des pluies diluviennes de l'hiver. Point de fenêtres et de cheminée, bien entendu, la porte en tient lieu. Un peu plus loin, voici le *kétam*, sorte de cage à jour perchée sur quatre longues poutres à 15 pieds de terre et surmonté, comme tout le reste, d'un vaste chapeau de paille. Une toile placée du côté du soleil remplace le mur. C'est là que les paysans viennent chercher pendant l'été un refuge contre les moustiques. Des fumigations entretenues sous le *kétam* éloignent au besoin ces visiteurs trop tenaces. »

Singulière existence que celle de ces hommes qui vivent pour la plupart dispersés au milieu des bois, côte à côte avec les tigres! Les accidens sont rares d'ailleurs, le gibier, qui pullule aux alentours, fournissant à ces terribles voisins une proie toujours facile. Seuls les troupeaux paient de temps en temps aux carnassiers de la forêt leur tribut de viande fraîche. Il n'y a guère d'autres villages dans le Ghilan. Quelques cabanes à demi ruinées, servant d'écuries en hiver aux caravanes surprises par l'ouragan, sont les seules constructions que nous rencontrâmes sur notre route. Après six heures de marche, nous atteignons le premier *tchapard-khand* (station). Échelonnées assez régulièrement sur le parcours, ces stations se ressemblent comme les poteaux d'un télégraphe. Faites, sauf une ou deux, d'une sorte de terre argileuse séchée au soleil, elles résistent rarement deux hivers de suite, et s'écroulent presque invariablement à la saison des pluies; on les rebâtit au printemps, et tout est dit. En voici d'ailleurs une description sommaire.

Côté des mulets : une cour carrée autour de laquelle sont disposées les écuries; des trous pratiqués dans le mur figurent les mangeoires. Côté des voyageurs : une ou deux pièces percées d'une in-

finité de portes, pour la plus grande commodité du vent. Point de fenêtre; l'obscurité d'une cave que troueraient çà et là quelques filets de lumière venus des soupiraux. Une cheminée pour le plaisir des yeux, qui cracherait immédiatement la fumée au nez du voyageur assez téméraire pour tenter d'y allumer du feu. Un plafond fait de solives entrelacées de branches ou de roseaux; pour plancher, le sol battu, recouvert, en un coin de la chambre, d'une natte ou d'un reste de tapis. Rien qui de près ou de loin ressemble à un meuble quelconque; ni table, ni assiette par conséquent. A quoi bon d'ailleurs? Tous les indigènes vous prouveront que le pain persan remplace avec avantage un service complet. Ils n'ont pas tort. Mince comme une feuille de papier, souple comme une peau de gant, on peut le plier en quatre, le mettre dans sa poche comme un mouchoir, s'en servir à la façon d'un journal pour envelopper ses provisions, l'étendre sur ses genoux en guise de serviette, en faire à son gré une assiette ou une table. Grâce à cette dernière propriété, il n'y a pas de Persan qui ne réalise trois fois par jour la prophétie faite jadis à Énée par les Harpies et qui ne finisse, comme les Troyens, par manger sa table au dessert.

3 avril. — Le paysage n'a pas changé, la forêt est plus belle encore que la veille. Il est difficile de rêver une nature plus généreuse, plus désordonnée dans ses productions. Quoique coupée par de nombreux torrens, qui souvent font mine de se changer en rivières, la route continue à être très passable et n'offrirait pas d'obstacles sérieux à une voiture légère. Parallèlement à nous court le fil télégraphique qui relie d'une façon plus qu'intermittente, paraît-il, Recht à Téhéran. Fixé ici au tronc d'un arbre, là à une simple branche, il va s'accrocher un peu plus loin à un poteau qui cherche vainement son centre de gravité dans une sorte de panier rempli de terre et de cailloux. Comment s'étonner que dans des conditions pareilles l'électricité indigène rivalise de lenteur avec les piétons?

Nous croisons en chemin plusieurs caravanes. Quelques-unes comptent jusqu'à 60 ou 80 mulets, défilant un à un sur une longue ligne et offrant à l'œil une suite interminable de caisses et de ballots de toute grandeur. Chacun d'eux porte au cou deux ou trois grosses cloches et une quinzaine de clochettes. Qu'on juge du vacarme. A deux cents pas de distance, on croirait entendre un carillon de village sonnant à toute volée pour un mariage ou un baptême. En tête, le chef de la bande marche d'un pas relevé : plus vaillant, plus fort que ses compagnons, moins chargé souvent, il porte allégrement son fardeau et semble avoir conscience de sa supériorité. Les autres suivent tristement, courbés sous le faix, posant méthodiquement leurs pieds dans la trace de leurs devanciers, comme résignés à leur sort. Triste sort en effet que celui de ces

malheureux mulets, agens infatigables de tout le commerce de l'extrême Orient, qu'on paie de leurs peines en monnaie de bois vert, et dont la destinée invariable est de mourir de faim entre deux étapes ou d'être dévorés vivans par les loups le jour où leur force usée trahit leur bonne volonté! Le hasard nous fait assister malgré nous à l'agonie d'un de ces pauvres martyrs contre lequel vient se heurter notre caravane. Couché comme une masse inerte en travers du chemin, le malheureux animal soulève péniblement la tête à notre approche, hennit faiblement, et tourne vers nous des yeux que la souffrance rend éloquens. Aidé par un de nos muletiers, il parvient à se remettre sur ses jambes, essaie de se traîner à la suite de la caravane; mais ses jarrets fléchissent, il tombe sur les genoux et s'affaisse pour ne plus se relever. A 200 mètres à peine, d'énormes vautours à tête blanche planent en poussant des cris perçans comme pour réclamer leur proie. La nuit venue, les chacals achèveront l'œuvre des vautours. Les débris d'ossemens qui jalonnent la route prouvent suffisamment que la besogne ne leur manque pas.

4 avril. — Nous quittons la plaine pour entrer dans la région des montagnes. Un sentier étroit et rocailleux serpente à mi-côte. La nature seule s'est chargée de faire office de cantonnier : la vérité m'oblige à dire qu'elle est restée tout à fait au-dessous de son rôle. D'énormes blocs de pierre, parfois des arbres entiers, gisent en travers du passage. Une infinité de petits torrens qui tombent en cascades du haut de la colline ajoutent au pittoresque, mais compliquent singulièrement la difficulté du voyage. Le site est vraiment beau. Au-dessous de nous, la plaine, noyée par les débordemens du Sefid-Roud (1), disparaît sous une immense nappe d'eau où nagent des débris de toute espèce arrachés par l'hiver au flanc de la montagne. Peu à peu la vallée se resserre et le fleuve reprend son lit; dans le lointain, les pins s'étagent sur les collines; le long du fleuve apparaissent des massifs d'oliviers à l'ombre desquels s'abritent plusieurs villages. A l'entrée de l'un d'eux, nous mettons pied à terre pour déjeuner. Assis sous un arbre, à deux pas d'un ruisseau boueux où à défaut d'écuelle nous puisons à pleines mains comme Diogène, nous rongeons consciencieusement un reste de poulet. Quelques mendians déguenillés font cercle autour de nous, et dévorent des yeux ce maigre festin. Je crois leur être agréable en leur offrant la moitié de mon pain : ils repoussent mes avances avec un dédain superbe; à leurs yeux, mon pain est impur comme ma personne. Je continue l'expérience en leur tendant quelques pièces de monnaie : l'empressement avec lequel ils s'en saisissent me prouve

(1) Le Sefid-Roud ou rivière blanche, formé de la réunion du Kizil-Ouzen et du Chah-Roud, se jette dans la mer Caspienne, à quelques lieues d'Enzeli.

que leur répugnance a des limites. Tous les Persans sont loin, paraît-il, d'avoir cette largeur d'idées : dans certaines provinces, l'argent des chrétiens est passé à l'eau avant d'être touché par un indigène.

Les villages persans se ressemblent comme autant de tas de boue. Si les uns sont moins sales que les autres, c'est qu'il y pleut plus rarement et que la boue a plus de temps pour y sécher. Que la pluie y fasse ou non office de dissolvant, c'est toujours le même dédale de ruelles semées de puits à ras du sol, le même entassement de huttes en terre offrant à l'œil une succession de toits bas et plats, dont la monotonie n'est guère interrompue que par des décombres. Une rue principale, qui dépasse rarement 2 mètres en largeur, sert de bazar : quelques trous carrés ouverts des deux côtés de la route figurent les boutiques; des traverses de bois recouvertes de lambeaux de natte forment une sorte d'auvent destiné à protéger contre le soleil d'été les chalands et les oisifs. Çà et là un cep de vigne courbé en arc suspend ses festons de verdure au-dessus du chemin, et prête complaisamment son ombre aux passans.

Nous traversons sans nous arrêter deux ou trois de ces villages, et nous recommençons à grimper le long de la montagne. A force de se resserrer, la vallée est devenue une gorge étroite, où la rivière s'encaisse entre deux murailles naturelles. Le chemin surplombe d'un côté, collé à la paroi du rocher. Nous avançons péniblement dans ce couloir de granit, aux prises avec un vent furieux qui, s'engouffrant dans nos manteaux, nous fait par momens vaciller sur nos selles. Deux heures de marche nous conduisent au pont de Mendjil, curieux spécimen de ces ponts persans, dont les arches, taillées en ogive, présentent à leur sommet une série d'angles aigus, formant une suite de zigzags d'une escalade aussi laborieuse qu'originale. Le village est sur l'autre rive, battu sans relâche par la tempête aérienne. Nos muletiers nous font remarquer l'effet singulier produit sur les arbres du voisinage par la violence et la continuité de ces rafales. Les oliviers, qui abondent autour du Mendjil, ont fini par perdre la position verticale et s'inclinent uniformément vers la terre avec l'humilité de simples roseaux courbés par l'orage. Toute la nuit, ce maudit vent fait rage aux portes de la station; sa plainte stridente, alternant avec l'aboiement des chiens et le glapissement des chacals, nous tient éveillés jusqu'au matin.

5 avril. — Dès six heures, nous sommes en selle. L'étape est rude pour arriver avant le coucher du soleil de l'autre côté du Karzan. Il s'agit d'escalader les hauts sommets derrière lesquels se cachent Cazbin et Téhéran. Rien de triste et de désolé comme l'aspect

de ces montagnes, composées presqu'en entier d'argile et de sable rouge, où le sol s'effrite à chaque pas sous le sabot des chevaux, où pas une touffe d'herbe ne vient dissimuler la nudité du paysage. Quelques buissons rabougris, poussant comme à regret dans le lit desséché des torrens, quelques tiges de berberis et d'églantier, sont les seules traces de végétation que le voyageur découvre autour de lui. Un poète ghilanais peint d'une façon saisissante le contraste qui existe entre cette désolation et les splendeurs du littoral. « Si vous vous trouvez, dit-il, sur le mamelon d'une de nos montagnes, cette moitié de votre barbe qui est tournée vers nous sera moite et sentira le parfum de nos fleurs, l'autre moitié sera sèche et poudreuse comme les chardons des déserts. » Est-ce cette absence totale de végétation qui fait du moindre arbuste qu'on rencontre dans le voisinage l'objet d'un culte superstitieux? Une scène assez étrange, dont nous sommes témoins, semblerait le prouver. A mi-côte, une sorte de broussaille solitaire croît en travers du chemin, élevant à hauteur d'homme ses milliers de bras épineux. Des monceaux de pierres, religieusement entassées à l'entour, de petits lambeaux d'étoffes accrochés par centaines à toutes les branches, témoignent de la vénération des indigènes. Nos muletiers ne manquent pas de s'acquitter en passant de ce devoir de piété. Chacun d'eux ramasse son caillou pour en grossir le tas commun, puis, déchirant consciencieusement un petit coin de son manteau, suspend cet *ex-voto* aux ronces du buisson. Une cérémonie pareille a lieu dans des circonstances analogues quelques kilomètres plus loin. Nous tentons vainement d'arracher à nos gens le mot de cette énigme religieuse. « C'est la coutume, » nous répondent-ils en chœur. Ils n'en savent pas davantage. La consigne s'est transmise scrupuleusement d'âge en âge; chacun s'y conforme machinalement sans s'inquiéter d'en connaître l'origine.

Jusqu'ici nous n'avions guère trouvé de difficultés que celles qui provenaient du manque de route. A ces obstacles, — de toute saison en Perse, — l'hiver, qui pendant huit mois de l'année règne au sommet du Karzan, va bientôt ajouter son contingent de neige et de glace. Le sentier se transforme peu à peu en une sorte de glissoire où nos malheureuses bêtes ont toutes les peines du monde à garder l'équilibre. Quelques débris de paille semés de distance en distance nous préservent seuls d'une culbute qui en certains endroits, vu l'escarpement du chemin, serait infailliblement la culbute finale. La nuit menaçant de nous surprendre au milieu de cette périlleuse ascension, nous nous décidons à remettre au lendemain le passage du Karzan et à demander un refuge au village voisin (1);

(1) Le village porte le même nom que la montagne.

mais c'est en vain que nous cherchons la station; elle a payé à l'hiver son tribut de décombres et jonche le sol de ses débris. Un notable du pays nous tire d'embarras en nous ouvrant sa maison et nous offre au plus juste prix, dans une chambre dénuée de cheminée, une hospitalité que tout l'empressement du propriétaire ne nous empêche pas de trouver glaciale. La moindre flambée de fagots ferait bien mieux notre affaire.

6 avril. — Le lendemain matin, nous attendons vainement le lever du soleil. Un brouillard opaque emplit le ciel et ne laisse arriver jusqu'à nous qu'un jour blafard. La brume se dissipe peu à peu, mais la neige commence à tomber drue et fine, comme si elle sortait d'un crible. Toute trace de sentier a disparu. La montagne se dresse devant nous, drapée dans son linceul mouvant, que le vent dérange et chiffonne à son gré. La position ne laisse pas d'être critique. Nos muletiers, peu soucieux de risquer la vie de leurs mulets sur ces pentes glissantes, bordées de ravins et de précipices, essaient de nous effrayer en exagérant les périls qui nous attendent, et proposent de différer notre départ jusqu'au retour du beau temps. L'idée de rester bloqués plusieurs jours entre quatre murs de terre dans un désœuvrement qui finit à la longue par être une souffrance suffirait pour donner du cœur au plus poltron : nous poussons en avant; toutefois, pour diminuer autant que possible les chances d'accidens, nous réglons minutieusement l'ordre de notre caravane. En tête de la colonne marche le postillon, chargé de sonder les neiges, interrogeant les moindres plis de terrain, et d'après ces simples indices marquant son chemin à travers les sinuosités de la montagne. La lenteur avec laquelle il procède nous prouve que, malgré sa parfaite connaissance des localités, il n'a qu'une demi-confiance dans la sûreté de son diagnostic. Puis viennent les mulets, immédiatement suivis par leurs maîtres respectifs. A voir la circonspection avec laquelle bêtes et gens posent leurs pieds dans les empreintes déjà tracées, il est clair que cette route enfarinée ne leur dit rien qui vaille. Instruits par l'expérience d'autrui, nous formons l'arrière-garde, serrant de près le reste de la caravane pour ne pas laisser aux rafales qui nous aveuglent le temps d'effacer devant nous ce sentier improvisé.

Les incidens ne manquent pas. Tantôt c'est un mulet qui s'abat et que les efforts réunis de nos gens ont mille peines à remettre sur ses jambes, tantôt c'est le postillon qui roule avec sa monture dans un trou où il reste presque enseveli. Alors il faut rebrousser chemin et faire d'interminables circuits pour chercher sur quelque autre point un passage moins périlleux. La journée se consume tout entière dans ces marches et contre-marches, qui nous épuisent sans

résultat. Nous sommes en selle depuis près de huit heures, et à peine avons-nous franchi deux *farsaks*; le jour baisse rapidement, nous n'avons que le temps d'atteindre un gîte avant la nuit. La vue de quelques masures perchées comme des nids de vautours à la cime de la montagne ranime à propos nos courages, et c'est avec un soupir de réelle satisfaction que nous franchissons le seuil de l'étable, qui doit pour la circonstance nous servir de chambre à coucher. L'endroit n'a pourtant rien de séduisant. Un feu de bouse de vache (1), dont le parfum caractéristique se fait sentir du dehors, nous donne dès le début un avant-goût du supplice réservé à notre odorat. Cinq ou six naturels, accroupis autour de ce foyer empesté, nous cèdent la place en rechignant et vont continuer dans quelque réduit plus misérable encore leur existence de marmotte. La fatigue qui nous terrasse ne nous permet heureusement pas de faire de longues réflexions sur l'insuffisance de notre installation, et nous prouve qu'à l'occasion une botte de paille et deux couvertures peuvent tenir lieu du lit le plus moelleux.

7 avril. — La neige continue à tomber. Nos muletiers refusent absolument de se mettre en route, et nous n'osons pas les y contraindre. La susceptibilité de notre nerf olfactif ne pouvant décidément s'accommoder du seul combustible qui soit à notre portée, nous prenons le parti de rester jusqu'au lendemain blottis dans nos couvertures. L'ennui ne se raconte point; passons.

8 avril. — Notre premier soin au réveil est de mettre le nez à la porte qui nous sert de fenêtre. La situation s'est sensiblement améliorée : un pâle rayon de soleil se joue sur la neige durcie et permet d'espérer que notre captivité touche à sa fin. Le postillon envoyé en éclaireur déclare que la route est praticable : vite en selle! Le dégel peut gâter nos affaires; il s'agit d'arriver avant lui au bas de la montagne. La descente est assez douce d'ailleurs, le versant qui regarde Cazbin aboutissant à un plateau élevé de plus de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la Caspienne. Quelques chutes sans gravité égaient la monotonie de la journée sans ralentir notre ardeur. Dès midi, nous sommes arrivés au village d'Aghababa, situé à la base même de l'Elbourz; d'Aghababa, une pente insensible nous amène en deux heures aux portes de Cazbin. Une fois à Cazbin, nous serons au bout de nos misères. Le général assure que jusqu'à Téhéran la route est unie comme une table.

(1) L'emploi de ce singulier combustible est général en Orient. Pétries en galettes par les femmes indigènes et séchées au soleil sur les terrasses, les fientes de vache sont précieusement conservées pour l'hiver.

IV.

Le voyageur qui met pour la première fois le pied dans une des grandes capitales de la Perse est soumis à une singulière épreuve. Élevé dans le respect et l'admiration d'un passé entrevu le plus souvent à travers les fictions de la poésie, accoutumé dès le collége à se représenter l'Orient comme une terre privilégiée, parée de toutes les magnificences, il s'attend plus ou moins, — qu'il s'en défende ou non, — à retrouver un coin des *Mille et une Nuits*. Il s'approche avec le recueillement d'un néophyte admis par faveur spéciale à franchir le vestibule du temple. Le voile se soulève : adieu les splendeurs rêvées, adieu colonnades fantastiques, coupoles étincelantes, minarets escaladant le ciel! Des ruelles étroites et ravinées comme le lit d'un torrent, une boue gluante où les chevaux enfoncent parfois jusqu'au genou, des puits à fleur de terre alternant avec des tas d'immondices, des murs éventrés laissant voir par leurs plaies béantes une accumulation de décombres sans nom où des chiens galeux sommeillent, à demi enterrés dans l'ordure, tel est, à quelques variantes près, le spectacle qui l'attend dès son entrée. Vainement son enthousiasme aux abois cherche-t-il à se frayer une issue à travers les débris qui l'environnent. Saleté et misère, tout ce qui l'entoure semble se résumer dans ces deux mots (1). Les demeures des grands, s'il s'en trouve par hasard sur sa route, sont aussi invisibles pour lui que si elles n'existaient pas. A peine aperçoit-il quelque chose qui ressemble à une maison. C'est qu'en Perse le mur de la vie privée cesse d'être une simple métaphore. De chaque côté de la rue, deux murailles de terre, hautes de 15 pieds et plus, dérobent à tout venant la vue des habitations. Les maisons, à un seul étage, invariablement surmontées d'un toit plat, disparaissent complétement derrière ces remparts de boue.

On se figure aisément l'impression de tristesse et d'ennui qui doit envahir un Européen cheminant pour la première fois dans ces ruelles solitaires. Ce qu'on aura peine à se représenter, à moins d'avoir assisté aux horreurs d'un bombardement, c'est la masse prodigieuse de ruines qu'il trouve amoncelées sur son passage. Si on évalue en moyenne à un cinquième de la superficie totale la place occupée dans une ville persane par les débris de toute na-

(1) Ispahan est peut-être la seule ville de Perse où, au milieu de ruines sans nombre, on trouve les traces d'une véritable grandeur. Les palais du Tchéhar-Bâgh et surtout le Collége de la Mère du Roi témoignent d'une magnificence que nos plus belles capitales d'Europe n'ont pas dépassée. Pourquoi faut-il que l'incurie des gouvernans laisse périr peu à peu ces merveilles d'un autre âge?

ture, on sera certes au-dessous de la vérité. La raison en est simple d'ailleurs. De toute antiquité, les Persans ont construit leurs maisons avec des briques de terre séchées au soleil; le seul mortier usité dans le pays se compose d'un mélange de boue et de paille hachée. S'il était possible de faire à perpétuité un pacte avec le beau temps, ce genre de constructions en vaudrait un autre. A Ispahan, à Chiraz, la pluie est rare et la neige une exception : les maisons arrivent à une vieillesse relative. A Cazbin, à Téhéran, dans tout le nord de la Perse, où le ciel est moins clément, l'hiver est une saison justement redoutée des propriétaires. La majorité des habitans se reposant généralement sur la Providence de la solidité des plafonds, il n'y a guère de Persan qui ne puisse s'attendre un jour ou l'autre à être enseveli sous sa toiture. Cette épée de Damoclès n'empêche pas les gens de dormir. Chaque année, quelques centaines de vrais croyans paient de la vie leur confiance exagérée dans l'intervention divine. A Téhéran seulement, pendant l'hiver de 1874, le nombre des victimes écrasées par la chute des maisons s'est élevé à près de 150. Les survivans remercient Mahomet ou Ali de les avoir miraculeusement sauvés et s'en vont rebâtir un peu plus loin leur demeure écroulée. Que les tremblemens de terre s'en mêlent, que la famine vienne à exercer ses ravages, et des quartiers entiers disparaissent en quelques années sans laisser d'autres traces que des décombres. Cette désolation, plus apparente encore que réelle, le voyageur en retrouve l'image dans toutes les villes de Perse. Cazbin allait nous en donner une preuve trop visible.

Fondée, selon les traditions les plus vraisemblables, au VIII^e^ siècle de notre ère par Haroun-al-Raschid, Cazbin a eu son tour de faveur dans l'histoire, et partage, avec Tauris, Ispahan et Chiraz, l'honneur d'avoir été la capitale de la Perse. Dépossédée de cette suprématie au profit d'Ispahan par Abbas le Grand à la fin du XVI^e^ siècle, elle a eu depuis lors des fortunes diverses. Les guerres, les tremblemens de terre, la famine, l'ont souvent maltraitée. Aujourd'hui sa population est évaluée à 30,000 ou 40,000 âmes; peut-être ce chiffre est-il exagéré. La situation de cette ville, qui en fait en quelque sorte l'entrepôt obligé des marchandises venues de Recht et de Tauris, l'a sauvée jusqu'ici d'une décadence totale, et peut lui rendre dans l'avenir une importance réelle. Cazbin ne mérite guère d'ailleurs qu'on s'y arrête. Les édifices, quoique aux trois quarts ruinés, sont presque tous de date récente. Le palais du gouverneur vaut pourtant la peine d'être regardé; le portail, qui s'écroulera avant peu sur la tête des passans, est un beau spécimen d'architecture persane.

Cazbin n'est qu'à quatre journées de caravane de Téhéran. Une

route presque passable, dont la nature fait d'ailleurs tous les frais, rend les communications faciles entre les deux villes. Dans la belle saison, les courriers persans, qui sont pour la plupart des cavaliers infatigables, atteignent généralement la capitale en dix ou douze heures. Pour être dépourvu d'obstacles, le chemin n'en est pas plus attrayant. On peut trouver de par le monde un paysage aussi nu, aussi sec, aussi pelé; je défie qu'on imagine quelque chose de plus monotone que cette espèce de Sahara persan, auquel les géographes ont oublié de donner son véritable nom. Un plateau désert, bosselé çà et là de petits monticules qui, s'il faut en croire la tradition, auraient autrefois servi d'autels aux adorateurs du feu, un sol constamment grisâtre, dont l'aspect odieux est rendu plus fatigant encore par la réverbération du soleil, un horizon éternellement borné par une ligne de collines brûlées, tel est le panorama qui poursuit le voyageur jusqu'aux portes de Téhéran. De loin en loin un maigre village, fait d'un amas de huttes poussiéreuses, offre à l'œil son enceinte de murailles, dont les créneaux enfantins semblent l'œuvre d'un écolier en vacances. Parfois alors un semblant de verdure vient dissimuler pour un moment la nudité des plaines; mais, quelques pas plus loin, le désert recommence. A mesure qu'on approche de la capitale, le pays prend un aspect plus triste encore; la campagne finit par n'être plus qu'un immense champ de cailloux et par ressembler au lit desséché d'un gigantesque torrent.

Cette désolante stérilité, qui fait de la plus grande partie de la Perse comme une terre maudite, ne s'arrête malheureusement pas aux murs de Téhéran. Le voyageur peut continuer sa route vers le sud jusqu'à Ispahan, jusqu'à Chiraz même, il peut pousser dans l'est jusqu'à Meched et redescendre ensuite vers l'Afghanistan, il ne verra guère d'autre horizon. Il faut bien le dire, la végétation du Ghilan et du Mazenderan est une exception propre au littoral; elle ne dépasse pas les crêtes de l'Elbourz. Jamais barrière naturelle n'a séparé deux contrées plus dissemblables : fertilité merveilleuse en-deçà, sécheresse et aridité au-delà. Les brouillards maritimes qui fécondent de leur éternelle rosée les terres basses voisines de la côte, arrêtés tout net par cette muraille d'argile et de granit, n'étendent pas à plus d'une quinzaine de lieues leur action bienfaisante. Passé cette limite, la physionomie de la Perse ne change guère : plaines ou montagnes, c'est partout la même nudité repoussante, la même blancheur poussiéreuse ou saline, que tachent seuls de loin en loin quelques brins d'herbe roussis par le soleil. Ce n'est pas que le sol soit précisément stérile, mais le manque d'humidité étouffe en lui les germes de production. Aux abords des villes et des villages, partout où le travail de l'homme peut assurer à la terre cette goutte

d'eau que le ciel lui refuse presque toujours, elle donne des preuves de fécondité; mais l'eau se dérobe à mesure qu'on la poursuit : ce n'est pas assez d'aller chaque année la chercher sous terre, il faut encore l'amener par des conduits invisibles jusqu'aux champs qu'elle doit arroser. La plaine de Cazbin, pour ne citer qu'un exemple, est minée en tout sens par ces tunnels creusés à une profondeur moyenne de huit à dix pieds et dont la longueur totale atteint souvent plusieurs kilomètres. Grâce à cette irrigation souterraine, qui entretient aux alentours une humidité constante, la terre se couvre d'arbres et de fruits; mais cette fertilité factice cesse avec les canaux qui l'alimentent. Si on en excepte les provinces voisines de la Caspienne et quelques parties de l'Aderbeidjan, on peut dire que la Perse est un désert cultivable, où le travail de l'homme, venant en aide à l'insuffisance des pluies, crée d'année en année un nombre plus ou moins grand d'oasis.

Ajoutons qu'il a dû en être de même de tout temps. Les restes d'anciens canaux, qu'on trouve un peu partout dans l'Iran, témoignent des efforts constans tentés par les propriétaires d'autrefois pour vaincre l'aridité du sol. Quelle qu'ait pu être alors la victoire de l'homme sur la nature, il est permis de croire que l'aspect général du pays ne différait pas essentiellement de ce qu'il est aujourd'hui. A aucune époque, l'Orient ne s'est piqué de beaucoup d'exactitude dans ses peintures; l'hyperbole y est comme un fruit du terroir. En fait de descriptions, l'antiquité classique n'a guère mis plus de mesure dans son style que les conteurs arabes. Sous le pinceau de la poésie grecque, le moindre ruisseau bourbeux devient un fleuve plus limpide que le cristal, quelques oliviers poudreux se transforment en un temple de verdure où l'odieuse crécelle des cigales emprunte au rossignol ses notes les plus suaves. Ce qu'est en réalité l'Attique dépouillée de ce charmant travesti, l'Ilissus et la plaine d'Athènes le disent chaque année aux touristes qui ont des yeux pour voir. A une époque où les maîtres en l'art d'écrire tenaient à honneur de traiter l'histoire comme une matière de rhétorique, les historiens n'ont pas dû se faire faute d'imiter les poètes. Dût-on prendre au pied de la lettre la pompe des anciens souverains persans, rien n'autoriserait d'ailleurs à y voir un signe irrécusable de la fortune publique. Quiconque connaît l'Orient sait quelles misères peut recouvrir la pourpre d'un despote asiatique et sur quelles ruines s'échafaude le plus souvent l'édifice de la grandeur royale.

JULES PATENÔTRE.

LE

# TROISIÈME CENTENAIRE

## DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

« Il y a de bonnes gens en ce pays, » disait Juste Scaliger dans une de ces conversations d'après-dîner où sa verve malicieuse s'épanchait librement devant quelques disciples dont il ne prévoyait point les futures indiscrétions; « mais, ajoutait-il, il n'y a pays au monde qui ait plus besoin des châtimens de Dieu (1). » — « C'est un meschant pays que celui-ci, » s'écriait-il un autre jour. Malgré l'accueil qu'il avait trouvé à Leyde et les honneurs que lui prodiguaient le peuple des étudians, les savans les plus distingués et les plus grands personnages du royaume, il ne pouvait pardonner à la Hollande l'aspect uniforme de ses campagnes; il y regrettait les guérets dorés de l'Agénois et de la Touraine, il lui en voulait de son mauvais pain et de ses mauvais lits, il se plaignait après quelques années que la bière ne fût déjà plus si bonne qu'au moment de son arrivée. Les longues pluies, « qui durent souvent, dit-il, du mois de juillet à l'équinoxe, » l'agaçaient presque autant que la prononciation vicieuse du latin, qu'il imputait aux leçons de son prédécesseur Juste-Lipse, le fameux philologue brabançon; la viande de boucherie lui paraissait mauvaise, et les fruits sans saveur. Sa mémoire se reportait souvent vers le doux climat des rives de la Garonne, où il était né, vers ces bords de la Loire qu'il avait si longtemps habités; en vrai gourmet, il rêvait à la cuisine française, il songeait aux raisins, aux pêches et aux prunes que mûrit le soleil

(1) *Scaligerana secunda,* à l'article Hollande (édition de Des Maizeaux, 1740).

de sa patrie. Pourtant, lorsqu'il était dans ses jours de bonne humeur et de justice, quand ses voisins ne l'avaient point importuné et mis hors des gonds en buvant à grand bruit et en criant à tue-tête dès le matin, il avouait qu'il ne faisait pas mauvais vivre dans cette cité où l'on était si libre, où il y avait tant de savans hommes. « Il y a treize ans que je suis ici, disait-il à l'un de ces indiscrets qui nous ont transmis ses confidences, je m'y trouve bien, — si ce n'est que je n'ai plus de dents. »

Quand les dents s'en vont et qu'arrivent à grands pas les infirmités de la vieillesse, on n'est guère disposé à voir les choses en beau, surtout quand elles sont nouvelles et qu'une longue accoutumance ne nous a pas rendus presque insensibles à ce qu'elles peuvent avoir d'inconvéniens et de défauts. La plupart de ceux qui viennent, comme jadis notre illustre compatriote Scaliger, de recevoir l'hospitalité que l'université de Leyde offrait vers le commencement de février aux savans de tout pays, n'ont pas les mêmes raisons que lui de prendre au tragique quelques inévitables diversités d'habitudes et d'usages. Le pain n'a aujourd'hui qu'un défaut en Hollande, c'est de paraître à peine sur la table. Nous ne savons si les brasseurs du pays sont revenus aux saines traditions que regrettait Scaliger, mais on trouve partout d'excellente bière de Bavière. Quant à l'eau (Scaliger n'en parle point, et pour cause), elle est en général médiocre; mais la plupart des villes se préparent à conduire jusque dans leurs fontaines les eaux limpides que filtrent et que conservent les sables des dunes. En attendant, on se garde bien de mettre des carafes sur la nappe, et les vins sont trop choisis et trop bons pour que personne songe à les tremper. Je ne sais si j'avais un matelas; la journée avait été trop bien remplie et la soirée, joyeuse et cordiale, se prolongeait trop avant dans la nuit pour que le sommeil ne vînt pas au premier appel. Si un soir ou plutôt un matin il fut retardé par les chants et les rires que j'entendais retentir dans la rue sous mes fenêtres, par les bandes bruyantes qui parcouraient la ville, comme pendant une nuit de kermesse, n'aurions-nous pas mauvaise grâce à nous plaindre que la visite des hôtes étrangers fût l'occasion de réjouissances qui faisaient sortir ce peuple de son calme habituel, et auxquelles s'associaient les plus petits et les plus humbles? Le climat était dur, et ces maisons aux minces murs de briques, dont aucune n'a de calorifère, sont plus humides et plus froides que celles de l'Allemagne du nord avec leurs grands poêles et leurs fenêtres, ou même que nos maisons de pierre parisiennes; c'était, il est vrai, pendant une semaine où les bourrasques et le vent du nord s'étaient déchaînés sur toute l'Europe, où l'on grelottait à Nice aussi bien qu'à Londres.

Des jugemens chagrins de Scaliger, il n'y a donc qu'une phrase à retenir, et c'est elle qui résume le mieux les impressions qu'ont rapportées de leur trop court séjour en Hollande tous nos compatriotes. « Il y a de bonnes gens en ce pays, » disait, tout en maugréant, le vieil érudit, et c'est ce que nous pensions en serrant la main de ces hôtes d'un jour, si vite devenus pour nous comme de vieux amis. On s'est dit non pas adieu, mais au revoir, et maintenant que nous savons le chemin, il sera facile de tenir ces promesses; mais comment, mais pourquoi, avant que ces liens d'hospitalité ne fussent formés au cœur même de l'hiver, tous ces représentans de l'Europe savante ont-ils quitté leurs foyers, leurs travaux et leurs chaires pour venir, quelques-uns de très loin, de la Finlande ou du Portugal, passer quelques jours dans une petite ville de Hollande? Quels souvenirs les attiraient, à quelle pensée obéissaient-ils? C'est ce que l'on ne saurait comprendre sans remonter dans le passé, sans retracer rapidement l'histoire de cette ville et de cette université. Il y a trois siècles, les yeux de toute l'Europe ont été fixés, pendant plusieurs mois, sur les remparts, aujourd'hui démolis, qui entouraient alors cette cité et derrière lesquels les Hollandais défiaient l'effort des Espagnols. Nulle part l'homme n'a plus vaillamment combattu et plus courageusement souffert pour la patrie et la liberté que sur ce coin de terre; nulle part la conscience et l'esprit n'ont remporté sur la force un triomphe plus éclatant. Après cette crise, Leyde, par la fondation de son université, est devenue ce que l'une de ses gloires, le savant Meursius, appelait l'Athènes de la Hollande, *Athenæ Batavæ* (1); mais son rôle ne s'est point borné à répandre l'instruction dans les Provinces-Unies; son influence s'est étendue bien au-delà des limites de cet étroit territoire. L'*Academia Lugduno-Batava*, comme on disait alors, appela de l'étranger à siéger dans ses chaires les érudits, les professeurs les plus illustres; à peine constituée, elle attira sur ses bancs des étudians de tous pays. Elle devint ainsi, pour toute l'Europe protestante, avec Heidelberg et Genève, un des asiles de la liberté de penser. Les études de philologie et de critique y prirent plus d'importance que partout ailleurs, et elle a ainsi contribué, pour une très large part, à l'avénement de la science et des méthodes modernes.

(1) Joannis Meursi *Athenæ Batavæ, sive de Urbe Leidensi et Academia virisque claris qui utramque ingenio suo atque scriptis illustrarunt*, libri duo. Lugduni Batavorum, apud Andream Cloucquium et Elsevirios, 1625. Ce livre, mal composé, mais riche en renseignemens variés, comme tous les ouvrages de Meursius, est un de ceux qui nous ont le plus servi pour cette revue rétrospective.

## I.

Parmi tous les épisodes de la longue et sanglante lutte qui délivra du joug de l'Espagne les Provinces-Unies, il n'en est point de plus dramatique et de plus célèbre que le siége de Leyde. Leiden, que nous appelons Leyde, héritière de l'antique *Lugdunum Batavorum*, n'avait jusqu'alors pas fait grand bruit dans le monde. Située à 8 kilomètres de la mer, sur un des bras du Rhin, sur celui qui porte le nom de *oude Rijn*, le vieux Rhin, toute coupée de canaux bordés de beaux arbres, c'était une cité industrieuse et commerçante; elle fabriquait, en très grande quantité, des draps qu'elle expédiait par eau dans tous les pays voisins et jusque sur les marchés les plus lointains. Soumise d'abord à des comtes qui occupaient une forteresse, le *Burg*, placée au centre même de la ville, elle s'affranchit de leur domination en 1420. Depuis ce moment, Leyde eut les mêmes franchises, les mêmes libertés municipales que les autres cités des Flandres et de la Hollande; avec le comté de Hollande, au milieu du XV^e^ siècle, elle passa, sans rien perdre de ses droits et priviléges, sous la tutelle de la maison de Bourgogne, et, après la mort de Charles le Téméraire, elle fit partie des vastes états de Charles-Quint. Pendant ce siècle et toute la première moitié du suivant, jusqu'à l'abdication du grand empereur, la prospérité des Pays-Bas ne fit que croître, malgré les longues guerres de ce prince et les charges qu'il imposait à ses sujets; de nouveaux débouchés commerciaux s'étaient ouverts à l'industrie des Flamands. Durant cette période d'activité et de richesse, Leyde avait donné naissance à l'un des premiers maîtres de l'école hollandaise, au peintre et graveur Lucas, connu sous le nom de Lucas de Leyde. Jean Bocold, compagnon tailleur à Leyde, avait joué le principal rôle dans le dernier acte de la sanglante tragédie des anabaptistes; mais, quoique cette secte eût fait de nombreux prosélytes dans les Pays-Bas, l'orage avait été éclater en Westphalie, et c'était à Munster que le *prophète* avait triomphé et succombé.

Malgré les rigueurs de Charles-Quint, le calvinisme avait, sous son règne, fait de grands progrès dans les Pays-Bas. Philippe II ne se borna pas, comme son père, à poursuivre ceux qui allaient au prêche; il traita les Flamands avec mépris, il ruina par des édits insensés leur industrie et leur commerce, il mit contre lui tout à la fois l'amour-propre de ses sujets, leur conscience, leurs intérêts. La révolte éclata, et elle trouva dans Guillaume d'Orange, le grand *Taciturne*, comme un chef prédestiné à la faire réussir. Guillaume était Allemand d'origine; mais jamais homme, par ses qualités et

par tout son caractère, ne fut en plus étroit rapport avec le peuple qui le mit à sa tête, n'en représenta mieux la nature et le génie propre. En causant avec les Hollandais pendant les fêtes de Leyde, en les écoutant parler de religion et de philosophie, de la politique intérieure et de l'indépendance nationale, nous faisions tous la même remarque : sous des apparences calmes et même froides, ces gens-là sont singulièrement passionnés; leur flegme n'est qu'une habitude de l'âme qui, sûre d'elle-même et se sachant résolue, juge inutile de se dépenser en mouvemens superflus et en vaines paroles. Touchez certaines cordes, et dans l'accent de la voix, dans l'expression du visage, vous sentez vibrer la passion et la volonté. Comme plus tard son arrière-petit-fils, Guillaume III, le chef de cette famille a possédé au plus haut degré ce don suprême, une volonté intelligente et réfléchie, une ténacité qui ne naît point d'un stupide aveuglement, et que n'irritent ni ne découragent les revers. Un des traits du caractère national qui nous ont encore frappés en Hollande, c'est que nulle part le sentiment de la liberté n'est plus développé. Ailleurs on parle de liberté, mais chacun traite de malhonnêtes gens et de misérables tous ceux qui pensent autrement que lui; dès que l'on est au pouvoir, on en profite pour fermer la bouche à ses adversaires. En Hollande, les théologiens eux-mêmes respectent la liberté d'autrui. Or nul homme au monde ne fut plus vraiment libéral que Guillaume d'Orange, et n'eut plus de mérite à l'être. Protestant convaincu, il se refusa, jusqu'à sa dernière heure, à laisser persécuter et proscrire, dans les provinces qui lui obéissaient, le catholicisme, au nom duquel les bûchers s'allumaient partout dans les Flandres et qui le désignait, qui le recommandait aux poignards des assassins.

La lutte était engagée; l'envoi en Flandre du duc d'Albe à la tête de vingt mille Espagnols, l'institution du *conseil de sang*, le supplice des comtes d'Egmont et de Horn, avaient prouvé que Philippe II entendait marcher jusqu'au bout dans cette voie d'impitoyables rigueurs. Malgré les talens du duc d'Albe et les armemens considérables de l'Espagne, les *gueux* avaient réussi à se défendre dans leurs marais et leurs bois. Tout en ne rompant pas encore officiellement le lien qui les rattachait à la couronne d'Espagne, les provinces de Hollande, Zélande, Frise et Utrecht, par la bouche de leurs députés réunis à Dordrecht, avaient, en 1572, proclamé Guillaume leur *stathouder* ou gouverneur. La prise de Harlem par les Espagnols et les cruautés qui la suivirent n'avaient fait qu'exaspérer les esprits. En 1573, le duc d'Albe repartait pour l'Espagne, haï de tous, suspect même à son souverain.

Son successeur, don Luis de Requesens, à peine installé en fonc-

tions, se hâta d'envoyer Valdez, avec l'élite des troupes espagnoles et une artillerie considérable pour le temps, mettre le siége devant Leyde. La chute de cette place eût coupé l'une de l'autre les provinces révoltées; aussi les deux frères de Guillaume, les comtes Louis et Henri de Nassau, épuisèrent-ils leurs dernières ressources pour réunir en Allemagne des troupes avec lesquelles, vers la fin de l'hiver, ils entrèrent dans les Pays-Bas. Valdez leva le siége, qui durait depuis le mois d'octobre, et marcha au-devant des confédérés : ceux-ci furent battus, et les deux comtes de Nassau périrent dans la déroute. Le 26 mai 1574, Valdez reparaissait devant la place. Malgré les avis de Guillaume, qui savait tout prévoir, même la défaite, les bourgeois de Leyde avaient négligé de mettre cette relâche à profit pour entasser des provisions dans la ville et pour en grossir la garnison. Ce second investissement les prit par surprise. Les attaques de vive force devant Harlem avaient coûté trop cher aux Espagnols; ceux-ci laissèrent voir tout d'abord que leur intention était de réduire la ville par la famine. Au bout de quelques jours, Leyde était entourée de soixante-deux redoutes, toutes bien défendues et bien armées, tandis que la garnison de la place se composait seulement d'un petit corps de francs-tireurs et de cinq compagnies de garde bourgeoise; mais celles-ci étaient commandées par un digne ami de Guillaume, Jean van der Doës, seigneur de Nordwyck, plus connu sous le nom latin de Dousa. Lettré et poète, l'un des premiers latinistes de son temps, Dousa était de ces âmes comme la renaissance en a vu plusieurs, chez qui l'étude de l'antiquité n'avait pas été une simple curiosité d'esprit, mais avait développé tous les nobles instincts d'une heureuse nature, et était devenue comme une forme plus pure et plus exquise de la vertu. Par son indomptable énergie, le bourgmestre Van der Werf méritait de servir d'auxiliaire à Dousa.

Les bourgeois se rappelaient les massacres qui avaient suivi la prise d'Harlem; ils étaient résolus à ne point écouter les offres de l'Espagnol, ils mettaient leur confiance en Dieu, en eux-mêmes et dans le prince d'Orange. Celui-ci, avant que ne se fermassent les dernières barrières, leur avait fait tenir une lettre éloquente et simple qui fut lue en public : ce n'était pas pour eux seulement, leur disait-il, que les citoyens de Leyde allaient combattre, c'était pour tout le pays, pour les générations futures, dont le sort dépendrait de cette lutte. Qu'ils tinssent trois mois, et, avant ce terme, il aurait trouvé moyen de les délivrer. La ville répondit en faisant la promesse qu'on lui demandait. Pendant tout le siége, elle correspondit avec Guillaume par pigeons voyageurs.

Un édit d'amnistie, publié par Requesens en juin, n'eut aucun

effet; il imposait, comme première condition, l'abandon du culte réformé, et les Provinces-Unies, comme la ville assiégée, s'associèrent à la réponse que fit alors Guillaume : « Nous sommes ici tous résolus de ne quitter la défense de la parole de Dieu et de notre liberté jusqu'au dernier homme. » A toutes les offres de pardon que les Espagnols et des Néerlandais du parti royal adressaient aux assiégés, Dousa répondit par ce seul vers, emprunté aux distiques de Caton, qu'il écrivit sur une feuille de papier plié en forme de lettre et qu'il envoya à Valdez :

Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.

Quand la flûte aux doux sons leurre un crédule oiseau,
Le perfide oiseleur le prend dans son réseau.

N'est-ce pas un trait curieux, et qui porte bien la marque du temps, que ces réminiscences et ces coquetteries de l'érudit au milieu de toutes les duretés d'une guerre atroce et sans merci?

Dès la fin de juin, la ville avait acquis et emmagasiné tous les vivres; on était rationné, chaque homme recevait par jour une demi-livre de pain et une demi-livre de viande. Depuis la défaite et la mort de ses frères, Guillaume ne pouvait espérer tenir la campagne contre les troupes espagnoles, il résolut d'appeler l'Océan à son secours. Il était par bonheur resté maître des grandes levées qui bordent la Meuse et l'Yssel; on pouvait inonder toute cette partie du territoire. Si les villes devaient rester à l'abri derrière les ceintures de digues qui les protégent, le dommage infligé aux villages, aux récoltes sur pied, serait immense; mais, comme disaient les patriotes, « mieux vaut noyer son pays que de le perdre. » Après quelques hésitations, les états de Hollande, réunis au milieu de juillet, cédèrent aux argumens et à l'éloquence du prince. Ils donnèrent leur consentement, et l'on se mit à l'œuvre. Les digues furent rompues en seize endroits, et l'on prépara sur plusieurs points des flottilles de bâtimens tirant très peu d'eau.

Il était temps; on n'avait plus de pain à Leyde, et les gâteaux de drêche, par lesquels on l'avait remplacé, étaient, eux aussi, sur le point de s'épuiser. Malgré les messages du prince, le découragement commençait à pénétrer dans les cœurs des défenseurs de la place. On montait tous les jours à la vieille tour afin de voir si la mer arrivait; mais les eaux étaient encore arrêtées à deux lieues de Leyde par une grande digue appelée la *Land-Scheiding*, et l'on n'apercevait rien. Pour comble de misère, Guillaume était tombé gravement malade à Rotterdam, et les préparatifs des Hollandais souffraient de son absence. Enfin il se rétablit, et le 1er septembre l'amiral Boisot

arriva de Zélande avec une petite flottille montée par 800 matelots zélandais. « Couverts de cicatrices et de blessures, restes des combats au milieu desquels ils avaient passé leur vie, leurs toques ornées de croissans portant cette inscription, *plutôt Turcs que papistes*, ces gueux de mer avaient une réputation d'habileté maritime que justifiaient leurs sombres et hardis visages. On ne les avait jamais vus faire de quartier; ils ne se battaient qu'à mort, et avaient juré de n'épargner ni seigneur, ni vilain, ni roi, ni empereur, ni pape, s'ils tombaient entre leurs mains (1). » Dans la nuit du 10 septembre, la flotte s'empara de la Land-Scheiding après un combat sanglant; on la rompit aussitôt sur plusieurs points, et les vaisseaux passèrent avec l'eau qui envahissait la plaine. Une autre digue s'élevait à un quart de lieue en arrière; elle fut de même occupée et percée. Cependant de nouveaux obstacles se présentèrent, et l'on était encore le 18 à plus d'une lieue de Leyde; on fut sur le point de désespérer de l'entreprise.

C'était une question d'heures : la ville était réduite à des extrémités que, pendant le siége de Paris, nous n'avons pas connues. Plus de pain ni de gâteaux de drêche, plus de viande de cheval; les femmes et les enfans cherchaient tout le jour quelque nourriture dans les gouttières et les tas d'ordures. On faisait bouillir les feuilles des arbres et l'herbe qui croissait dans les rues. La mortalité était effroyable. Engendrée par la disette, une sorte de peste s'était déclarée; 6,000 ou 8,000 personnes succombèrent à ce seul fléau. Il y eut une sédition. Poursuivi par la foule, le bourgmestre la harangua en ces termes, qui étaient restés dans la mémoire de ses auditeurs et furent aussitôt recueillis : « Que voulez-vous, mes amis? Pourquoi murmurez-vous de ce que nous ne violons pas nos sermens en rendant la ville aux Espagnols? Je vous dis que j'ai juré de garder la place, et Dieu me donne la force de tenir mon serment! Je ne puis mourir qu'une fois, par vos mains, par celles de l'ennemi ou par celles de Dieu. Mon sort m'importe peu; il n'en est pas de même de la ville qui m'a été confiée... Vos menaces ne me troublent point; ma vie est à votre disposition, voilà mon épée, vous pouvez me la plonger dans le cœur et vous partager ma chair; prenez mon corps pour apaiser votre faim, mais n'espérez pas la reddition de Leyde tant que je serai en vie. » Ces paroles relevèrent les courages; on échangea de nouveaux sermens, on courut aux remparts, où l'on adressa aux Espagnols d'insultans défis. « Nous mangeons des chiens et des chats, leur criait-on; mais quand il

(1) Nous citons ici l'*Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies*, par J. Lothrop-Motley. Ce bel ouvrage a été traduit en français sous la direction de M. Guizot.

ne nous restera plus que nous-mêmes, nous mangerons notre bras gauche, et nous garderons le droit pour défendre nos femmes, notre liberté et notre religion contre le tyran étranger. Si Dieu, dans sa colère, nous refuse tout secours, alors même vous n'entrerez pas dans la ville; nous mettrons le feu de nos propres mains à notre cité de Leyde, et nous périrons tous ensemble dans les flammes, hommes, femmes et enfans. »

On aurait peut-être vu se renouveler à Leyde les horreurs de Sagonte et de Numance, la sublime folie de tout un peuple s'ensevelissant dans sa défaite; mais ce dernier sacrifice fut épargné à l'héroïque cité. Par l'embouchure des fleuves et par les canaux dont les écluses étaient partout levées, la nappe d'eau qui couvrait une partie de la province de Hollande communiquait avec l'Océan. Au moment même des grandes marées d'équinoxe, les vents se mirent à l'ouest et soufflèrent en tempête; dans la nuit du 1er au 2 octobre, cette flotte, qui était là échouée depuis plus d'une semaine, que les assiégés savaient et sentaient près d'eux, et dont ils entendaient le canon, cette flotte qui portait dans les flancs de ses navires les vivres impatiemment attendus sentit la vague la soulever et la pousser en avant. Le prince était venu encourager les marins; les âmes étaient montées au même paroxysme d'ardeur et de fureur guerrière que dans la ville. Les Espagnols au contraire, pressés sur une ligne étroite dans leurs redoutes, entre la ville et la flotte, s'effrayaient en voyant chaque jour s'élever les eaux. La panique s'empara d'eux; ils évacuèrent en désordre, au milieu de la nuit, une première forteresse dont l'artillerie eût suffi pour barrer le passage aux navires libérateurs. Ceux-ci n'étaient plus qu'à une demi-lieue de Leyde; mais la forteresse de Lammen, la plus redoutable de toutes, leur barrait la voie. L'amiral hollandais, non sans craindre un échec, se préparait à donner l'assaut vers le point du jour. Quand se leva l'aube, un silence de mort régnait dans la forteresse; Valdez s'était décidé à l'abandonner pendant la nuit.

La flotte entra dans Leyde le 30 octobre au matin. Les quais étaient couverts d'une population affamée. On jetait du pain de tous les vaisseaux au milieu de la foule. Beaucoup de personnes moururent étouffées pour avoir mangé trop avidement; il fallut prendre des mesures pour éviter ces accidens. L'amiral, en mettant pied à terre, fut reçu par les magistrats; on forma aussitôt une procession solennelle, bourgmestre et citoyens, aventuriers zélandais, gardes bourgeois, matelots, soldats, femmes, enfans, tout le monde se rendit sans délai à la grande église. Après la prière, l'immense congrégation entonna le cantique d'actions de grâces. Des milliers de voix commencèrent le chant; mais l'émotion géné-

rale, redoublée par la musique, devenait trop vive, le cantique fut suspendu tout d'un coup, la multitude entière pleurait.

Les citoyens de Leyde eurent là une joie qui, trois siècles plus tard, à Paris, devait nous être refusée. Nous n'avons pas, hélas! à fêter tous les ans, comme nos amis de Leyde, le jour glorieux de la délivrance. Là-bas, une coutume touchante rajeunit chaque année les souvenirs de cette matinée, et fait connaître aux générations nouvelles cette noble page de l'histoire nationale. Voici ce que l'on raconte. Le 30 octobre 1574, aux premières blancheurs de l'aube, quand se réveilla la ville morne et désolée, les gardiens du rempart furent surpris, comme l'étaient de leur côté les marins zélandais, de n'entendre aucun bruit, aucun murmure dans les lignes espagnoles. Un enfant se hasarda jusqu'à la plus proche des redoutes; il gravit sans bruit le talus, il revint bientôt en criant que l'ennemi avait décampé. On refusa de le croire; il retourna, il revint en rapportant une marmite pleine de légumes bouillis. Les soldats l'avaient abandonnée dans leur fuite sur les cendres encore fumantes du foyer. Depuis lors chaque automne, le 30 octobre, dans toutes les maisons de Leyde, on sert sur la table au dîner un plat de ces mêmes légumes, de ceux que contenait la marmite de l'enfant, premier indice certain de libération et de salut. Cette année, à propos du troisième centenaire de la délivrance, les autorités municipales ont fait distribuer aux indigens de la ville d'abondantes rations de ces carottes et de ces choux historiques. Dans ce pays fidèle au culte de son passé, il n'est point ainsi jusqu'à l'aumône qui ne serve à entretenir le respect et l'amour de la patrie.

En 1574, au milieu des transports et de l'attendrissement où cette délivrance inattendue avait jeté toutes les âmes, on eut jusqu'à des sujets de rire. Les lettrés nourris, comme Dousa, du plus pur miel des abeilles romaines, s'égayèrent aux dépens du général espagnol et de son latin. Dans la chambre de Valdez, sur sa table, on lut ces mots, écrits en toute hâte au moment du départ : *Vale, civitas, valete, castelli parvi, qui relicti estis propter aquam et non per vim inimicorum.* Pour tirer une dernière vengeance de l'ennemi qui les avait tant fait souffrir, les Hollandais n'ont pas laissé périr la mémoire de ses solécismes.

Dès le lendemain, Guillaume arrivait pour féliciter les bourgeois de Leyde, et en même temps le vent, commençant à souffler de l'est, rejetait les eaux vers la mer. Au bout de peu de jours, la terre reparut, et les digues, promptement réparées, rendirent à ces campagnes leur aspect ordinaire. La ville, en retour de ses sacrifices, obtint d'abord du prince une foire annuelle de dix jours libre de

tout octroi et de tout impôt; mais une plus haute récompense lui fut accordée bientôt après. Sur l'avis de Guillaume et des états, elle fut désignée pour servir de siége à la première université qu'aient possédée les Provinces-Unies.

Depuis le commencement de la guerre, les jeunes gens de ces provinces ne savaient où aller terminer leurs études. C'était entre Douai et Louvain qu'ils se partageaient autrefois; mais ces deux villes étaient en plein territoire espagnol, et l'enseignement y était tout catholique. Le fils aîné de Guillaume d'Orange, avant même que ne s'ouvrissent les hostilités, avait été enlevé de Louvain par ordre du duc d'Albe et emmené en Espagne. Fût-on même, la paix une fois rétablie, à l'abri de ces surprises, ce n'était pas Louvain ou Douai qui pouvaient préparer au saint ministère les pasteurs dont avaient besoin les églises protestantes de la Hollande. Faudrait-il pour étudier la théologie entreprendre toujours le voyage de Genève ou d'Heidelberg et séjourner longtemps en pays étranger? N'était-il pas plus simple de fonder sur le sol même que l'on venait d'affranchir une grande école toute nationale, tout évangélique, dont le premier rôle serait de fournir des pasteurs instruits et éloquens, où se grouperaient aussi autour de la théologie et comme à son ombre les maîtres et les élèves de toutes les autres sciences? C'était là une idée qui devait venir d'elle-même à l'esprit des hommes qui dirigeaient alors les affaires des Pays-Bas, car l'instruction primaire et le goût de l'étude étaient déjà plus répandus dans cette région qu'en aucune autre contrée de l'Europe. Scaliger le remarquait non sans étonnement : dans ces provinces, les gens de service et les gens de la campagne savaient presque tous lire et écrire.

Où placer le siége de la nouvelle université? On hésitait entre plusieurs villes, Delft, Gouda, Deventer, Leyde et autres. Le siége de Leyde, la gloire dont ses habitans s'étaient couverts, tranchèrent la question en sa faveur. Nous avons la charte d'institution. Les Provinces-Unies affectaient encore de ne faire la guerre qu'au gouverneur espagnol, non pas au souverain lui-même. C'est donc au nom de Philippe II que la charte est rédigée. Par une plaisante ironie, le maître du duc d'Albe, l'homme qui a le plus haï la liberté sous toutes ses formes, se trouve ainsi fonder à Leyde une université protestante, et cela pour récompenser la ville de sa révolte contre lui-même. « Considérant, dit ce curieux document, que, pendant les terribles guerres dans nos provinces de Hollande et de Zélande, la bonne instruction de la jeunesse dans les sciences et les arts libéraux tomberait probablement dans l'oubli ; considérant les différences de religion, considérant notre désir de récompenser notre ville de Leyde et ses bourgeois des lourds fardeaux qu'ils ont

si fidèlement portés pendant la guerre, nous avons résolu, après en avoir mûrement délibéré avec notre cher cousin Guillaume, prince d'Orange, stathouder, de fonder une école publique et une université libre, etc. » Le roi pourvoyait ensuite à l'établissement de cette université, la dotait d'un revenu considérable provenant en grande partie des biens de l'ancienne abbaye d'Egmont, et confiait toutes les mesures nécessaires pour le gouvernement et la police de l'institution à « son cher cousin ci-dessus mentionné, Guillaume d'Orange. » La suppression en Hollande du culte catholique et des ordres monastiques avait laissé vacans un grand nombre d'édifices conventuels. L'un de ceux-ci, le monastère de Sainte-Barbe, fut en toute hâte approprié pour recevoir élèves et professeurs; c'est encore là qu'ils se réunissent, et que les députations étrangères ont été reçues récemment par le sénat académique.

L'université une fois fondée, dotée et pourvue de professeurs, on l'ouvrit solennellement le 8 février 1575. Leyde, naguère encore en proie à la peste et à la famine, s'était couronnée de fleurs. Meursius nous donne un long récit des fêtes qui furent célébrées à cette occasion. Il y eut une de ces cavalcades, avec des chars portant des personnages allégoriques, qui sont restées chères aux villes de Flandre et dont l'ordonnance a parfois été réglée, dont les motifs ont été fournis par les plus grands artistes (1). De ces pompes, nous ne retiendrons qu'un détail. Lorsque le cortége se trouva en face du bâtiment destiné à l'université, on vit une barque magnifiquement ornée descendre lentement le Rhin. Sur le pont, sous un dais entouré de guirlandes de laurier et d'oranger, parmi de belles tapisseries, était assis Apollon, entouré des neuf muses en costume classique. Neptune, avec son trident, était au gouvernail. Les muses chantaient, Apollon fit résonner son luth. Arrivée au rivage, cette députation du Parnasse mit pied à terre et s'avança vers la procession. Chaque professeur fut embrassé à son tour par Apollon et les neuf muses, qui saluèrent en outre leurs savans hôtes par un élégant poème latin. Après cette pause, on entra dans le cloître, et l'on entendit un discours du révérend Gaspar Kohlars. Un banquet termina la journée, qui avait commencé par un service solennel à l'église Saint-Pierre. Le génie de ce temps, si différent du nôtre, ne se peint-il pas bien dans ce mélange d'une piété chrétienne ardente et sincère avec une si vive passion pour les langues et les idées, pour les formes et les symboles de l'antiquité païenne?

Le premier recteur de la nouvelle université fut un Frison, Pe-

(1) Voyez, au musée d'Anvers, les esquisses de décoration pour l'entrée triomphale de Ferdinand d'Autriche à Anvers, en 1635. Nulle part on ne saisit mieux le génie de Rubens dans le feu même de l'improvisation. Il y a là des groupes superbes dessinés en deux ou trois coups de pinceau.

treius Tiara, qui avait été professeur de grec à Douai et à Louvain; mais il fallait du temps pour que les élèves arrivassent. La véritable inauguration et l'ouverture des cours n'eurent lieu qu'en juin. Une harangue en latin, qui nous a été conservée (1), fut alors prononcée par un Parisien, Louis Capelle, ministre du saint Évangile. Un Rouennais, Guillaume Feugères, avait été appelé avec Capelle pour fonder à Leyde l'enseignement de la théologie. Ces deux personnages, peu connus aujourd'hui, méritent pourtant que leurs noms soient rappelés; ils ouvrent la série des hommes distingués, dont quelques-uns furent des esprits supérieurs, que la France prêta à l'université de Leyde. Cette dette, la Hollande l'a payée avec usure pendant le cours des deux derniers siècles : à combien de nobles intelligences n'a-t-elle pas accordé et garanti ce que leur refusait l'intolérance française, le droit de chercher librement la vérité, de professer leur foi, de dire et d'imprimer leur pensée sans avoir à craindre le bourreau, le geôlier, ou tout au moins le censeur! Après les proscrits du calvinisme, elle a vu venir ceux du jansénisme; Descartes y avait trouvé une sécurité que ne lui offrait point son propre pays; Bayle y précéda Voltaire. Celui-ci a cru devoir reconnaître l'hospitalité de la Hollande par un vers que ses habitans ont encore sur le cœur.

De la fondation même de l'université date une institution qui a eu les plus heureux résultats. On n'avait pu songer à remettre aux professeurs le soin de gouverner eux-mêmes l'université et de pourvoir à ce que l'on peut appeler ses besoins physiques et moraux; plusieurs d'entre eux étaient étrangers et sans racines dans le pays, tous étaient censés devoir s'absorber dans leur enseignement et leurs travaux scientifiques. D'autre part, dans ce petit état, encore dans une situation si précaire et dont les différentes parties n'étaient encore reliées que par un lien assez lâche, presque pas d'administration centrale, rien qui ressemblât à un ministère de l'instruction publique. Voici comment la difficulté fut résolue. L'université fut placée sous la bienveillante tutelle d'hommes considérables par leur naissance, leur fortune ou leur situation dans l'état. Ceux-ci, — on les nomma les *curateurs,* — formèrent un collége, une sorte de commission permanente, qui de nos jours encore administre la dotation et la fortune de l'université, et désigne les professeurs au choix du souverain. Ils n'interviennent pas dans l'ordre des études et des examens, que règle, dans les limites fixées au-

(1) C'est par ce discours que commence le volume déjà cité de Meursius. Cette pièce, tout en nous paraissant parfois pédantesque, ne manque pourtant pas de souffle et d'élévation. Capelle a bien senti les bienfaits de l'instruction; il semble avoir comme deviné ce que la Hollande devrait à l'université de Leyde.

jourd'hui par la loi, le sénat académique, composé des professeurs titulaires; mais, pour toutes les relations que le corps enseignant entretient avec les pouvoirs publics, les curateurs jouent le rôle d'intermédiaires obligés et autorisés. Le premier président de ce collége fut ce Janus Dousa qui avait tant contribué au salut de la ville; populaire en Hollande comme politique et comme soldat, il était connu comme érudit dans toute l'Europe; par sa correspondance et ses rapports avec les savans étrangers, il fit beaucoup pour attirer à Leyde des maîtres illustres et de nombreux élèves. Ses traditions ont toujours été suivies; les hommes les plus importans de la république des Provinces-Unies, puis du royaume des Pays-Bas, ont toujours tenu à grand honneur de remplir ces fonctions. L'influence qu'ils avaient acquise dans les plus hautes charges de l'état a profité aux intérêts qui leur étaient confiés; bien souvent, quand le budget académique ne suffisait pas à des dépenses que paraissait réclamer l'honneur de l'université, ils n'ont pas attendu que les états de Hollande eussent accordé les fonds nécessaires : ils ont mis leur fortune privée au service de la science et de ses progrès. Il n'est pas de haut enseignement possible sans une riche bibliothèque; élèves ni professeurs surtout ne sauraient s'en passer. Guillaume d'Orange l'avait compris; ce fut lui qui donna les premiers livres. Grâce au zèle des curateurs et à leurs sacrifices, aux dons et aux legs des professeurs, ce premier fonds s'augmenta assez vite pour qu'il fallût bientôt attribuer à la bibliothèque un édifice spécial; un autre couvent sécularisé la reçut dans ses murs et l'abrite encore aujourd'hui. Quand avec les années se développa l'enseignement des sciences physiques et naturelles, quand il fallut des collections, des instrumens souvent très coûteux, des laboratoires, les bons offices des curateurs mirent aux mains des maîtres tout cet appareil nécessaire de la recherche et de la découverte scientifique. Grâce à leur intervention, les états-généraux, *ordines Hollandiæ*, comme on dit dans la langue du temps, se montrèrent toujours libéraux et même prodigues pour l'université de Leyde; au cœur même de la guerre, qui eut encore, avant la paix de Munster et la consécration solennelle de l'indépendance batave, ses redoutables accidens et ses fortunes diverses, ils accordèrent les plus larges subsides. La Hollande contemporaine est paisible, riche et prospère; mais les députés du royaume sont moins généreux que leurs ancêtres pour la science et pour ceux qui la cultivent. Ce ne sont pas les contemporains de Guillaume d'Orange et de Barneveld qui auraient laissé le musée d'antiquités de Leyde dans le local où il étouffe aujourd'hui. Malgré toutes les réclamations de son savant et zélé conservateur, M. Leemans, on n'obtient rien; faute

d'espace, les objets les plus curieux restent en magasin ou bien sont placés de telle manière qu'il est impossible de les voir. Afin d'examiner quelques beaux vases de Vulci, qui sont un des honneurs du musée, M. Ernest Curtius, le savant archéologue de Berlin, et moi, nous avons dû monter sur une échelle.

Dans cet âge héroïque de la Hollande et de l'université, on ne lésinait point sur les crédits demandés pour cette mère nourricière des intelligences, l'*alma mater*, comme on disait. Il faut lire dans une histoire détaillée de l'université les sacrifices que s'imposèrent à plusieurs reprises les curateurs et les états pour attirer et fixer en Hollande des savans d'une réputation européenne (1). La pensée des fondateurs avait été surtout de donner aux provinces récemment affranchies une grande école nationale de théologie; aussi établit-on dans la même ville deux séminaires, l'un pour les candidats flamands au saint ministère, l'autre pour ceux qui étaient destinés à desservir ce que l'on appelle aujourd'hui les églises wallones ou de langue française. Ces écoles théologiques furent agitées et divisées par les controverses des arminiens et des gomaristes, des *remontrans* et des *contre-remontrans*, et plus d'une fois, dans le cours de ces luttes, la Hollande parut oublier et renier cet esprit de liberté et de tolérance qui avait été l'honneur de Guillaume d'Orange et dont ses héritiers paraissaient devoir toujours s'inspirer; ce ne furent pourtant là que des accès passagers, où l'intolérance religieuse servit souvent de prétexte et de masque à des haines, à des rivalités, à des ambitions politiques. Nous ne nous engagerons pas dans l'histoire de ces disputes, quoique Arminius et Gomar aient été l'un et l'autre professeurs à Leyde; aussi bien c'est l'étude de l'antiquité classique qui a jeté le plus d'éclat sur l'université de Leyde. Ce qui a fait surtout son succès et sa gloire, ce sont les grands philologues qu'elle a d'abord empruntés à l'étranger et comme adoptés, puis dont les leçons et les exemples ont suscité, en Hollande même, toute une lignée encore vivante d'érudits et de critiques. Nous ne prétendons pas les nommer tous, de Juste-Lipse et de Scaliger à Ruhnken et à Wyttenbach, de Daniel Heinsius et de Meursius à Peerlekamp et à Cobet; mais il importe de montrer comment, grâce aux vues larges et à la libéralité des princes et des états de Hollande, l'université de Leyde ne se borna point à travailler pour la Hollande, comment elle devint un des foyers de lumière les plus brillans qu'ait allumés le génie de la renaissance. Ce

(1) Pour l'histoire de l'université, on pourra encore consulter avec fruit un ouvrage en cours de publication, et dont le premier volume seul a paru. Il a pour titre *De Academie te Leiden in de XVI*e*, XVII*e* en XVIII*e* eeuw*, door Dr G. D. J. Schotel, met platen, Haarlem 1875 (*l'Académie de Leyde au XVI*e*, XVII*e* et XVIII*e* siècle*).

fut, comme nous dirions aujourd'hui, bien plutôt une institution internationale qu'une université purement hollandaise.

En 1578, Dousa réussit à décider Juste-Lipse, chassé par les troubles de la Belgique, sa patrie, à se fixer à Leyde. Cet érudit, auquel doivent tant les textes classiques et surtout celui de Tacite, était alors au comble de sa gloire; aussi Dousa, en l'attachant à l'université, croyait-il avoir encore plus fait pour son pays qu'en arrachant jadis Leyde aux Espagnols.

Gloria cuique sua est. Justum impertisse Batavis
Laus mea, et hæc pluris obsidione mihi.

Non-seulement Lipse faisait des cours, mais il aidait de ses conseils les curateurs et dans la rédaction des règlemens, que l'on cite comme un modèle de sagesse, et dans le choix des professeurs. Ses leçons et sa présence attirèrent à Leyde une foule d'étudians anglais, écossais, français, belges et allemands. Il quitta Leyde en 1591 pour des motifs qui n'ont jamais été bien éclaircis; bientôt après il retournait au catholicisme et s'établissait à Louvain. Dousa réussit à le remplacer par un plus grand que lui. Joseph-Juste Scaliger, un Gascon, était alors le prince des érudits; c'est son livre capital, le *de Emendatione temporum*, qui a fondé tout le système chronologique sur lequel repose pour nous la connaissance de l'histoire ancienne. Des négociations furent engagées, par l'intermédiaire du prince Maurice de Nassau, le fils et l'héritier de Guillaume, Henri IV y prêta son concours; à deux reprises des députés de l'université allèrent, non sans avoir en chemin toute sorte d'aventures, trouver en Touraine Scaliger. On lui offrait, outre des honoraires qui étaient énormes pour l'époque, des distinctions bien faites pour flatter la vanité de celui qui prétendait descendre des anciens princes de Vérone : il n'aurait même pas à faire de cours publics; on ne lui demandait que l'honneur de sa présence, et dans toutes les occasions solennelles il prendrait rang non-seulement avant tous les professeurs, mais avant le *rector magnificus*. Les négociations durèrent deux ans; enfin en 1593 Scaliger se rendit à ces instances. Son voyage à travers la France et les Provinces-Unies fut une vraie marche triomphale. Il séjourna à Leyde depuis ce moment jusqu'à sa mort en 1609. La veuve de Guillaume, Louise de Coligny, le prince Maurice, Barneveld, Dousa, l'accablèrent de prévenances et d'égards qui ne se démentirent jamais. Des contrées de l'Europe les plus éloignées, on accourait à Leyde pour briguer l'honneur d'être admis en sa présence; les Suédois et les Polonais s'y rencontraient avec les Hongrois et les Italiens. Sur les 3,233 étudians qui furent immatriculés de 1593 à 1609, pendant la durée du

séjour à Leyde de Scaliger, on compte 1,250 étrangers. Les Français surtout abondaient. Quoique Scaliger, à proprement parler, n'enseignât pas, il exerçait par ses conseils la plus heureuse influence sur les jeunes gens. Chez lui étaient familièrement reçus les fils de Dousa, savans précoces que la mort frappa avant qu'ils n'eussent tenu toutes leurs promesses, Hugo Grotius, le fondateur de la science du droit public, Meursius, Daniel Heinsius, un fils de Duplessis-Mornay, les frères de Vassan, à qui nous devons le second *Scaligerana*, tant d'autres enfin qui ont eu leur jour de succès et de réputation. De loin, par ses lettres, il encourageait et aidait le jeune Saumaise, une des espérances de l'érudition classique.

Après la mort de Scaliger, les curateurs ne voulurent pas laisser longtemps l'université sans ce que nous appellerions aujourd'hui une *étoile*. Ils appelèrent Saumaise; on lui offrait les mêmes libertés et les mêmes priviléges qu'à Scaliger, avec des appointemens encore plus élevés. De Dijon, sa patrie, Saumaise, qui, lui aussi, appartenait à la religion réformée, vint en 1630 s'établir à Leyde. Il y resta vingt-trois ans, non sans faire plusieurs voyages en France. Pendant qu'il était à Paris, Richelieu et plus tard Mazarin n'épargnèrent ni complimens ni promesses pour le décider à revenir s'y fixer. Ce fut en vain. Il retourna toujours en Hollande. C'est que les Hollandais avaient pour lui des procédés qui devaient le toucher. Lorsqu'en 1640 il se rendit en France pour y recueillir la succession de son père, un vaisseau de guerre, l'*Électeur*, le transporta à Dieppe, et, pour lui faire honneur, toute la flotte hollandaise l'escorta jusqu'à la côte normande. On avait d'autant plus de mérite à le traiter ainsi qu'en Hollande même il s'était fait, par son caractère, beaucoup d'ennemis; c'était le plus querelleur des savans. Il avait épousé une femme acariâtre, une vraie Xantippe, Anne Mercier, et, prétendait-on, il se dédommageait de ses misères domestiques sur les épaules de Pétau, de Héraud, de Heinsius et de ses autres ennemis littéraires; il leur rendait les soufflets qu'il avait reçus de cette mégère. Aussi, quand il mourut dans un voyage qu'il avait fait en Suède sur les instances de la reine Christine, fut-il peut-être moins sincèrement regretté que Scaliger. Il ne s'était pas, aussi libéralement que celui-ci, mis à la disposition de tous ceux qu'amenait la noble passion de savoir; comme l'écrit Heinsius, « Saumaise siégeait dans son temple, semblable à un dieu, attendant les hommages et les offrandes des mortels. » Ce furent là pourtant les plus beaux jours de l'université; on y comptait à la fois, assis sur les bancs dans une même année, plus de 1,200 étudians, chiffre qui depuis n'a jamais été atteint alors même que, vers le commencement du siècle suivant, l'enseignement médical de Boërhave

et d'Albinus attirait à Leyde tant de disciples attentifs et curieux.

Nous n'insisterons pas davantage; les exemples donnés nous suffisent pour montrer le caractère et le rôle européen, international, de l'*Academia Lugduno-Batava*. Il se marque par le choix et l'origine des professeurs, comme par la provenance variée des étudians. La Belgique a prêté à Leyde Juste-Lipse, la France, outre Scaliger et Saumaise, le jurisconsulte Donneau, le botaniste Lécluse, l'Allemagne Cocceius, Gronovius, Hermann, Albinus, Ruhnken, Pestell, la Suisse Wyttenbach et bien d'autres. Quant aux élèves, la proportion d'étrangers est plus forte encore; il suffit pour s'en assurer de parcourir le livre que vient de faire imprimer l'université de Leyde, et où figurent les noms des 70,000 étudians qui, pendant trois siècles, sont venus du monde entier y prendre leurs inscriptions. Sans parler des philologues et des médecins qu'attirèrent à Leyde des maîtres comme ceux que nous avons déjà nommés, la faculté de théologie rendit, presque jusqu'à nos jours, de précieux services à certaines églises protestantes placées dans des conditions difficiles, comme celles de Hongrie, de Transylvanie et de Pologne; elle se chargea de former pour elles dans la connaissance des saintes Écritures les jeunes gens qui se destinaient au ministère sacré. C'est à Leyde, presque autant qu'à Genève, que ces églises doivent d'avoir pu résister à des persécutions plus ou moins cruelles, de n'avoir jamais, au milieu de toutes leurs épreuves, manqué de guides spirituels.

Pendant ces trois siècles si bien remplis, ce qui permettait à tous ces étudians d'origine diverse d'entendre leurs maîtres et de s'entendre entre eux, c'était le latin, seule langue alors parlée à l'université. A l'unité de langue correspondait l'unité de régime. Comme le remarquent avec fierté les historiens de l'*alma mater*, ni les règlemens, ni les mœurs n'y ont jamais tracé, entre les étudians de noble extraction et les fils de bourgeois et de paysans, cette ligne de démarcation que consacraient les statuts des autres universités, soit sur le continent, soit dans les îles britanniques. Tout le monde était égal devant le recteur magnifique et le sénat académique : pas de priviléges, sinon ceux qui étaient communs à tous les étudians, qui leur assuraient les bénéfices d'une juridiction spéciale, du *forum academicum*; pas non plus de déclaration et de serment religieux imposé aux consciences, comme celui qui a si longtemps fermé aux dissidens les portes d'Oxford et de Cambridge. Dès le XVII^e siècle, des églises s'étaient rouvertes à Leyde pour l'exercice du culte catholique.

## II.

Par son glorieux passé, par les services rendus à la cause de la liberté et du progrès, l'université de Leyde méritait, on le voit, que fût entendu l'appel qu'elle adressait, vers la fin de l'année dernière, à toutes les universités de l'ancien et même du Nouveau-Monde; elle les invitait à se faire représenter aux fêtes où elle célébrerait son troisième jubilé séculaire. Pour la France, c'est au ministre de l'instruction publique que fut adressée cette invitation par l'intermédiaire de notre ministre plénipotentiaire à La Haye, M. Target; la France en effet n'a plus d'universités. C'est elle qui jadis les a créées la première, en plein moyen âge; la plus ancienne université qui ait été fondée hors de France, l'université de Prague, en 1348, n'a fait que copier l'université de Paris; elle en a pris les statuts et règlemens. Aujourd'hui nous n'avons plus que l'Université, ce qui est bien différent, c'est-à-dire un vaste ensemble de fonctionnaires groupés hiérarchiquement et chargés de distribuer l'enseignement sous la surveillance de l'état. Ce n'est point ici le lieu d'indiquer comment s'est produit ce changement, d'en signaler les fâcheux effets et les dangers; toujours est-il que le ministre seul, en France, avait qualité pour recevoir l'avis de l'université de Leyde et pour y répondre. Un séjour de bientôt deux ans en Hollande avait mis M. Target à même de garantir aux savans français qui s'y rendraient le meilleur accueil; avec une prévoyance qui s'est trouvée bientôt justifiée, il conseillait d'accepter l'invitation. Au ministère de l'instruction publique, on n'avait point oublié que jadis Henri IV avait conféré aux docteurs de l'université de Leyde le droit de jouir, dans tout son royaume, des mêmes priviléges que s'ils eussent reçu leurs diplômes en France. M. de Cumont désira donc que le haut enseignement français fût représenté à Leyde, et voici comment fut composée la députation française. Les facultés parisiennes des sciences, de médecine, de droit et des lettres furent représentées, les trois premières par leurs doyens, MM. Milne Edwards, Würtz et Colmet Daage, la dernière par M. Jules Girard, le Collége de France par M. Renan, l'École pratique des hautes études par MM. Gaston Paris et Carrière, l'École des langues orientales par M. Th. Schéfer, l'École de pharmacie par M. Alphonse Milne Edwards, l'École des chartes par M. Paul Meyer, l'École normale par M. G. Perrot.

Les autres pays de l'Europe, sauf l'Espagne et l'Italie, n'étaient point restés en arrière. Sans parler des deux autres grandes écoles hollandaises, Utrecht et Groningue, sœurs cadettes de Leyde, trente-

trois universités étrangères se faisaient représenter au jubilé. Parmi les noms des délégués, on remarquait ceux du Danois Madvig, le premier latiniste de l'Europe, de MM. Ernest Curtius et Stark, éminens archéologues de Berlin et d'Heidelberg, des philosophes et théologiens Kuno Fischer, Riel et Nöldeke, célèbres dans toute l'Allemagne, et bien d'autres qu'il serait trop long de citer. Il y avait jusqu'à des députés d'Helsingfors, l'université la plus septentrionale de l'Europe, de Klausembourg en Transylvanie, de Coimbre en Portugal. On comptait près de quatre-vingts délégués; les professeurs et les principaux habitans de Leyde avaient tenu à se partager tous ces visiteurs comme des hôtes anciens et connus. Toutes les maisons se préparaient et s'élargissaient pour nous recevoir; on se serrait pour nous faire place sous le toit domestique, à la table et au foyer de la famille.

Le rendez-vous était pour le 7 au soir à Leyde; nous devions, à huit heures, être présentés au bourgmestre et au corps de ville, qui nous offriraient ce que l'on appelle dans les Flandres *le vin d'honneur*. Je quittai Paris le 5. Après une longue et froide nuit d'hiver, le jour se leva pour moi près d'Anvers, sur un triste pays où des landes tourbeuses sont semées de pins rabougris. Cela rappelle la Sologne, mais en laid. Nous entrions bientôt en Hollande, laissions de côté Bréda et franchissions un large bras de mer, le *Holland'sche Diep*, sur un admirable pont, un chef-d'œuvre des ingénieurs contemporains. En revanche, à Rotterdam, il faut encore traverser la Meuse en bateau; le tablier du pont sur lequel le chemin de fer doit la franchir n'est pas encore posé.

Bas et sombre le matin, le temps s'est levé. C'est entre Rotterdam et La Haye que je commence à voir, sous un pâle rayon de soleil, la vraie Hollande. L'aspect en est original. Deux traits donnent à ce pays son caractère à part, la plaine verdoyante, peuplée, infinie, qui s'étend de toutes parts jusqu'à la limite même de l'horizon, et l'eau qui vient partout se mêler à la terre et la traverse, la pénètre en tous sens. On peut presque dire qu'ici les deux élémens se confondent par ces grands bras de mer ou ces vastes embouchures qui conduisent les plus grands navires jusqu'au cœur du pays, par ces canaux qui traversent villes et villages et semblent les vraies routes de la Hollande, par tous ces fossés d'assèchement qui coupent les prairies. Lorsque le ciel est clair, ces larges rigoles en réfléchissent l'azur; on dirait de longs rubans bleus étendus sur l'herbe, qu'ils font paraître plus verte et plus tendre encore. Ce n'est point, comme ailleurs dans les terrains inondés et bas, le marécage avec ce qu'il a de confus, de malsain, d'hostile à la vie; c'est l'eau partout aménagée, réglée, disciplinée. Si l'homme ici se relâchait un instant,

elle le déborderait, elle le noierait. Grâce à sa volonté persévérante, elle le sert, elle se plie à tous ses besoins. L'image de la Hollande, le symbole qu'elle devrait mettre dans ses armes, ce sont ces moulins à vent sans cesse occupés à puiser l'eau dans les prairies submergées et à la verser dans les canaux qui la conduisent à la mer. Ces ailes qui tournent lentement, mais sans repos, c'est quelque chose qui ressemble fort à l'activité de ce peuple patient et laborieux.

C'est le samedi que nous arrivons à La Haye; partout les servantes sont occupées, avec leurs grands seaux de bois cerclés d'anneaux d'un cuivre luisant, à fourbir la poignée de la sonnette, les boutons et les plaques des portes, les degrés de l'étroit et raide escalier, espèce d'échelle qui conduit aux étages supérieurs. A quels nettoyages forcenés on doit en ce moment se livrer dans toutes les maisons de Leyde à notre intention!

J'avais retrouvé en route un de mes collègues, M. Würtz, le plus aimable et le plus gai des chimistes. Ensemble nous visitons le musée, nous admirons la *Leçon d'anatomie*, puis nous courons jusqu'à la plage de Schéweningue saluer la mer et ces dunes, ces grèves dont se sont si souvent inspirés Ruysdael, Van den Velde, et les autres maîtres hollandais. Au-dessus de cette côte grise et de cette mer jaune, un de ces ciels qu'ils excellent à peindre, un grand ciel étoffé et varié, où s'étagent sur divers plans des nuages qui vont du blanc au noir, et entre lesquels se glissent et filtrent par places quelques rayons de soleil.

Après cette promenade, un dîner et une soirée chez M. Target mettaient la mission française en rapport avec le ministre de l'intérieur, M. Heemskerk, de qui dépend ici l'instruction publique, avec le président du collége des curateurs, M. Gevers van Endegeest, le conservateur du musée de La Haye, M. de Jonge, et d'autres personnes occupant un rang distingué, soit dans l'état, soit dans les lettres. Par sa présence à cette réception, par les paroles aimables qu'il nous adresse, l'héritier de la couronne, son altesse royale le prince d'Orange, veut bien marquer aux délégués français le plaisir qu'il éprouve à les voir en Hollande. L'accueil et le langage de tous ceux qui se pressent dans le salon de M. Target nous confirment ces gracieuses assurances. On est unanime à nous témoigner une bienveillance courtoise et sérieuse, sans exagération ni verbiage. L'abord est froid ou du moins réservé; mais pour peu que l'on s'y prête, les figures s'éclairent, et la conversation devient bien vite toute cordiale. Les paroles et l'accent, tout respire ici la sincérité. C'est là l'impression que nous recevons dès notre première rencontre avec la société hollandaise. Les jours suivans, — je suis sûr

de n'être démenti par aucun de mes compagnons, — n'ont pu que la rendre plus nette et plus vive encore.

Le lendemain dimanche, nous commençons la journée par une promenade à ce que l'on appelle *le Bois*. Il y a là de très beaux hêtres, des chênes vigoureux et d'une fière tournure, penchés sur de clairs étangs. On a même ménagé quelques mouvemens de terrain; un monticule de quatre ou cinq mètres prend ici pour l'œil une valeur incroyable; il domine au loin la plaine, et l'on se prend à le gravir avec respect. Ce doit être l'été un charmant séjour que La Haye; on comprend que la cour, l'aristocratie et les gens riches la préfèrent à Amsterdam. Il était impossible de faire une plus jolie ville sans pierre de taille, avec la brique, qui reste toujours plate, sombre et monotone. C'est surtout le long du Bois et sur la route de Schéweningue qu'il y a d'agréables maisons; malgré la pauvreté de la matière, quelques-unes, grâce à leurs vérandahs, grâce à quelques saillies sobres et légères, arrivent à l'élégance. Ces maisons ne se cachent point derrière des murs jaloux; un canal transparent, où se mirent de touffus buissons de rhododendrons, les sépare seul de la route; le passant jouit ainsi des pelouses et des parterres soigneusement entretenus, des plantes de serre que l'on aperçoit à travers les fenêtres dans les salons remplis de faïences hollandaises et de porcelaines du Japon.

A cinq heures, nous arrivons à Leyde. Toute pavoisée, la ville a un aspect charmant. Le drapeau hollandais, qui flotte partout, fait plaisir à voir, tant il ressemble au drapeau français : ce sont les mêmes couleurs autrement disposées. Chaque maison a d'ailleurs arboré les couleurs nationales de l'étranger qu'elle doit recevoir; ainsi, quand je frappe à la porte de mon hôte, M. Cobet, le célèbre helléniste, le drapeau tricolore m'avertit que j'y étais attendu. Toutes en briques, les maisons présentent à peu près la même apparence que dans l'intérieur de La Haye; mais elles sont en général plus simples. Quelques-unes, dans la *Breede-Straat* ou Grande-Rue, ont un air monumental; c'est là que se trouve l'hôtel de ville, édifice pittoresque qui date de la fin du XVIe siècle. Ici, comme partout en Hollande, la proportion des pleins et des vides dans les façades des maisons est tout autre qu'en France ou en Italie. Les baies sont très multipliées et très grandes. Sous ce ciel souvent voilé de brume, on élargit le plus possible les ouvertures par où le jour doit pénétrer. Les carreaux sont du plus limpide cristal, et l'éponge des servantes travaille sans cesse à n'y pas laisser le moindre grain de poussière. Pas de ces petits rideaux blancs, qui sont chez nous la parure même des plus humbles fenêtres, mais un grand store que l'on abaisse quand on veut se protéger contre les regards indiscrets.

A peine avions-nous dîné, il faut nous mettre sous les armes. Le bourgmestre, M. Van den Brandeler, et les échevins, attendent les étrangers pour leur souhaiter la bienvenue au nom de la noble cité; mais la réception n'aura pas lieu à l'hôtel de ville, trop petit pour tant de visiteurs. Le rendez-vous est dans une grande salle de concert (*Stads Gehoorzaal*) qui appartient à la ville; avec les spacieux salons et les galeries hautes qui y sont jointes, elle paraissait faite tout exprès pour des réunions comme celle-ci : aussi servit-elle tous les soirs. La façade en est illuminée, ainsi que celle de l'hôtel de ville. Aux fenêtres de beaucoup de maisons, des transparens nous font lire en lettres de feu la date inoubliable, 1575. L'intérieur de la salle est décoré avec goût de belles plantes tropicales, prêtées par le jardin botanique, de feuillages et de fleurs en guirlande. Au fond se dresse fièrement, parmi les verdures, parmi les drapeaux des diverses nations, une Pallas, symbole de la science et de la méditation. On fait le cercle autour du bourgmestre, qui nous adresse un discours en hollandais, suivi de quelques paroles en français, prononcées par un des curateurs. Bientôt après nous entendons retentir une fanfare dans la rue; c'est la société musicale des étudians qui vient, à la lueur des torches, nous donner une sérénade. Nous nous retournons; nous voyons entrer plusieurs jeunes gens qui portent au cou de larges rubans rouges ou bleus, tombant sur la poitrine et supportant des insignes qui nous sont inconnus; n'était leur âge, on les prendrait pour des commandeurs de la Légion d'honneur ou d'autres ordres. Ce sont, nous explique-t-on, les membres du conseil supérieur des étudians, élus par leurs camarades. Leur président, le *præses studiosorum*, comme l'on dit ici, Th. Heemskerk, fils du ministre de l'intérieur, étudiant en droit, prend la parole et nous débite, avec beaucoup de feu, un compliment latin; il nous félicite, il nous remercie, au nom de ses camarades, et nous invite tous à une soirée que donnent les étudians, après la réception officielle, dans un des cercles de la ville, à la *Concordia*, pour ouvrir ensemble le IVe siècle de l'*Academia Lugduno-Batava*. On se dirige ensuite vers l'entrée, pour mieux entendre la musique; celle-ci joue divers airs nationaux, parmi lesquels *la Marseillaise*. On rentre, plusieurs orateurs prennent la parole, entre autres M. Renan, qui, dans une vive improvisation, expose la pensée qui a conduit ici tant d'étrangers, et surtout les délégués de la France. Nous ne pouvons que résumer ses paroles, qui soulevèrent un nuage de poussière; on applaudit ici en tapant des pieds! « Le siége de Leyde, c'est une des plus mémorables victoires que la liberté ait remportées sur l'esprit de contrainte et de conquête, sur le despotisme; or sans la liberté il n'est point de

science, et la science est le seul terrain commun sur lequel, sans abjurer leur patriotisme et leur originalité, puissent se rencontrer les différentes nations, sur lequel puissent s'oublier les vieilles et les récentes discordes. La raison et la science, c'est par là qu'il faut travailler à refaire cette unité de l'Europe que tant de causes tendent à rompre. C'est là l'idéal que la France a conçu dans toutes les grandes époques de son histoire; c'est l'esprit qui l'animait à la fin du dernier siècle. Par la révolution, elle a tenté de réaliser sur la terre le règne de la justice et du droit; elle a voulu créer des institutions qui, fondées sur la pure raison, pussent servir à tous les peuples civilisés. Elle a, depuis lors, beaucoup lutté, beaucoup souffert. Les autres ont profité de ses essais, de ses efforts, de ses expériences malheureuses, tandis qu'elle-même s'épuisait à poursuivre ce but qui semble toujours fuir devant elle. Si parfois, dans certaines heures de fièvre, dans un moment de délire ou de découragement, elle paraît perdre sa voie et défaire de ses propres mains ce qu'elle a fait la veille, il ne faut pas la juger avec trop de sévérité. N'est-il pas écrit dans l'Évangile qu'il sera beaucoup pardonné à qui a beaucoup aimé? Or la France a beaucoup aimé l'humanité et la justice. Nous réclamons donc pour elle, de tous ceux qui ont assisté à ses défaillances, indulgence et sympathie. »

Durant tout le cours de ces fêtes, à la soirée des curateurs, à la soirée que les étudians nous donnèrent la veille de notre départ, M. Renan, qu'une respectueuse et bienveillante curiosité contraignit plusieurs fois à prendre la parole, revint sur ces idées; peut-être laissa-t-il tomber parfois des mots, des aveux qui étaient pénibles à entendre pour des oreilles françaises, quoique aucun de nous ne songeât à en contester la justesse; mais, à tout prendre, ce mélange de fierté et de modestie, on pourrait presque dire d'humilité, cette sincérité courageuse, ont produit sur son auditoire un excellent effet. Si nous ne nous trompons, elles ont mieux réussi que ces perpétuelles glorifications de « la science allemande » (*die deutsche Wissenchaft*) que l'on entendait retentir dans tous les discours des orateurs de l'Allemagne. Ces mots revenaient sans cesse; ceux même qui ne comprenaient pas bien la langue les saisissaient au vol comme un refrain.

Ce soir-là même, dans le cercle des étudians, un orateur allemand eut une parole malheureuse. Dans l'effusion de sa reconnaissance pour l'accueil qu'il recevait, il lui échappa de dire que ses compatriotes et lui se sentaient « comme chez eux, sur un sol allemand » (*auf deutschem Boden*). Il ne parlait pas devant des sourds; un professeur hollandais releva cette expression avec beaucoup de tact et de mesure. Il attesta de nouveau la communauté d'origine

et les rapports de la langue; il témoigna de toute la sympathie, de toute l'estime que la Hollande avait pour l'Allemagne et pour ses grandes écoles savantes; mais il insista sur cette idée, qu'à Leyde on était sur le sol hollandais. Dans cette même réunion, M. Gaston Paris, voulant que le français s'y fît aussi entendre, portait un toast à l'université de Leyde, et rappelait aux étudians que cette organisation, cette vie universitaire qui leur étaient si chères, c'était la France qui en avait fourni le premier type; il leur retraçait en quelques mots l'histoire de l'université de Paris, son organisation que tous les autres pays de l'Europe ont imitée à l'envi.

Le lendemain, lundi 8 février, était le grand jour, l'anniversaire même de la fondation. A dix heures, tous les professeurs de Leyde, tous les délégués étrangers, se réunissaient dans le bâtiment de l'université. En montant l'escalier, nous avons plaisir à regarder des caricatures crayonnées au fusain sur les murs blancs. Elles ont été tracées là, il y a quelques années, par un étudiant; on les a respectées à cause de la verve comique qui s'y déploie. Au-dessus de l'entrée de la salle des examens, l'artiste a dessiné deux étudians qui s'arrachent les cheveux avec cette inscription : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*. Ailleurs, près de la figure d'un étudiant en goguette, on lit : *Tu Marcellus eris*. Chez nous, on se serait cru obligé par décence d'effacer toute cette amusante décoration. Ici, il y a plus de bonhomie; les professeurs rient de ces innocentes gaîtés.

On entre dans la salle du sénat. Derrière le *rector magnificus*, M. A. Heynsius, sont rangés, en robe et en toque noire, tous les professeurs. En face s'assoient les députés des universités étrangères, Les murs de la grande pièce sont tout tapissés de portraits. A la place d'honneur, au-dessus de la haute cheminée, la calme et grave image du Taciturne; le héros semble sourire à ceux qui sont venus de si loin rendre hommage à cette fille de sa pensée qu'il n'a pas vue prospérer et grandir. Tout à l'entour sont figurés les plus célèbres parmi les maîtres qui ont rempli les chaires de l'université. La parole est donnée au *pro-recteur*, c'est-à-dire au recteur de l'an dernier; dans cette république de savans, chaque professeur exerce à son tour ces fonctions, qui sont annuelles. Point de compétitions ni de brigues; on est sûr d'avoir cet honneur une fois dans sa vie.

M. de Vriès, professeur de langue et de littérature hollandaise, se lève, et non sans émotion salue tous ces hôtes, retrace en quelques mots la naissance et l'histoire de l'université, et devant tous ces grands morts, dont il montre de la main les images, déclare qu'elle entend rester fidèle à ses traditions; il les prend à témoin qu'elle n'a pas dégénéré. A chacun des peuples ici représentés, il

rappelle les noms de ceux que chaque pays a jadis prêtés à la Hollande; puis il invite les délégués à faire connaître les messages dont ils ont été chargés. Son discours est en latin, mais il ne lit pas, comme on le ferait chez nous en pareille occurrence. C'est un plaisir d'entendre ce latin fortement accentué; il semble couler de source, et, par la chaleur du débit, par le ton de la voix, il se colore et se nuance comme une traduction directe de la pensée. Le latin est encore ici presqu'une langue vivante. Hier, à la soirée des étudians, au milieu des verres de champagne et de la fumée des cigares, on a prononcé des harangues latines. C'est une idée qui ne viendrait pas chez nous à des étudians. Même en Hollande, combien cela durera-t-il? M. Cobet est maintenant le seul à Leyde qui professe et qui interroge en latin. C'était pourtant chose bien commode que cette langue universelle, premier lien et moyen assuré de communication entre les savans de toute race et de tout pays. Le français a paru pendant un certain temps devoir la remplacer; mais maintenant que, sous l'empire de causes diverses, les différentes langues nationales ont pris conscience d'elles-mêmes et sont toutes cultivées avec amour par ceux qui les parlent, chacun se sert plus volontiers de son propre idiome; le français perd donc du terrain, mais il est permis de douter que, malgré la prodigieuse diffusion de la race anglo-saxonne sur la surface de la planète et malgré les victoires militaires et l'activité scientifique de l'Allemagne, l'anglais ou l'allemand puisse jamais devenir pour le monde moderne ce que le latin a été pour le moyen âge et la renaissance. M. de Vriès s'était rassis; alors commença le défilé des députations. Après quelques mots, chacune remettait, enfermée dans un rouleau de velours ou de maroquin, l'adresse que son université lui avait confiée. M. Milne Edwards, au nom des auteurs, déposa sur le bureau deux opuscules que MM. Carrière et Gaston Paris avaient fait imprimer à l'occasion de ce jubilé; il présenta de la part du ministre de l'instruction publique un riche cadeau de livres que celui-ci envoyait à la bibliothèque de Leyde. Le plus grand nombre des orateurs se servaient du latin; mais on eut aussi des discours en anglais, en allemand, en français. Ici tous les gens bien élevés comprennent ces trois langues, presque tous les parlent plus ou moins facilement. Quand chacun eut placé sa harangue, M. de Vriès, reprenant la parole, annonça que toutes ces adresses seraient placées dans les archives de l'université. « Ce sont, s'écria-t-il, comme les monumens et les gages d'une alliance sacrée qu'ont conclue en ce jour presque toutes les universités de l'Europe; engageons-nous tous à persévérer constamment dans cette confraternité scientifique, à poursuivre tous la même tâche, d'un même cœur et la main dans la main, à défendre

en commun les droits augustes de la vérité, de la civilisation et de la liberté. »

La séance était levée; mais une heure plus tard nous nous retrouvions tous dans le grand temple, l'ancienne église de Saint-Pierre, pour entendre le discours du recteur Heynsius, un physiologiste éminent. Le spectacle que présentait cette vaste nef était vraiment imposant. De vastes estrades, qui remplissaient le chœur et les tribunes, étaient occupées par une foule de curieuses et de curieux accourus de toutes les parties du royaume; au pied de la chaire, des places étaient réservées pour le roi et pour la cour. Des deux côtés de cet espace, dans la grande nef, prirent place les professeurs et les délégués étrangers. En arrière, dans les transsepts et les bas côtés, s'étaient groupés, outre les étudians, beaucoup d'anciens élèves de Leyde. On regardait, on se montrait les costumes que portaient certains étrangers, le camail de velours rouge et le riche collier d'or des recteurs d'Iéna et de Bonn, la toque et le plumet du Hongrois, les bonnets de soie jaune et de soie bleue des Portugais, d'où pendaient un grand nombre de glands semblables à ceux que l'on attache aux embrasses des rideaux.

Le roi, la reine, les princes, entrèrent, accompagnés du corps diplomatique, aux sons de l'air national. M. Heynsius monta en chaire, et le silence se fit. Le discours, qui dura près d'une heure, était en hollandais; on avait eu l'excellente idée d'en faire imprimer et de nous en distribuer la traduction. Il n'eut point, paraît-il, l'heur de plaire à tous les compatriotes de l'orateur; celui-ci, nous dit-on, avait abordé, avec une liberté qui manquait de discrétion en ce lieu et dans cette auguste présence, certaines questions de politique et d'administration locales qu'il eût mieux fait de ne pas soulever. Nous n'étions point juges de ces convenances; par l'élévation des idées et par une absolue sincérité, cette harangue eut auprès des étrangers le plus vif succès. Il est rare, dans d'autres pays, qu'en pareille occasion, dans un discours officiel et solennel, un orateur dise tout ce qu'il pense et ne dise rien qu'il ne pense. Ici l'on sentait qu'il en était autrement; M. Heynsius touchait, avec la franchise la plus hardie et la plus calme, aux sujets les plus délicats, aux rapports par exemple de la théologie et de la critique, aux droits de la science.

Il faisait un froid glacial dans l'église; ce fut donc un bonheur, aussitôt le discours terminé, de traverser à grands pas la ville pour se rendre aux salons, où nous attendaient le roi et la reine. Les députations étrangères leur furent présentées, et leurs majestés s'entretinrent longtemps avec ceux de leurs membres dont le nom et les travaux étaient de notoriété européenne. A peine avaient-elles

repris le chemin de La Haye que sonnait l'heure du grand dîner offert par l'université à tous ses hôtes.

Le repas eut lieu dans la salle où nous nous étions déjà rassemblés la veille; les deux fils du roi et son oncle, le prince Frédéric, avaient accepté l'invitation du recteur. Près de 200 personnes y prirent place. Trente orateurs étaient inscrits; après les toasts de rigueur au roi, aux ministres, au recteur, la parole fut donnée à des professeurs qui, l'un après l'autre, saluèrent chacune des députations dans sa langue. Ce fut la députation française qui eut l'honneur d'être ainsi félicitée la première. Elle le fut par M. Cobet, aujourd'hui le plus brillant représentant de cette école de la philologie hollandaise, qui compte tant de noms célèbres. M. Cobet descend de Français qui se sont réfugiés en Hollande au XVIIe siècle; sa mère était Française; il aime et visite souvent Paris; il parle le français comme s'il n'avait jamais perdu de vue cette rue du Bac, où il est né il y a maintenant soixante-deux ans. On nous permettra de reproduire son discours : il nous a trop touchés à Leyde pour qu'on n'ait pas à Paris quelque plaisir à le lire.

« Messieurs les Français, l'université de Leyde, en vous remerciant pour l'honneur de votre présence, désire vous témoigner les sentimens d'affection, d'estime et d'admiration qu'elle porte à la grande nation dont vous êtes les représentans. Puisque nous célébrons une fête universitaire, et que nous assistons à un banquet académique, je ne parle naturellement que des grands savans et des célèbres professeurs que la France possède. Ainsi, messieurs, c'est de vous-mêmes que je parle, de vos travaux, de vos méthodes, de la part qui revient à la France et à vous dans les progrès de la véritable érudition en Europe. J'exprime ma conviction intime, la conviction de toute ma vie, en vous disant que vous êtes le sel de l'érudition moderne : je veux dire que c'est vous surtout qui préservez l'érudition du danger toujours présent de se gâter et de se corrompre, car l'érudition est une chose terriblement dangereuse. Quand on n'y prend pas garde, et bien garde, ce grand savoir, cette vaste érudition, étouffent tout doucement, tout doucement, le bon goût d'abord et le bon sens ensuite; il reste alors ce que le Français né malin appelle un savant en *us*, c'est-à-dire un, — je n'ose presque pas dire le mot, — un imbécile, qui sait immensément de choses, excepté ce qu'il faut absolument et avant tout savoir.

« Eh bien, messieurs, le remède, le contre-poison de cette maladie de l'esprit humain, de cette érudition malsaine, ce sont justement vos belles qualités nationales, celles que vous possédez au suprême degré et qui s'appellent le bon goût et le bon sens réunis. Ces qualités, on les retrouve partout dans l'érudition française.

Vous savez faire un livre, messieurs, ce qui n'est pas chose facile. Vous savez poser une question et la débattre et la résoudre avec une clarté, une lucidité sans pareille; — c'est comme un discours de M. Thiers. Vous possédez pour cela une langue admirable, dans laquelle se réfléchissent comme dans un miroir les bonnes qualités que je viens de nommer. C'est la loi de nature, car la langue d'un peuple, c'est toute son âme, son intelligence et son cœur. Votre langue ressemble à bien des égards, — foi d'helléniste, — à la langue d'Aristophane, de Platon, de Démosthène. Je vous en donnerai une preuve, une expérience que j'ai faite bien souvent pendant ma vie en riant quelquefois un peu, — sous cape. L'érudition malade ne dégénère que trop souvent en un jargon pédantesque, — latin ou non, — qui, sous un faux air de profondeur, n'est après tout que du verbiage. Savez-vous bien, messieurs, comment on peut le plus facilement du monde confondre et démasquer ce verbiage érudit? On n'a qu'à le traduire tout simplement en grec ou en français; aussitôt la fausse profondeur disparaît, et le verbiage reste tout nu devant nos yeux.

« Aussi, messieurs, pour en finir une bonne fois, nous autres Hollandais, qui avons conservé religieusement les saines traditions de nos pères, et qui par conséquent n'avons pas peur de ces vieux portraits qui nous regardent fixement dans la salle du sénat, tant que nous tiendrons à conserver aussi dans notre érudition nationale, solide et massive comme toujours, le bon goût et le bon sens, c'est vous, messieurs les Français, qui serez toujours nos maîtres. »

Nous devons nous rendre un témoignage : quoi qu'on dise de la vanité française, nous étions tous surpris et presque confus de tant d'éloges. M. Cobet, personne ne l'ignore et plus d'un maladroit l'a appris à ses dépens, n'est point de ceux qui disent le contraire de ce qu'ils pensent ou qui sachent même déguiser la vérité; mais dans ce langage, qui ne semblait point être du goût de tous ceux qui l'entendaient, quelle part fallait-il faire à l'entraînement d'anciennes sympathies, à l'obligeante et délicate pensée de consoler des vaincus, et de les relever à leurs propres yeux? Ce n'est point à nous de le dire; toutefois depuis quelques années nous avons été si peu gâtés, nous avons vu tant de serviles adorateurs du succès nous prêter tous les vices depuis que nous avions eu tous les malheurs, qu'il ne nous est point défendu de remercier du meilleur de notre âme ceux qui, comme M. Cobet, n'ont pas, malgré nos fautes, désespéré de la France. C'est à nous de leur donner raison, de leur montrer que notre patrie n'a pas dit son dernier mot; pour y réussir, le premier devoir à nous imposer, c'est de nous mettre en garde contre cette fatuité, contre cette admiration de nous-mêmes où nous

nous complaisions jadis. Ce qu'a si bien défini M. Cobet, c'est l'idéal qu'il nous faut poursuivre, celui dont plusieurs de nos maîtres ont approché ou qu'ils sont tout près d'atteindre; mais notre péché, le danger qui nous menace, si ce n'est point ce jargon pédantesque, *latin ou non*, qui déplaît si fort à notre ami, c'est l'élégance superficielle et creuse, le goût de la rhétorique. Pour nous empêcher de glisser sur cette pente, à défaut des avertissemens que nous épargne la délicatesse de M. Cobet, nous tous qui lisons la *Mnémosyne*, nous avons ses exemples.

M. Cobet parle le latin comme le français, ce qui n'est pas peu dire; bientôt après nous avoir ainsi souhaité la bienvenue, il portait à M. Madvig, dans la langue de Cicéron, un toast qui était un chef-d'œuvre d'urbanité. En le saluant du titre de prince des philologues contemporains, *omnium qui nunc sunt philologorum facile princeps*, ne froissait-il pas quelques amours-propres? Nous l'ignorons; mais les applaudissemens qui avaient accueilli ces paroles redoublèrent quand on vit se lever M. Madvig. Tous les regards se fixèrent sur cette tête intelligente et pensive. Quoiqu'il sache l'allemand comme un Saxon, le vieillard avait voulu se servir du français. Il commença par s'excuser, lui, le doyen des grammairiens ici présens, de faire des fautes de grammaire; puis, après avoir remercié son confrère et émule Cobet, il parla des liens qui unissaient le Danemark à la Hollande, du beau spectacle que donnaient ces petits pays, de l'énergie que l'homme y déployait et des services qu'ils rendaient à l'Europe. Ce fut presque le dernier discours qu'on écouta : les étrangers désiraient répondre aux témoignages de sympathie qui leur avaient été adressés; mais entre les deux parties de ce dialogue il avait coulé trop de champagne et de vin du Rhin. La sonnette du président ne réussissait plus à dominer le tumulte; elle n'obtint qu'un demi-silence pour le doyen de la députation française, M. Milne Edwards, qui rappelait ce que les Hollandais avaient fait pour les sciences naturelles dans l'extrême Orient, et exprimait l'espérance que, grâce à eux, l'intérieur de Sumatra serait bientôt aussi exploré et aussi connu que celui de Java. A partir de ce moment, pour être même mal entendu, il fallut monter sur une chaise, et développer, comme certains Allemands, un volume de voix vraiment formidable. Un d'entre eux, professeur de physique, j'imagine, obtint un succès, au moins parmi ses voisins, en buvant *à la bouteille de Leyde;* il la compara, non sans gaîté, à celle, déjà vide aux trois quarts, qu'il tenait en main, et déclara que ce serait non plus la bouteille, mais les bouteilles de Leyde qu'il vanterait dans ses cours. Le calme se rétablit alors pour écouter le prince d'Orange rendre hommage, en excellens termes, à la mé-

moire de ses prédécesseurs. Depuis la création de l'université, quinze princes de la maison de Nassau ont fait leurs études dans cette université, à laquelle le Taciturne avait confié et recommandé son fils par une lettre que nous relisait le matin même M. Heynsius. Ce sont là des liens que ni d'une part ni de l'autre on n'oublie.

On risquerait de lasser la patience en poursuivant jusqu'au bout, dans ce détail, le récit de ces fêtes. Le 9, c'était une seconde séance au temple; le nouveau recteur, M. Buys, un économiste, prononçait en hollandais un discours qui fut des mieux accueillis; nous n'en avions pas la traduction. Il proclamait aussi les noms des savans étrangers auxquels, à l'occasion de son jubilé, l'université conférait le titre de docteur *honoris causa*. Parmi eux figuraient MM. Descloizeaux, Defrémery, Milne Edwards, Régnault et Littré, membres de l'Institut de France. De tous ces noms, les mieux accueillis furent ceux de MM. Darwin et Littré. Il faut aller à Leyde pour entendre applaudir dans une église, fût-elle protestante, MM. Darwin et Littré. La faculté de théologie avait désigné pour ce même honneur M. Athanase Coquerel. C'en est assez pour faire comprendre quel esprit règne aujourd'hui dans cette université, où domina jadis pendant un certain temps la sombre doctrine de Gomar, le calvinisme tel que l'a formulé le synode de Dordrecht.

Ce jour-là, on dîna par groupes chez divers professeurs. C'était un repos de causer à mi-voix, sans écouter, sans faire de discours; mais le soir, à la réception des curateurs, les harangues recommencèrent de plus belle. En quelques mots pleins de grâce et d'aménité, le président du collége, M. Gevers, nous invita à revenir, et nous expliqua le sujet de la médaille commémorative qu'il avait fait frapper à l'occasion du centenaire; on nous en fit ensuite la distribution.

Le 10, on jouit paresseusement de sa matinée, on se partagea entre la bibliothèque et les musées que possède la ville, musée d'histoire naturelle, musée japonais, musée d'antiquités; on se visita mutuellement. En revanche, la soirée devait être bien remplie : dîner, à une lieue de Leyde, chez le prince Frédéric, dont les traits aimables et fins nous avaient frappés la veille, puis représentation de gala au théâtre, enfin soirée d'adieu au cercle des étudians. On nous permettra de ne décrire ni le parc du prince, tout entier illuminé en l'honneur de ses hôtes, ni l'ordonnance du repas. Au moment où commençaient les discours arriva la reine, personne d'une rare distinction, qui est dans son royaume toujours et partout la bienvenue. On se sépara assez tard. De l'opéra, nous n'entendîmes que le dernier acte; mais nous vîmes la petite pièce, un vaudeville du Palais-Royal, *la Grammaire*. C'était M. Cobet qui

avait désigné cette comédie au choix de ses collègues; ne serait-il point plaisant de rire un peu, dans cette salle bourrée de savans, aux dépens des archéologues? Pourquoi seulement les acteurs parisiens n'étaient-ils pas de la fête? Le sénat avait oublié de les inviter, et la pièce était pauvrement jouée.

Après trois heures de banquet et une douzaine de discours, après l'opéra et la comédie, un paresseux eût été se coucher; mais notre départ était fixé au lendemain, et il importait de mettre à profit cette dernière soirée ou plutôt cette dernière matinée, car il était déjà plus de minuit. C'était le seul moyen de voir les étudians chez eux; or la vie d'étudiant, telle que la connaissent et la pratiquent presque toutes les universités étrangères, est un des phénomènes qui surprennent et intéressent le plus l'observateur français. Ici l'étudiant entretient avec ses professeurs des relations personnelles et souvent intimes qui n'existent chez nous que dans des cas très exceptionnels. Il paie tous les cours qu'il suit, et comme la plupart de ces cours, ce que l'on appelle les *privata*, se font au domicile même du maître, les jeunes gens pénètrent dans son intérieur, s'assoient à son foyer, en rapportent ce qui vaut mieux que tous les préceptes, l'exemple reçu et l'habitude prise. En France, les étudians n'ont entre eux aucun lien; tout au plus chacun fréquente-t-il quelques amis de collége, quelques camarades rencontrés au cours, — ou bien ailleurs. Ici les 800 étudians environ que compte aujourd'hui l'université forment une association qui a ses chefs élus et ses règlemens, ses revenus assurés et sa caisse. Il y a tout au plus une quinzaine d'étudians qui n'en font pas partie; ce sont ceux que l'on appelle *les sauvages* (*wilden*). Tous les autres versent une cotisation annuelle d'environ 40 francs. Administrée par le sénat des étudians, la somme assez considérable que fournissent ces souscriptions sert à couvrir certaines dépenses communes. On entretient ainsi un cercle où l'on se réunit tous les soirs. On y cause, on y discute parfois comme dans un parlement, on y fait de la musique, on y trouve des journaux et des livres, du tabac, de la bière et du vin. Les professeurs y viennent souvent, sans apporter avec eux la moindre gêne, passer la soirée au milieu de leurs élèves; on y donne des bals aux dames de la ville, on y organise des fêtes et des cavalcades comme celles que l'on prépare cette année pour le mois de juin, un regain du troisième jubilé séculaire. Les finances de cette république sont en si bon état qu'elle a jusqu'à du crédit. Les étudians se trouvaient mal installés dans un local insuffisant; ils ont émis un emprunt, ils l'ont placé dans leurs familles et parmi les anciens élèves de l'université. On leur a prêté 300,000 fr. à 2 pour 100. Ce capital a été employé à construire un hôtel qui sera

l'un des ornemens de la grande rue. L'édifice doit être achevé cet été. Il renfermera bibliothèque, salles de conversation et de bal, fumoir, restaurant et salle à manger; ce sera un vrai palais. On devine quels doux et chers souvenirs la vie d'étudiant ainsi comprise laisse à tous ceux qui l'ont menée; c'est de plus une excellente école de *self-government*. Ceux qui dès leur première jeunesse ont appris ainsi à conduire leurs propres affaires sauront ensuite mener celles de leur ville ou de leur pays. En Hollande comme partout, il y a des partis politiques; mais aucun ne songe à restreindre les libertés publiques, même quand il est au pouvoir. Pourquoi? C'est que la liberté n'est point ici une théorie sur laquelle on disserte, ou une arme que l'on saisit pour renverser le gouvernement et devenir oppresseur à son tour; c'est une habitude que l'on contracte trop tôt pour risquer jamais de la perdre.

M. Curtius et moi, nous avions accompagné M. Heynsius à l'*Amicitia*; c'était l'heureux nom de la salle où l'on s'était donné rendez-vous. Déjà la séance était ouverte. Autour d'une grande table avaient pris place, à côté du *præses studiosorum* et de ses acolytes, un certain nombre de délégués et plusieurs professeurs de Leyde, entre autres M. Kuehnen, l'éminent auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël*, et M. Dozy, un orientaliste, un historien qui est adoré là-bas de ses élèves et dont les travaux font autorité dans l'Europe entière. Les étudians se pressaient autour de nous sur des gradins; une fanfare se tenait au fond de la salle. Déjà les bouchons avaient sauté, les verres étaient remplis et les cigares allumés. Th. Heemskerk agita sa grosse cloche, le silence se fit, et l'on commença à porter des santés. Après chaque discours d'un étranger, la musique jouait l'air national du pays auquel appartenait l'orateur. Ainsi répétée en chœur par tous ces jeunes gens, *la Marseillaise* retentit encore deux fois, après que MM. Renan et Carrière eurent parlé. Redire tout ce qui se dit pendant trois heures, on n'y saurait prétendre. Deux incidens produisirent un grand effet. M. Renan avait célébré, dans le plus noble langage, la science et sa vertu d'apaisement, il avait essayé de définir le terrain sur lequel pouvaient se rencontrer, pour travailler à l'œuvre commune, tous les hommes de bonne volonté. Se levant après lui, M. Ernest Curtius déclara s'associer à toutes les pensées que l'orateur précédent avait si bien exprimées, et les deux savans se serrèrent la main au milieu d'applaudissemens enthousiastes. Un jurisconsulte de Groningue, M. le professeur Moddermann, éloquent interprète de l'émotion générale, se hâta de prendre acte de cette manifestation; il se félicita des espérances qu'elle pouvait suggérer à tous ceux qui souhaitaient de voir un jour ou l'autre se réconcilier franchement deux grands peuples,

la France et l'Allemagne. Pourtant, dans son langage même et dans celui des Hollandais qui lui succédèrent, perçaient, à l'insu peut-être des orateurs, de secrètes et persistantes terreurs. La Hollande se méfie de certaines théories sur *la mission historique* de la Prusse que professent aujourd'hui dans leurs chaires la plupart de ces savans allemands auxquels elle vient d'offrir une si cordiale hospitalité; elle s'inquiète de ce que médite, à Berlin ou dans les bois de Varzin, la volonté puissante, la fougueuse imagination de qui dépend surtout le repos ou le bouleversement de l'Europe. On se rappelle ici, par bonheur, le vers qui se lit à La Haye sur le fronton de l'hôtel de ville :

Felix quem faciunt aliena pericula cautum!

Heureux celui à qui les périls et les malheurs d'autrui enseignent la prudence!

Ce n'était point aux Français que s'adressait M. Moddermann quand il s'écriait, au terme d'une chaleureuse harangue : « Si jamais nous étions menacés d'une annexion quelconque, nous saurions recommencer ce qu'ont fait nos pères; plutôt que de laisser peser sur notre patrie un joug étranger, nous ouvririons, s'il le fallait, nos digues; la conquête que nous avons faite sur l'océan, nous la lui rendrions. » Des acclamations bien des fois répétées répondirent à ces paroles; les souvenirs des grands jours de la lutte héroïque sont encore vivans dans tous les cœurs.

On se séparait, bien avant dans la nuit, sur un discours humoristique, un peu long peut-être, d'un Irlandais, M. Mahaffy. Le lendemain, dans la matinée, nous nous dispersions. Les uns retournaient en toute hâte à leurs occupations et à leurs travaux. D'autres, et j'en étais, faisaient comme La Fontaine : ils prenaient le plus long, *afin que cela les amusât*, et passaient par Amsterdam; ils y regardaient à loisir, ils tâchaient de se graver dans la mémoire ces merveilleux Rembrandt, la fête et l'éblouissement des yeux. D'ailleurs pas plus les uns que les autres ne regrettent leur voyage. A Leyde, nous avions achevé de comprendre quel rôle important joue dans la vie d'un peuple moderne l'enseignement supérieur, quelle puissance il possède là où il est à la hauteur de sa tâche, pour façonner l'âme d'une nation et féconder toutes ses énergies. Cette vérité que tant d'esprits, en France même, s'obstinent encore à méconnaître, la Hollande l'a devinée il y a plus de trois siècles : ce n'est point pour l'oublier aujourd'hui. Qu'il s'agisse de la pensée et de la science ou de liberté politique et d'indépendance nationale, la Hollande restera fidèle à la fière devise de sa maison royale : *je maintiendrai.*

GEORGE PERROT.

# UN VOYAGE

# AU CŒUR DE L'AFRIQUE

*The Heart of Africa, three years' travels and adventures in the unexplored regions of central Africa,* by Dr G. Schweinfurth, 2 vol.; Londres 1874.

Le spectre de la fièvre qui habite les marais pestilentiels du Haut-Nil n'effraie pas, malgré tant de victimes qu'il a déjà dévorées, les hommes qu'une ardente curiosité attire vers l'inconnu. Sur les traces de ceux qui ne sont pas revenus s'élancent sans cesse de nouveaux explorateurs résolus à braver les chances d'un climat meurtrier et toute sorte de dangers prévus. Un nom nouveau est venu s'ajouter depuis quelques années à la liste de ceux qui brillent dans les fastes de la science militante, un voyageur de plus a raconté les merveilles de l'Afrique équatoriale : c'est le docteur George Schweinfurth, l'explorateur de la région des Niams-niams et des Akkas. Né en 1836 à Riga, en Livonie, George Schweinfurth manifesta de bonne heure un goût décidé pour la botanique, et c'est à l'étude de cette science qu'il ne tarda pas à se consacrer tout entier. A peine eut-il pris ses grades universitaires qu'il fut chargé en 1860 de classer et de décrire les plantes de l'herbier que le baron A. de Barnim, le compagnon de Robert Hartmann, venait de rapporter des régions du Haut-Nil. Les richesses de cette collection lui inspirèrent le désir de faire une plus ample connaissance avec la flore de l'Égypte et de la Nubie, et dès 1863 il foula le sol africain. Après avoir herborisé dans le Delta, parcouru pendant quelques mois la Mer-Rouge dans son propre bateau, traversé à plusieurs reprises la région côtière et séjourné quelque temps sur les terrasses inférieures du mas-

sif abyssinien, le jeune botaniste revint en Europe lorsqu'il se vit à bout d'argent, emportant un herbier splendide et possédé du désir de retourner en Afrique aussitôt que ses moyens lè lui permettraient, afin d'entreprendre une investigation plus complète de la flore mystérieuse du bassin du Nil.

C'était là pour le botaniste un champ pour ainsi dire inexploré. Cependant sa santé avait subi de graves atteintes, de nombreux accès de fièvre avaient amené une désorganisation de la rate. Ce mal disparut comme par miracle après l'avoir visité une dernière fois à Alexandrie, et, chose inouie dans les annales des voyages, pendant un séjour de trois ans dans les contrées les plus malsaines de l'Afrique, M. Schweinfurth, comme s'il avait été bronzé par la maladie, sembla jouir d'une immunité personnelle au milieu des épidémies. Peut-être aussi faut-il attribuer cet heureux résultat à l'usage régulier du sulfate de quinine durant la saison dangereuse. — Enfin la question pécuniaire fut résolue par les fonds que la Société de Humboldt mit à la disposition du voyageur, qui retourna en Égypte au mois de juillet 1868. De Suez, M. Schweinfurth se rendit à Djeddah, où il trouva une embarcation arabe non pontée qui le conduisit, vers la fin du mois d'août, à Souakine, sur la côte de Nubie. Le 1er novembre, il était à Khartoum. Il s'était fait recommander d'une manière spéciale à Djafer-Pacha, le gouverneur-général du Soudan égyptien, qui l'accueillit à merveille et le mit en rapport avec un des principaux traitans d'ivoire, le Copte Ghattas, dont l'appui devait lui être d'une grande utilité.

Le trafic entre Khartoum et la région des sources du Nil est alimenté avant tout par le commerce des esclaves et celui de l'ivoire. Le troc de l'ivoire est tout entier aux mains de six grandes maisons et d'une douzaine de petites qui leur sont associées ; il ne représente qu'une exportation annuelle de la valeur de 2 millions de francs, et, pour ne pas tomber au-dessous de ce chiffre, les traitans sont obligés de pénétrer à chaque campagne plus avant dans l'intérieur. Ils y sont suivis par les explorateurs européens et aussi par le marchand d'esclaves arabe, le fléau de ces contrées. Pour faciliter leur commerce, ces traitans possèdent un grand nombre de dépôts aussi rapprochés que possible des lieux de production, et qu'ils établissent au sein des tribus pacifiques vouées à l'agriculture. Ces postes, appelés *zéribas* (palissades), sont des villages entourés d'une enceinte que la population indigène est tenue de pourvoir de vivres, et où l'on renferme des munitions, des objets d'échange et les dents d'éléphant apportées par les chasseurs. Dans chaque *zériba,* la maison à laquelle appartient le dépôt est représentée par un intendant. Une population musulmane de 12,000 âmes s'est ainsi établie dans ce pays, tenant sous sa domination 200,000 indigènes sur un territoire équivalant à douze départemens français. C'est grâce

au concours de ces traitans qu'il devient possible de s'aventurer au cœur même de la région des grands lacs.

M. Schweinfurth, s'écartant de la ligne suivie par le capitaine Speke et par Samuel Baker (1), s'était décidé à se jeter résolûment à l'ouest du Fleuve Blanc et de Gondokoro, dans le pays des fièvres et des cannibales, où coule le Diour, qui, avec le Bahr-el-Arab, forme le Fleuve des Gazelles, affluent occidental du Nil-Blanc. Le 5 janvier 1869, il quittait Khartoum pour remonter le Nil dans une barque frétée par Ghattas. Il y avait à bord 32 personnes; mais ces bateaux portent régulièrement 60 et jusqu'à 80 hommes, tout ce monde est nécessaire pour venir à bout des obstacles que l'on rencontre à chaque instant.

Après un voyage de quarante-huit jours, dont l'incident le plus terrible fut une bataille soutenue contre d'innombrables essaims d'abeilles en fureur qui sortaient des roseaux du fleuve, on arriva le 22 février au port Rek, la principale *zériba* de Ghattas. El-Rek est un village composé de huttes de paille, bâti sur les rives et sur quelques îles du fleuve des Gazelles, dans le pays des Dinkas. Le personnage le plus important de l'endroit était une vieille femme extrêmement riche (elle possédait 30,000 têtes de bétail) qui depuis longtemps usait de son influence pour maintenir les indigènes en bons termes avec les étrangers. Les Nubiens respectaient ses troupeaux afin de se ménager un port où ils fussent en sûreté. La vieille Chol s'empressa de rendre visite au voyageur européen. C'était bien le type accompli de la laideur décrépite; sur sa peau d'un vilain noir, ridée et tannée, s'étalait toute une quincaillerie d'anneaux et de chaînes de fer et de cuivre, avec des morceaux de cuir, des boules de bois, des médaillons de bronze. Un Dinka qui avait été esclave servit d'interprète pendant l'entrevue. Il commença par vanter les richesses de la vieille dame, ses femmes, ses pâturages, ses troupeaux, ses magasins remplis d'un nombre incalculable d'anneaux de cuivre et de chaînes de fer. Puis on parla de M^lle^ Tinné, qui était venue dans ces parages en 1863 et qui avait comblé la vieille Chol de présens (2). Ce qui avait étonné le plus cette dernière, c'est que la jeune Hollandaise, riche qu'elle était, refusait de se marier. Elle-même, après la mort d'un premier mari, avait épousé le fils que celui-ci avait laissé d'un mariage précédent. Ce jeune homme, relativement pauvre et sans influence aucune dans le pays, inspirait à la vieille princesse une véritable terreur :

(1) Les voyages de Speke et de Baker ont été racontés en détail par M. C. Cailliatte dans la *Revue* du 15 avril 1864 et du 1er janvier 1867.

(2) Mlle Tinné, accompagnée de sa mère et de la baronne van Cappellen, avait organisé une nombreuse expédition qui remonta le Fleuve des Gazelles jusqu'au port Rek, dont M. de Heuglin, l'un des savans attachés à l'expédition, réussit alors à fixer la position géographique. Son compagnon, le botaniste Petherick, fut une des victimes du climat meurtrier de ces contrées.

il la battait tous les jours et se conduisait avec elle de la façon la plus brutale.

Dans une seconde visite, M. Schweinfurth, ne voulant pas rester en arrière de Mlle Tinné en fait de munificence, offrit à la vieille Chol tout un assortiment de bibelots et de parures, plus un fauteuil à fond de paille, qui excita des transports d'enthousiasme. Il reçut en échange un mouton, une chèvre et un joli taureau : c'était de la part de la vieille dame une générosité sans exemple, car les Dinkas ne se séparent point volontiers de leurs bêtes. Leur grand, leur unique souci, c'est de devenir possesseurs de quelques têtes de bétail. L'espèce bovine est chez eux l'objet d'un véritable culte. Tout ce qui vient de ces animaux est pur et noble à leurs yeux. La bouse de vache calcinée leur sert de fard, leur fournit un moelleux lit de cendres pour la nuit; avec l'urine, non-seulement ils se lavent, mais elle leur remplace le sel de cuisine, qui fait défaut dans ces contrées! Jamais on ne tue une bête à cornes; les animaux malades sont soignés dans des étables construites pour cet usage; on ne mange que ceux qui périssent de mort naturelle ou par accident. Les Dinkas en effet ne répugnent nullement à s'asseoir à un repas où l'on mange du bœuf, pourvu que ce ne soit pas eux qui fassent les frais de la fête. Rien n'égale la douleur de celui qui vient à perdre une bête de son troupeau : pour la ravoir, aucun sacrifice ne lui coûtera, car ses vaches lui sont plus chères que sa femme et ses enfans. Toutefois l'animal qui meurt n'est point enterré : la sentimentalité du nègre ne va pas jusque-là; les voisins se réjouissent de l'événement et arrivent en foule pour organiser un repas qui comptera dans la monotonie de leur vie. Ils festoient pendant que l'infortuné propriétaire s'enferme pour couver sa douleur. On voit souvent des gens ainsi frappés par le sort passer de longs jours dans le deuil le plus profond. Malgré cet amour que les Dinkas professent pour leurs troupeaux de bœufs, on remarque les symptômes d'une dégénérescence très sensible de la race, peut-être par suite de l'absence de tout croisement et de la privation absolue de sel. La meilleure vache dinka donne à peine autant de lait qu'en Europe une chèvre, et les bœufs sont tellement dépourvus de graisse que Mlle Tinné ne put jamais se procurer un pot de pommade, bien qu'elle eût tout un troupeau à sa disposition.

Les Dinkas forment une nation nombreuse qui occupe un immense territoire et se distingue par ses qualités guerrières. La plupart des soldats noirs de l'Égypte sont des Dinkas; le généralissime des troupes du Soudan, Adam-Pacha, appartenait lui-même à cette nation. Cruels et impitoyables pour les vaincus, ils ne sont cependant pas étrangers à tout sentiment d'affection. Un jour, raconte M. Schweinfurth, un jeune Dinka qui était venu de la *zériba* de Ghattas au port Rek avec d'autres porteurs chargés d'une partie de nos effets ne put retourner chez lui parce

qu'il avait attrapé le ver de Guinée et que ses pieds étaient horriblement enflés. La famine régnait dans le pays, et il vivotait avec les maigres restes de nos repas; néanmoins avec un peu de patience il eût fini par se guérir et eût pu partir. Cependant au bout de quelques jours on vit arriver son vieux père, qui venait le chercher, c'est-à-dire qui se mit en devoir de l'emporter sur ses épaules, lui un gars de six pieds de haut, et il en avait pour quinze ou seize heures de chemin. Les indigènes ne voyaient là rien que de très naturel. Un trait assez caractéristique des Dinkas, c'est que les hommes vont tout nus; aussi appellent-ils « femmes » les Bongos, les Mittous, les Niams-niams, qui portent au moins une espèce de tablier.

Après les Dinkas, M. Schweinfurth visita encore d'autres peuplades agricoles, les Diours, les Bongos, les Mittous, qui habitent plus à l'est, sur les bords de la rivière Rohl. C'est parmi les Bongos qu'il séjourna le plus longtemps, assez pour apprendre leur langue et se familiariser avec leurs mœurs. Ce petit peuple, qui est visiblement destiné à disparaître, offre encore par ses traits généraux, son langage, ses coutumes caractéristiques, un vrai type de nation africaine. Les traitans nubiens ont marqué là l'empreinte de leur passage; à force d'enlever les garçons et les filles, ils ont presque dépeuplé le pays, d'où d'ailleurs une grande partie de la population a émigré chez les Dinkas et vers les frontières des Niams-niams pour échapper à l'esclavage. On y trouve à peine aujourd'hui onze habitans par mille carré. Les Bongos se distinguent des Dinkas à première vue; plus vigoureux et plus solidement charpentés que ces derniers, ils sont d'un brun rouge comme tous les naturels du plateau ferrugineux, tandis que les Dinkas sont noirs comme le sol d'alluvion qu'ils occupent. En outre la forme du crâne est absolument différente chez les deux peuples. Les femmes des Bongos sont remarquables par un embonpoint souvent monstrueux : on en rencontre qui pèsent au moins trois cents livres, et qui rappellent tout à fait la Vénus hottentote de Cuvier. Comme vêtement, elles se contentent d'une ceinture de feuilles qu'on va renouveler tous les matins à la forêt.

Tout au contraire des Dinkas, peuple pasteur par excellence, les Bongos montrent une complète indifférence pour le bétail; ils sont exclusivement agriculteurs. Les plantes cultivées dans cette région de l'Afrique sont d'abord diverses graminées, parmi lesquelles la plus répandue est le sorgho ; mais toutes ces céréales ont ceci de commun, qu'il est à peu près impossible d'en obtenir une farine propre à faire du pain de bonne qualité. Si la pâte est convenablement levée avant d'être mise au four, elle s'y dessèche et s'émiette; si la fermentation n'est pas suffisante, on a une masse compacte et indigeste : c'est le pain des naturels. En faisant cuire la même pâte dans une poêle, on prépare encore

une sorte de galette très mince, souple et résistante comme une feuille de papier, le *kissir* des Arabes. Le riz sauvage, qui entoure les étangs et s'y développe d'une manière extraordinaire, n'est pas recueilli, et les chefs des *zèribas* n'ont pas encore songé à introduire ici la culture du riz d'Égypte, à laquelle les nombreux terrains noyés conviendraient à merveille. En revanche, on a un certain nombre de légumineuses telles que plusieurs espèces de haricots et l'arachide, — l'igname aux longs tubercules farineux pesant plus de cinquante livres, et dont la saveur paraît préférable à celle de nos pommes de terre, — le sésame, l'hyptis, le bamia (*hibiscus*), dont les fruits se mangent bouillis, le sabdariffa, dont le calice acide remplace le vinaigre, et une foule de plantes sauvages dont les feuilles charnues servent à la confection de soupes et de purées qui rappellent l'oseille et les épinards. Pendant la saison des pluies poussent des champignons sans nombre et qui tous sont parfaitement comestibles; les Bongos les font sécher pour assaisonner leurs ragoûts, auxquels ils donnent ainsi un fumet repoussant pour un palais européen. Ce qui est digne de remarque, c'est que chez toutes ces tribus on rencontre des plantations de tabac de Virginie; une autre nicotiane assez commune pourrait fort bien être indigène.

Quand la récolte a été mauvaise ou que la provision de grain est épuisée, les Bongos trouvent encore une abondante ressource dans les tubercules, généralement très amers, de leurs plantes sauvages, qui presque toutes offrent un développement souterrain remarquable. En fait de nourriture animale, ces sauvages sont beaucoup moins difficiles que la plupart des animaux supérieurs; ils ont des goûts de vautour. On les voit ramasser avec délices les restes putréfiés du repas d'un lion, vider avidement le contenu de la panse des bœufs; ils appellent gibier tout ce qui rampe et ce qui grouille : rats et serpens, scorpions, vers, larves de termites, etc. Cependant à certaines époques de l'année les Bongos se livrent aussi à la chasse et à la pêche, pour laquelle ils fabriquent des engins fort ingénieux. Ils apportent le même soin dans tout ce qu'ils font. Leurs demeures sont solides, à l'abri de l'humidité et construites avec une certaine recherche du confort. Enfin ils sont habiles à travailler le fer avec un outillage tout à fait primitif : un coin de fer ou un simple galet pour marteau, un morceau de bois vert fendu pour pince, une pierre pour enclume. Le minerai, qui abonde chez eux, est fondu dans des fourneaux à trois compartimens dont le premier et le dernier sont remplis de charbon, celui du milieu renfermant des couches alternées de charbon et de minerai. Ils vendent le fer sous trois formes différentes : comme fer de lance, comme fer de bêche et comme disques informes, appelés *koullouti*, qui servent de monnaie courante dans le pays et vont s'entasser dans les magasins des riches. Des armes de tout genre et beaucoup d'ornemens sont fabriqués avec

ce métal, et ils sont parfois d'un travail si fini qu'on les dirait sortis d'une manufacture anglaise. Les Bongos savent aussi sculpter le bois. Ils fabriquent des tabourets faits d'une seule pièce, des fléaux, des auges, des pilons et des mortiers de bois. Avant d'avoir perdu leur indépendance, ils cherchaient même à reproduire la figure humaine : des statues de bois décoraient l'entrée de leurs palissades, ainsi que les cases ou les tombes de leurs chefs; le veuf plaçait dans sa hutte l'effigie de l'épouse regrettée. Pour compléter l'illusion, on parait ces statues de colliers et d'anneaux, et on leur mettait de vrais cheveux. Ainsi ornée, l'image d'un homme assassiné servait parfois à la découverte du meurtrier : les parens du défunt invitaient tout le village à un grand repas où le *legghi* circulait abondamment; puis à un moment donné, quand l'ivresse était à son comble, on introduisait tout à coup l'effigie du mort, et le coupable se trahissait par sa terreur. On rencontre encore souvent dans le pays les débris de ces personnages de bois qui décoraient les demeures des Bongos; aujourd'hui la figure humaine ne se voit plus guère que sur les tubes qui leur servent d'instrumens de musique et au fourneau des pipes d'argile.

Vers la fin du mois de janvier 1870, M. Schweinfurth trouva l'occasion d'accompagner une expédition dans le pays des Niams-niams. On sait que les Niams-niams sont restés longtemps les héros d'une foule de récits de chasse et de guerre que rapportaient de ces régions voilées les aventuriers de la traite de l'ivoire. Un appendice de cuir en forme d'éventail, qu'ils portent comme ornement, avait donné naissance à la légende des hommes à queue. M. Schweinfurth, qui a pu les visiter chez eux après M. Piaggia, donne sur leurs caractères extérieurs, leur manière de vivre, leurs mœurs, les détails les plus curieux. Les Niams-niams ou *Zandès,* comme ils s'appellent eux-mêmes, représentent au milieu de ce monde africain un type à part, qu'on ne peut comparer qu'aux Fans du Gabon. Ils tiennent autant du Mongol que du nègre. Les caractères qu'ils offrent sont tellement tranchés qu'on les reconnaît immédiatement au milieu des foules les plus nombreuses. Ce sont des hommes bien découplés, agiles, de taille moyenne; le buste est relativement long, ce qui imprime à leurs mouvemens un cachet particulier. Ils ont la tête ronde et large, et leurs cheveux abondans et crépus, qu'ils divisent par nattes, leur descendent parfois jusqu'à mi-corps. Leur physionomie a un caractère lourd, mais qui n'est pas exempt d'une certaine bonhomie; ils n'ont pas l'expression bestiale des véritables nègres. Les yeux, fort grands et coupés en amande, ombragés de sourcils épais et bien dessinés, sont très écartés l'un de l'autre, ce qui mitige un peu la férocité du regard en y mêlant une pointe de franchise. Un nez droit et large, une bouche assez grande, aux lèvres épaisses, des joues pleines, un menton arrondi, complètent le visage, qui en somme a quelque chose d'ouvert

et de sympathique. La couleur de la peau varie du rouge ocreux au brun foncé; très différente de la couleur bronzée des Nubiens, elle rappelle la teinte du chocolat en tablettes, dont elle a le doux éclat. Comme signe de leur nationalité, les Niams-niams ont adopté divers tatouages: des carrés composés de points qui se placent sur le front et sur les tempes, une espèce de croix sur le ventre, des raies sur les bras, etc. Ils s'aiguisent les canines en pointe afin de s'en servir dans le combat. Un morceau d'écorce de figuier sert parfois comme vêtement de luxe; en général ils s'habillent de peaux de bêtes drapées autour des reins et gardent la tête nue : les chefs seuls ont le droit de s'orner le front d'une coiffure de peau. Un bandeau de léopard représente le privilége royal. L'arme habituelle des Niams-niams est la lance avec une espèce de couteau en forme de faucille. Les hommes chassent et pêchent, l'agriculture est le domaine exclusif des femmes; le sol d'ailleurs leur fournit sans travail une foule de plantes nourricières. Ils n'ont pas de bétail; en fait d'animaux domestiques, on ne trouve chez eux que des chiens et des poules. Le reproche d'anthropophagie qu'on leur a fait souvent n'est que trop fondé; M. Schweinfurth a rapporté des crânes d'hommes, restes de leurs repas.

Au sud des Niams-niams habite le peuple des Mombouttous, qui firent sur le voyageur une impression plus grande encore. Ce sont des cannibales décidés. Cependant ils ne manquent pas d'intelligence, ils ont un état social réglé, connaissent plusieurs arts, et sont versés dans la fabrication du fer et du cuivre. Leurs femmes, presque nues, dit M. Schweinfurth, sont d'une indiscrétion inimaginable, tandis que celles des Niams-niams se montrent d'une réserve absolue; aussi les Niams-niams aiment-ils leurs femmes, et il n'est pas de sacrifice auquel le mari ne consente pour ravoir la femme qu'on lui a prise. Les Mombouttous ont le teint couleur de café moulu. Leur roi Mounza accueillit les voyageurs de la manière la plus cordiale.

Le roi des Mombouttous, en costume de gala, avec son chignon surmonté d'un immense bonnet cylindrique à plumes de perroquet, avec sa chlamyde en écorce de figuier et ses innombrables anneaux de cuivre tout luisans comme une batterie de cuisine, ressemblait à un de ces potentats fabuleux dont parlent les anciens voyageurs; il n'avait sur toute sa personne rien qui fût emprunté aux autres peuples, rien qui révélât le contact de la civilisation orientale ou européenne. C'était un homme d'une belle taille, svelte et vigoureux, d'un port très droit; sur ses traits se lisaient la satiété, l'ennui, en même temps qu'un raffinement cruel et une sensualité animale. Il observa vis-à-vis de son étranger blanc une réserve extrême : lors de la première réception à peine daigna-t-il lui accorder un regard. Il examina de même sans témoigner la moindre émotion les cadeaux qu'on lui offrait; *nil admirari*,

telle paraissait être sa devise. Bientôt commença le concert : on entendit d'abord deux sonneurs de trompe, de véritables virtuoses dans leur genre, qui savaient faire parcourir aux sons de leurs instrumens toute la gamme des voix de la création, depuis les soupirs de la brise jusqu'au rugissement du lion en fureur. Puis vinrent des chanteurs et des bouffons, dont l'un paraissait être le fou du roi. Enfin Mounza se leva et prit la parole; son discours, qui évidemment visait à l'éloquence, fut à chaque instant interrompu par des applaudissemens frénétiques. Une symphonie que le roi dirigeait lui-même termina la fête.

Le lendemain, M. Schweinfurth fut réveillé avant le jour : le roi lui envoyait une maison. C'était un énorme panier de rotang muni de son couvercle, et qu'on s'empressa d'adosser à la tente du voyageur. Ainsi domicilié chez les Mombouttous, il ne tarda pas à entrer avec eux en rapports plus intimes. On lui apporta des armes, des outils, des plantes, des crânes en grand nombre, crânes qui représentaient les restes de repas de cannibales. C'est en effet ici le point de l'Afrique où l'anthropophagie est le plus en honneur. M. Schweinfurth en rencontrait des preuves à chaque pas, bien que le roi, connaissant l'aversion de ses hôtes pour cette hideuse coutume, eût défendu de préparer les repas de chair humaine en public. Malgré leurs habitudes de cannibalisme, les Mombouttous sont sous bien des rapports supérieurs à leurs voisins; les Nubiens vantent la solidité de leur amitié et la noblesse de leur caractère. Il y a dans les traits de leur visage quelque chose qui semble trahir une origine sémitique.

Les visites des indigènes, tout intéressantes qu'elles fussent pour lui, finirent cependant par importuner notre voyageur; ce fut surtout la curiosité des femmes qui devint exaspérante : elles le suivaient pas à pas, lui faisaient cortége par centaines, épiaient ses moindres actions. Cette vie dura trois semaines; c'étaient tous les jours des fêtes, des chasses, des surprises de toute sorte, parmi lesquelles la réjouissance qui eut lieu à l'occasion du retour d'une troupe chargée de butin ne fut pas la moins curieuse. Ce jour-là, le roi Mounza, couvert d'un costume fabriqué de plumes et de queues d'animaux, exécuta au milieu d'un cercle formé par ses quatre-vingts épouses une espèce de danse nationale, se disloquant et gambadant avec la furie d'un derviche ivre. Un autre jour, Mounza se mit en tête qu'il aurait les deux chiens de son hôte, qui étaient d'une race plus grande que celle du pays. Après de longues négociations, car M. Schweinfurth tenait beaucoup à ses chiens, Mounza en obtint un en offrant de le payer par un échantillon de la nation naine des Akkas.

On connaît les traditions des anciens concernant le peuple des Pygmées, toujours en guerre avec les grues. Les Nubiens de M. Schweinfurth lui avaient plus d'une fois parlé d'un peuple nain qui semblait

réaliser ce type fabuleux. « Au sud des Niams-niams, disaient-ils, habitent des hommes tout petits dont la barbe est si longue qu'elle atteint leurs genoux. Ces nains, armés de lances, se glissent sous les éléphans et les éventrent avec une agilité qui les rend insaisissables. » Pendant son séjour dans les *zèribas*, il entendit parler des nains que l'on voyait chez les princes niams-niams, où ils jouaient le rôle de bouffons. Le fait ne paraissait pas douteux; cependant M. Schweinfurth hésitait encore à croire à l'existence de tout un peuple de mirmidons. Enfin un jour, chez le roi Mounza, il vit arriver le chef de la caravane, Abd-es-Samâte, portant sur ses épaules une étrange créature dont la tête s'agitait convulsivement et qui jetait partout des regards éperdus. C'était un Akka de la suite du roi. M. Schweinfurth réussit à le tranquilliser en le comblant de cadeaux, et il put l'examiner, le mesurer et le dessiner à son aise. On l'appelait Adimokou; il était le chef d'une petite colonie établie à une heure de chemin de la résidence du roi. Aux questions qui lui furent adressées sur son pays par les interprètes de M. Schweinfurth, il ne répondit que d'un air d'ennui et d'une manière vague. Tout ce qu'on tira de lui, c'est que les Akkas demeuraient à trois jours de marche du côté du sud-est, et qu'ils formaient neuf tribus. Tout à coup, voulant se soustraire à cet interrogatoire, Adimokou, par un bond prodigieux, s'élança hors de la tente; on le ramena, et il consentit à exécuter sa danse guerrière. Malgré son gros ventre, ses jambes courtes et son âge avancé, le petit chef fit preuve d'une verve tout à fait extraordinaire; ses cabrioles et sa pantomime grotesque excitèrent l'hilarité bruyante des spectateurs. L'agilité de ces petits hommes est en effet chose inouie. On les voit traverser les hautes herbes en bondissant comme des sauterelles; ils s'approchent ainsi de l'éléphant à une portée de flèche, lui crèvent un œil, puis vont l'éventrer d'un coup de lance.

Adimokou se retira fort satisfait de l'accueil qu'il avait reçu. Depuis lors il vint des Akkas presque tous les jours; une fois même on vit en arriver tout un régiment qui formait l'escorte d'un des vassaux du roi. M. Schweinfurth, qui rentrait le soir de ce jour-là d'une longue excursion, fut tout étonné de voir à la porte de la demeure royale une troupe de gamins qui semblaient jouer aux soldats et qui le visaient d'un air insolent avec leur arc tendu. On lui dit alors qu'il avait devant lui des guerriers akkas. Il se promit de faire plus ample connaissance avec eux le lendemain; mais avant le lever du soleil toute la bande avait décampé. Heureusement, comme nous l'avons déjà dit, Mounza finit par donner à M. Schweinfurth un Akka en échange de l'un de ses chiens. Le pauvre Nsévoué mourut à Khartoum lors du voyage de retour; mais pendant dix-huit mois notre voyageur l'avait eu sans cesse sous les yeux et avait pu le soumettre à une étude attentive. Il avait réussi à l'apprivoiser complétement en flattant ses goûts et en

acceptant sans murmure tous ses caprices. Nsévoué avait à peine dix-sept ans quand M. Schweinfurth devint son propriétaire, et sa taille était alors de 1 mètre 34 centimètres. Causer avec lui n'était point chose aisée, car le langage des Akkas est presque inarticulé, et ils éprouvent une difficulté extrême à parler une autre langue que leur idiome naturel. Nsévoué ne put jamais apprendre les quelques mots d'arabe qui auraient suffi pour une conversation élémentaire, et même pour le bongo il n'arriva qu'à balbutier d'une manière à peine intelligible quelques bouts de phrase. Ses instincts n'avaient rien de généreux. Il se faisait remarquer par une gloutonnerie effrayante, il s'amusait à torturer les animaux, à cribler de flèches les chiens qu'il rencontrait. Pendant un combat que la caravane eut à livrer aux Niams-niams, Nsévoué jouait avec les têtes des ennemis décapités. Lorsqu'il vit qu'on les faisait bouillir pour dépouiller les crânes, il courait et sautait en criant : *Bakinda nova? Bakinda hi hè koto!* (où est le coquin? le coquin est dans la marmite.)

Les Akkas sont établis au sud des Mombouttous et leur sont en partie soumis; ils chassent pour leurs voisins et sont protégés par eux. Le roi Mounza a obligé un certain nombre de familles de cette nation à se fixer dans les environs de sa résidence, et il leur fournit tout ce qu'on trouve de meilleur à manger et à boire dans le pays. Il semble que les Akkas appartiennent à une longue série de peuples nains qui habitent les régions équatoriales de l'Afrique, et qui offrent tous les caractères d'une race aborigène. Ils rappellent les Boshimans sous beaucoup de rapports; ils ont notamment, comme ces derniers, de très grandes oreilles. Leur couleur est le brun mat du café peu brûlé; ils ont peu de barbe et la chevelure courte et laineuse. La tête, trop grosse, est supportée par un cou mince et faible; les bras sont longs et grêles, le dos fortement arrondi; l'épine dorsale est tellement flexible qu'après un repas copieux l'échine se creuse et le dos figure un *C*. M. Schweinfurth parle avec admiration de leurs mains petites et délicates comme celles d'un enfant. Les Akkas sont essentiellement chasseurs; ils excellent dans l'art de poser des piéges, de surprendre le gibier et de s'en emparer; ils sont rusés, méchans et cruels. Rien n'égale la vivacité de leurs mouvemens, la mobilité de leurs traits, qui les fait ressembler à des singes plutôt qu'à des hommes.

En retournant chez les Niams-niams, la caravane eut à repousser une attaque où son chef Abd-es-Samâte fut grièvement blessé. Il avait été obligé de laisser une charge considérable d'ivoire en dépôt chez un chef voisin, le roi Wando, qui depuis longtemps ne cachait pas ses dispositions hostiles, et qui avait menacé de faire un mauvais parti au *mbarik-pèh* (mangeur d'herbe), — c'est le nom par lequel les indigènes désignaient M. Schweinfurth parce qu'ils le voyaient sans cesse ramas-

ser des herbes. Son interprète avait raconté d'ailleurs qu'en s'isolant chaque jour derrière quelque buisson il avalait rapidement d'énormes quantités de feuilles et d'herbes, et les serviteurs de notre botaniste affirmaient qu'ils le voyaient revenir tout guilleret et content de chaque excursion dans la forêt, tandis qu'eux se sentaient alors tout brisés et affamés. Le roi Wango avait donc résolu d'attaquer la caravane à son retour, afin de garder l'ivoire qui lui avait été confié, et en approchant de la petite rivière qui forme la limite des états de Wango, on trouva la déclaration de guerre : un épi de maïs, une plume de coq et une flèche. Des guides se présentèrent, jurant que, sous leur protection, la caravane serait en sûreté. Abd-es-Samâte eut le tort de donner dans ce piége; à peine était-on en route que les flèches des A-Bangas arrivaient drues comme grêle. Abd-es-Samâte lui-même reçut un coup de lance dans les reins; la blessure était grave, mais M. Schweinfurth s'empressa de la panser suivant les règles de l'art. Cependant l'ennemi croyait que le chef de la caravane était mort, et des bandes d'indigènes rôdaient autour du camp, insultant leurs adversaires par des invectives proférées en arabe et qu'ils semblaient avoir apprises tout exprès pour les adresser aux Nubiens. Samâte, irrité de ces injures, se fit porter sur un cône de termites, du haut duquel, brandissant son cimeterre, il défia pendant un quart d'heure ses agresseurs. Le lendemain, il y eut encore quelques escarmouches, mais l'ennemi ne tarda pas à battre en retraite. Pourtant la blessure d'Abd-es-Samâte nécessita une halte de plusieurs semaines, pendant laquelle notre botaniste, séparé de la caravane et campé avec sa suite sur les bords du Nabambisso, où il se trouvait privé de toute ressource, eut le loisir de se familiariser avec les tourmens de la faim. Bien des fois il fit son régal d'une poignée de termites mêlés à quelques grains de maïs. Quand la faim devenait trop vive, il s'enfonçait dans le fourré, dont les splendeurs faisaient taire les cris de l'estomac. N'y tenant plus, il résolut de ne plus attendre le retour d'Abd-es-Samâte et d'entreprendre une excursion aux sources du Diour, qui le rapprochait des *zèribas* et lui permettait de s'approvisionner. Le 1er juin, il revenait au Nabambisso, et peu après Abd-es-Samâte arriva lui-même au rendez-vous. Au mois de juillet, il rentrait dans la *zèriba* de Ghattas.

Les mois suivans furent remplis par de courtes promenades dans les contrées voisines, et M. Schweinfurth se disposait à suivre une nouvelle expédition dans le pays des Niams-niams quand, le 1er décembre 1870, un incendie provoqué par la décharge d'un fusil détruisit la *zèriba* et anéantit une grande partie de ses collections. En fouillant les ruines de sa demeure, le voyageur retrouva deux caisses renfermant des instrumens, puis quelques fers de lance et d'autres armes qu'il avait rapportées de chez les Niams-niams et les Mombouttous; mais les spécimens de

l'industrie de ces peuples, sa collection d'insectes, ses manuscrits, le détail des travaux de huit cent vingt-cinq jours, sept mille observations barométriques, les mesures de toute sorte, les vocabulaires, tout cela avait disparu en quelques minutes. Peu de jours après arriva la triste nouvelle que l'avant-garde de l'expédition avait subi une défaite désastreuse, et que son chef, Abou-Gourou, était mort. Il fallut songer au retour. Avant de reprendre le chemin de l'Europe, M. Schweinfurth utilisa les six mois qu'il dut encore rester dans le bassin du Bahr-el-Gazal à pousser une pointe à l'ouest, dans le pays des Kredis.

C'est là qu'est la véritable source du commerce d'esclaves qui se fait par les routes du Kordofan. Jamais la traite n'avait été plus active que cet hiver-là. La croisière entreprise l'été précédent par sir Samuel Baker sur les eaux du Haut-Nil n'avait eu d'autre résultat que de déplacer les centres d'opération des traitans. Vers la fin du mois de janvier 1871, il y avait environ 2,700 ghellabas (marchands d'esclaves) dans le district des Bongos. Chacun de ces marchands ambulans est monté sur un âne qui, outre son cavalier, ne porte pas moins de dix pièces de cotonnade sans compter une foule de menus objets qui servent d'articles d'échange. Le baudet avec sa charge est troqué contre quatre ou cinq esclaves que le marchand ramène à pied. En dehors de ces détaillans, il y a les gros marchands qui arrivent escortés d'une force armée et d'une longue file de bœufs et d'ânes chargés de ballots; ils ont leurs associés ou agens à poste fixe dans les *zèribas,* où ces agens résident presque toujours à titre de *fakis,* c'est-à-dire de prêtres. Le prix des esclaves varie beaucoup suivant l'âge et la nationalité des sujets.

Les Bongos, gens laborieux, dociles et d'un extérieur agréable, sont très appréciés; les Baboukres, dont rien ne peut étouffer l'esprit d'indépendance, sont au contraire peu estimés. Les nègres les plus recherchés sont les Noubas, qui viennent des terres hautes situées au sud du Kordofan, et les Krédis, qui habitent au sud du Darfour, et dont on enlève annuellement de 12,000 à 15,000 pour les vendre en Égypte. Pour que l'esclavage disparaisse, il faut d'abord, dit M. Schweinfurth, que l'Orient se transforme, qu'il renaisse; sous le régime de l'islam, ce serait une illusion vaine d'espérer un changement sérieux à cet égard. La conséquence la plus triste de cette chasse à l'homme, c'est la dépopulation. M. Schweinfurth a vu des cantons entiers changés en déserts par l'enlèvement de toutes les filles du pays : les jolies *nadifs* sont payées plus cher que les garçons. Les Arabes et les Turcs prétendent qu'ils ne saignent que des tribus sans valeur; mais ces nègres, dès qu'ils travaillent, valent encore mieux que leurs maîtres, parasites oisifs au banquet de la vie.

Le 21 juillet 1871, M. Schweinfurth était de retour à Khartoum, où Djafer-Pacha lui fit bon accueil; mais le lendemain on mit en pri-

son ses serviteurs nubiens, qui à son insu avaient accepté quelques nègres des chefs de *zèribas*. M. Schweinfurth avait cru qu'ils n'étaient accompagnés que de leurs familles. Il n'obtint qu'à grand'peine qu'ils fussent élargis. Peu après, la mort lui enleva son fidèle Nsévoué, le petit Akka qu'il avait emmené avec lui; il succomba à une dyssenterie dont la cause principale était son irrémédiable gloutonnerie. Le 2 novembre, notre voyageur touchait le sol européen à Messine, après trois ans et quatre mois d'absence.

La relation complète de son voyage a été publiée l'année dernière en anglais et en allemand; elle remplit deux forts volumes ornés de gravures (1). Par la nouveauté et la précision des renseignemens scientifiques qu'elle renferme, c'est certainement une des relations les plus importantes dont l'Afrique équatoriale a été l'objet dans ces derniers temps. C'est surtout pour la botanique, la zoologie et l'ethnographie que ce nouveau voyage d'exploration a été fécond en résultats imprévus. Nous n'avons pas besoin de dire que l'incendie du 1er décembre 1870 n'avait détruit qu'une partie des notes et des collections qui formaient le butin de l'intrépide botaniste, et qu'il s'est hâté de classer et de coordonner aussitôt son arrivée en Europe.

Reparti en 1873 pour l'Afrique, le docteur Schweinfurth a entrepris un voyage dans le désert de Libye, à l'oasis d'El-Kharghé, d'où il est revenu au mois de juin dernier (2). En décembre 1873, le *Bulletin de l'Institut égyptien d'Alexandrie* mentionne encore sa présence à une séance de cette société savante, où il annonce que des barques du Haut-Nil, arrivées à Khartoum au mois de novembre, ont apporté les collections et les papiers du voyageur Miani, décédé au pays des Mombouttous. De ces collections faisaient partie deux Akkas vivans. A Khartoum, des créanciers avides avaient mis sous séquestre non-seulement les bagages du défunt, mais encore les deux pygmées qui les accompagnaient. On pense bien que l'on s'empressa de les délivrer et de les amener au Caire, où ils furent examinés par le président de l'Institut égyptien, Colucci-Pacha, et par un célèbre naturaliste anglais, M. Richard Owen. Nous trouvons quelques-uns des résultats de cette étude dans un mémoire que M. le docteur Bertillon vient de communiquer à la Société d'anthropologie de Paris, qui a reçu en outre plusieurs photographies de ces êtres bizarres, adressées d'Italie à M. de Quatrefages par le professeur Panceri.

(1) Une excellente traduction française, due à la plume exercée de Mme Henriette Loreau et enrichie de gravures nouvelles, faites d'après les croquis de l'auteur, est sur le point de paraître (Paris, Hachette).

(2) Ce voyage de M. Schweinfurth à la Grande-Oasis d'Égypte est distinct de la mission de M. Rohlfs, qui a visité le désert libyque à la même époque. D'après M. Schweinfurth, il est probable que les sources profondes et très nombreuses que recèle la Grande-Oasis sont alimentées par des infiltrations souterraines venues du Nil de Nubie.

Les deux Akkas de Miani sont deux garçons, dont l'un peut avoir de neuf à dix et l'autre de douze à quatorze ans, si l'on juge de leur âge par l'état de leurs dents. L'aîné a $1^m,11$, le plus jeune 1 mètre de haut. Leur teint est couleur chocolat; leurs yeux, grands et vifs sous un front élevé, ont une expression intelligente qui, jusqu'à présent, paraît tout à fait trompeuse. Leurs cheveux sont crépus; l'un les a noirs, l'autre châtain doré. Ils n'ont presque pas de lèvres, et leur bouche, lorsqu'elle est fermée, semble une simple fissure comme celle des singes, dont les rapprochent encore singulièrement le ventre bombé et l'échine concave, qui se creuse comme pour suivre le ventre ou comme entraînée par son poids. Leur nez est enfoncé, un peu épaté, avec des narines très larges; en somme, vilaine figure portée par un corps disgracieux qui se balance sur des jambes grêles et écartées. Néanmoins ces affreux petits hommes font preuve d'une agilité et d'une dextérité surprenantes. Les deux individus sur lesquels ont été faites ces observations viennent d'arriver en Italie, où ils excitent la plus vive curiosité. Le professeur Panceri, qui les avait amenés du Caire, les a présentés au roi Victor-Emmanuel. Au théâtre, où on les a conduits plusieurs fois, ils ont paru s'amuser beaucoup; l'aîné a fini par retenir un air d'un opéra populaire, qu'il chante d'une manière assez juste. Ce qui frappe surtout dans ces petits sauvages, c'est une extrême mobilité d'esprit: les impressions les plus opposées se succèdent chez eux sans transition.

L'étude de ces curieux échantillons des pygmées africains sera certainement d'un haut intérêt pour l'ethnographie, et permettra de compléter les notions qu'on possède sur les races humaines qui se rapprochent le plus des singes anthropoïdes. On se convaincra ainsi de plus en plus qu'un abîme sépare encore l'orang-outang et le chimpanzé des hommes placés au degré le plus bas de l'échelle des races. La découverte des Akkas forme certainement le point saillant du voyage de M. Schweinfurth, et, bien qu'il ait dû laisser en Nubie (enterré en un lieu où il sera facile à retrouver) le squelette du seul individu qu'il eût ramené avec lui, on lui devra toujours les premiers renseignemens authentiques et précis sur cette race étrange, sur le pays qu'elle habite, sur ses caractères physiques et ses mœurs.

R. Radau.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1875.

La question est donc tranchée, les lois constitutionnelles sont votées, elles ont même obtenu une majorité qui dépasse toutes les prévisions. Le gouvernement de la république, par un acte d'autorité souveraine, est désormais le gouvernement régulier de la France. La transmissibilité et les attributions essentielles du pouvoir exécutif sont fixées, les institutions complémentaires sont décrétées. La présidence septennale créée le 20 novembre 1873 pour M. le maréchal de Mac-Mahon et laissée jusqu'ici dans une sorte d'isolement se lie maintenant et s'appuie à une organisation plus ou moins coordonnée. Le 25 février 1875, le scrutin a décidé du régime de la France dans une mesure et dans des conditions presque diplomatiquement débattues et délibérées. C'est là le fait succinct et décisif, le dernier mot d'une longue crise, et ce serait une étrange légèreté de ne voir dans cet ensemble de résolutions si récentes encore que les détails équivoques de transactions toujours difficiles, le résultat artificiel de combinaisons intéressées ou inavouées. C'est au contraire le dénoûment logique, invincible, bien que laborieux et compliqué, d'une situation où tout a été vainement essayé, où la force des choses est devenue par degrés assez impérieuse pour triompher de bien des répugnances et des incompatibilités, pour rallier une majorité suffisante au seul régime possible aujourd'hui. Ce vote du 25 février tel qu'il est, avec ses lacunes et ses incohérences, il a été préparé par la marche des événemens, par l'impuissance des partis et l'échec de toutes les politiques exclusives, par toute l'histoire parlementaire de ces quatre dernières années qui viennent de s'écouler.

A quoi ont-elles servi, ces quatre années dont le triste point de départ était l'invasion suivie de l'inexorable nécessité d'une paix ruineuse? Que l'assemblée élue par la France et réunie à Bordeaux au lendemain de l'armistice du 28 janvier 1871 eût tous les pouvoirs, qu'elle pût restaurer

la monarchie ou sanctionner définitivement la république qui existait, qui combattait depuis cinq mois, ce n'est guère à contester. L'empire une fois mis hors de cause par un verdict solennel de déchéance, elle avait le choix. Le pays n'avait point évidemment songé à préciser ou à limiter le mandat de ceux qui allaient le représenter dans un moment où il n'y avait ni institutions, ni gouvernement. Oui, l'assemblée avait tous les pouvoirs, à la condition de s'en servir un jour ou l'autre, de ne pas laisser la France indéfiniment dans le vide entre la république et la monarchie. C'était sans doute encore de sa part un acte de patriotisme de ne point trop se hâter tout d'abord, de consacrer tout ce qu'elle avait de prévoyance et de force à la pacification et à la réorganisation du pays, à l'exécution des désastreuses conditions du traité avec l'Allemagne, à la libération du territoire. C'est le bon moment de l'assemblée guidée et rassurée par M. Thiers. Le jour où ces questions allaient être résolues, il fallait cependant se décider, et c'est là que s'engage réellement ce drame des partis qui vient de se dénouer par le vote des lois constitutionnelles, après avoir passé par toutes ces péripéties du 24 mai, du 20 novembre, des crises parlementaires ou ministérielles de la dernière année.

La majorité de l'assemblée avait le droit de rétablir la monarchie, si elle le pouvait, soit. Elle l'a essayé, elle s'est jetée dans cet imbroglio dont la chute de M. Thiers a été le premier acte, elle a suivi sa campagne dans des conditions relativement favorables d'union et de force, sans être contrariée par un gouvernement qui dans une certaine mesure partageait ses espérances : elle n'a pas réussi, un mot de M. le comte de Chambord a suffi pour dissiper ce mirage d'une restauration possible, pour montrer que la monarchie telle que l'entendait le chef de la maison de Bourbon n'était nullement la monarchie que le pays aurait pu accepter, à laquelle les esprits libéraux auraient pu se rallier. Ce jour-là, la dernière chance d'une restauration de royauté venait de disparaître pour le moment, peut-être pour longtemps; il ne restait plus que la situation de la veille, qui était toujours la république, qu'on pouvait tout au plus essayer de fixer en l'entourant de garanties nouvelles de force et de durée. C'est ce qui s'est appelé le septennat. Le malheur d'une fraction du parti royaliste a été de se méprendre entièrement sur la nécessité des choses, de faire de la politique avec des illusions, et de croire qu'en laissant à l'institution qu'on venait de créer tous les caractères d'un régime indécis et subordonné, elle pourrait s'en servir pour reprendre à loisir son œuvre interrompue. Elle n'a pas vu que tout avait changé, qu'en refusant à la république et à M. le maréchal de Mac-Mahon lui-même une organisation promise, reconnue nécessaire, elle ne faisait qu'aggraver les confusions et prolonger les incertitudes du pays. Elle n'a point remarqué surtout qu'en perpétuant le provisoire elle ne

gagnait rien pour sa cause, qu'elle ouvrait la porte à d'autres prétentions, à un autre parti qu'on avait en quelque sorte introduit dans la place, dont on avait eu la faiblesse d'accepter le concours pour faire le 24 mai.

Qu'est-il arrivé en effet? La politique n'a plus été qu'une succession de malentendus et de conflits obscurs. La république est restée un mot, un objet de dispute. Le septennat n'a point été organisé, rien n'est plus vrai; les affaires de la restauration ne s'en sont pas mieux trouvées, elles n'ont cessé au contraire d'être compromises, et l'empire seul, payant d'audace, a profité de toutes les circonstances. Il a reparu partout comme s'il n'avait pas été frappé par un vote qui le déclarait responsable des malheurs du pays. Il a triomphé ou il a eu l'air de triompher dans l'impuissance universelle; il a brigué les candidatures et l'influence, exploitant les divisions, se croyant déjà maître du terrain. Le parti bonapartiste s'est servi de son ancienne clientèle, de ses relations pour renouer tous les fils d'une organisation redoutable. C'est là le résultat de l'opposition chagrine, aveugle, que les royalistes n'ont cessé de faire à tout ce qui a été tenté depuis un an, aux ministères les plus complaisans pour leurs préjugés, aux messages de M. le maréchal de Mac-Mahon lui-même. Ils ont travaillé pour d'autres, si bien que le moment est venu où la question s'est trouvée posée, non plus entre la monarchie traditionnelle et la république, mais entre la république et l'empire.

Que les royalistes se soient obstinés à ne voir dans la loi du 20 novembre 1873 qu'un expédient destiné à pallier leur défaite de la veille et un moyen de prolonger le provisoire, qu'ils ne se soient pas souvenus qu'en acceptant le septennat ils avaient voté aussi la promesse des lois constitutionnelles qui devaient le compléter, qu'ils n'aient point aperçu les conséquences d'une politique d'illusions, ils étaient libres, ils ont l'habitude de ne rien voir. Que pouvait faire de son côté un parti éclairé et libéral qui, en se prêtant à la restauration de la monarchie tant qu'elle a paru possible, n'entendait sûrement sacrifier les garanties d'un régime modéré ni à une royauté sans conditions et sans limites, ni aux prétentions du césarisme renaissant? Son choix était tout indiqué par ses opinions comme par ses engagemens, et lorsque les royalistes de l'assemblée crient aujourd'hui à la trahison, à la défection du centre droit, ils se livrent à des déclamations parfaitement vaines, ils oublient tout ce qui s'est passé depuis quinze mois. Certes le centre droit a poussé la longanimité jusqu'à la limite la plus extrême. Tant qu'il a cru pouvoir arriver à une organisation constitutionnelle de concert avec la droite, il n'a pas ménagé les concessions. Il a négocié, atermoyé, et jusqu'au dernier moment il a hésité à se séparer de ses anciens alliés. Le jour où il a vu qu'il n'y avait plus rien à

espérer et que la question devenait pressante, il n'a plus reculé devant des alliances nouvelles qui offraient un moyen d'atteindre le but, et c'est ainsi que s'est opéré ce rapprochement du centre droit, du centre gauche et de la gauche, dont le vote des lois constitutionnelles reste la dernière et victorieuse expression. Il n'y a là ni hasard, ni artifice; il y a tout simplement une œuvre de transaction et de prévoyance librement acceptée par les uns et par les autres, réalisée sur le terrain d'une république qui avait hier une existence de fait toujours disputée, qui a aujourd'hui l'autorité de la loi.

C'est la nécessité qui a conduit là, c'est l'audace tapageuse et croissante du bonapartisme qui a précipité le dénoûment en décidant l'alliance d'où est sortie une majorité nouvelle, en déterminant entre les chefs des divers groupes un système d'action commune, une sorte de traité qui seul pouvait assurer le succès. Quelle est en effet la cause évidente de toutes les confusions et des accidens parlementaires de ces derniers temps? C'est qu'on allait au hasard, sans règle, sans suite et surtout sans confiance, cédant un jour à une velléité de rapprochement pour se retirer aussitôt, démentant le soir ce qu'on avait paru accepter le matin, flottant toujours entre la conciliation et la rupture selon le caprice d'un scrutin. C'est ainsi que les lois constitutionnelles ont failli sombrer il y a quelques jours dans un de ces votes d'aventure où une manœuvre des bonapartistes aidait la gauche à commettre la faute de faire passer à l'improviste un sénat élu directement par le suffrage universel. Peu s'en est fallu que la tactique ne réussît, puisque ni le gouvernement ni le centre droit n'acceptaient le sénat ainsi composé, et qu'un ajournement remettait tout en question. La faute a été heureusement sentie et elle a été aussitôt réparée. C'est là précisément ce qui a provoqué des délibérations décisives d'où sont sortis des projets nouveaux qu'on s'engageait de part et d'autre à voter sans hésitation, sans contestation, sans amendemens d'aucun genre, et la parole a été tenue par tous, le plan de campagne a été suivi jusqu'au bout avec une résolution qui ne s'est laissé ni ébranler ni détourner de son chemin.

C'était évidemment la seule manière de réussir : il fallait offrir de tous côtés un front inattaquable, ne pas se laisser entamer, savoir résister à toutes les séductions, à toutes les tentations. On l'a fait, et on a réussi. Que ce système ait déconcerté les oppositions dont l'unique pensée était de chercher une fissure dans ce bloc de l'organisation constitutionnelle pour amener un nouveau désarroi, de nouvelles ruptures, ce n'est point douteux. Les oppositions n'ont pas moins livré la bataille avec une persévérance digne d'une meilleure cause, et pendant quelques jours elles ont offert dans cette assemblée de Versailles un spectacle aussi curieux qu'inutile. Ils sont tous montés sur la brèche depuis le jeune M. de Castellane jusqu'au vieux M. Raudot en passant par l'impétueux

M. Raoul Duval, qui est pour sûr un hardi manœuvrier. A chaque article, c'étaient des amendemens et des scrutins nouveaux pour retarder au moins le dénoûment, pour gagner du temps et se réserver l'imprévu. Discours, interruptions, excitations ironiques, objurgations, saillies amères, tous les procédés de l'éloquence ont été épuisés dans ce débat, où légitimistes et bonapartistes ont fait ce qu'ils ont pu pour piquer au vif ceux qu'ils voyaient disposés à voter les lois constitutionnelles.

Il y a eu en vérité des déploiemens de zèle touchant pour bien des choses qui n'étaient point en péril. — Eh quoi! disait-on avec componction, est-ce ainsi qu'on traite la souveraineté nationale? Est-ce que la gauche pourrait se désavouer au point d'abandonner le suffrage universel en votant un sénat qui ne serait pas l'élu direct du peuple? Et M. le maréchal de Mac-Mahon, ce soldat loyal et trompé, le centre droit le livre manifestement à tous les hasards révolutionnaires, à la démagogie, dont il n'est plus que le prisonnier! Et le régime parlementaire, qu'en fait-on? On ne discute pas, on ne répond même pas à M. de Castellane ou à M. Raudot. La discussion est étranglée, assure M. de Larochefoucauld-Bisaccia. Ce n'est plus qu'un régime de muets! Malheureusement ceux qui parlaient ainsi, légitimistes ou bonapartistes, oubliaient que le régime parlementaire n'était nullement intéressé dans cette affaire, qu'on peut certes voter sans scrupule des lois sur lesquelles on discute à perte de vue depuis deux ans, et que depuis plus d'un demi-siècle tous les systèmes constitutionnels possibles ont été exposés en France, si bien que M. de Bisaccia lui-même ne pourrait rien dire de nouveau. Ils n'ont pas vu surtout, ces vaillans défenseurs de tous les droits, que leurs conseils et leurs observations manquaient d'autorité. S'ils avaient admis les lois constitutionnelles, s'ils n'avaient eu d'autre souci que de les améliorer, ils auraient pu se faire écouter; mais ils repoussaient ces lois, la plupart n'en voulaient à aucun prix; ils ne songeaient, on le voyait bien, qu'à les rendre impossibles, à rompre par quelque motion de hasard l'alliance qui allait les faire triompher. Leur idéal était hier, comme il est encore aujourd'hui, de laisser la France dans un provisoire indéfini. Dès lors tout ce qu'ils pouvaient dire était inutile, et l'acharnement même qu'ils mettaient à poursuivre ces malheureuses lois, à en montrer les lacunes et les défauts, ne pouvait que confirmer dans leurs résolutions ceux qui étaient décidés à les sanctionner d'un vote silencieux. La tactique était trop visible pour réussir. On savait trop bien que, si un seul de ces amendemens jetés dans la discussion eût été admis, ceux-là mêmes qui les proposaient se seraient dérobés au vote définitif de l'organisation constitutionnelle tout entière, et le tour eût été joué. On était trop bien averti pour se laisser prendre à ce stratagème presque puéril, pour s'arrêter devant une critique toujours aisée d'un ensemble de dispositions acceptées par transaction.

Eh! sans doute, rien n'est plus facile que de voir ce qui manque ou ce qu'il y a de trop dans ces lois qui viennent d'être votées; il est même permis de croire que, si on n'avait pas attendu jusqu'au dernier moment, si, en étant d'accord sur le principe d'une organisation nécessaire, on avait su s'élever au-dessus de toutes les petites considérations, de tous les détails vulgaires, on aurait pu arriver à des combinaisons qui auraient offert plus de garanties, plus d'avantages à toutes les opinions. Assurément, telles qu'elles sont, prises en elles-mêmes, toutes ces dispositions juxtaposées par un effort de bonne volonté et de conciliation sont quelquefois étranges, pleines de minuties ou d'inconnu.

On ne voit pas bien ce que pourra être ce sénat qui doit compter 300 membres, — les uns, au nombre de 75, nommés par l'assemblée nationale elle-même, les autres, au nombre de 225, élus par les conseils-généraux, les conseils d'arrondissement et des délégués des conseils municipaux. L'assemblée, dans tous les cas, en se réservant une prérogative assez extraordinaire, a un moyen de fortifier l'institution nouvelle par la maturité de ses choix, par la supériorité et l'indépendance des hommes qu'elle appellera dans la première chambre en leur donnant l'inamovibilité. Les attributions mêmes de ce sénat ne laissent pas d'être assez vaguement définies. Le droit de dissolution exercé de concert par le président de la république et par le sénat à l'égard de l'assemblée populaire n'est pas sûrement sans inconvéniens, et on n'y aurait pas remédié en adoptant la plaisante proposition faite par M. Raudot de donner, par voie de réciprocité, à l'assemblée populaire et au chef du pouvoir exécutif le droit de dissoudre le sénat. Rien de plus simple, rien de plus conforme aux saines traditions d'un régime régulier, que de rendre au président de la république le droit de nommer les membres du conseil d'état, dont l'assemblée, par une susceptibilité jalouse, s'était réservé l'élection depuis 1872. Il est bien clair cependant que durant quelques années, jusqu'au complet renouvellement du conseil, il va y avoir quelque chose de bizarre dans l'inégalité de situation de tous ces conseillers, les uns, dépendant du gouvernement, qui pourra désormais les nommer, les autres, précédemment choisis par l'assemblée et révocables seulement par le sénat. Mieux aurait valu peut-être aller jusqu'au bout, effacer la trace de ces origines diverses en donnant au gouvernement un droit égal sur tous les conseillers d'état. Nous ne sommes plus au temps où la défiance à l'égard de tout gouvernement était une sorte de préjugé étroit de libéralisme. Les prérogatives qu'on donne aujourd'hui au pouvoir exécutif auraient pu certainement être étendues dans la sphère des intérêts extérieurs. Il faut songer que désormais tout ne peut pas être agité publiquement et livré sans distinction, sans mesure, aux passions un peu promptes d'une assemblée populaire. Peut-être aurait-on pu faire intervenir le

sénat de préférence dans cet ordre de questions et l'associer jusqu'à un certain point aux actes du gouvernement. Pourquoi en revanche inscrire dans une constitution que Versailles est la résidence officielle des pouvoirs publics? Une loi spéciale aurait pu suffire. Ce n'était point une affaire d'une si capitale importance.

Oui, évidemment, on peut dire tout cela et bien d'autres choses encore. Les lois constitutionnelles qui ont été votées ne sont rien moins qu'une de ces œuvres de logique correcte et absolue prévoyant tout et suffisant à tout. Telles qu'elles sont, elles ont la valeur d'un acte qui résume une pensée de transaction, qui n'existe que par le concours de ces « hommes modérés de tous les partis, » auxquels M. le président de la république a plus d'une fois déjà fait appel, auxquels il s'adresse encore aujourd'hui après le dernier vote. Ce concours, si souvent mis en doute, si souvent proclamé impossible, il s'est en définitive réalisé malgré des répugnances opiniâtres et des hésitations qui ont eu de la peine à se laisser vaincre; il a résisté à tout, aux railleries des uns, aux imprécations passionnées des autres, aux suprêmes et mélancoliques protestations de M. de Franclieu, de M. de La Rochette et de M. de Belcastel; il a montré que, lorsqu'on le voulait, on pouvait faire quelque chose même avec les élémens les plus incohérens, même dans l'assemblée la plus divisée, et ces anomalies, qu'il est trop facile de signaler, ne sont après tout que la rançon à peu près inévitable des divergences des partis momentanément alliés dans cette campagne.

Le centre droit a eu ses agitations intimes et ses perplexités, c'est bien visible. Il a commencé par avoir sa part dans cette majorité d'une voix qui a fait triompher la proposition Wallon; il est revenu aussitôt sur ses pas au moment du vote du sénat électif, puis il a repris sa marche après avoir obtenu les gages qu'il demandait, et, une fois parti, il est allé jusqu'au bout, portant au scrutin un contingent croissant où M. de Broglie, M. Decazes et M. d'Audiffret-Pasquier figurent au premier rang. La gauche et le centre gauche, quant à eux, ont certainement montré un esprit politique et une correction de conduite qui n'ont pas peu contribué au succès. Pour le centre gauche, les concessions n'avaient rien d'embarrassant; pour la gauche, elles pouvaient être quelquefois plus difficiles, et il n'y aurait qu'à relire des discours d'il y a deux ans pour mesurer les retours que peuvent faire des esprits ardens ramenés par la nécessité des choses aux conditions modestes d'une action pratique. La gauche a pu avoir quelque peine à se décider; quand elle a eu pris son parti, elle n'a plus hésité, elle n'a pas mordu à l'hameçon de M. Raoul Duval, qui lui présentait de nouveau le sénat avec le suffrage universel. On prétend qu'un des radicaux les plus connus aurait dit avec une certaine amertume: « C'est pourtant dur de voir nos principes soutenus par nos adversaires et battus par nous. » M. Ernest Picard a dit

d'un ton plus leste et plus spirituel à M. de Castellane, qui, lui aussi, accusait la gauche de trahir le suffrage universel : « Heureusement vous êtes là pour le défendre! » La gauche s'en est tenue à cette piquante représaille, et elle a tout voté comme le centre droit a tout voté. Le gouvernement lui-même enfin, sauf une intervention d'un moment à l'occasion du sénat, a gardé l'attitude la plus réservée; il n'a répondu à aucune provocation. M. le général de Cissey s'est borné seulement à relever d'un accent énergique et indigné un reproche de « défaillance » qui semblait adressé par un légitimiste au chef de l'état. Probablement M. le maréchal de Mac-Mahon n'aurait pas eu à essuyer ce reproche, s'il eût consenti à échanger son titre de président de la république pour celui de lieutenant-général du roi, en inclinant le drapeau sous lequel le sang de la France a coulé à flots devant le drapeau de M. le comte de Chambord.

A qui revient maintenant, dira-t-on, la part principale de victoire dans l'œuvre où chacun a son rôle? La gauche a sans doute la république, qui était dans ses vœux. Le centre droit, de son côté, a incontestablement réussi à inscrire dans les lois constitutionnelles quelques-unes des garanties qu'il désirait, qui étaient le prix de son concours, et parce que ces lois consacrent la seule chose possible aujourd'hui, parce qu'elles constituent une république contre laquelle on déclame perpétuellement sans pouvoir la supprimer, parce qu'une transaction en a fini avec une crise fatigante, est-ce à dire que tout soit perdu, qu'il n'y ait plus qu'à se couvrir de cendres avec M. de Franclieu et M. de Belcastel? Est-ce à dire qu'une définition plus précise d'un état qui dure depuis quatre ans déjà suffise pour compromettre ces « principes et ces intérêts conservateurs » que M. le maréchal de Mac-Mahon vient de rappeler encore une fois, dont il se déclare le mandataire fidèle et invariable? Assurément, aujourd'hui comme hier, les intérêts conservateurs sont en sûreté, ils doivent être sauvegardés, et, si on le veut, les lois à peine votées d'hier offrent elles-mêmes toutes les ressources possibles pour les protéger. Le gouvernement, gardien naturel des intérêts conservateurs, n'est point un des vaincus de la discussion qui vient de se clore; il en sort au contraire mieux armé, ayant désormais l'autorité d'un gouvernement régularisé et le droit de se faire respecter. Les principes conservateurs ne sont nullement mis en péril par les lois nouvelles; ils ont pour eux toutes les garanties, la formation d'un sénat qui, avec un peu de bonne volonté, peut être une institution des plus sérieuses, la faculté de dissolution laissée au chef de l'état, une transmission du pouvoir exécutif prudemment combinée, le droit de révision constitutionnelle, et même, par une exception où l'on ne verra sans doute rien de révolutionnaire, M. le maréchal de Mac-Mahon garde seul le droit de proposer cette révision pendant la durée de sa présidence.

Avec cela, il n'y a qu'à le vouloir pour être en sûreté, on a tous les moyens de se défendre. Ce qui a été réellement vaincu dans les dernières discussions, ce n'est donc pas l'intérêt conservateur, c'est l'esprit de négation, cet esprit qui a tout fait avant le vote pour rendre les lois constitutionnelles impossibles, et qui ne demanderait pas mieux encore aujourd'hui que de les rendre inefficaces ou périlleuses; c'est cet esprit qui par des calculs de parti, dans des vues éventuelles, ne cesse depuis deux ans d'aggraver les incertitudes du pays en s'efforçant de montrer qu'on ne peut rien faire, et en prolongeant un provisoire au bout duquel il y aurait pour les uns la monarchie, pour les autres l'empire. La véritable valeur politique des dernières lois, c'est qu'elles mettent fin à toute cette impuissance agitée, c'est qu'elles font quelque chose, et ce quelque chose est une victoire de modération et de bonne volonté.

C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est évidemment qu'un premier pas, et ces lois elles-mêmes ne peuvent avoir leur vraie signification, leur efficacité, que par l'existence d'un gouvernement. C'est la question aujourd'hui. Un ministère sérieux, décidé, prenant résolûment la direction des affaires du pays, c'est le complément nécessaire, indispensable, de l'organisation constitutionnelle. Les circonstances désignaient naturellement M. Buffet, et c'est à lui que M. le président de la république s'est adressé aussitôt pour le charger de former un cabinet. Malheureusement M. Buffet vient d'être frappé d'un deuil de famille qui l'a subitement appelé dans les Vosges. Il était au chevet de sa mère mourante pendant qu'on achevait de voter les lois constitutionnelles à Versailles, et c'est auprès d'une tombe qu'il a reçu l'appel de M. le maréchal de Mac-Mahon. M. Buffet se laissera-t-il absorber par une douleur faite pour exciter toutes les sympathies? S'il suivait même son goût, ne préférerait-il pas rester à la présidence de l'assemblée? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a des momens où un homme public n'est peut-être plus libre de se refuser, et M. Buffet est à un de ces momens. Depuis deux ans, il a eu un rôle quelquefois décisif dans la politique. Sans avoir une intervention directe et active dans les affaires, il a été un conseiller toujours écouté. Sans prendre l'initiative d'aucun projet particulier, il était de ceux qui désiraient le succès d'une organisation constitutionnelle, n'attachant aucune importance à toutes les distinctions subtiles dans lesquelles on s'est si souvent égaré, sentant avant tout la nécessité d'une solution, et de la seule solution possible aujourd'hui. On peut même ajouter que par sa dextérité et son esprit d'à-propos dans la direction des débats parlementaires il a tout récemment sauvé deux ou trois fois ces malheureuses lois en train d'être emportées par les bourrasques qui ont soufflé sur Versailles. M. Buffet a de plus l'avantage de n'avoir été mêlé à aucune des combinaisons qui se sont succédé depuis un an.

Il n'a point été compromis dans les crises ministérielles, dans le conflit des rivalités, dans les négociations inutiles. Il est resté neutre sur son siége présidentiel, maintenant pour tous la liberté de discussion, assez ferme néanmoins pour provoquer dernièrement les plus étranges violences de l'extrême droite.

Nul n'a une position plus libre et plus indépendante pour former, soit avec quelques-uns des membres du cabinet qui va disparaître, soit avec des hommes pris dans les divers groupes de la majorité, un ministère répondant à la situation nouvelle, s'inspirant de tous les sentimens de modération, de conciliation, qui ont fait triompher les lois constitutionnelles. Que tout soit facile, nous ne l'assurons pas; du moins la tâche est devenue plus simple non-seulement parce qu'on en a fini avec tous les ménagemens pour les partis excentriques dont on n'a plus à subir l'alliance, mais parce que les questions qui pouvaient diviser la masse des partis modérés eux-mêmes n'existent plus, et, s'il faut tout dire, parce que l'assemblée, après avoir fait tout ce qu'elle avait à faire, la paix et une constitution, arrive à une de ces périodes où la vivacité des conflits s'épuise.

La première mission d'un gouvernement aujourd'hui, c'est de prendre pour point de départ la situation nouvelle qui vient d'être créée, et de la faire respecter par tous, en commençant par mettre un terme à toutes ces compétitions et ces agitations qui ont si longtemps fatigué le pays, qui finissaient par communiquer l'hésitation à l'administration elle-même et jusqu'à la magistrature. Est-ce qu'on n'a pas vu plus d'une fois les tribunaux hésiter dans la répression, laisser se produire les plus étranges manifestations, faute d'une règle, parce qu'il n'y avait point un gouvernement défini ? Que chacun garde ses préférences intimes, ce n'est point la question; mais il ne peut certainement être permis, dans un état devenu plus régulier, de mettre chaque jour le gouvernement en doute, de se livrer à un bruyant étalage de candidatures royales et impériales. Ceci est tout simplement du désordre. S'il fallait une preuve saisissante, décisive, des progrès du désordre favorisé par un provisoire indéfini, cette preuve existe aujourd'hui : elle est dans les révélations de la commission d'enquête sur l'élection de la Nièvre, dans le rapport substantiel et hardi d'un jeune député du centre droit, M. Savary, qui, à propos d'un incident électoral, a su retracer un tableau aussi complet qu'instructif des manœuvres du bonapartisme ; elle est enfin dans la déposition du préfet de police, M. Léon Renault, qui n'a point hésité à dévoiler devant la commission de l'assemblée la plus étrange situation. On le voit maintenant : tandis que les partis se livraient à leurs querelles sur la monarchie et sur la république, sur le septennat personnel ou impersonnel, sur le définitif ou le provisoire, le bonapartisme était à l'œuvre. Il avait son ministère, ses

comités, son administration provinciale, ses agens de toute sorte, ses journaux, son budget; il enlaçait par degrés le pays dans les replis d'une organisation qui arrivait à constituer un gouvernement à côté du gouvernement, un état dans l'état, de sorte qu'à la faveur du provisoire on aurait pu finir par se retrouver en plein empire, sauf à s'en apercevoir quand il eût été trop tard. Voilà la vérité, et ces révélations sont de nature à étendre les devoirs, mais aussi à simplifier la tâche d'un ministère qui trouvera certainement pour son œuvre l'appui des fractions de la gauche modérée aussi bien que des groupes de la droite qui ne sont pas complétement aveuglés. Qu'on y songe bien : la vraie solution aujourd'hui, c'est un gouvernement conciliant, libéral, mais exerçant le pouvoir avec résolution, ramenant tout le monde au respect des institutions établies et conduisant par degrés le pays pacifié, rassuré, au moment où il pourra lui-même librement compléter par des élections l'organisation constitutionnelle qui vient d'être votée. C'est là pour le moment notre situation.

M. de Bismarck, que les légitimistes de l'assemblée de Versailles ont fait intervenir plus que de raison dans le récent débat des lois constitutionnelles, M. de Bismarck est-il décidément malade comme on le dit depuis quelques jours? Est-il seulement malade d'un vote du parlement de Berlin qui lui aurait été désagréable, ou bien se ressent-il sérieusement à la fin de la tension permanente d'une existence si violemment agitée? Toujours lutter, toujours poursuivre des victoires, se mettre dans le cas de ne pouvoir souffrir une atteinte de crédit, une diminution de prestige, promener une diplomatie impatiente et ombrageuse un peu partout, en Espagne ou en Italie, en Autriche ou en Russie, passer des guerres politiques aux guerres religieuses ou aux jalouses rivalités d'influence, c'est assurément une condition qui pourrait user la plus vigoureuse organisation. Heureusement pour lui, le chancelier d'Allemagne est homme à savoir se servir de tout, même des intermittences de sa santé. Il a des maladies à la Sixte-Quint, et cette fois encore sans doute il en sera quitte pour aller se reposer à Varzin sans abandonner une scène où il figure avec quelque avantage. Découvrir une combinaison qui laisserait au chancelier une certaine direction supérieure en allégeant pour lui le poids des affaires, c'est là, à ce qu'il paraît, le problème que le monde officiel de Berlin voudrait résoudre, et ce n'est pas facile, d'autant plus que M. de Bismarck est de ceux qui ne consentent guère à partager le pouvoir, à jouer un rôle à demi. Toujours est-il que depuis douze ans c'est bien certainement lui qui a fait de l'histoire en Europe, et les événemens auxquels il a été mêlé, dont il a été le plus souvent l'audacieux instigateur, ne sont pas près d'épuiser l'attention ou la curiosité des hommes. Que de divulgations se sont déjà succédé, éclairant parfois d'une lumière inattendue des incidens qu'on

croyait connaître, et tous les jours ce sont de nouveaux témoignages ou de nouveaux récits comme le journal *A travers la Diplomatie* de M. Hansen ou comme le petit livre de *Passé et présent* d'un personnage français qui se cache sous le nom de *Memor*. Ce sont les fragmens d'une histoire diplomatique du temps qui compte déjà bien des épisodes et qui aura peut-être encore plus d'un chapitre imprévu.

Bientôt le passé, ce passé d'hier que tout le monde peut interroger, n'aura plus rien d'inconnu, tant les secrets se divulguent vite. Le journal de M. Hansen a le mérite de rappeler avec autant d'intérêt que de sincérité cette affaire, la guerre du Danemark, qui a été l'origine et le principe de toutes les autres guerres, « l'allumette » destinée, selon le mot humoristique de lord Palmerston, à mettre le feu à l'Europe. Danois de naissance et toujours fidèle à son pays, diplomate volontaire au service de ses compatriotes du Slesvig, M. Hansen ne reprend pas le récit de tous ces événemens, il en parle simplement en homme qui s'est trouvé mêlé aux négociations les plus intimes, qui a vu les personnages de la politique à Paris comme à Berlin, et qui à un moment donné a pu recueillir une impression caractéristique, une parole décisive. C'est la vérité prise sur le fait, et, si ce n'est pas toute l'histoire, c'est ce qui aide le mieux à comprendre l'histoire. On se dit qu'en effet les choses ont dû se passer de cette manière, que M. de Bismarck a parlé ainsi, que la politique française a dû être telle qu'elle est représentée, flottante et irrésolue, l'empereur ayant une opinion, le ministre des affaires étrangères ayant une autre opinion. C'est le secret des événemens vus de près et en toute simplicité par un témoin impartial, à la fois pénétrant et sympathique pour la France. *Memor* est peut-être un diplomate moins modeste que M. Hansen sans être plus instructif. Il a de la prétention, il ne dit rien de particulièrement nouveau, et il ouvre une guerre de représaille pour le moment assez inutile contre M. de Bismarck, dont à la vérité il n'a point à se louer, non plus que la France. Si *Memor*, qui a eu son rôle à cette heure fatale de 1870, avait la mémoire plus sûre ou plus juste, il se souviendrait des fautes qu'il a pu commettre lui-même, et il n'insisterait pas tant sur les fautes d'autrui. Les vrais coupables de 1870, à son dire, ce ne sont pas les diplomates, les ministres, les chefs militaires, qui ont fait la guerre sans l'avoir préparée; ce sont les députés de l'opposition, les *gens* du 4 septembre, les agens prussiens qui ont aidé au 4 septembre, les journaux qui ont divulgué les plans de campagne. Voilà un empire bien habile, qui ne sait pas même se garder des agens prussiens et des indiscrétions de quelques journaux! Dans la guerre de la défense nationale, l'auteur de *Passé et présent* ne voit qu'une chose : « d'un côté la force et les bataillons, de l'autre la jactance et la révolte. » Cependant la guerre de la « jactance et de la révolte » a duré cinq mois, et la guerre d'un

gouvernement qui disposait de toutes les forces de la France n'a pas duré un mois. Au lieu de nous conter ces histoires, *Mémor* aurait mieux fait de nous dire ce qu'il a vu de près, ce qu'il sait. Ses révélations, qui n'enseignent rien, n'ont pas la simplicité des récits de M. Hansen, et elles n'ont pas l'intérêt de ces papiers secrets récemment publiés en Italie, de cette correspondance diplomatique échangée à un moment donné de 1867 entre M. de Bismarck et Mazzini. Les deux hommes étaient faits pour s'entendre. Mazzini recherchait pour l'Italie révolutionnaire l'alliance de l'Allemagne contre la France, M. de Bismarck ne dédaignait pas pour l'Allemagne l'alliance de l'Italie révolutionnaire, toujours contre la France. Ces intelligences sont édifiantes; heureusement il y a entre les peuples d'autres sentimens qui règlent leurs relations en les laissant à leurs sympathies naturelles. CH. DE MAZADE.

---

## LES RICHESSES MINÉRALES DE LA FRANCE.

*Tableau général et description des mines métalliques et des combustibles minéraux de la France*, par M. Alfred Caillaux, ingénieur civil des mines; Paris 1875.

Toutes les mines de la France sont soumises à un même régime dont la loi de 1810 a réglé les dispositions; mais les différentes catégories d'exploitations, confondues en droit sous cette uniformité législative, ont eu en fait des destinées très diverses. Grâce à l'évolution industrielle produite par la machine à vapeur et l'emploi des combustibles minéraux, l'extraction de la houille, qui en France n'atteignait pas 200,000 tonnes à la fin du siècle dernier, dépassait 13 millions de tonnes en 1865 et 17 millions en 1873. Toutefois, quelque prodigieux qu'ait été l'accroissement de la production, la consommation indigène est encore, pour un tiers, tributaire de l'étranger. Des gîtes de fer, si répandus sur notre sol, sortent seulement les deux tiers des minerais qu'élaborent nos usines, et le commerce doit importer en outre des fers, des fontes et des aciers. Enfin nos ateliers ne fournissent qu'un tiers de la quantité des autres métaux employés par l'industrie, et, sur cette proportion déjà si faible, la moitié à peine des minerais mis en œuvre provient de notre territoire. L'insuffisance de la production minérale en France tient-elle à la rareté ou à l'appauvrissement des gîtes? Doit-on l'attribuer au contraire à quelque vice d'organisation, et peut-on alors, par de judicieuses réformes, mettre fin à un état de choses si préjudiciable au développement du travail national? Bien que n'abordant pas aujourd'hui ce problème dans toute la généralité qu'il comporte, M. Alfred Caillaux, dans le remarquable ouvrage qu'il vient de publier, répond à

la première question et pose dès à présent d'excellentes bases pour permettre un jour de résoudre la seconde. Sans vouloir prétendre que la France soit, à l'égard des mines, aussi heureusement partagée que certaines contrées voisines, l'auteur s'attache à prouver, en établissant l'inventaire le plus consciencieux, que nos richesses minérales, souvent oubliées ou méconnues, pourraient alimenter une exploitation beaucoup plus active. Ceux-là même qui ne pourraient accepter sans réserves quelques vues théoriques ou qui voudraient contester quelques assertions de détail reconnaîtront la haute valeur d'un travail qui coordonne une multitude de faits observés avec un soin scrupuleux et une entière indépendance d'esprit.

Des descriptions plus ou moins complètes ont à diverses reprises énuméré les ressources minérales de la France tantôt dans un tableau d'ensemble, tantôt dans des esquisses spéciales. Agricola et Garrault au XVIe siècle, le baron de Beausoleil sous Richelieu, Hellot et de Genssane au milieu du siècle dernier, ont avec bien d'autres consacré à cette œuvre des talens éminens. Un essai de statistique méthodique a été tenté de 1836 à 1846 dans les *Comptes-rendus des travaux des ingénieurs de l'état*. Enfin géologues et ingénieurs ont consigné dans de nombreux mémoires les résultats d'investigations scientifiques et de recherches pratiques. Si l'on réfléchit en effet à l'importance croissante des métaux et des combustibles minéraux dans le développement de la richesse et de la puissance des nations, on comprend tout l'intérêt qui s'attache à l'étude de la composition ou de la nature des dépôts, de l'allure qu'ils présentent au sein de la terre ou du mode de formation qui leur a donné naissance. Sur ce dernier point, diverses théories ont été émises, et la science est loin d'avoir résolu tous les problèmes. On peut toutefois regarder les filons comme des fentes remplies sous l'influence du métamorphisme, considéré dans la plus large acception du mot, par une sorte d'exsudation des couches latérales ou sous-jacentes qu'imprègnent les substances métallifères disséminées dans leur masse. Quant à la pauvreté de certains gisemens, on ne saurait trop insister sur la nécessité de la préparation mécanique des minerais. S'appuyant sur l'exemple des roches stannifères du Cornouailles, inexploitables sans le lavage, qui écarte la plus grande partie de la gangue rocheuse et réduit 50 tonnes de minerai à 1 tonne soumise seule à la fusion, M. Caillaux estime que c'est à l'absence de moyens puissans de préparation mécanique qu'il faut surtout attribuer la langueur où végètent nos exploitations d'étain dans la Bretagne, si analogue au Cornouailles, comme dans le Limousin, si renommé à l'époque celtique. Il en serait de même pour l'or, que les Gaulois trouvaient non-seulement parmi les graviers de nos rivières, mais encore au sein des roches quartzeuses, abondamment répandues dans le plateau central ou les Pyrénées, et dont un broyage suffisant

permettrait peut-être aujourd'hui d'extraire avec profit le précieux métal. De même que l'allure et la richesse des gisemens sont intimement liées avec les caractères orographiques et géologiques du sol, les conditions de l'exploitation dépendent des forces productives élémentaires : machines, chemins de fer, canaux, routes. Malgré tout ce que notre siècle a vu s'accomplir en ce genre, il y a encore plus d'une lacune à combler, plus d'un réseau à étendre ou à créer.

Les enseignemens fournis par l'histoire de nos exploitations minières, aussi bien que les résultats réunis par la statistique comparée de la production et de l'importation, conduisent à considérer séparément les mines des métaux autres que le fer, les mines de fer et les gisemens de combustibles. Des premières, malgré le nombre et la variété des gîtes épars dans les diverses régions de notre territoire, M. Caillaux a donné une description complète, quoique succincte. De cette vaste enquête se dégagent nettement quelques conclusions importantes. D'abord le moyen âge apparaît comme une période où la libre exploitation a rendu nos mines florissantes. C'est ainsi que tous les travaux poursuivis sans idées préconçues vengent cette grande époque du dédain dont nos historiens depuis Louis XIV ont voulu l'accabler. A ce seul point de vue déjà, l'histoire de nos mines serait d'un haut intérêt par la multiplicité des faits qu'elle rassemble, et qui tendent à nous faire reconnaître « qu'à partir de la trêve de Dieu et de l'institution de la paix, et malgré bien des agitations, cette période fut dans l'ensemble une époque de travail fécond, de progrès réel et de saines libertés (1). » En second lieu, la destinée de toutes les exploitations se montre tristement uniforme : la plupart durent être abandonnées dès la fin du XIII$^{e}$ siècle, en raison surtout de l'imperfection des méthodes de travail. Reprises de toutes parts à l'époque de la renaissance, elles eurent un vif éclat, grâce à l'emploi de procédés meilleurs, tels que les bocards pour broyer les minerais, la construction des galeries d'écoulement; mais, tandis que les mines de l'Allemagne et de l'Angleterre n'ont pas cessé de prospérer depuis cette époque, celles de la France, placées à partir d'Henri II sous la tutelle soit d'un grand-maître, soit d'un conseil administratif, ou soumises même parfois à un monopole exclusif, n'ont pu que végéter pour disparaître presque toutes. Malgré l'élan donné à la fin du siècle dernier par les états provinciaux à toutes les œuvres locales, l'abandon est aujourd'hui à peu près complet. Cependant, et c'est sur ce point que M. Caillaux a justement concentré tous ses efforts, plus on poursuit l'étude des gisemens, l'analyse des minerais et la comparaison de nos gîtes avec leurs analogues dans les contrées voisines, plus on reconnaît que nos richesses minérales, beau-

(1) Alfred Caillaux, *Mémoire sur les mines métalliques de la France*, Paris 1872.

coup trop méconnues, seraient susceptibles d'exploitations très profitables, maintenant que le mineur est armé de moyens de travail si puissans. Ainsi, en Alsace-Lorraine, les Vosges ont présenté des mines fort productives jusqu'aux désastres de la guerre de trente ans; réunies à la France de Louis XIV, elles n'ont pu retrouver leur prospérité antérieure. Celles de la Franche-Comté, florissantes sous la domination espagnole, ont rapidement décliné depuis le XVIIe siècle. Le plateau central, le Limousin, l'Auvergne et surtout le Rouergue renferment des richesses inexploitées depuis les guerres de religion, mais que révèlent, même en dehors des anciens travaux, des découvertes souvent renouvelées. Telles sont les mines de cuivre de la Prugne, dans l'Allier, les gîtes de calamine de Saint-Laurent-le-Minier, dans le Gard, les filons de Sainbel, dans le Rhône, qui s'enrichissent si notablement dans la profondeur au-dessous des travaux poursuivis par Jacques Cœur. On peut regarder comme certain que l'étude des régions où de nombreux faisceaux métallifères se croisent et se coupent fera reconnaître des gisemens productifs, surtout si l'on se rappelle la faible profondeur à laquelle les recherches ont été généralement conduites; mais indépendamment de découvertes toujours rares et chanceuses on trouvera de sûrs élémens de succès soit dans la reprise judicieuse d'anciens travaux abandonnés après une exploitation sans souci de l'avenir ou par suite de l'imperfection dans les méthodes de travail, soit dans un meilleur emploi des procédés mécaniques pour enrichir les minerais avant de les traiter dans les fours, soit enfin dans l'ouverture ou l'amélioration des voies de communication dans les districts miniers dont les richesses sont stérilisées par leur isolement.

« L'or pourrait disparaître, a dit M. Michel Chevalier, sans que la civilisation en fût troublée; mais si demain, par l'effet d'un prodige subit, le fer venait à nous être ravi, ce serait une indescriptible calamité; tout rétrograderait, et la civilisation du même coup serait frappée d'impuissance. » Heureusement nos mines de fer sont dans une situation meilleure que celle de nos autres mines métalliques. Autrefois le fer, que les Gaulois fabriquaient avec peine, était réservé pour la confection des armes. L'absence de routes a longtemps maintenu les exploitations disséminées dans les forêts sur les gisemens eux-mêmes. Les forges ne s'établirent avec fixité que quand on sut utiliser les chutes d'eau comme force motrice ou agent de ventilation. Aussi le moyen âge, et surtout le XIIe siècle, est-il une période florissante pour la sidérurgie: partout s'élevaient alors des forges et des *épêeries;* déjà même dans les Ardennes on savait couler la fonte, comme en témoignent encore tant de vieilles plaques de foyer au millésime de 1140. Toutefois le haut-fourneau, construit spécialement pour la production de la fonte, n'apparaît qu'avec le XVIe siècle. Ce fut le point de départ de progrès notables dans la fa-

brication et l'affinage, suivant diverses méthodes dites bergamasque, wallonne, du Berry, du Nivernais, etc. Enfin l'emploi de la houille, au milieu du XVIII[e] siècle en Angleterre, un peu plus tard en France, permit à la production indigène de prendre un grand élan, surtout après la paix de 1815, malgré la crise que subissaient les usines au bois. La relation nécessaire entre la forêt et le haut-fourneau qu'elle alimente de combustible, bien que n'étant garantie en France par aucune institution positive analogue aux *bergslags* suédois, avait été longtemps maintenue par la coutume. Le traitement des minerais de fer n'était pour le propriétaire de la forêt qu'un moyen d'exporter les produits de ses bois sous une forme réduite. Néanmoins le défrichement des futaies a été trop souvent conduit avec une imprévoyance dont les funestes effets se firent sentir pour les usines comme pour les forêts, malgré les efforts de la législation forestière de François I[er] et de ses successeurs (1).

Depuis la révolution et le morcellement des héritages, la séparation entre la forêt et le haut-fourneau, devenue le fait ordinaire, est l'une des causes qui ont le plus entravé l'essor de la production en provoquant la décadence trop rapide de nos forges au bois. Les réformes économiques du second empire, en abaissant les barrières de douane, ont singulièrement accéléré dans l'industrie du fer le mouvement progressif qui, en raison du développement des capitaux et des voies de communication, tend à substituer aux petits ateliers disséminés de grandes usines placées sur les bassins houillers. C'est ainsi que dans le Nivernais, le Berry, le Périgord, à proximité d'excellens minerais tertiaires et jurassiques, le nombre des hauts-fourneaux décroît pendant que s'accentue la prospérité des vastes établissemens, tels que le Creusot, Decazeville, Commentry, les grandes usines du nord et de l'est, qui élaborent non-seulement les minerais de la localité, mais surtout ceux que des communications faciles leur permettent de tirer des départemens éloignés ou même de l'étranger. Au surplus quelques chiffres suffisent à rendre ce fait évident : en 1835, 866 usines à fer employaient une force totale de 22,600 chevaux; en 1869, sur les 1,105 établissemens qui utilisaient une force totale de 76,300 chevaux, 318, mis en activité par la vapeur, absorbaient à eux seuls une force de 47,900 chevaux. Cependant une heureuse réaction commence peut-être à se faire sentir sur quelques points, notamment en Savoie : auprès des forêts qui leur assurent un affouage régulier et surtout des gisemens qui leur fournissent des minerais de qualité spéciale, des fours se sont rallumés récemment pour la fabrication des fers destinés à la production de l'acier. Nous sommes en effet au début d'une évolution nouvelle, et l'on peut entrevoir un avenir prochain où l'acier aura remplacé le fer dans un grand nombre

(1) Alfred Maury, *les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France*, p. 437.

de ses applications. Au reste, sous l'influence de la transformation de l'industrie par la vapeur, de la création des chemins de fer, de la substitution du fer au bois dans la construction et l'art naval, la consommation du fer, de la fonte et de l'acier s'accroît avec une rapidité que la production a peine à suivre malgré l'énergie de ses efforts. « Dans l'espace de quatre-vingt-deux ans, de 1787 à 1869, dit M. Caillaux, la production de la fonte en France est devenue plus de cinquante-sept fois et celle du fer plus de trente-sept fois plus grande, et depuis quarante ans seulement, depuis 1835, elles ont l'une et l'autre presque quintuplé, tandis que la production de l'acier a augmenté dans la proportion de plus de 1 à 20. »

Si l'on passe en revue tous nos principaux gisemens pour en étudier l'histoire, en connaître l'allure et en apprécier les ressources, on recueille nombre de faits intéressans. Bornons-nous à signaler l'importance des minerais oolithiques de la Moselle et de la Meurthe, dont les couches profondes, exploitées souterrainement, paraissent s'étendre au loin vers l'ouest, — les qualités précieuses des fers spathiques de la Savoie, — l'activité renaissante de l'exploitation, dans l'ouest de la France, des minerais tertiaires ou anciens, — l'opportunité de travaux sous-marins au gîte de Dielette, dont le minerai donne 50 pur 100 de fonte ou de fer, — les gisemens à peine étudiés, et pourtant riches et puissans, dans le Puy-de-Dôme et le Cantal. Plusieurs gîtes de haute qualité pourraient être exploités, si les voies de communication, mieux développées, permettaient d'établir de faciles relations entre eux et les grandes usines qui fondent les minerais. Tels sont entre autres les filons de fer oxydulé du Var et des Alpes-Maritimes et les minerais manganésifères de l'Aude et de l'Ariége. Il y a d'autant plus d'intérêt à ouvrir l'accès de ces gisemens qu'avec l'Alsace et la Lorraine nous avons perdu près du dixième des concessions actives.

L'évolution qui s'accomplit aujourd'hui en Europe dans l'industrie houillère donne un intérêt spécial à tout ce qui se rattache à l'exploitation de nos combustibles minéraux : anthracite, houille, lignite et tourbe. Le remarquable rapport présenté par M. Ducarre à l'assemblée nationale (1) expose qu'avant de s'étendre sur le continent la crise actuelle s'est manifestée d'abord en Angleterre par la hausse des prix du coke malgré l'augmentation continue de la production. Il montre en outre que la cause déterminante de cette crise doit être cherchée surtout dans le développement inoui de l'industrie métallurgique, sous l'influence des demandes croissantes des États-Unis. En ce qui touche la France, la production houillère n'a fléchi légèrement en 1870 que pour reprendre aussitôt tout son élan; elle est aujourd'hui de 17,500,000 tonnes, soit vingt fois ce qu'elle était il y a soixante ans, et, depuis la création des

(1) *Annexe au procès-verbal de la séance du 22 janvier 1874*, n° 2180.

chemins de fer, elle se double en douze ans et demi, tandis que les périodes de doublement sont de quinze ans pour l'Angleterre et de vingt et un ans pour la Belgique. Aussi, malgré l'accroissement incessant des besoins de l'industrie, la production indigène peut-elle maintenant réduire à un tiers de la consommation totale le déficit que l'importation doit combler, et qui s'élevait encore aux deux cinquièmes dans les dernières années. Pour diminuer cette proportion, qu'il faut toujours demander aux marchés étrangers, il serait nécessaire d'augmenter le rendement des concessions actives ou de susciter de nouvelles exploitations; mais la houille et l'anthracite, formées dans les âges passés par des procédés assez analogues à ceux qu'emploie la nature pour accumuler la tourbe dans nos marais, ne peuvent constituer que des lambeaux discontinus, quelle que soit d'ailleurs, sous les couches plus récentes, l'extension des assises qui, pour les géologues, portent le nom de terrain houiller. On ne saurait donc trop se garder de gaspiller par une exploitation imprévoyante ces réserves limitées que le passé lègue à l'avenir. Toutefois la meilleure utilisation du pouvoir calorifique de la houille, l'emploi chaque jour plus étendu des *menus*, fourniront un double moyen de compenser en partie l'accroissement de consommation.

D'autre part enfin, l'uniformité des conditions géologiques et climatériques aux époques anciennes a permis à la houille de prendre naissance sous les latitudes les plus diverses et aux couches charbonneuses d'acquérir une étendue, masquée par les formations plus modernes, mais que les exploitations souterraines de nos départemens du nord ont démontrée, et que des tentatives semblables mettront sans doute en évidence sur d'autres points (Cantal, Corrèze, bassins de la Basse-Seine, de la Haute-Loire, etc.). Une revue rapide de nos bassins houillers suffit à rappeler l'importance relative qu'ils ont acquise et les ressources qu'ils présentent à l'industrie extractive. C'est d'abord le bassin du nord qui affleure en Belgique et s'enfonce en France sous des terrains plus récens, où la présence en est constatée depuis Condé jusqu'à Lillers, et peut être soupçonnée au-delà, bien que les recherches n'aient jusqu'ici donné que peu de résultats. En tout cas, les travaux actuels, malgré les efforts si habiles et si heureux de la compagnie d'Anzin, n'ont pas pénétré en moyenne à plus de 300 mètres de profondeur. Ils pourront être poussés au-delà de 600 mètres, et la production est, par cela seul, susceptible de dépasser aisément les 6 millions de tonnes fournies en 1873. Sur la Basse-Loire, où le fonçage des puits fut exécuté pour la première fois par l'usage de l'air comprimé, l'exploitation se poursuit comme en Vendée. Elle végète et s'arrête au contraire à Littry et au Plessis, en Normandie, bien que le terrain houiller paraisse présenter une grande extension dans la profondeur. Ronchamp, sur le revers des Vosges, avait pris depuis peu une importance qui s'est encore accrue après

1871. Les houilles anthraciteuses des Alpes, restreintes aux usages locaux par la difficulté des transports, deviennent l'objet de travaux plus nombreux à mesure que les voies de communication se perfectionnent. Enfin sur les pentes des Maures et de l'Esterel, les nombreux îlots de terrain houiller donnent lieu de croire à l'existence de son prolongement sous les assises plus récentes. Sur le pourtour et même sur la surface du plateau central, quelque rapide qu'ait été l'accroissement des exploitations au Creusot, à Blanzy, à Épinac, à Montchanin, les travaux semblent devoir prendre encore de nouveaux développemens, soit par l'approfondissement des puits, soit par l'extension latérale des galeries. Les bassins de Decize, de Commentry et d'Ahun donneraient lieu aux mêmes observations; elles s'appliqueraient mieux encore au Puy-de-Dôme et au Cantal, où les affleuremens houillers de Champagnac paraissent présager un riche avenir. Le bassin de la Loire, si bien étudié par M. Grüner, renferme encore de puissantes réserves, quoiqu'il ait été, depuis une époque reculée et surtout depuis le siècle dernier, l'objet d'une exploitation active dont la création de nos premiers chemins de fer a décuplé l'essor. Dans le Gard, le terrain houiller, plus continu qu'on ne l'avait cru longtemps, alimente l'extraction chaque jour plus abondante d'Alais, de la Grand'Combe, de Bességes... Peut-être pourra-t-on plus tard poursuivre, sous les couches calcaires et à des distances aujourd'hui inconnues, cette vaste formation houillère, qui, adossée au plateau central, paraît s'être largement étendue sous le midi de la France. Rappelons encore quelques concessions dans le Lot, celle de Carmaux dans le Tarn et les affleuremens signalés dans les Pyrénées. Quant aux lignites, les gisemens, nombreux dans le sud et le sud-est, n'ont donné lieu longtemps qu'à des exploitations restreintes; ils prennent aujourd'hui une importance nouvelle, comme aussi les marais tourbeux de la Somme, de la vallée de la Seine, etc., soit par suite de la hausse du prix des combustibles, soit en raison d'une meilleure utilisation dans des fours spéciaux.

Quelque rapides que soient ces indications, elles suffisent à montrer quelles puissantes ressources minérales renferme le sol de la France et combien de riches conquêtes peuvent être réalisées par des efforts dirigés avec habileté, soutenus avec persévérance. Pour aider à ce développement du travail national, il y a lieu d'insister ici sur deux points essentiels : étendre ou améliorer le réseau des voies de communication dans la plupart des districts miniers, — compléter les relevés de la topographie souterraine, les recherches statistiques et les cartes géologiques, qui fournissent aux exploitans les plus sûrs et les plus précieux renseignemens. Cette double préoccupation se fait jour également dans le rapport de M. Ducarre, et quelques efforts ont déjà été tentés pour y faire droit. Sur le premier point et en ce qui concerne les voies navi-

gables, le rapport si complet présenté par M. Krantz (1) au nom d'une commission parlementaire se résume en un projet de travaux qui donneraient pleine satisfaction à des besoins trop légitimes. Sur le second point, les premières feuilles que vient de publier la commission de la carte géologique détaillée de la France montrent avec quel soin scrupuleux ce vaste travail a été conduit, et combien nos intérêts industriels doivent souhaiter qu'une administration éclairée ne soit pas obligée, par des nécessités budgétaires et malgré les exemples que nous donnent à ce sujet l'Angleterre et les États-Unis, de restreindre aujourd'hui les ressources nécessaires au complet développement et au rapide achèvement d'une œuvre nationale si bien commencée.

Toutefois ces deux conditions ne seront pas sans doute jugées suffisantes, et notre loi des mines devra subir en outre une révision qui la mette en harmonie avec les nécessités du présent et avec les enseignemens de l'expérience. Déjà un projet avait été élaboré dans les dernières années du précédent gouvernement. En ce qui concerne les surfaces concédées par exemple, il résulte du rapport de M. Ducarre que, sur la Loire comme dans le nord, les concessions houillères d'une superficie moyenne, d'un millier d'hectares environ, sont les plus productives. La grande extension des périmètres est surtout nuisible dans les exploitations métallifères; des travaux préparatoires trop disséminés gaspillent en effet le plus souvent les ressources de l'entreprise qui, discréditée à l'avance, avorte ou végète, sans que la déchéance de la concession soit prononcée. Peut-être y aura-t-il lieu de rattacher à la propriété de la surface les gîtes métalliques ainsi que les mines de fer, et de ne conserver le régime des concessions que pour les vastes gisemens de combustibles. En tout cas, lorsque ces questions si importantes viendront utilement en discussion, l'ouvrage de M. A. Caillaux fournira le recueil le plus instructif de renseignemens techniques et de faits soigneusement constatés. En attendant, il ne saurait être trop étudié par tous ceux qui, au point de vue de la production, du commerce ou des transports, veulent se rendre compte de nos ressources minérales, du développement que peut recevoir l'industrie extractive, et des débouchés qu'il convient de lui créer.

ALEXIS DELAIRE.

---

COMÉDIE FRANÇAISE. — *La Fille de Roland*,
drame en quatre actes, en vers, de M. HENRI DE BORNIER.

—

Il n'y a pas à en douter, nous avons soif de boire aux sources pures, un ardent désir de nous retremper au feu de l'idéal. Voilà pourquoi

(1) Voyez notamment le *Résumé, annexe* n° 2474; séance du 13 juin 1874.

nous sommes si reconnaissans aux poètes qui tentent de nous enlever aux sublimes sommets de l'inspiration, qui s'efforcent d'évoquer devant nous les ombres des temps héroïques, des souvenirs de gloire, de force et de vertu. Celui qui entreprend une pareille tâche est sûr que beaucoup lui sera pardonné en faveur de la bonne intention. A défaut de génie, nous sommes assez disposés à nous contenter d'aspirations élevées et d'un honnête talent. Le drame de M. Henri de Bornier s'est donc présenté sous de bons auspices et a profité du courant qui nous ramène vers les œuvres sérieuses, sincères, vers les choses fières et hautes. Heureusement conçu, rempli de sentimens généreux et virils, il fait vibrer la corde nationale, et de temps en temps des vers pathétiques, sonores et bien frappés, remuent jusqu'au fond tous les cœurs. Malheureusement ce grand souffle n'arrive que par bouffées intermittentes; d'interminables tirades, pendant lesquelles l'action languit et l'intérêt s'en va, trahissent parfois que le poète s'est endormi et que le versificateur s'est glissé à sa place. On s'impatiente alors et l'on en veut au poète d'avoir le sommeil si facile, car il est des sujets qui obligent.

M. de Bornier a pris le sien dans l'une de ces vieilles chansons de geste où résonne un cliquetis d'armes et la voix d'airain de l'oliphant. Ce ne sont pas les preux que connaît l'histoire, ce sont les héros à demi légendaires de la *Chanson de Roland* qui se meuvent dans son drame, et on ne saurait lui en faire un reproche, car le poète est assurément libre de violer l'histoire, pourvu que les figures qu'il nous présente soient humainement vraies. M. de Bornier suppose encore que Roland a laissé une fille qui a été adoptée par l'empereur Charlemagne. De même il suppose que le traître Ganelon, le beau-frère de Charlemagne, qui a causé le désastre de Roncevaux, a échappé, grâce à un moine charitable, au supplice qui lui était destiné, et que, dévoré de remords, il vit sous le nom du comte Amaury dans un château des bords du Rhin, où il élève dans les principes de l'honneur et de la vertu son fils Gérald, un futur paladin. Gérald ignore le passé de son père, il partage l'horreur qu'inspire à tous le nom de Ganelon; mais le hasard lui fournit l'occasion d'arracher des mains des Saxons l'aimable Berthe, la fille de Roland, et l'amour envahit son cœur. Son père, instruit de ses projets, lui ordonne d'y renoncer, quand Berthe elle-même, à la façon de Chimène, vient dire à Gérald qu'elle l'aime, et le faux comte Amaury ne trouve plus rien à répliquer lorsqu'il apprend que son fils veut partir afin de mériter par ses exploits la main de la nièce de Charlemagne.

Cette exposition, beaucoup trop longue, bien qu'elle soit semée d'incidens dramatiques tirés de la poignante situation du père de Gérald, remplit les deux premiers actes. Le troisième nous conduit à Aix-la-Chapelle, à la cour de Charlemagne, où un prince more, possesseur de la fameuse Durandal, l'épée de Roland, vient défier au combat les ba-

rons français. Il a déjà couché dans la poussière trente adversaires, et le vieil empereur va lui-même descendre dans l'arène quand retentit la cloche d'argent qui annonce l'arrivée d'un chevalier sans peur et sans reproche. C'est Gérald, Gérald que Berthe attendait, et qui vient relever le gant du Sarrasin. L'empereur lui prête Joyeuse, sa propre épée, la seule qui puisse se mesurer avec Durandal, et, appuyé sur Berthe, il assiste au combat du haut d'un balcon. Gérald revient vainqueur, l'empereur lui accorde la main de sa nièce. Là éclate le drame prévu. Le comte Amaury, mandé à la cour, est venu, et l'empereur l'a reconnu; touché de son repentir, Charlemagne lui a permis d'aller chercher la mort en Palestine. Malheureusement pour lui, un Saxon dont il a jadis tué le père l'a reconnu aussi et va lui jeter son nom à la face; la seule grâce qu'il obtient, c'est qu'il dira tout lui-même à son fils. Dans une scène navrante, il se confesse à Gérald, que cette révélation écrase, mais qui pourtant ne maudit point son père; seulement il sait ce qui lui reste à faire. Au quatrième acte, nous voyons s'assembler le tribunal d'honneur auquel sera soumis le cas du jeune paladin. Les survivants de Roncevaux et les héritiers des morts déclarent tous qu'il a racheté la faute de son père, et que rien ne s'oppose à son mariage. Gérald refuse, et Berthe, qui a le cœur haut placé, le laisse s'éloigner pour aller combattre les infidèles, armé de Durandal, que l'empereur place dans ses mains.

Tel est en peu de mots le fond de ce drame, qui renferme de belles scènes, — nous ne citerons que le banquet où Gérald dit la chanson qui célèbre Joyeuse et Durandal, et l'entrevue suprême entre Ganelon et son fils, — à côté de bien des faiblesses et des banalités. Ce n'est pas Shakspeare qui eût fait de Ganelon, subitement converti, un père de famille vertueux, monotone et larmoyant : de telles transformations n'ont rien d'humain, et le poète y perd l'occasion de fouiller un caractère. De même Charlemagne joue dans la pièce de M. de Bornier un rôle bien effacé; c'est un vieillard impotent dont les lamentations fatiguent et qui n'intervient au fond que pour se ranger à l'avis du dernier opinant. Voilà quelques-unes des réserves qu'on ne peut s'empêcher de faire après avoir constaté le succès très franc du drame nouveau dont les alexandrins sonores font retentir en ce moment les échos de notre première scène. Au reste l'interprétation, si elle est généralement suffisante et souvent remarquable, ne fait peut-être pas assez valoir certains rôles qui gagneraient sans doute à être joués avec plus de verve et de vigueur.

---

*Le directeur-gérant,* C. Buloz.

res, et
ntit la
t sans
elever
pée, la
the, il
l'em-
vu. Le
connu;
cher la
a jadis
a seule
ns une
e, mais
qui lui
ribunal
rvivans
cheté la
refuse,
er com-
ans ses

e belles
son qui
nelon et
'est pas
père de
rmations
n carac-
rnier un
ons fati-
dernier
êcher de
au dont
de notre
nent suf-
aloir ces
verve et

oz.